

No.

GEORGE-TOWN

COLLEGE.

ANCIENNES RELATIONS DES INDES ET DE LA CHINE,

De deux Voyageurs Mahometans, qui y allerent dans le neuviéme siecle;

TRADUITES D'ARABE:

AVEC

Des Remarques sur les principaux endroits de ces Relations.

Par l'Abbé Renaudot de l'

COLLEGE
302



A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur ordinaire du Roy, ruë S. Jacques, à la Bible d'or.

MDCCXVIII.

Avec Approbation & Privilege de sa Majesté.

PREFACE.

LA Relation des Indes & de la Chine, que j'entreprens de donner au public, m'a paru meriter d'estre tirée de l'obscurité où elle a esté jusqu'à present, non seulement parce qu'elle est escrite dans une langue estrangere, mais aussi parce que le Manuscrit dont elle a esté tirée, & qui est dans la Bibliotheque de M. le Comte de Seignelay, paroist unique en son espece. Son antiquité se connoist assez par le caractere: mais il y a une marque certaine qu'il a esté escrit avant l'an de l'Hegire DLXIX. qui respond à celuy de J.C. MCLXXIII. Car on trouve à la fin quelques Observations de la même main touchant l'estenduë & le circuit, les murailles & les tours de Damas, & d'autres villes de Syrie, dont le Sultan Noraddin, si fameux dans les Histoires des guerres d'outre-mer, estoit le maistre; & l'Escrivain parle de lui comme estant encore vivant. Or ce Prince mourut l'année qui vient d'estre marquée, & ainsi le manuscrit doit estre ancien d'environ 550. ans. Antiquité du Manuscrit de ces Relations.

Mais on ne peut pas douter que les deux Auteurs de cette Relation ne soient beaucoup plus anciens, ny que les dates qu'ils donnent, l'une de l'année CCXXXVII. En quel tems ont écrit ces Auteurs.

de l'Hegire, qui eſt celle du premier voyage, l'autre de l'année CCLXIV. dans laquelle arriva une grande revolution à la Chine, ne ſoient veritables. La premiere reſpond à l'année de J. C. DCCCLI. l'autre à celle de DCCCLXXVII.

Ils ſont plus anciens que Marco Polo.

Chacun ſçait que le premier Auteur qui ait parlé de la Chine avec quelque connoiſſance, a eſté Marco Polo Venitien, dont les Relations ont eſté autrefois regardées comme ſuſpectes, à cauſe des merveilles incroyables qu'elles contenoient, & dont la pluſpart ſe ſont trouvées veritables. Marco Polo revint de ſes voyages en MCCXCV. Ainſi la Relation des deux Arabes eſt de quatre cents ans plus ancienne; & comme toutes celles que nous connoiſſons ſont poſterieures à Marco Polo, celle que nous donnons eſt d'une antiquité ſuperieure aux autres modernes, qui ont parlé de la Chine. On n'exceptera pas de ce nombre celles des Arabes & des Perſans, ni les Geographes qui ont eſcrit dans les deux Langues, dont quelques Sçavans de nos jours ont donné une idée trop avantageuſe, & fort au delà de la verité.

Le Geographe de Nubie en a tiré pluſieurs choſes.

La Geographie, qu'on appelle ordinairement *de Nubie*, & dont on ſuppoſe que le Cherif Edriſi eſt l'Auteur, qui a eſté

composée en Sicile, & que plusieurs Auteurs appellent le *Livre de Roger*, parcequ'elle fut composée pour Roger II. Roy de Sicile, est la plus ancienne que nous ayons. Elle est divisée par climats à la maniere de celle de Ptolomée, que les Arabes avoient traduite en leur langue : & presque toutes les Geographies Orientales sont disposées selon cette methode. On n'y trouve aucunes positions, non plus que dans la pluspart des autres, si on excepte celle d'Abulfeda, dont il sera parlé cy-aprés. Mais elle comprend ce qu'il y a de plus curieux dans les Auteurs qui ont escrit depuis, soit pour ce qui regarde l'histoire naturelle, soit pour les mœurs & les coustumes des peuples ; de sorte qu'il est aisé de reconnoistre, que presque tout ce qui se trouve dans les autres en a esté tiré. Il est donc trés remarquable que ce Geographe de Nubie, quel qu'il puisse estre, a tiré de ces deux Arabes la plupart des choses qu'il rapporte de la navigation de l'Ocean Oriental, des Indes, & de la Chine, ce qui seul fait voir qu'ils sont de la premiere antiquité, parmy les Escrivains de leur nation.

On ne prétend pas neanmoins par là relever le merite de ces Relations au de

Leurs relations ont quelques defauts.

mais elles apprennent des choses importantes.

là des justes bornes, puisqu'il faut convenir de bonne foi, qu'elles contiennent plusieurs choses fabuleuses : qu'il y en a beaucoup d'autres si obscures, qu'il est très difficile de les esclaircir : & que le défaut des positions empesche l'usage qu'on auroit pu faire des descriptions des païs dont elles parlent. Mais ces défauts qui leur sont communs avec tous les Auteurs qui ont escrit de la Geographie en Arabe, sont recompensez par un très grand nombre de choses curieuses qu'elles nous apprennent, & qui se trouvent rarement ailleurs.

Entre autres l'ancienne route de la navigation à la Chine.

Une des principales est la route de la navigation aux Indes & à la Chine, que tenoient autrefois les Arabes, & les Persans, qui partoient de Bassora & de Siraf : & en mesme-temps, celle que tenoient les Chinois, pour venir dans les mers d'Arabie & de Perse. Plusieurs sçavans hommes, supposant selon le témoignage du P. Martini, que les Chinois avec le secours de la boussole, navigeoient jusqu'à l'Isle de Ceïlan, & qu'ils y avoient establi une colonie, ont persuadé à d'autres, que cette navigation se faisoit par hauteurs. Ils ont conclu de là, qu'il estoit presque impossible que les Arabes actifs & industrieux, n'eussent pas appris des

Hist. Sin. l. 1.

Chinois une invention si utile, & si necessaire pour les voyages de long cours, puisqu'il paroissoit par l'histoire, qu'ils en avoient fait plusieurs, long temps avant que les Portugais eussent passé aux Indes Orientales. Telle estoit l'opinion de feu M. Thevenot, qui n'avoit pas de connoissance des Auteurs de ces relations, & qui estant fort prevenu en faveur des Chinois, supposoit, après le P. Martini, qu'ils avoient eu l'usage de la boussole, & qu'ils avoient navigé jusqu'à l'Isle de Ceïlan, & mesme plus loin. M. Vossius establit ce fait, comme s'il n'estoit pas permis d'en douter, & cependant il n'en donne aucune preuve. Nos Auteurs marquent si precisément, & avec tant de détail, que les vaisseaux Indiens & Chinois ne passoient pas au de là de Siraf, qu'il n'y a pas de raison d'en douter, puisqu'ils marquent en mesme-temps, qu'ils ne le pouvoient, parce que leurs vaisseaux n'estoient pas capables de soustenir les flots de la grande mer. Ce n'est pas seulement parce que nos deux Auteurs ne font pas mention de la boussole, qu'on peut juger, que les Chinois, ni les Arabes n'en avoient aucune connoissance, il y en a d'autres preuves incontestables. Mais quand on ne le pourroit prouver

d'ailleurs, la route qu'on tenoit alors le prouve suffisamment, puis qu'elle a esté abandonnée comme trop longue & trop perilleuse, dez que les navigateurs ont connu l'usage de la boussole.

On y trouve diverses singularitez, qui sont conformes à ce qu'ont escrit les meilleurs Auteurs.

On trouve aussi dans ces Relations plusieurs singularitez sur la Chine, qui sont conformes à ce qu'en a escrit M. Polo ; & mesme qui sont confirmées par les Auteurs les plus exacts de ces derniers temps. S'il y en a d'autres qui ne se puissent pas accorder avec ce que ceux cy en ont écrit ; elles ne doivent pas sur ce seul motif passer pour suspectes, puis qu'il est arrivé de grands changements dans ce pays-là, pendant le cours de plus de huit cents ans. Avec les lumieres que le P. Martini a données dans son Atlas Chinois, on a reconnu la verité de plusieurs choses qui avoient paru fabuleuses dans le livre de M. Polo. On pourra de mesme reconnoistre dans la suite, celle de diverses particularitez de ces Relations, qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'on doit remarquer sur le defaut des positions, & de celles qui se trouvent dans Abulfeda.

Le P. Martini est le premier qui nous ait appris, que la pluspart des grandes villes de la Chine avoient souvent changé de nom. Il est donc très possible que celles dont parlent nos Auteurs, ayent eu de leur temps les noms qu'ils rappor-

tent. S'ils ne marquent pas les positions, on les sçait presentement par les observations que les Européens ont faites, & il seroit fort inutile de les chercher dans les Arabes. L'opinion contraire est neantmoins tellement establie, qu'il semble qu'on ne puisse la combattre sans temerité. Jean-Baptiste Ramusio homme judicieux, & d'un sçavoir fort estendu, ayant veu quelque petite partie de la Geographie d'Abulfeda, & y ayant trouvé des villes dont M. Polo fait mention, conçut une grande estime de tout l'ouvrage. Castaldo s'en servit aussi, pour marquer diverses positions: Schickard en cita quelques endroits, & promit de le traduire. M. Gravius sçavant Anglois en fit la traduction, dont il fit imprimer deux Climats. M. Thevenot y avoit travaillé depuis, & après sa mort la copie de sa traduction est passée dans des mains estrangeres. Tous les Sçavans, & sur leur témoignage, tous les autres, qui n'ont pas sceu les langues Orientales, ont soustenu l'esperance publique, par les loüanges excessives qu'ils ont données à l'ouvrage d'Abulfeda, sans presque le connoistre, & quelquefois sans l'entendre. André Muller qui a fait imprimer le voyage de Marco Polo en latin, avec de longues

Dissertations, & qui en a fait une particuliere du Catay, témoigne regretter un ouvrage que Schickard avoit promis, touchant la Tartarie & la Chine, qu'il auroit tiré d'Abulfeda, & qui auroit esté semblable à celuy qu'il a donné des anciens Rois de Perse, sous le titre de *Tarich Regum Persiæ.*

Ce qu'on doit juger de l'Ouvrage que Schickard avoit promis.

Il n'y a personne qui ne croye sur un pareil témoignage, que le Public a fait une grande perte, parce que Schickard n'a pas donné cet ouvrage, & qu'il n'a pas traduit Abulfeda, comme il l'avoit promis. On croira encore plus facilement sur le témoignage de tant de Sçavants dans les langues Orientales, que la Geographie ce cet Auteur esclairciroit toutes les difficultez des Relations de M. Polo, & qu'elle donneroit de grandes lumieres sur la Chine, comme prétend Muller. Nous sommes dans un siécle où la curiosité sur les circonstances particulieres de la vie des gens de Lettres, & de leurs ouvrages, qui peut avoir quelque utilité, a esté portée jusqu'à l'excez. Ainsi comme il est fort rare que ceux qui ont ramassé ces matieres fassent autre chose, que copier ce qu'ils trouvent dans des Prefaces, sans avoir connu les Livres ni les Auteurs; il ne sera peut-estre pas inu-

tile de dire ce qui eſt veritable de Schickard & enſuite d'Abulfeda.

Schickard qui eſtoit un Profeſſeur de l'Académie de Tubinge, acquit une grande reputation, par l'ouvrage qu'il intitula, *Tarich Regum Perſiæ.* Le fondement de ce travail fut la decouverte d'une Genealogie eſcrite ſur une longue feüille, qui commençoit par Adam, & finiſſoit à un Prince Mahometan, qui l'avoit fait faire, & que Schickard regarda comme une piece très rare, quoy qu'il n'y ait rien qui le ſoit moins. Il copia donc les noms, qu'il lut ſouvent aſſez mal; & ayant ramaſſé tout ce qui pouvoit avoir rapport à ces Princes, quand il vient aux Rois de Perſe, il n'en dit rien que ce qu'il avoit copié de Teixeira, Auteur Portugais qui avoit tiré ſon abregé d'hiſtoire des Hiſtoriens Perſans, avec beaucoup d'exactitude. Il y adjouſte des citations du livre intitulé *Juchaſſin*, où il y a beaucoup de choſes curieuſes ſur l'hiſtoire Orientale, quelques citations de la Geographie Arabe, & rien d'original. On reconnoiſt certainement qu'il n'avoit pas la moindre connoiſſance des Auteurs qui ont eſcrit cette hiſtoire entierement fabuleuſe, ſi on excepte ce qui regarde quelques-uns des derniers Rois. On n'a qu'à

Quel eſtoit le premier ouvrage de Schickard.

lire Teixeira ou la traduction de l'abregé des histoires de Perse, appellée *Leb Towarich* imprimée dans le quatriéme volume des Recueils de feu M. Thevenot, & qui avoit esté faite par M. Gaulmin, on sera convaincu du peu de merite de l'ouvrage de Schickard, & combien il estoit peu capable de donner l'histoire des Tartares Ginghizchanides, qu'il s'estoit hazardé de promettre.

Il avoit promis de traduire Abulfeda.

Il est vray qu'il avoit de mesme promis de traduire Abulfeda, & Gravius, qui selon le rapport de ceux qui l'ont connu, estoit un honneste homme, n'ayant pas voulu entreprendre le mesme travail en concurrence avec Schickard, luy escrivit sur ce sujet. Celuy-cy respondit, que le Manuscrit de la Bibliotheque de Vienne estoit si défectueux, qu'il étoit impossible de le traduire. On a autrefois acheté en Allemagne la copie qu'il avoit faite de ce MS. & elle est dans la Bibliotheque du Roy. Schickard avoit ajousté la traduction d'une partie de l'ouvrage, & il ne faut pas en lire beaucoup, pour reconnoistre qu'elle estoit au dessus de ses forces. Gravius en estoit fort capable, parce qu'outre la connoissance parfaite des langues Orientales, & qu'il avoit voyagé en Levant, il avoit celle des

principaux Auteurs, une profonde érudition, & il estoit grand Mathematicien. Il a donné un eschantillon de son ouvrage, ayant publié en MDCL. la description & les tables des deux Provinces de *Chouarzem*, & de *Maurelnahar*, ou Transoxiane, en Arabe & en Latin. Il marque dans sa Preface qu'il avoit achevé la traduction entiere d'Abulfeda, & il l'avoit dit à quelques Sçavants de ses amis : mais comme il fut emprisonné par les Parlementaires, pour avoir presté de l'argent au Roy Charles II. sa maison fut pillée, & son ouvrage perdu. C'est ce qu'on a sceu de feu M. Hardy, homme très sçavant, qui l'avoit connu particulierement.

De la traduction que Gravius a donnée de deux Climats d'Abulfeda.

Les deux Climats que Gravius a donnez, sont une des plus curieuses parties de la Geographie d'Abulfeda, parce qu'ils contiennent des villes inconnuës aux anciens Geographes, dont on n'a aucune connoissance, que par l'histoire Mahometane & par les Relations modernes. De plus, ces pays-là avoient esté sousmis aux Sultans Seljoukides, sous le troisiéme desquels, Sultan Gelaleddin Melik-Schah, il y avoit eu de très habiles Astronomes, qui avoient fait par son ordre des observations fort exactes, tant pour

fixer le commencement de l'Epoque appellée *Gelaleenne*, que pour la meſure de la terre. Les Princes Tartares avoient conſervé la meſme curioſité : & ainſi il y avoit du temps d'Abulfeda, qui mourut l'an de J. C. MCCCXLV. un grand nombre de tables aſſez exactes, par leſquelles il pouvoit regler les poſitions des villes dont il parloit. Cependant nonobſtant cette exactitude, on remarque dans les tables de ces deux Climats la difference d'un & quelquefois de deux degrez : mais qui n'eſt pas comparable à celle qui regne dans tout le corps de l'ouvrage, dont il ſera bon de donner quelques exemples.

Incertitude de preſque toutes les poſitions d'Abulfeda.

On choiſira pour cela le pays qui devoit eſtre le plus connu aux Mahometans, qui eſt l'Arabie. Abulfeda parlant de Medine, ville ſacrée parmy eux, à cauſe du tombeau de Mahomet, dit qu'elle eſt à 65. ou 67. degrez de longitude. Aïla ville autrefois fameuſe, & fort connuë, parce qu'elle eſt ſur la route des Caravanes d'Egypte pour la Meque, eſt ſelon Abulfeda à 53. 54. ou 56. degrez de longitude. Tima, à 67. ou 58. degrez. Tedmour qui eſt l'ancienne Palmyre, à 62. ou 66. Hacen tahaz, ſiége des anciens Rois de l'Yemen ou Arabie heu-

reuse, à 65. 67. ou 70. Dofar siége des anciens Homerites, à 67. ou 73. Nageran ville très souvent nommée dans les histoires, à 67. ou 75. Aden encore plus connuë, à 65. 67. ou 70. Il ne se trouve gueres plus d'exactitude en ce qui regarde les autres pays, qui devoient estre plus connus à l'Auteur, & il n'y a pas de raison capable de justifier sa négligence ou son incapacité, sur la longitude qu'il donne de la ville d'Acre ou Ptolemaide de 56. 57. 58. ou 70. degrez. Lors qu'il n'en donne qu'une, c'est qu'il ne trouvoit que celle là dans les Auteurs qu'il copioit, & pour cela elle n'en est pas plus sure, & il ne la donne pas pour telle, en quoy on doit loüer sa bonne foy. Car il est à remarquer, que de cinq cent cinquante villes ou environ dont il parle (car il y en a plus ou moins en differents exemplaires) il ne donne la position d'aucune comme certaine, si ce n'est de sa ville de Hama. On peut juger après cela, s'il y a un grand secours à esperer de cet ouvrage tellement vanté depuis près de deux siécles, pour restablir la Geographie Orientale, & l'estat qu'on doit faire de ces positions qui varient de plusieurs degrez, de longitude, & qui ne sont gueres plus exactes pourla Latitude.

Les descriptions des païs sont plus exactes.

La description des pays qui est à la teste des tables, est plus exacte, & on en peut tirer quelque utilité, particuliérement pour suivre le cours des grandes rivieres, le Nil, le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus & peu d'autres. Les discours disposez dans chaque colonne des tables, pour ce qui regarde la ville qui y respond, sont très courts & assez justes ; & ils ne contiennent pas les fables qui sont ordinaires dans les autres Geographes Arabes & Persans, sans en excepter Yacuti, qu'on cite souvent avec éloge, mais qui aïant disposé son ouvrage par Climats, ne donne aucune position.

On n'en peut tirer aucunes lumieres sur la Chine.

Si ce qui a esté dit jusqu'à present, touchant le peu de secours qu'on peut tirer d'Abulfeda pour la Geographie d'Orient, est veritable, comme il l'est sans doute, il est encore plus certain qu'il ne peut donner aucun esclaircissement considerable sur la Chine en particulier ; & il ne faut pour le prouver d'autre tesmoignage que le sien. Voicy donc ses paroles dans le discours qui precede le peu qu'il rap-

Nº. 365.

porte des principales villes du pays. *La Chine est bornee à l'Occident, par le desert qui la separe des Indes : au Midy par la mer, aussi-bien qu'à l'Orient, & au Septentrion par les pays de Gog & de Magog,*

&

& d'autres dont nous n'avons aucune connoissance. Les Geographes rapportent, à la verité, plusieurs noms de lieux & de rivieres de la Chine. Mais comme nous en ignorons la prononciation, aussi-bien que le veritable estat de ce païs-là, ils nous sont comme inconnus ; d'autant plus que nous ne trouvons personne qui en soit venu, & de qui nous puissions nous en informer avec exactitude. C'est pourquoy, nous n'en dirons que ce qui en a esté escrit par les Auteurs qui nous ont precedé. Il donne ensuite le nom de quelques villes, mais tellement défigurez, qu'il est impossible de les reconnoistre, à l'exception de *Khansa* qui est peut-estre, le *Quinsai* de M. Polo & *Zeitoun*, dont il est fait aussi mention. Il parle en un autre endroit de *Cambalic*, & du *Cataï* sur les tesmoignages d'Ebnsahid. Muller a rapporté ces passages, & ils confirment ce que l'Auteur dit luy-mesme du peu de connoissance qu'il avoit de ces païs-là. Il en parle avec la mesme incertitude dans le commencement de son abregé de l'histoire Universelle.

Mais il ne faut pas s'estonner qu'Abulfeda ait si peu connu la Chine, puisque les autres Auteurs qui en parlent, ne rapportent que des fables & des absurdi-

Les autres Geographes Arabes n'en rapportent que des fables.

tez, ſi on excepte quelques endroits dans Yacuti, Ebn Werdi, Marachi, & la Geographie Perſienne, qui paroiſſent eſtre tirez de nos deux Auteurs, qui ſeuls ont parlé ſerieuſement de la Chine. Il eſt eſtonnant à la verité qu'ils ayent eſté ſi peu connus; mais on ne peut pas douter qu'ils ne l'ayent eſté, de quelques-uns, entre autres de l'Auteur de la Geographie imprimée à Rome, qui a copié pluſieurs endroits de leurs Relations, & cela ſuffit pour eſtablir leur autorité.

Nos Auteurs ont parlé avec peu d'eſtime de la Philoſophie Chinoiſe.

On pourra ſans doute l'attaquer par un autre endroit, & principalement parce que ces Arabes parlent avec aſſez peu d'eſtime de la Philoſophie Chinoiſe, dont on a dit tant de merveilles, depuis environ cent ans. Cette matiere meritant un eſclairciſſement particulier, ſera traitée dans une Diſſertation, touchant les ſciences des Chinois.

Des faits Hiſtoriques qui ne s'accordent pas avec les hiſtoires Chinoiſes.

Il n'y aura pas moins de contradictions ſur pluſieurs faits hiſtoriques qui ſe trouvent dans les deux Relations, & qui ne s'accordent pas avec les Hiſtoires de la Chine que de ſçavants Miſſionnaires ont tirée des Annales du Païs, dont ils loüent l'exactitude, de laquelle neantmoins il eſt impoſſible de juger, ſur les extraits qui en ont eſté donnez au Pu-

blic. Si quelques sçavants de nostre siécle ont cru que leur autorité estoit suffisante pour reformer la Chronologie, mesme celle de l'Ecriture-Sainte, ils n'estoient pas capables d'en juger, & M. Vossius qui a relevé le merite des Chinois plus qu'aucun autre, l'estoit moins que personne. Car outre qu'il estoit credule jusqu'à l'excez sur cette matiere, il n'en jugeoit que sur le tesmoignage d'autrui, ne sachant pas la langue, qu'il trouvoit neantmoins merveilleuse, & plus parfaite que toutes les autres. Il a fait un jugement tout different de la langue Cofte, qu'il a prétendu estre un langage barbare dont on n'avoit jamais oüi parler avant le douziéme siécle, quoyqu'il y ait des preuves certaines de la fausseté de cette conjecture, qui font voir qu'il ignoroit entierement l'histoire Mahometane, & celle des Chrestiens d'Egypte. Le P. Pezron s'estoit engagé à suivre le systeme de Vossius pour soustenir la Chronologie des Septante, & il le suivit aussi par rapport à celle des Chinois. D'autres l'ont fait valoir par des veües particulieres pour lesquelles on ne doit avoir aucun égard, quand il s'agit de connoistre la verité.

On trouvera aussi dans ces Relations De plusieurs choses qui pa-

roissent incroyables.

plusieurs choses peu croyables, semblables à celles qui firent autrefois regarder comme fabuleuse celle de Marco Polo. Ce seroit une temerité de les garentir toutes; mais il faut aussi convenir que de semblables faits se sont souvent verifiez dans la suite: & qu'on ne doit pas par cette seule raison rejetter les relations anciennes, lors que d'ailleurs elles portent un caractere de verité. C'est ce qu'on reconnoist aisément dans celles-cy, où il regne un air de simplicité qui n'est pas ordinaire parmy les Orientaux. Aussi presque tous les Auteurs Arabes & Persans qui ont parlé des Indes & de la Chine, ceux mesmes desquels nos Sçavants ont parlé avec plus d'estime, n'ont rien évité davantage que cette simplicité, mais ils ont recüeilli avec soin toutes les fables les plus absurdes. Il ne faut pas mesme s'estonner qu'ils en ayent tant rapporté sur la Chine, dont ils n'avoient presque aucune connoissance, puis qu'ils en rapportent d'aussi ridicules sur l'Espagne, dont les Arabes ont esté si long-temps les maistres, sur la ville de Rome, & sur la pluspart des Provinces de l'Europe.

Elles sont esclaircies dans les Disserta-

On a tasché d'esclaircir dans les Dissertations & dans les Notes, ce qu'il y a de plus important dans ces Relations:

mais il n'a pas paru necessaire de multiplier les citations de toutes sortes d'Auteurs, comme il n'est que trop ordinaire parmy les Sçavants de ces derniers temps. André Muller dans son Traité de *Cataïa*, n'a pas omis un seul passage des Ecrivains dont il a eu connoissance, qui eût tant soit peu de rapport à sa matiere, quoyque la pluspart eussent seulement copié ce que les autres en avoient escrit, & que leur tesmoignage ne fût d'aucune autorité. Cependant avec ce nombre prodigieux de citations, il a laissé la plus importante partie de sa matiere dans une grande obscurité, & ceux qui ne sçauront du Cataï, que ce que rapporte cet Auteur, en seront fort peu instruits. Car ils sçauront les opinions & les conjectures de plusieurs Sçavants qui se sont copiez les uns les autres, & dont aucun n'a connu à fond la matiere dont il s'agissoit.

tions & dans les Notes, sans multiplier les citations inutiles.

Le Juif Benjamin qui avoit voyagé dans une grande partie de l'Orient, & dont on a une relation abregée, où il y a des choses très curieuses & veritables, n'est pas un Auteur mesprisable, comme l'ont voulu faire croire quelques Sçavants qui ne l'ont pas entendu, à la teste desquels il faut mettre ceux qui entreprirent de le

De l'Itineraire de Benjamin & de ses traducteurs.

traduire, Arias Montanus, & après luy Conſtantin l'Empereur. Ils avoient travaillé l'un & l'autre, ſur l'édition faite à Conſtantinople, qui eſtant un peu fautive, & aſſez peu nette, pouvoit embaraſſer ceux qui ne ſçavoient pas la matiere. Arias Montanus fit des fautes énormes dans ſa traduction, que le traducteur Hollandois n'a pas apperceües: & l'un & l'autre ayant mal leu pluſieurs noms propres de villes, de peuples, & de provinces, en ont formé d'imaginaires qui qui ne furent jamais. Ainſi on trouve par tout, la Province d'*Eliman* qui ne fut jamais, au lieu d'*Eliemen*, qui eſt l'Arabie heureuſe; & un grand nombre de fautes ſemblables; des *Dougziin*, peuples inconnus, au lieu de *Drouziin*, les Druzes, l'iſle de *Nikrokis*: des *Hachiſches*, peuples qui coupoient les Princes avec une ſcie, & cent autres de cette nature. Arias Montanus a laiſſé à ſes lecteurs le ſoin de developper ces difficultez: mais Conſtantin l'Empereur avec un grand air de capacité, voulant eſclaircir ſon Auteur, a joint à ſa traduction, des notes chargées de citations Arabes & Hebraïques entierement inutiles. Car elles ne ſont pas tirées des Eſcrivains originaux, ni des Geographes ou Hiſtoriens dont il ne connoiſ-

ſoit aucun, ſinon la Geographie de Nubie, & Elmacin, que ſouvent il n'a pas entendus. Par exemple, il reprend Benjamin de ce qu'il s'eſt trompé ſur le Calife d'Egypte qui regnoit de ſon temps, parce qu'il en trouve un autre nommé par Elmacin, de la famille des Abbaſſides. Or c'eſtoit ignorer les premiers élements de l'Hiſtoire Mahometane que de ne pas ſçavoir, qu'en Egypte les Fatimides maiſtres du païs, s'eſtoient déclarez Califes, ayant renoncé à l'obéiſſance des Abbaſſides, qu'ils regardoient comme uſurpateurs de l'Empire, & du Pontificat.

Plusieurs ſçavants ont fait de grandes fautes, ſur l'hiſtoire Orientale.

De plus grands hommes que Conſtantin l'Empereur, en voulant parler de ce qu'ils ne ſçavoient pas, ſont tombez dans de pareilles abſurditez. Ainſi Joſeph Scaliger voulant donner l'origine du titre de *Preſte-Jean*, attribué communément au Roy d'Ethiopie, en a propoſé une qui n'eſt ni Perſane, comme il le pretend, ni Arabe. Il s'eſt de meſme trompé ſur des étymologies des noms Perſans, & voulant joindre à ſes Canons Chronologiques une ſuite des Califes & des Sultans, des principaux Eſtats, depuis le Mahometiſme, que le Juif Abraham Zacut avoit rapportée fort exactement dans ſon abregé hiſtorique, il a defiguré tous les

noms, parce qu'il les trouvoit escrits en hebreu, & qu'il ne les connoissoit pas d'ailleurs. Erpenius, quoyque sçavant en Arabe, a fait un nombre infini de fautes dans sa traduction d'Elmacin, sur le texte, sur la Geographie & sur les noms propres. Ainsi on peut dire avec verité qu'il n'y a presque eu de nostre siécle que Golius & Gravius, qui nous ayent donné des lumieres sures touchant la Geographie Orientale : ausquels on doit adjouster M. d'Herbelot, dont la Bibliotheque Orientale est remplie d'une vaste érudition, quoyque par la negligence de ceux qui eurent soin de l'impression, cet ouvrage n'ait pas toute la perfection que l'Auteur auroit pu luy donner, consommé comme il estoit dans la lecture des meilleurs livres Arabes, Turcs, & Persans.

De la description de l'Arabie heureuse.

Il a paru de nouveaux ouvrages remplis d'érudition Orientale dont il est bon de parler. On a veu entre autres depuis peu un voyage de l'Arabie heureuse, dans lequel il y a beaucoup de remarques curieuses, par rapport au temps present. Celuy qui en a donné la Relation au Public, cite ce qu'Abulfeda a escrit de l'Arabie : mais il en parle beaucoup mieux que ce Geographe, qui n'en a connu que

deux ou trois principales villes. Ce qu'il dit touchant les Cherifs de la Meque, ne s'accorde pas avec l'hiſtoire la plus certaine du Mahometiſme, puiſque non ſeulement les Califes des premieres races ont eſté les maîtres dans ce païs-là: mais que Saladin, devot Mahometan, s'il en fut jamais, en fit la conqueſte par ſon frere, & qu'il en chaſſa Abdelnebi, quoy qu'il pretendît eſtre de la race de leur Prophete.

Du Voyage de M. Chardin.

M. Chardin dans la derniere édition de ſon voyage de Perſe a donné d'amples diſſertations ſur la Morale des anciens Perſans, comme eſtant tirées de leurs Auteurs. Cependant la plus grande partie de ce qu'il rapporte eſt tirée du Guliſtan du Poëte Saadi, traduit il y a plus de ſoixante ans en Alleman par Olearius, & en Latin par Gentius. Le reſte conſiſte en Sentences qui ſont la pluſpart tirées des anciens Grecs, traduites en diverſes langues d'Orient, & qui n'ont pas plus de rapport aux Perſans, qu'aux autres nations du monde. De plus, le Mahometiſme regne par tout, & ce qu'on nous veut faire paſſer pour la Philoſophie & la Theologie Perſienne, eſt pris de l'Alcoran, & n'appartient aux Perſans, que parce qu'ils l'ont mis dans leur langue.

De l'histoire de la Religion des anciens Perses de M. Hyde.

M. Hyde sçavant Anglois a entrepris un ouvrage d'une plus grande recherche pour expliquer la religion des anciens Perses, & qui est d'autant plus capable d'imposer, qu'il est rempli d'un grand nombre de citations d'Escrivains Arabes & Persans. Il excite aussi la curiosité par la nouveauté du dessein, qui est de justifier le culte du feu parmy les Perses anciens, & de prouver que ce n'estoit qu'une ceremonie indifferente, qui avoit rapport au vray Dieu, parce que l'origine de ce culte du feu, venoit de ce que les Israëlites lorsqu'ils furent emmenez en captivité, l'avoient apporté de Jerusalem, & l'avoient conservé jusqu'aux derniers temps, ce que neantmoins personne n'avoit sceu avant M. Hyde. On apprenoit par les Auteurs Grecs & Latins, que cette superstition des Perses, & plusieurs autres, leur estoient connües. L'ancienne Eglise honoroit un grand nombre de saints Martyrs, qui avoient souffert la mort dans les cruelles persecutions de Sapor & d'Isdegerde, plustost que d'adorer le feu. Ne croyez rien de tout cela, dit M. Hyde, les Grecs & les Latins ne connoissoient pas la religion des Perses : & ces Martyrs estoient des gens entestez & opiniastres. Enfin pour

prouver ce paradoxe, il n'a point d'autre autorité que celle d'un malheureux Poëte Perſan, qui eſcrivoit il y a deux cents ans. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe eſtre trompé de cette maniere, ſur tout lors qu'on ignore la qualité & le merite des Auteurs, ſur le teſmoignage deſquels on eſtablit de ſemblables paradoxes.

Uſage qu'on doit faire de l'érudition Orientale.

Ces digreſſions pourront paroiſtre inutiles : elles ne le ſont pas neantmoins, par rapport à la maniere dont on doit faire uſage de la literature Orientale, en ne portant pas l'eſtime qu'on en peut faire au delà des bornes, comme ont fait trop ſouvent ceux qui s'y ſont appliquez : mais en poſant comme un principe certain, que pour l'hiſtoire, ou pour la Geographie ancienne, on ne peut preſque tirer aucun ſecours des Livres Arabes ou Perſans, & encore moins des Turcs. Cette remarque a auſſi rapport aux Diſſertations, & aux Notes, qui ſeront adjouſtées à cette Relation. Car il n'auroit pas eſté difficile de les augmenter d'un grand nombre de citations d'autres Arabes & Perſans, ou de voyageurs modernes, ce qu'on a cru devoir éviter avec autant de ſoin, que d'autres en ont apporté à les multiplier, quoyque la pluſpart ſoient entierement inutiles. M. Bochart, par exemple,

dans ſon Traité des animaux dont il eſt parlé dans l'Ecriture-Sainte, a recueilli avec une exactitude ſinguliere, tout ce que les anciens Grecs & Latins ont dit touchant la Licorne. Enſuite il y a joint pluſieurs paſſages d'auteurs Arabes, auſquels il en pouvoit adjouſter beaucoup d'autres, qu'il n'avoit pas connus. Tout lecteur un peu attentif reconnoiſtra aiſément, que tous ſe ſont copié les uns les autres, & que celuy qu'il ſuit particulierement & qu'il appelle *Damir*, outre qu'il eſt fort recent, n'eſtoit rien moins que naturaliſte. C'eſt donc tromper les lecteurs, que de leur citer ſerieuſement de ſemblables teſmoignages, ſans les avertir du jugement qu'on en doit faire. Or tout homme qui aura connoiſſance des fables les plus ridicules que rapportent Cazüini, & d'autres ſemblables Eſcrivains, ne croira pas qu'on puiſſe faire aucun fond ſur ce qu'ils diſent, principalement ſur la Chine, dont il paroiſt qu'ils n'ont eu qu'une connoiſſance très confuſe, & que le peu qu'ils ont dit de vray, a eſté tiré de nos deux Auteurs, ce qui prouve leur antiquité.

Les Auteurs de ces deux Relations n'ont pas ces

Il n'entre dans leur recit aucune de ces fables, ſi ordinaires dans tous les Geographes Arabes, touchant l'Empereur

de la Chine, ni ces noms de *Fagfour*, *Bagboun* & autres, qu'ils luy donnent. Ce qu'on y trouve de la grandeur de l'Empire Mahometan convient au temps dans lequel ils eſcrivoient : & la cauſe que marque la premiere relation du voyage que fit ce Mahometan à la Chine, a beaucoup de rapport aux circonſtances du ſiécle d'alors, où les guerres civiles commencerent à diviſer le vaſte Empire des Califes, par l'eſtabliſſement de pluſieurs Principautez independantes, qui contribuerent à ſa ruine. Il ne ſe trouve dans l'une ni dans l'autre Relation, aucun fait, qui marque un âge plus recent que les Epoques qu'elles donnent, ce qui eſt encore un caractere certain de leur verité. Car il paroiſt que la Perſe, & Siraf d'où partit le premier voyageur, eſtoient alors ſoûmis aux Califes, ce qui fait voir que les Princes de la Maiſon de Boüia, ni ceux qui les deſtruiſirent, n'avoient pas encore paru en Orient.

defauts ordinaires aux eſcrivains Arabes.

Il paroiſt auſſi, que les Indes, dont il eſt beaucoup parlé dans ces Relations, eſtoient encore toutes idolâtres, & que les Mahometans n'y avoient alors fait aucunes conqueſtes, ni porté le Mahometiſme, comme ils firent dans la ſuite, ſous l'Empire des Gaznevides, de la Maiſon

Les Indes eſtoient preſque toutes idolâtres de leur temps, & il y avoit peu de Mahometans dans le païs.

de Sebectekin, & quelques autres Princes moins considerables. Jusqu'alors ce qu'il y avoit de Mahometans sur la coste d'Afrique, dans les Indes & à la Chine, quoyqu'en assez grand nombre, y estoient entrez comme marchands, & ils avoient commencé leur establissement par le commerce, avec la mesme liberté que les Juifs & les Chrestiens, mais sans autorité. Ils sont encore à la Chine sur le mesme pied, & suivant le tesmoignage de personnes dignes de foy, ils observent leur Loy avec une grande exactitude, de sorte mesme qu'ils ne prennent point de degrez parmy les gens lettrez, à cause qu'ils croyent ne pouvoir pratiquer en conscience les ceremonies ordinaires, que les Chinois font en pareille occasion.

La plusspart des choses que les deux Relations contiennent touchant les mœurs & les coustumes des Indiens, sont confirmées par les voyageurs modernes & par les Histoires Portugaises : comme aussi par les Geographes Arabes & Persans.

La description de l'arbre du Thé, & de la boisson continuelle qu'en font les Chinois, est d'autant plus remarquable, que de très sçavants hommes ont escrit de nos jours, qu'elle n'estoit pas si ancienne.

On reconnoiſt de la maniere dont les deux Voyageurs Mahometans en parlent qu'ils en eſtoient bien informez. On en peut dire autant de l'animal dont on tire le muſc : & de pluſieurs autres ſingularitez, deſquelles on trouvera des eſclairciſſements dans les Notes.

Leur teſmoignage ſur le nombre des Chreſtiens à la Chine eſt fort remarquable.

On n'avoit aucune connoiſſance de l'eſtabliſſement des Chreſtiens dans la Chine : car tout ce que differents Auteurs Portugais & autres ont eſcrit pour prouver que l'Apoſtre ſaint Thomas y avoit porté l'Evangile, ne peut ſe ſoutenir, n'eſtant fondé que ſur des conjectures, & des raiſons de vray-ſemblance. L'inſcription Chinoiſe & Syriaque trouvée en MDCXXV. prouvoit bien que le Chriſtianiſme y avoit été annoncé dez le huitiéme ſiécle, au plus tard: mais il ne reſtoit aucun veſtige de cette Miſſion, & meſme les explications que le P. Kircher, & enſuite Muller avoient données à cette inſcription, eſtoient inſouſtenables. On la trouvera expliquée dans un eſclairciſſement à part, qui fera connoiſtre que quand les deux voyageurs ont dit qu'il y avoit un grand nombre de Chreſtiens à la Chine, qui furent enveloppez dans un maſſacre general, lorſqu'il arriva une revolution qui changea

toute la face de l'Empire, il n'estoit pas impossible que ces Chrestiens fussent les descendants de ceux dont il est parlé dans la Pierre Chinoise.

Connoissances qu'ils donnent sur la Geographie.

Cet endroit sert aussi à esclaircir le nom de la Ville de *Cumbdan*, dont il est parlé dans l'inscription, comme estant alors la capitale de l'Empire. Quoyque la pluspart des Auteurs Arabes ayent confirmé le tesmoignage de l'inscription, & fait mention de cette ville de *Cumbdan*, entre autres le Geographe de Nubie: cependant elle n'estoit pas connuë, parce que ses traducteurs s'estoient trompez, en prenant le nom de la ville, pour celuy du fleuve qui l'arrose. Ceux qui avoient entrepris d'expliquer l'inscription Syriaque, n'avoient donné que de vaines conjectures ; au lieu que par la relation des voyageurs Mahometans, on apprend deux faits importans, & qui donnent de grands esclaircissements sur l'histoire de la Chine. Le premier est, que *Cumbdan* a esté autrefois la capitale de l'Empire : & l'autre, qu'elle estoit *Nankin*, ce qui a esté inconnu à ceux qui ont le mieux escrit sur la Chine.

De la Ville de san Thomé.

Ils nous font aussi connoistre que la ville de san Thomé n'a pas esté ainsi nommée par les navigateurs Européens,

comme

comme plusieurs Auteurs l'ont cru, puisqu'elle estoit connüe sous ce mesme nom dez les neuviéme siécle. Ils peuvent aussi servir à donner de grands esclaircissemens touchant la Geographie des costes de l'Ocean Oriental, lorsqu'on examinera avec soin le peu qu'ils en disent, & qu'on le comparera avec ce qui se trouve dans les anciens Geographes Grecs, dont il ne paroist pas que les Arabes ayent eu connoissance, si ce n'est des Tables de Ptolomée. On en pourra aussi tirer des lumieres pour esclaircir plusieurs endroits de la Geographie appellée ordinairement de Nubie, qui n'est pas un livre aussi mesprisable que quelques Sçavants ont pretendu : mais qui ne merite pas non plus toute l'estime que d'autres en ont faite. Tel qu'il soit, il peut donner une idée assez juste des Geographies Orientales; car s'il ne marque aucunes positions des lieux dont il parle, ce defaut luy est commun avec la pluspart des autres, & il valloit autant n'en point parler, que de le faire avec autant de varieté & d'incertitude, qu'à fait Abulfeda. Il n'y a rien d'exact sur les positions dans les Geographes Arabes & Persans, que les Tables d'Olugbeg, & celles de Nassireddin, qu'a données & tra-

duites Gravius. Celuy de Nubie, quoyque ſon ouvrage ait eſté imprimé en Arabe, & traduit en Latin, n'a pas eſté d'une grande utilité, parce que les traducteurs n'ayant eu devant les yeux que l'Imprimé, où il y a beaucoup de fautes, ne les ont pu reconnoiſtre parce que les Manuſcrits ſont très rares.

De quelle maniere on a exprimé les noms propres.

Les noms propres Orientaux ſont exprimez dans la Traduction, dans les Notes, & dans les Diſſertations, de la maniere ſa plus ſimple qu'il a eſté poſſible, conformément à la valeur des lettres dans noſtre langue, ſans s'éloigner de l'uſage, qui a fixé la prononciation de pluſieurs. On eſt accouſtumé depuis pluſieurs ſiécles à prononcer le mot de מלך qui ſignifie Roy ou Prince, *Melik*; & c'eſt ainſi qu'il ſe trouve eſcrit dans Roderic de Tolede, & dans les Auteurs Eſpagnols & Portugais : tous les Sçavants ont eſcrit & prononcé *Melik-Chah*, quand ils ont parlé de ce grand Sultan Seljukide, qui reforma le Calendrier, & eſtablit l'Epoque Gelaleenne. Un Lecteur qui ne ſçait pas l'Arabe, ou qui ne ſera pas verſé dans l'Hiſtoire Orientale, ne le reconnoiſtra pas ſous le nom de *Malek-Chah*. Il en eſt de meſme des noms de Villes & de Provinces, qui ſe trouvent

escrits si differemment par les Européens, selon la diversité de leur maniere d'escrire, qu'il est souvent difficile de les reconnoistre. Ainsi la Province que les Arabes appellent *Aderbijan*, est escrite autrement par un Alleman, & autrement par un Portugais. Olearius escrit *Aderbitzian*, Teixeira *Aderbajon*; & celui-ci exprime tous les mots Persans terminez en N. par un M: parce que ceux du païs prononcent l'*an* final, à peu près comme les Portugais *ão* ou *am*. D'autres Sçavants ont cru qu'il falloit avoir égard à l'usage présent, & ainsi depuis peu, un des plus habiles, traduisant des histoires où il estoit parlé du *Kowarzem*, a escrit *Karisme*, & prétendoit que le fameux historien *Emir Cond*, devoit estre appellé *Emir Cavend*; *Ung-Khan* Empereur des Mogols, qui fut défait par Ginghizkhan: *Aveng-khan*, & de mesme plusieurs autres. On ne conteste pas l'usage présent, sur lequel il faut croire ceux qui ont voïagé dans le païs; mais on peut estre assuré, que les langues Orientales n'ont pas esté plus exemtes de changement dans la prononciation, que celles d'Europe. Cela se reconnoist aisément, parce que les Geographes du païs sentant le défaut de leurs characteres pour

exprimer la prononciation, la marquent comme ils peuvent, en nommant chaque voyelle des noms propres : & rarement elles se rapportent à la prononciation vulgaire. On ne parle pas de la maniere dont le traducteur d'Elmacin & de l'histoire de Tamerlan les a exprimez : car elle luy est toute particuliere, & elle n'a rapport ni à l'ancienne prononciation, ni à la nouvelle. On ne devineroit jamais que *Gali*, *le Guebase*, *Gabdolle*, signifient, *Hali*, *Abbas*, *Abdalla*, & ainsi des autres, qui rendent ces traductions inintelligibles.

Des Dissertations.

Les Dissertations, sont plustost un essay de ce qu'on peut descouvrir sur des matieres fort obscures, qui ne sont pas indifferentes, que des Traitez parfaits. On a tasché d'ouvrir le chemin à ceux qui pourront dans la suite faire de plus grandes recherches, sur les principaux points qui y sont traitez. Deux ou trois Auteurs qui souvent se sont copié l'un l'autre, suffisent pour establir une opinion qui se respand sans estre examinée par ceux qui les suivent ; ce qui jette de grandes obscuritez dans l'histoire, & donne lieu de confondre le vray & le faux : ce qui est certain, & ce qui n'est que de pure conjecture. Le Pere Tri-

gaut, ſur quelques paſſages mal entendus de livres Syriens, donna comme une conjecture vray-ſemblable, que ſaint Thomas avoit annoncé l'Evangile dans la Chine. On trouva quelques années après l'Inſcription Chinoiſe & Syriaque, qui faiſoit mention d'une Miſſion venüe de Judée, ou de Syrie. D'autres déciderent que celui dont il eſtoit parlé devoit eſtre ſaint Thomas : & ſur cela quelques-uns ont dreſſé la route qu'il devoit avoir tenüe, & meſme ils en ont donné des cartes. Comme ces ſyſtemes contenoient des abſurditez manifeſtes, quelques Eſcrivains ont voulu rendre l'inſcription ſuſpecte de fauſſeté, quoyque ce ſoit un monument très précieux, & d'une autorité inconteſtable. C'eſt ce qui ſera prouvé dans une des Diſſertations, qui fera voir que tout ce qui avoit eſté eſcrit ſur ce ſujet, particulierement par M. Muller, eſtoit inſoutenable.

Des ſciences Chinoiſes.

Celle qui regarde les ſciences des Chinois pourra eſtre expoſée à une grande contradiction, parce que depuis quelques années pluſieurs ſçavants hommes en ont jugé tout autrement, quoyque parmy eux, il n'y en ait pas eu un ſeul qui en ait pu juger par luy-meſme, ne

ſachant pas cette langue terrible, qui occupe la vie d'un homme. Les Miſſionnaires ont cru ſe pouvoir ſervir de l'autorité des Philoſophes Chinois pour les diſpoſer aux lumieres de l'Evangile, & leur deſſein eſtoit loüable. Mais quelques autres, ſur tout des libertins, ont eſtrangement abuſé des loüanges exceſſives qu'on a données aux antiquitez Chinoiſes, pour attaquer l'autorité de la ſainte Eſcriture, & la Religion Chreſtienne dont elles ſont le fondement: pour combattre l'univerſalité du Deluge, & pour prouver que le monde eſtoit plus ancien qu'on ne croyoit. Les Fables dont l'hiſtoire de Perſe eſt remplie, tout abſurdes qu'elles ſoient, leur ont paru meriter quelque attention. Les ignorants, tel qu'eſtoit l'Auteur du ſyſteme des Préadamites, croyent tout ce qui peut favoriſer leurs imaginations, principalement quand ils entendent débiter ſerieuſement de pareilles hiſtoires, à des hommes ſçavants, comme nous en avons entendu pluſieurs, qu'on a néantmoins reconnu depuis, n'avoit connu que par les titres, les livres dont ils faiſoient valoir l'autorité. M. Voſſius qui eſtoit ſans conteſtation trés ſçavant dans la Literature Greque & Latine, trouvoit des preuves dans les Au-

teurs anciens, pour ſoûtenir tout ce qu'il liſoit, ou entendoit dire ſur les Chinois. Enfin ſur de pareilles autoritez, des libertins gaſtez par une fauſſe métaphyſique ont reſpandu des opinions, qui leur ont paru nouvelles, quoyque la pluſpart ſoient des anciens Philoſophes, ou des Heretiques des premiers ſiécles, & qui ne vont pas à moins qu'à un renverſement général de toute Religion. Celle que Jeſus-Chriſt nous a enſeignée eſt trop bien eſtablie, pour avoir beſoin de la Philoſophie Chinoiſe. Ceux qui croiront qu'elle peut ſervir à perfectionner l'eſprit & à regler les mœurs, quoy qu'ils ne la connoiſſent que par des paraphraſes auſſi obſcures que les textes, doivent examiner de bonne foy les raiſons qu'on peut avoir de douter de l'antiquité, & du merite de l'hiſtoire & de la Philoſophie Chinoiſe, & comparer l'avantage qu'on en peut tirer, avec l'abus que pluſieurs en font. On eſpere au moins qu'ils conviendront, qu'on peut eſtre fort capable en toute ſorte de ſciences, grand Philoſohpe, & grand Mathematicien, ſans le ſecours des livres Chinois.

APPROBATION.

J'Ay leu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Livre intitulé, *Anciennes Relations des Indes & de la Chine, de deux Voyageurs Mahometans, qui y allerent dans le neuviéme siécle, traduites de l'Arabe, avec les Notes & les Dissertations*, & je n'y ay rien trouvé qui en empesche l'impression. Fait à Paris ce 4. de Juin 1718. FRAGUIER.

ANCIENNES



ANCIENNES

RELATIONS DES INDES ET DE LA CHINE,

De deux Voyageurs Mahometans qui y allerent dans le neuviéme siecle;

Traduites d'Arabe.

I. RELATION.

Le commencement manque.

* *

LA troisiéme des mers dont nous avons à parler est celle de Herkend. Entre cette mer & celle de Delarowi, il y a plusieurs Isles, & on dit que le nombre est d'environ 1900. Elles separent en quelque maniere ces deux mers, & elles sont gouvernées par une

Isles Maldives.

Reine. On trouve dans ces Isles de l'ambre gris, en morceaux d'une grandeur extraordinaire. Il s'en trouve aussi des pieces plus petites, dont la forme est presque semblable à des plantes arrachées. Cet ambre croist au fond de la mer, comme les plantes sur la terre, & lorsque la mer est fort agitée, la violence de la vague l'arrache du fond de l'eau, & le pousse à terre où on le trouve en forme de champignon ou de truffle.

Arbres de Cocos. *Geogr. Nub. p.* 31.

Ces Isles gouvernées par une Reine sont remplies de Palmiers qui portent le Cocos. Elles sont éloignées les unes des autres d'une, de deux, de trois ou de quatre lieuës : elles sont toutes habitées, & plantées d'arbres de Cocos. Le bien des habitans consiste en coquillages, dont mesme les tresors de la Reine sont remplis. On dit qu'il n'y a pas d'ouvriers plus industrieux que ces Insulaires : de sorte que de l'estoupe du Cocos ils font des chemises entieres avec les manches & les quartiers, d'un mesme tissu, aussi-bien que des demi-vestes. Ils en bastissent des vaisseaux & des maisons avec la mesme industrie, & ils font ainsi toutes sortes d'autres ouvrages. Les coquillages leur viennent lors que la mer est agitée, & lors qu'ils surnagent dessus l'eau: ils pren-

nent des branches de Cocos, il les jettent ſur l'eau, & les coquilles s'y attachent. Ils les appellent *Kabtege*.

Au delà de ces Iſles, dans la mer de Herkend eſt Serendib ou Ceylan, la principale de toutes ces Iſles, qu'ils appellent Debijat. Elle eſt toute entourée de la mer, & il y a des endroits de ſa coſte, où on peſche les perles. Iſle de Serendib ou Ceïlan.

On trouve plus avant dans les terres une montagne appellée *Rahoün*, ſur laquelle on croid qu'Adam eſt monté, & qu'il a laiſſé un veſtige de ſon pied ſur une roche, au haut de la meſme montagne. Il n'y a qu'une ſeule trace d'un pas d'homme qui a ſoixante & dix coudées de longueur, & on dit qu'Adam avoit alors l'autre pied dans la mer. Au tour de cette montagne il y a des mines d'où on tire des rubis, des opales & des amethyſtes. Il y a deux Rois dans cette Iſle qui eſt d'une grande eſtenduë. On y trouve du bois d'Aloës, de l'or, des pierreries, & des perles qui ſe peſchent ſur ſes coſtes, auſſi-bien que de grandes coquilles dont ils ſe ſervent au lieu de trompettes, & dont ils ſont fort curieux. Pic d'Adam. *Geogr. Nub.*

Dans la meſme mer en tirant vers l'Iſle de Serendib, il y a d'autres Iſles qui ne ſont pas en ſi grand nombre, mais Grandes Iſles Ramni.

qui ſont d'une vaſte eſtenduë, & dont on ne ſçait pas le nom. Une de ces Iſles s'appelle *Ramni*, qui eſt gouvernée par plusieurs Princes, & elle a huit ou neuf cens lieuës d'eſtenduë. Il y a des mines d'or, & entre autres celles qui s'appellent *Fanſour*. On trouve dans cette Iſle du Camfre qui eſt trés bon. Ces Iſles ſont fort proche de quelques autres, dont la plus conſiderable eſt *Elnian*, où il ſe trouve de l'or en grande quantité. Les habitans ont des arbres de Cocos, dont ils tirent leur nourriture, & ils s'en ſervent auſſi pour ſe peindre le corps, & pour ſe frotter avec l'huile qu'ils en tirent. La couſtume du pays eſt que perſonne ne peut ſe marier, qu'il n'ait auparavant tué en guerre quelque ennemi dont il ait raporté la teſte. S'il en a tué deux, il eſpouſe deux femmes, & ainſi a proportion : de ſorte que s'il a tué cinquante hommes, il peut eſpouſer cinquante femmes. La raiſon de cette couſtume eſt fondée ſur le grand nombre de nations ennemies dont ces peuples ſont environnez : ainſi celuy qui en a tué un plus grand nombre, acquiert une plus grande conſideration parmy eux.

Elnian.

Couſtume de ne ſe pouvoir marier qu'on n'ait tué un ennemi en guerre.

Dans ces Iſles de Ramni il y a un grand nombre d'Elephants, du bois de

Peuples antropophages.

Bresil, des arbres dits *Chairzan*, & les peuples mangent de la chair humaine. Ces Isles separent la mer de *Herkend* de la mer de *Chelahet*. Au de-là de ces mesmes Isles on en trouve d'autres appellées *Negebalous*, qui sont assez peuplées. Les hommes & les femmes y vont tout nuds, excepté que les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feüilles d'arbres. Lors que des vaisseaux passent à ces Isles, ceux du pays viennent dans des barques petites & grandes, & ils apportent de l'ambre gris, & des cocos, qu'ils eschangent contre du fer. Ils n'ont pas besoin d'habits, parce qu'ils ne sont incommodez ny du froid, ny du chaud. Ambre gris.

Au de-là de ces deux Isles on trouve la mer appellée d'*Andeman*. Les peuples qui habitent sur la coste, mangent de la chair humaine, toute cruë. Ils sont noirs, ils ont les cheveux crespus, le visage & les yeux affreux, les pieds fort grands & presque longs d'une coudée, & ils vont tout nuds. Ils n'ont point de barques, & s'ils en avoient ils ne mangeroient pas tous les passants qu'ils peuvent attraper. Les vaisseaux se trouvant retardez dans leur route par les vents contraires, sont souvent obligez dans ces mers de moüiller à la coste où sont ces Barbares pour Mer d'Andeman. Anthropophages.

y faire de l'eau, lors qu'ils ont consommé celle qu'ils avoient à bord. Ils en attrapent souvent quelques-uns, mais la plusspart se sauvent.

Isle inconnuë où il y a des mines d'argent.

On trouve au de-là une Isle pleine de montagnes, & inhabitée, dans laquelle on dit qu'il y a des mines d'argent. Comme elle n'est pas sur la route ordinaire des vaisseaux, tous ceux qui la cherchent n'y peuvent pas aborder, quoy qu'il y ait une montagne assez élevée qui sert à la faire connoistre. Cette montagne s'appelle *Chachenaï*. Un vaisseau passant à sa hauteur, découvrit la montagne, & dressa sa route de ce costé-là. Quand il l'eut reconnuë de fort prés, ceux qui le montoient en firent le tour en chaloupe, & descendirent à terre pour faire du bois. Lors qu'ils eurent allumé du feu, ils virent couler de l'argent, ce qui leur fit connoistre, qu'il y en avoit une mine en cet endroit. Ils embarquerent de cette matiere autant qu'ils en voulurent prendre. Quelque temps aprés, la mer fut agitée par une si violente tempeste, qu'ils furent obligez pour decharger le vaisseau de jetter hors du bord toute cette matiere qu'ils avoient apportée de la mine. On a cherché depuis avec beaucoup de peine cette mes-

me montagne ; mais on ne l'a pu retrouver. Il y a ainsi plusieurs Isles dans la mer, dont il est impossible de dire le nombre, qui sont inaccessibles aux navigateurs, où mesme qu'ils ne connoissent pas.

Nuée blanche ou Trombe.

Il court souvent dans cette mer une nuée blanche, qui d'abord couvre les vaisseaux. Il s'en détache une espece de langue fort longue & deliée, qui descend jusqu'à la surface de la mer, & excite un boüillonnement, semblable à celuy que causent les tourbillons de vent. Lors que le vaisseau se trouve engagé dans ce tourbillon, il est aussi-tost englouti par la vague. Cette nuée s'eleve ensuite, & il en retombe une pluye prodigieuse. On ne peut dire si cette eau est elevée de la mer par la nuée qui l'attire, ny la maniere dont se produit un effet si prodigieux.

Toutes ces mers sont sujettes à de grandes tourmentes, excitées par les vents qui agitent la mer de telle façon que les vagues boüillonnent, en la mesme maniere qu'on voit boüillir l'eau sur le feu. Alors la mer pousse contre les Isles les vaisseaux, qui s'y brisent avec une extreme violence. La mer jette aussi des poissons morts de toutes grandeurs contre

les rochers, avec une violence, semblable à celle d'une fleche tirée avec l'arc.

Le vent qui souffle ordinairement sur la mer de Herkend, n'est pas le mesme, & il vient du Nord-Oüest, mais elle est sujette à ces mesmes boüillonnements de vagues, dont nous venons de parler. Alors elle jette quantité d'Ambre gris; & plus la mer est agitée, particulierement dans les endroits où elle a beaucoup de fond, plus l'Ambre est exquis. On remarque, lors que cette mer est agitée par ce grand mouvement de vagues, qu'il paroist comme des estincelles de feu. Dans cette mer on trouve un poisson appellé *Lokham* qui devore les hommes.

Il manque en cet endroit une feüille ou plus dans le Manuscrit, où l'Auteur commençoit à parler de la Chine.

Cansu. .... Ce qui a fait diminuer les marchandises de prix. Parmy les differentes causes de ce rabais, les frequents embrasements qui arrivent à *Cansu*, ne sont pas la moindre. *Cansu* est un port où abordent tous les navires, & où se transportent toutes les marchandises des Arabes, qui trafiquent à la Chine. Les embrasements y arrivent assez souvent,

parce que les maiſons n'y ſont baſties que de bois, ou de cannes fenduës. Les vaiſſeaux marchands font auſſi ſouvent naufrage en allant ou en revenant; ils ſont quelquefois pillez, ou bien ils ſont obligez à faire un trop long ſejour dans les ports, ou de vendre leurs marchandiſes hors du pays ſoumis aux Arabes, & d'y faire auſſi leur cargaiſon. Ils ſont obligez ordinairement à demeurer long-temps dans les ports pour radouber leurs navires, & pour pluſieurs autres raiſons.

Cadi Mahometan à Canfu.

Le Marchand Soliman rapporte qu'à *Canfu*, qui eſt la principale Eſchelle où ſe rendent les Negociants, il y a un Mahometan eſtabli Juge entre ceux de ſa Religion, par l'autorité de l'Empereur de la Chine. Il eſt Juge de tous les Mahometans qui arrivent en ces quartiers-là, dans le deſſein d'entrer dans la Chine. Les jours de feſte il fait la priere publique avec les Mahometans; il fait auſſi la predication, ou *Cotbet*, & il la finit en la maniere ordinaire par des prieres pour le Sultan des Muſulmans. Les Marchands d'*Irac* qui abordent en ces païs-là, ne témoignent aucun mecontentement de ſa conduite dans l'adminiſtration de la Charge dont il eſt rêveſtu, parce que ſes actions & les jugements qu'il prononce ſont equitables, con-

formes à l'Alcoran, & selon la jurisprudence ordinaire des Mahometans.

Route de la navigation à la Chine.

Pour ce qui regarde les lieux d'où partent ordinairement les vaisseaux, & ceux où ils abordent, plusieurs personnes tesmoignent que la navigation se fait en la maniere suivante. La pluspart des vaisseaux Chinois font leur Charge à *Siraf*, & ils y embarquent toutes les marchandises qui y sont apportées de *Bassora*, de *Homan*, & d'autres lieux. Cela se fait parce que dans cette mer, (c'est-à-dire, dans la mer de Perse & dans la mer Rouge, les tempestes sont fort frequentes, & qu'il y a des basses en quelques endroits. Le trajet de *Bassora* à *Siraf* est de six-vingt lieuës. Lorsque les marchandises ont esté chargées à *Siraf*, on y fait de l'eau, & de-là on fait voile jusqu'à un lieu appellé *Mascate*, qui est à l'extremité de la Province de *Homan*, esloignée de *Siraf* d'environ 200. lieuës. Sur la coste Orientale de cette mer, entre *Siraf* & *Mascate*, on trouve un lieu appellé *Nesif Bani el Sefac*, & l'Isle appellée d'*Ebn Cahoüan*. Dans la mesme mer on trouve des escueils appellez de *Homan*, & un passage estroit appellé *Dordour*, entre deux rochers. Les petits bastiments y passent, mais les vaisseaux Chinois n'y peuvent passer. Il y a

Geogr. nub. p. 56.

aussi deux rochers appellez *Cossir* & *Hovvaïr*, qui ne paroissent presque pas sur l'eau. Aprés que nous avons passé ces rochers, nous passons à un lieu appellé *Sohar-Homan*, & on fait de l'eau à *Mascate*, où on la tire des puits. On y trouve aussi du bestail de la Province de *Homan*. De-là les vaisseaux dressent leur route vers les Indes, & il vont d'abord à *Caucammeli*. La navigation de *Mascate* à *Caucammeli* se fait en un mois, vent arriere. Cette Place est frontiere, & la principale place d'armes de la Province de mesme nom. Les vaisseaux Chinois s'y retirent, & y sont en seureté. On y trouve des puits d'eau douce. Les vaisseaux Chinois y payent mille drachmes pour les droits; les autres ne payent que depuis un dinar jusqu'à dix dinars.

Id. Praf. p. 4. La.

Ils valent environ un escu d'or.

De *Mascate* à *Caucammeli* il y a, comme nous avons dit, un mois de navigation, & alors, aprés avoir fait eau à *Caucammeli*, on commence à entrer dans la Mer de *Herkend*, & aprés que les vaisseaux l'ont passée, ils se rendent à un lieu appellé *Legebalous*, dont les habitans n'entendent pas la Langue Arabesque, ny aucune autre de celles qui sont en usage parmy les Marchands. Ils ne portent point d'habits, ils sont blancs, & mal assurez sur leurs pieds.

Isle où on ne void pas de femmes.

V. M. Polo, *l.* 3. *c.* 35. *Nicolo de Conti p.* 342. 6.

On dit qu'on ne voit point leurs femmes, & que les hommes ſortant de l'Iſle dans des canots faits d'une ſeule piece de bois creuſé, les vont trouver, & leur portent des Cocos, des Cannes de ſuccre, du Mouſa, & du vin de Palmier. Cette boiſſon eſt blanche; & quand on la boit fraîche, elle a le gouſt de Cocos, & elle eſt douce comme du miel. Quand on la conſerve plus long-temps elle devient forte comme du vin; ſi on la garde pluſieurs jours, elle ſe tourne en vinaigre. Ils l'échangent contre du fer, & ils troquent de meſme pour des morceaux de fer, l'ambre qui eſt jetté ſur leurs coſtes, en fort petite quantité. On fait ce negoce avec eux par ſignes, & en leur touchant dans la main; parce qu'ils n'entendent pas la Langue Arabeſque. Ils ſont fort ſubtils à faire leurs marchez, & ſouvent ils emportent du fer aux Marchands & ne leur donnent rien en échange.

Vin de palme.

Calabar.

De cet endroit les vaiſſeaux font voile vers *Calabar*, qui eſt le nom d'une place & d'un Royaume ſur la coſte, tirant à la droite au delà de l'Inde. *Bar* ſignifie *la coſte* dans la Langue du païs, & celuy-là eſt de la dependance du Royaume de *Zabage*. Les habitans y ſont veſtus de ces ſortes de veſtes rayées connües parmy les

Arabes ſous le nom de *Fauta*,& ils n'en portent ordinairement qu'une ſeule , ce qui s'obſerve également parmy les perſonnes conſiderables, & celles de moindre condition. On fait ordinairement en cet endroit de l'eau , qu'on tire des puits de ſource qui s'y trouvent, & dont l'eau leur paroiſt beaucoup meilleure, que celle des fontaines ou des ciſternes. *Calabar* eſt eloigné d'environ un mois de navigation , d'un lieu appellé *Kaucam*,qui eſt fort proche de la Mer de *Herkend*.

Les vaiſſeaux ſe rendent enſuite aprés dix jours de navigation à un lieu appellé *Betouma* , où on fait de l'eau , ſi l'on veut. Betouma. Delà ils paſſent en dix jours à *Kadrenge* , où on peut auſſi faire de l'eau. Il eſt à remarquer que dans toutes les Iſles & Peninſules des Indes,lors qu'on y creuſe des puits , on y trouve de l'eau douce.

Dans ce lieu duquel nous venons de Senef. parler il y a une montagne fort élevée,qui n'eſt preſque peuplée que d'eſclaves, ou de larrons fugitifs. Delà les vaiſſeaux aprés dix jours de navigation arrivent à *Senef*. On y trouve de l'eau douce , & c'eſt delà que vient le bois aromatique connu ſous le nom de *Houd el Senefi*. Il y a un Roy particulier : les habitans ſont noirs , & ils portent chacun deux veſtes rayées.

Senderfoulat. Aprés avoir fait eau en cet endroit, on passe en dix jours de navigation à *Senderfoulat*, qui est une Isle où on trouve de l'eau douce. Les vaisseaux entrent ensuite dans la Mer de *Sengi*, & delà ils vont jusques aux portes de la Chine. On appelle ainsi des escueils & des basses qui sont dans la Mer, & entre lesquels il y a un passage assez estroit, par lequel passent les vaisseaux. Il faut un mois de navigation pour aller de *Senderfoulat* à la Chine, & on employe huit jours entiers à passer ces escueils. Quand un vaisseau a passé au delà de ces portes, il entre avec la haute marée, dans un Golfe d'eau douce, & vient mouiller au principal port de la Chine qui est celuy d'une ville appellée *Canfu*. On y trouve des eaux douces de fontaines & de rivieres, ainsi qu'en la pluspart des autres villes de la Chine. La ville est ornée de grandes places, & munie de toutes choses necessaires pour sa defense: & dans la plusspart des autres Provinces, il y a des villes de défense fortifiées de la mesme maniere.

Canfu.

Flux & reflux à Canfu. Dans ce port il y a flux & reflux deux fois en vingt-quatre heures avec cette difference, qu'auprés de Bassora jusqu'à l'Isle dite de *Bani Cahoüan*, la mer monte dans le temps que la Lune est au milieu de

ſa courſe : & qu'elle baiſſe lors que la Lune ſe leve, & lors qu'elle ſe couche. Mais dans les coſtes de la Chine juſques prés de l'Iſle de *Bani Cahoüan*, il y a flux, lors que la Lune ſe leve ; & lors qu'elle eſt au milieu de ſa courſe, la mer ſe retire. Quand elle ſe couche, il y a flux, & quand elle eſt entierement cachée ſous l'horiſon, il y a reflux.

On rapporte, que dans l'Iſle de *Muljan*, qui eſt entre *Serendib* & *Cala* ſur la coſte Orientale des Indes, il y a des Negres qui vont tout nuds, & que lors qu'ils trouvent quelque eſtranger, ils le pendent la teſte en bas, ils le coupent par morceaux, & ils en mangent la chair toute crüe. Ces Negres n'ont point de Roy : ils ſe nourriſſent de poiſſon, de Mouſa, de Cocos & de Cannes de ſuccre : ils ont des eſtangs & quelques lacs.

Iſle de Muljan.

M. Polo. *de l'Iſle d'Angaman. l.3.c.18.*

Anthropophages.

On rapporte auſſi qu'en quelques endroits de cette mer, il y a un poiſſon aſſez petit qui vole ſur l'eau, & qu'on apelle *Locuſte de mer.*

Poiſſon volant.

On dit auſſi qu'en un autre endroit il y a un poiſſon, qui ſortant de la mer monte ſur les arbres de Cocos, en ſucce toute l'eau, & revient enſuite dans la mer.

On raporte auſſi qu'il y a dans cette mer un poiſſon ſemblable à une eſcreviſſe qui

Poiſſon qui ſe petrifie.

ſe petrifie quand il eſt tiré de la mer. On le met en poudre, & elle ſert à pluſieurs maladies des yeux.

Volcan.

M. Thevenot *remarque la meſme choſe de la montagne de Balaguate. où eſt le rocher de Calamac. p. 182. t. 3.*

On dit auſſi que prés de *Zabage*, il y a une montagne appellée, *la montagne du feu*, de laquelle perſonne ne peut approcher; que le jour il en ſort une eſpaiſſe fumée, & pendant la nuit, elle jette des flammes. Il ſort du pied de cette meſme montagne deux fontaines d'eau douce, l'une chaude & l'autre froide.

Chinois s'habillent de ſoye.

Les Chinois s'habillent de ſoye durant l'hyver & durant l'eſté. Cette maniere de s'habiller eſt commune aux Princes, aux Soldats, & à toutes les autres perſones de moindre qualité. Durant l'hyver ils portent des caleçons d'une façon particuliere, qui leur vont juſqu'aux pieds. Ils en mettent deux, trois, quatre, cinq, & davantage, s'ils peuvent, les uns ſur les autres, & ils ont grand ſoin d'eſtre couverts juſqu'aux pieds, à cauſe de l'humidité qui eſt grande, & qu'ils apprehendent beaucoup. Durant l'eſté ils ne ſont couverts que d'une ſimple veſte de ſoye, ou de quelque autre habillement ſemblable, & ils ne portent point de Turbans.

Nourriture ordinaire de ris.

Leur nourriture ordinaire eſt le Ris, qu'ils mangent ſouvent avec un boüillon ſemblable à celuy que font les Arabes

avec

avec de la viande ou du poiſſon : & ils le verſent ſur le Ris. Leurs Rois mangent du pain de froment, & de la chair de toutes ſortes d'animaux ſans excepter celle de porc, & de quelques autres.

Fruits de la Chine.

Ils ont pluſieurs ſortes de fruits, des pommes, des peſches, des poires, des citrons, des limons, des coins, des moulas, des cannes de ſuccre, des citrouilles, des figues, des raiſins, des concombres de deux ſortes, des arbres qui portent la farine, des noix, des amandes, des avelines, des piſtaches, des prunes, des abricots, des cormes, & des cocos. Ils n'ont pas quantité de palmiers, mais il s'en trouve dans les maiſons de quelques particuliers.

Boiſſon faite avec du ris.

Leur boiſſon eſt une eſpece de vin fait avec du ris, ils n'ont point d'autre vin dans le païs, on n'y en porte pas d'ailleurs; ils ne le connoiſſent pas, & ils n'en boivent pas. Ils font auſſi du vinaigre, & une ſorte de confiture ſemblable à celle que les Arabes appellent *Natef*, & pluſieurs autres.

Ils ne ſont pas ſoigneux de la propreté, & ils ne ſe lavent pas avec de l'eau, quand ils ont eſté à leurs neceſſitez ; mais ils s'eſſuyent ſeulement avec du papier. Ils mangent auſſi des beſtes mortes, & font pluſieurs autres choſes ſemblables à celles qui ſont en pratique parmy les Mages ; & en

effet la Religion des uns & des autres eſt aſſez conforme. Les femmes Chinoiſes ont la teſte découverte, & elles l'ornent avec pluſieurs petits peignes d'yvoire & d'autre matiere, dont elles ont quelquefois une vingtaine ſur la teſte. Les hommes la couvrent avec des bonnets faits d'une maniere particuliere.

Ornement des Chinoiſes.

La loy qu'ils obſervent à l'égard des voleurs, eſt de faire d'abord mourir ceux qui ſont attrappez.

Particularitez qui regardent les Indes, la Chine, & les Rois de ces meſmes pays.

Quatre grands Rois.

Les Indiens & les Chinois conviennent qu'il y a dans le monde quatre Rois principaux. Ils comptent pour le premier, le Roy des Arabes, & ils demeurent tous d'accord que ſans conteſtation, ce Prince eſt le plus puiſſant des Rois, le plus riche, & le plus excellent en toute maniere, parce qu'il eſt Prince & Chef d'une grande Religion, & qu'aucun autre ne le ſurpaſſe en grandeur ny en puiſſance.

Balhara.

L'Empereur de la Chine ſe compte enſuite comme le premier aprés le Roy des Arabes, & aprés luy le Roy des Grecs: & enfin le *Balhara* Roy de *Moharmi El Adan*, c'eſt-à-dire de ceux qui ont les oreilles percées. Ce *Balhara* eſt le plus illuſtre de

toutes les Indes, & tous les autres Rois des Indes, quoy qu'ils ſoient chacun maiſtre d'un Royaume ſeparé & indépendant, reconnoiſſent en luy cette prerogative de dignité & de nobleſſe. Quand il leur envoye des Ambaſſadeurs, ils les reçoivent avec des honneurs extraordinaires, à cauſe du reſpect qu'ils ont pour luy. Ce Roy donne des preſents magnifiques, en la meſme maniere que font les Arabes. Il a des chevaux & des elephants en tres grand nombre, & de grandes richeſſes en argent. Il a de ces pieces d'argent appellées *Drachmes Thatariennes*, qui peſent une demie drachme plus que la drachme Arabeſque. Elles ſont marquées au coin du Prince, avec l'année de ſon regne depuis la fin de celuy de ſon predeceſſeur. Ils ne ſuivent pas le calcul des années, à compter depuis l'Ere de Mahomet, qui eſt en uſage parmy les Arabes, mais ils comptent ſeulement les années de leurs Rois. La pluſpart de ces Princes ont vécu fort long-temps, & pluſieurs ont regné cinquante ans ou environ. Ceux du pays croyent que la longueur de leur vie & de leur regne, eſt une recompenſe de leur amitié envers les Arabes. En effet il n'y a point de Princes qui ſoient plus fortement affectionnez aux Arabes, & leurs Sujets

leur témoignent la mesme amitié.

Balhara, nom commun à tous les Rois.

Balhara est un nom commun à tous ces Rois, comme a esté celuy de *Cosroes*, ou d'autres semblables, & ce n'est pas un nom propre. Le païs de l'obéïssance de ce Prince, commence à la coste de la Province apellée *Kemkem*, qui s'estend par terre jusqu'aux frontieres de la Chine. Il est environné de plusieurs Estats de Rois qui luy font la guerre, sans qu'il se mette en campagne contre eux. L'un de ces Rois, est le Roy de *Haraz*, qui a un trés grand nombre de troupes, & qui est plus fort en cavalerie, que tous les autres Princes des Indes. Il est ennemi des Arabes, quoy qu'il avoue que leur Roy est le plus puissant des Rois, & il n'y a pas un Prince dans les Indes qui ait une plus grande haine pour le Mahometisme. Ses Estats sont situez sur une langue de terre; on y trouve beaucoup de richesses, quantité de chameaux & de bestiaux. Ceux du païs negocient avec de l'argent qu'ils tirent de lavage; & on dit qu'il y en a des mines dans le Continent. On n'entend point parler de voleurs en ce païs-là, non plus que dans le reste des Indes.

Royaume de Tafek.

A l'un des costez de ce Royaume, on trouve celuy de *Tafek* qui n'est pas de grande étenduë: & le Roy a des femmes

blanches les plus belles de toutes les Indes. Il est soumis aux Rois, dont les Estats environnent le sien, à cause du petit nombre de ses troupes. Il a beaucoup d'affection pour les Arabes, ainsi que le *Balhara*.

Ces Royaumes confinent avec les Estats d'un Roy appellé *Rahmi* qui a la guerre avec le Roy de Haraz, & qui l'a aussi avec le *Balhara*. Ce Prince n'est pas fort considerable par sa noblesse, ny par l'antiquité de son Royaume, mais il est plus puissant en Troupes que le *Balhara*, & mesme que les Rois de *Haraz* & de *Tafek*. On dit que quand il se met en campagne il conduit prés de cinquante mille Elephants. Il ne marche ordinairement que durant l'hyver, parce que les Elephants ne pouvant supporter la soif, ne luy permettent pas de marcher dans une autre saison. On dit aussi que dans son armée il y a ordinairement depuis dix jusqu'à quinze mille tentes. On trouve dans ce mesme païs des habits tissus de coton, d'une façon si particuliere qu'il n'y en a pas ailleurs de semblables. Ce sont des vestes rondes pour la pluspart, tissuës avec tant de delicatesse, qu'elles passent par le trou d'une bague de mediocre grandeur. Rahmi.

Coquillages servant de monnoye. *Geogr. Nub. p.* 33.

Les coquillages ont cours en ce païs-là, & servent de petite monnoye : il y a neanmoins de l'or & de l'argent, du bois d'Aloës, & des robes de Martes zibelines dont on fait des garnitures de selles & de housses. Dans le mesme païs on trouve le fameux *Carcandan*, ou Licorne, qui n'a qu'une seule corne sur le front, & sur laquelle on trouve une tache ronde, qui represente la figure d'un homme. Toute la corne est noire, & la figure qui se trouve au milieu est blanche. La Licorne est beaucoup plus petite que l'Elephant : depuis le col jusqu'en bas, elle ressemble assez au Buffle : elle est d'une force extraordinaire, & qui surpasse celle de tous les autres animaux : elle n'a pas la corne fenduë aux pieds de derriere ny à ceux de devant, qui sont tout d'une piece jusqu'aux épaules. Les Elephants fuyent devant la Licorne; son mugissement est presque semblable à celuy du bœuf, & tient quelque chose du cry du Chameau. Sa chair n'est pas défenduë, & nous en avons mangé. Il y en a une trés-grande quantité dans les marais de ce Royaume ; il s'en trouve aussi dans toutes les autres Provinces des Indes : mais les cornes de celles-cy sont plus estimées, & on y trouve ordinairement des figures d'hommes, de paons,

Licorne.

de poiſſons & quelques autres ſembla-bles. Les Chinois ornent leurs ceintures de ces ſortes de figures, & par cette rai-ſon une de ces ceintures vaut à la Chine deux ou trois mille pieces d'or, & quel-quefois davantage, parce que le prix aug-mente ſelon la beauté de la figure. Toutes ces choſes que nous venons de dire s'a-chetent dans le païs de *Rahmi* pour des coquillages, qui ſont la monnoye cou-rante.

Aprés ce Royaume on en trouve un au-tre en terre ferme éloigné de la coſte, & appellé *Caſckbin*. Les habitants ſont blancs, & ils ont les oreilles percées, ils ont des Chameaux, & le païs qu'ils habitent eſt deſert, & couvert de montagnes. Caſckbin.

On trouve enſuite ſur la coſte un petit Royaume appellé *Hitrenge* qui eſt fort pauvre, mais il y a une anſe, où la mer jette de grandes pieces d'Ambre gris. On y trouve auſſi des dents d'Elephant, & du poivre, mais ceux du païs le mangent vert, à cauſe de la petite quantité qu'ils en recueïllent. Hitrenge.

Au delà des Royaumes dont nous ve-nons de parler, il y en a pluſieurs dont le nombre eſt inconnu, entr'autres celuy de *Mouget*. Les peuples ſont blancs, & ils s'habillent comme les Chinois; le païs eſt Mouget.

coupé de montagnes, dont le sommet est blanc & qui sont d'une fort grande étenduë. On y trouve beaucoup de Musc, qui passe pour le plus exquis. Ils ont la guerre avec tous les Royaumes voisins. Le Royaume de *Mabed* se trouve au delà de *Mouget*. Il y a plusieurs villes, & ceux du païs ressemblent beaucoup aux Chinois, encore plus que ceux de *Mouget* : car ils ont des Officiers, ou Eunuques semblabes à ceux qui gouvernent les Villes, parmi les Chinois. Le païs de *Mabed* touche à la Chine : ils sont en paix avec l'Empereur de la Chine, mais ils ne luy sont pas soumis.

Mabed.

Mabed envoyent des Ambassades à la Chine.

Les *Mabed* envoyent tous les ans des Ambassadeurs & des presents à l'Empereur de la Chine, qui leur envoye aussi de son costé des Ambassadeurs & des presents. Leur païs est d'une grande étenduë. Quand les Ambassadeurs des *Mabed* entrent dans la Chine, ils sont gardez avec beaucoup de soin, & on ne leur donne pas la liberté de reconnoistre le païs, de peur qu'ils n'entreprennent de s'en rendre maistres, ce qui ne leur seroit pas difficile à cause de leur grand nombre, & parce qu'ils ne sont separez de la Chine que par des montagnes, ou par des rochers.

Nombre de

On dit que dans le Royaume de la

Chine il y a plus de deux cent Villes ou Citez, dont dépendent plusieurs autres Villes, & qui ont chacune leur Prince ou Gouverneur, & un Eunuque ou Lieutenant. *Cansu* est une de ces Citez: c'est le Port où abordent tous les Navires, & il y a vingt autres Villes qui en dépendent. Une Ville porte le nom de *Cité*, lors qu'elle a de ces grandes trompettes Chinoises, qui sont faites en cette maniere. Elles ont trois ou quatre coudées de long; elles sont grosses, & elles ont autant de tour qu'on peut embrasser avec les deux mains: mais elles se retressissent par le haut, autant qu'il est necessaire afin qu'un homme les puisse emboucher. Elles sont peintes en dehors avec de l'ancre de la Chine, & elles se font entendre à mille pas de distance. Chaque Cité a quatre portes, à chacune desquelles il y a cinq de ces Trompettes, dont les Chinois sonnent à certaines heures du jour & de la nuit. Il y a aussi en chaque Cité dix Tambours, qu'ils battent en mesme temps, ce qui se fait pour donner une marque publique de leur obéissance envers l'Empereur, comme aussi pour faire connoistre les heures du jour & de la nuit: & ils ont aussi des cadrans, & des horloges à poids.

Citez à la Chine.

Trompettes.

Tambours.

Monnoye de cuivre.

Ils battent beaucoup de monnoye de cuivre ſemblable à celle qui eſt connuë parmy les Arabes ſous le nom de *Falous.* Ils ont des treſors comme les autres Rois ; mais il n'y a qu'eux qui ayent cette ſorte de petite monnoye, & elle a ſeule cours dans le païs. Ils ont de l'or, de l'argent, des perles, de la ſoye, & de riches eſtoffes en grande quantité ; mais cela paſſe parmy eux pour meubles & pour marchandiſes, & la monnoye de cuivre eſt la ſeule qui ait cours. On leur porte de l'yvoire, de l'encens, des maſſes de cuivre, des eſcailles de tortuë, & des cornes de Licorne dont nous avons parlé, & dont ils ornent leurs ceintures. Ils ont auſſi une grande quantité de beſtes de ſervice, des chevaux, des aſnes & des chameaux à deux boſſes : mais ils n'ont point de chevaux Arabes. Ils ont une terre excellente dont ils font des vaſes d'une delicateſſe auſſi grande que s'ils eſtoient de verre, & qui ſont egalement tranſparents.

Porcelaine.

V. M. P. l. 2. *c.* 79. Marchands comment traités à la Chine.

Lors que les Marchands arrivent à la Chine par mer, les Chinois ſaiſiſſent toutes leurs marchandiſes, & les tranſportent dans des magazins : ils les empeſchent de paſſer outre pendant ſix mois, juſqu'à ce que le dernier vaiſſeau marchand ſoit arrivé. Enſuite ils prennent trois pour

dix de toutes les marchandises, & rendent le reste aux Marchands. Si l'Empereur a besoin de quelque chose, on le prend préferablement, on le leur paye au plus haut prix, & on les dépesche aussi-tost sans leur faire aucune injustice. Ils prennent ordinairement le Camfre qu'ils payent à raison de cinquante *Facouges* pour *Man*, & le *Facouge* vaut mille *Falous*, ou pieces de cuivre. Quand l'Empereur ne prend pas le Camfre, le prix en augmente de moitié.

Enterrements des Chinois.

Les Chinois n'enterrent leurs morts qu'aprés l'année revoluë, à pareil jour de leur decez. Jusqu'à ce temps-là, ils les mettent dans des cercuëils, aprés avoir desseché les corps avec de la chaux vive, pour les conserver, & ils les placent ensuite en quelque endroit de leurs maisons. Les corps des Rois sont embaumez avec de l'Aloës & du Camfre. Leur deüil dure trois ans: pendant ce temps-là ils pleurent leurs morts; & celuy qui ne pleureroit pas seroit chastié à coups de baston. Les hommes & les femmes sont également sousmis à ce chastiment, & on leur fait en mesme temps ce reproche, *Tu n'es donc pas affligé de la mort de ton parent*. Ils enterrent les morts dans des fosses profondes à peu prés semblables à celles qui sont en

usage parmy les Arabes. Pendant le reste du temps, ils mettent tousjours de la nourriture auprés des cadavres ; & comme le soir ils mettent auprés d'eux à boire & à manger, lors que le matin ils ne trouvent plus rien, ils s'imaginent que les morts mangent & qu'ils boivent, & ils disent, *le mort à mangé.* Ils ne cessent point de pleurer le mort & de luy servir à manger durant le temps qu'il demeure dans leurs maisons; & la depense qu'ils font en ces occasions des derniers devoirs envers leurs morts, est si excéssive qu'ils s'y ruinent souvent, & y consomment leurs biens & leurs fonds. Autrefois ils enterroient avec les corps de leurs Rois, ou des autres personnes de la Maison Royale, de riches habits: & ces sortes de ceintures de trés-grand prix, mais ils ont quitté cette coustume, parce qu'il estoit arrivé que les corps de quelques-uns avoient esté deterrez par des voleurs, qui avoient emporté tout ce qu'on avoit enterré avec eux.

Les Chinois apprennent à lire & à escrire.

Les Chinois pauvres & riches, grands & petits, apprennent à lire & à escrire. Les noms de leurs Rois ou Gouverneurs sont differents, selon la dignité & la grandeur des Villes où ils commandent. Ceux des petites Villes s'appellent *Tousang* ; &

ce mot signifie celuy qui est Gouverneur de la Ville. Ceux des Citez ou grandes Villes, comme *Cansu* s'appellent *Difu.* L'Eunuque ou Lieutenant s'appelle *Toukam.* Ces Eunuques sont tirez d'entre les habitans des Villes. Il y a aussi un Juge supreme qu'ils appellent *Lakchi mamakven.* Ils ont de semblables noms de Charges, que nous ne pouvons pas bien exprimer.

Persone n'est elevé à la dignité de Prince, ou Gouverneur d'une Ville qu'il n'ait atteint quarante ans, *Car alors*, disent-ils, *il a de l'experience.* Lors qu'un de ces Princes ou petits Rois tient son Siege dans une ville, il est assis sur un tribunal, & on luy presente des requestes, dans lesquelles les affaires des particuliers sont exposées. Il y a derriere son tribunal un Officier nommé *Licou*, qui se tient debout, & selon l'ordre qu'il reçoit du Prince, il met sa response par escrit; car ils ne font jamais response de bouche à toutes les requestes qui leur sont presentées, & mesme ils n'y respondent pas, si elles ne sont par escrit. Avant que les parties ayent presenté leur requeste au Prince, un Officier qui est à la porte du Palais, l'examine : & s'il y trouve des fautes il la renvoye. Personne ne dresse ces escritures

Gouverneurs des Villes.

qui sont presentées au Prince, sinon un escrivain qui entend les affaires, & on met au bas de l'escriture, *escrit par un tel, fils d'un tel.* Si aprés cela il s'y trouve quelque faute, l'escrivain reçoit des coups de baston. Le prince ne s'assit point dans son tribunal, qu'il n'ait beu & mangé, de peur de se tromper en quelque chose. Chacun de ces Princes ou Gouverneurs, reçoit tout ce qui est necessaire pour son entretien, du thrésor public de la ville où il commande.

Empereur de la Chine.

L'Empereur de la Chine qui est au-dessus de tous ces Princes ou petits Rois, ne paroist en public que tous les dix mois: & il dit que s'il se faisoit voir plus souvent aux peuples, ils perdroient le respect qu'ils ont pour luy. Car il tient pour maxime que les principautez ne subsistent que par la force, & que les peuples ne connoissent pas la justice; qu'ainsi il faut employer avec eux la force & la violence, afin de maintenir parmy eux la majesté de l'Empire.

Impositions.

Il n'y a point d'impost sur les terres, mais on leve seulement une imposition par teste, qui n'est payée que par les hommes & qui est differente selon le different estat des affaires. Lors qu'il y a dans ce pays des Arabes, ou quelques autres es-

trangers, les Chinois exigent d'eüx un tribut proportionné à la valeur de leurs biens. Quand il arrive une disette qui fait encherir considerablement le prix des denrées, le Roi fait ouvrir ses magazins, & vend toutes sortes de choses necessaires à la vie à beaucoup meilleur prix qu'elles ne sont venduës dans la Place, & ainsi la disette ne dure pas long-temps parmy les Chinois.

Tresor public

On met dans le tresor public les sommes qui proviennent de l'imposition par teste. Je crois que de ce seul impost il entre tous les jours dans le tresor de Canfu cinquante mille dinars, quoyque cette ville ne soit pas des plus grandes de la Chine.

Revenus de l'Empereur.

Le Roy se reserve aussi le revenu qui provient des mines de sel, & d'une herbe qu'ils boivent avec de l'eau chaude, dont il se vend une grande quantité dans toutes les Villes, ce qui produit de grandes sommes. On l'appelle *Sah*; & c'est un arbrisseau qui a plus de feüilles que le Grenadier, & dont l'odeur est un peu plus agreable, mais qui a quelque amertume. On fait boüillir de l'eau, on la verse sur cette feüille & cette boisson les guerit de toutes sortes de maux. Tout ce qui entre dans le tresor est tiré du tribut par teste, & des imposts sur le sel & sur cette feüille.

Sonnette. Dans chaque Ville il y a une ſonnette attachée à la muraille au deſſus de la teſte du Prince, ou Gouverneur, & laquelle on peut ſonner avec une corde eſtenduë à prés d'une lieuë, & qui traverſe le grand chemin, afin que tout le peuple puiſſe en approcher. Lors qu'on remuë la corde, la ſonnette qui eſt au bout, fait du bruit ſur la teſte du Gouverneur, & alors il ordonne qu'on faſſe entrer celuy qui demande juſtice; il rend conte luy-meſme de ſon affaire & de l'injuſtice qu'il a ſoufferte. La meſme choſe eſt en uſage dans toutes les Provinces.

Lettres pour voyager. Celuy qui veut voyager d'un lieu à un autre eſt obligé de prendre deux lettres, une du Gouverneur, & l'autre de l'Eunuque ou Lieutenant. La lettre du Gouverneur eſt pour la permiſſion de ſe mettre en chemin. Elle marque le nom du voyageur, & celuy de ceux qui ſont en ſa compagnie, l'âge & la famille des uns & des autres. Tous ceux qui ſont dans la Chine, naturels, Arabes ou autres Eſtrangers, ſont obligez de declarer tout ce qu'ils ſçavent, & ne peuvent pas s'en diſpenſer. La lettre de l'Eunuque où Lieutenant, ſpecifie la quantité d'argent, & de marchandiſes que le voyageur, ou ceux de ſa compagnie portent avec eux.

Cela

Cela se fait afin que dans les places frontieres on examine ces deux lettres, & quand il y passe quelque voyageur, on escrit *un tel, fils de tel, de telle famille, a passé icy tel jour, tel mois, telle année, en telle compagnie.* Ainsi ils empeschent qu'on ne puisse emporter l'argent, ny les marchandises de personne, & qu'ils puissent estre perdus. Si on a emporté quelque chose, ou que le voyageur meure en chemin, on sçait aussi-tost ce que les choses sont devenuës, & elles luy sont restituées ou à ses heritiers.

Les Chinois administrent la Justice avec une grande équité dans leurs Tribunaux. Lors qu'un particulier intente action en Justice contre un autre, il met sa demande par escrit, & le defendeur met aussi par escrit ce qu'il dit pour sa defense: puis il met la marque de son seing à l'escrit, qu'il tient ensuite entre ses doigts. On prend ensemble les deux escrits, & on les examine; aprés cela on escrit la Sentence, & on rend les deux escrits aux parties. On donne d'abord au defendeur sa defense par escrit afin qu'il la reconnoisse. Lors que l'une des parties nie ce que l'autre affirme, on luy ordonne de representer ses escritures; & si le defendeur croid le pouvoir faire sans con- Administration de la justice.

ſequence, & qu'il donne ſon papier, on prend auſſi celuy du demandeur, & on dit à celuy qui a nié ce qu'il paroiſt que l'autre a raiſon de luy ſouſtenir: *Donnez un eſcrit par lequel vous faſſiez voir que voſtre partie n'a pas droit de vous demander ce qui eſt en queſtion ; mais ſi elle fait voir clairement la verité de ce que vous avez nié, vous recevrez vingt coups de baſton ſur le derriere, & vous payerez une amende de vingt Facouges*, qui font prés de deux cens Dinars. Ce ſupplice eſt tel que le criminel ne le pourroit ſouffrir ſans mourir. Perſonne dans la Chine ne peut de ſa propre autorité y ſouſmettre un autre de peur de perdre la vie & les biens. On ne void perſonne qui ait la hardieſſe de s'expoſer à un peril auſſi certain; c'eſt pourquoy la Juſtice eſt bien adminiſtrée, & on la rend fort exactement à un chacun. Ils ne ſe ſervent point de teſmoins, & ils ne font point jurer les parties.

Juſtice contre les banqueroutiers.

Lors qu'un particulier fait banqueroute, & qu'il a conſommé le bien de ſes creanciers, ils le font mettre en priſon dans le Palais du Gouverneur, & on oblige d'abord le priſonnier à faire ſa declaration. Aprés qu'il a demeuré un mois en priſon, il eſt mis dehors, par ordre du Gouver-

neur, & on publie qu'un tel, fils d'un tel, a dissipé le bien de tel, fils de tel; & que s'il avoit quelque depost entre les mains d'un autre, des heritages ou d'autres biens de quelque nature qu'ils soient, on le declare dans tout le mois. Le debiteur est cependant battu à coups de baston sur le derriere, si quelqu'un decouvre de ses effets, & on luy reproche en mesme temps, qu'il est demeuré un mois en prison, beuvant & mangeant, quoyqu'il eût du bien pour satisfaire ses creanciers. Il est chastié de la mesme maniere, soit qu'il declare, soit qu'il ne declare pas ses effets. On luy dit qu'il n'a point d'autre occupation que de prendre le bien des particuliers & de l'emporter, & qu'il ne doit pas ainsi tromper les peuples, en leur ostant leur bien. Si neantmoins on ne decouvre pas qu'il soit coupable d'aucune fraude, & qu'on verifie auprés du Prince qu'il n'a aucun bien, les creanciers sont appellez, & ils reçoivent quelque partie de leur dette, du tresor du *Bagboun.* (C'est le titre ordinaire de l'Empereur de la Chine, & ce mot signifie, *le fils du Ciel*: nous le prononçons ordinairement d'une autre maniere, & nous disons *Magboun.*) Ensuite on publie des deffenses de rien vendre ou acheter de cet

homme, ſous peine de la vie, & ainſi il ne peut frauder aucun de ſes creanciers en emportant leur argent. Si on découvre qu'il a quelque ſomme entre les mains d'un autre, & que le depoſitaire ne la declare pas, il eſt tué à coups de baſton, & on ne dit rien à celuy à qui elle appartient. Les ſommes qui ſe trouvent ſont partagées entre les creanciers, & le debiteur ne peut plus dans la ſuite faire aucun negoce.

Pierre qui marque le prix des remedes.

Les Chinois ont une pierre de dix coudées de hauteur, elevée dans les places publiques, ſur laquelle ſont gravez les noms de toutes ſortes de remedes, avec la taxe de leur prix. Lors que les pauvres en ont beſoin ils reçoivent du treſor, le prix que doit couſter chaque remede.

Impoſt par teſte.

Il n'y a dans la Chine aucun impoſt ſur les terres : mais on leve ſeulement un tribut par teſte qui eſt different, ſelon les biens & les terres que poſſedent les particuliers. Lors qu'il naiſt un enfant maſle, ſon nom eſt auſſi-toſt eſcrit dans les regiſtres de l'Empereur; & quand cet enfant eſt parvenu à l'âge de dix-huit ans, on commence à luy faire payer le tribut, mais on ceſſe de l'exiger de celuy qui eſt âgé de quatre-vingt ans. Au contraire il reçoit une gratification du treſor public,

par forme de pension, & les Chinois disent à cette occasion qu'ils luy donnent cette gratification pendant sa vieillesse, parce qu'ils ont tiré de luy des imposts pendant qu'il estoit jeune.

Il y a des escoles dans toutes les Villes pour apprendre à lire & à escrire aux pauvres & à leurs enfans, & les maistres sont entretenus aux despens du public. Les femmes n'ont la teste couverte que de leurs cheveux, mais les hommes se la couvrent. Escoles.

Il y a dans la Chine une Bourgade nommée *Tayu*, qui est un chasteau situé avantageusement sur une montagne, & tous les Chasteaux de la Chine s'appellent du mesme nom.

Les Chinois sont pour l'ordinaire, beaux, de belle taille, blancs & entierement exempts de la desbauche du vin : ils ont les cheveux noirs plus que tous les autres peuples du monde ; les femmes Chinoises frisent les leurs.

Dans les Indes lors qu'un homme accuse un autre de quelque crime qui merite la mort, c'est la coustume de demander à l'accusé s'il soustiendra bien l'espreuve du feu. S'il respond qu'oüy, alors on fait chauffer un morceau de fer, jusqu'à ce qu'il soit tout rouge. On luy dit ensuite d'estendre sa main, & on met dessus sept feüilles d'un Espreuve du fer chaud.

certain arbre qu'ils ont dans les Indes, & le fer rouge par dessus les feüilles. Il marche ensuite de costé & d'autre pendant quelque temps, & aprés cela il jette le fer. Aussi-tost on luy met la main dans une poche de cuir, qui est en mesme temps cachetée avec le sceau du Prince: Au bout de trois jours, s'il vient pour comparoistre, en disant qu'il n'a souffert aucune brulure, on luy ordonne de tirer sa main; s'il n'y paroist aucune impression du feu, il est declaré innocent, & delivré du supplice dont il estoit menacé. L'accusateur est condamné à payer un *Man* d'or d'amende envers le Prince.

Espreuve par l'eau boüillante.

Quelquefois ils font boüillir de l'eau dans une chaudiere jusqu'à ce qu'elle soit si chaude que personne n'en puisse approcher. Ils jettent alors dans la chaudiere un anneau de fer, & commandent à celuy qui est accusé de mettre sa main dedans, & de retirer l'anneau. J'en ay veu un qui y mit sa main de cette maniere, & qui la retira saine & entiere. L'accusateur est de mesme condamné à payer un *Man* d'or.

Funerailles du Roi de Serendib.

Lors que le Roi meurt dans l'Isle de Serindib, on met son corps sur un chariot dans une telle situation, qu'estant renversé sur le derriere, sa teste pend assez

proche de terre, & ses cheveux traisnent dans la poussiere. Ce chariot est suivi d'une femme qui tient un balai dans sa main, & qui jette de la poussiere sur la teste du mort. En mesme temps on crie a haute voix, *O hommes voicy vostre Roy, qui estoit hier vostre maistre; mais l'empire qu'il avoit sur vous est evanoüi. Il est reduit en l'estat auquel vous le voyez, ayant quitté le monde, & l'arbitre de la mort a retiré son ame. Ne comptez donc plus aprés cela sur les esperances incertaines de la vie.* On fait ce cry & quelques autres semblables pendant trois jours; aprés quoy le corps du Roy est embaumé avec du bois de sandal, du Canfre & du Safran, on le brusle & les cendres sont jettées au vent. C'est la coustume generale dans toutes les Indes de brusler les corps morts. L'Isle de Serendib est la derniere Isle des Indes. Ordinairement lors qu'on brusle le corps du Roi, ses femmes se jettent dans le feu, & se bruslent avec luy, mais elles ne sont pas obligées à le faire si elles ne veulent.

Penitents des Indes.

Il y a dans les Indes des hommes qui font profession de vivre dans les bois & dans les montagnes, & de mepriser ce que les autres hommes considerent le plus; ils ne mangent que des herbes & des

fruits cruds, qui naiſſent dans les bois, & ils ſe mettent une boucle de fer aux parties naturelles, afin de ſe rendre incapables de tout commerce avec les femmes. Il y en a qui ſont tout nuds, & quelques-uns ſe mettent en cet eſtat, debout & le viſage tourné vers le Soleil, couverts ſeulement d'une peau de Leopard. J'en vis un autrefois en la poſture que je viens de dire, & eſtant retourné aux Indes au bout de ſeize ans, je le trouvay dans la meſme ſituation. Je fus fort eſtonné de ce qu'il n'avoit pas perdu les yeux par l'ardeur du Soleil.

Succeſſion des familles dans les meſmes emplois.

Dans tous ces Royaumes, la puiſſance ſouveraine reſide dans la famille Royale, dont elle ne ſort point ; & ceux de cette meſme famille ſuccedent les uns aux autres. Il y a de meſme des familles de gens de lettres, de Medecins, & d'ouvriers employez à la conſtruction des maiſons, & on ne trouve perſonne dans les autres familles, qui faſſe profeſſion des meſmes arts.

Balhara.

Les differents Eſtats des Indes ne ſont pas ſoumis à un meſme Roy, mais chaque Province eſt ſoumiſe à ſon Roy: neantmoins le *Balhara* eſt dans les Indes comme le Roy des Rois.

Les Chinois ne ſont pas ad-

Les Chinois aiment le jeu & toutes ſor-

tes de divertiſſements, au lieu que les Indiens les condamnent, & n'y ſont pas attachez. Ils ne boivent pas de vin, ny meſme de vinaigre, parce qu'il eſt fait avec du vin. Ils ne s'en abſtiennent pas neantmoins par principe de religion, mais par une autre raiſon. Ils diſent que ſi un Roy eſt addonné au vin, il ne doit pas eſtre compté pour Roy. Car, diſent-ils, à cauſe qu'ils ont ſouvent la guerre avec les Eſtats voiſins, comment un yvrogne pourra-t-il gouverner les affaires de ſon Royaume? donnez au vin.

Les guerres qu'ils ont avec les Princes voiſins ne ſe font pas ordinairement dans le deſſein de s'emparer des Eſtats des autres, & je n'ay veu que les peuples voiſins du païs d'où on tire le poivre, qui ſe ſoient aprés quelque victoire, emparez des Eſtats de leurs voiſins. Lors qu'un Prince s'eſt rendu maiſtre de quelque Royaume, il en donne le Gouvernement à un homme de la famille Royale du païs conquis, & il conſerve ainſi ce Royaume ſoumis à ſon autorité, parce que les peuples de ces Eſtats ne conſentiroient pas volontiers à eſtre autrement gouvernez. Guerres avec leurs voiſins.

A la Chine lorſque quelqu'un des Princes ou Gouverneurs de Villes, qui Punition des Gouverneurs.

sont sousmis à l'Empereur, a commis un crime, il est égorgé, & on le mange, & en general les Chinois mangent tous ceux qui sont tuez.

Mariages.

Lors que les Indiens & les Chinois veulent faire un mariage, ils en conviennent avec les parties, ensuite ils envoyent des presents, & enfin ils celebrent la nopce au son de diverses sortes d'instruments & de tambours. Les presents qu'ils envoyent consistent en argent, & chacun les fait selon ses moyens.

Punition du rapt.

Aux Indes lors qu'un homme enleve une femme & qu'il en abuse, on le tuë aussi-bien que la femme, à moins que celle-cy n'ait souffert violence, & alors l'homme seul est puni de mort : mais si la femme a consenti à cette mauvaise action, ils sont punis de mort l'un & l'autre. Le larcin est tousjours puni de mort dans la Chine & dans les Indes, soit que le vol soit mediocre, ou qu'il soit considerable. Dans les Indes si un voleur a pris la valeur d'une petite piece de monnoye, ou quelque chose d'un plus grand prix, on prend un pieu fort long & pointu, qu'on luy fait entrer par le derriere, jusqu'à ce qu'il luy sorte par le col.

Du larcin.

Debauche des Chinois.

Les Chinois sont addonnez au peché abominable, & ils mettent cette vilaine de-

bauche au nombre des choſes indifferentes, qu'ils font à l'honneur de leurs Idoles.

Baſtiments.

Les baſtiments des Chinois ſont de bois, au lieu que les Indiens baſtiſſent avec la pierre, le plaſtre, la brique & le mortier. On baſtit de la meſme maniere dans pluſieurs endroits de la Chine.

Polygamie.

Les Chinois & les Indiens ne ſe contentent pas d'une ſeule femme, mais les uns & les autres en épouſent autant qu'ils veulent.

Ris principale nourriture.

Le ris eſt la nourriture ordinaire des Indiens, & ils ne mangent point de bled; au lieu que les Chinois ſe nourriſſent également de ris & de bled. La circonciſion n'eſt pas en uſage parmy les Indiens, ny parmy les Chinois.

Idolatrie.

Les Chinois adorent les Idoles, ils leur font des prieres & ſe proſternent devant ces Idoles; & ils ont des Livres qui expliquent les points de leur Religion.

Barbes.

Les Indiens laiſſent croiſtre leurs barbes, & j'en ay veu un dont la barbe avoit trois coudées de longueur. Ils ne portent point de mouſtaches, mais la pluſpart des Chinois n'ont point de barbe, & ils la raſent entierement. Les Indiens lors qu'il meurt quelqu'un de leurs parents, raſent leurs cheveux, & leurs barbes.

Priſoniers.

Aux Indes lors qu'un homme eſt mis

V. Barbosa. p. 307. d. en priſon, on luy retranche d'abord toute nourriture pendant ſept jours, & cette peine leur tient lieu d'autres tourments pour obliger les criminels à déclarer la verité.

Juges entre particuliers. Les Chinois ont des Juges outre les Gouverneurs, qui terminent les affaires entre les particuliers, & il y en a de meſme dans les Indes.

Point de Lion. Il y a dans la Chine & dans les Indes des Leopards & des Loups, mais il n'y a point de Lions dans l'un ny dans l'autre païs. Les voleurs de grand chemin ſont punis de mort.

Superſtition. Les Chinois & les Indiens s'imaginent que les Idoles qu'ils adorent leur parlent & leur répondent.

V. M. Polo. l. 2. 8. Maniere de tuer les animaux. Les uns & les autres tuent les animaux qu'ils veulent manger, non pas en leur coupant la gorge, comme font les Mahometans, mais en les battant à la bouche juſqu'à ce qu'ils en meurent.

Propreté. *Trig. 1. p. 70.* Ils ne ſe lavent pas avec de l'eau de puits. Les Chinois ne ſe nettoyent qu'avec du papier, au lieu que les Indiens ſe lavent tous les jours avant que de manger.

Les Indiens n'approchent pas des femmes durant qu'elles ont leurs ordinaires; ils les font alors ſortir de leurs maiſons,

& ils les évitent. Les Chinois au contraire s'approchent d'elles dans ce temps-là, & ils ne les font pas ſortir.

Les Indiens ſe lavent la bouche & meſme tout le corps avant que de manger, ce qui n'eſt pas obſervé par les Chinois.

Le païs des Indes eſt d'une plus grande étenduë que celuy de la Chine, & il eſt plus grand de la moitié. Le nombre des Royaumes eſt plus grand aux Indes qu'à la Chine, mais celle-cy eſt plus peuplée. Il n'y a point de Palmiers ordinaires, ny aux Indes, ny à la Chine, mais on y trouve toutes ſortes d'autres arbres & de fruits, que nous n'avons pas. Les Indiens n'ont pas de raiſins, & les Chinois n'en ont qu'en petite quantité, les uns & les autres ont un grand nombre d'autres fruits, & les Grenades viennent aux Indes plus abondamment qu'à la Chine. Eſtenduë de la Chine.

Les Chinois n'ont point de ſciences, & leur Religion auſſi-bien que la pluſpart de leurs loix tient leur origine des Indiens. Ils croyent meſme que les Indiens leur ont enſeigné le culte de leurs Idoles, & ils les conſiderent comme une nation fort religieuſe. Les uns & les autres croyent à la Metempſycoſe, mais ils Chinois ne connoiſſent pas les ſciences

different en beaucoup de points qui regardent les preceptes de leur Religion.

M. Theu. T. 3. p. 170. Medecine. La Medecine & la Philosophie sont cultivées parmy les Indiens. Les Chinois ont aussi connoissance de la Medecine ; mais elle consiste presque entierement dans l'art d'appliquer des fers chauds, ou des cauteres. Ils ont aussi quelque connoissance de l'Astronomie ; mais en cela les Indiens surpassent les Chinois.

Peu ont embrassé le Mahometisme. Je ne sçay pas qu'il y ait aucune personne des deux nations qui ait embrassé le Mahometisme, ny qui parle Arabe.

Elephants, Chevaux. Les Indiens ont peu de chevaux, & il y en a un plus grand nombre à la Chine. Les Chinois n'ont point d'Elephants & mesme ils n'en souffrent pas dans le païs, parce qu'ils les ont en aversion.

Soldats. Les Estats des Indes fournissent un grand nombre de Soldats, qui ne sont point entretenus par le Roy. Mais lors qu'il les assemble pour les mener à la guerre, ils se mettent en campagne, & ils font eux-mesmes toute la dépense necessaire, sans qu'il en coûte rien au Roy. Les Chinois donnent à leurs troupes à peu prés, la mesme chose qu'on leur donne parmy les Arabes.

Beauté du païs. La Chine est un païs agréable & fertile. La plusspart des Provinces des In-

des n'ont point de Villes, au lieu qu'à la Chine on trouve par tout des Villes trés-grandes & bien fortifiées.

Le climat de la Chine est plus sain, & on y trouve moins de marescages : l'air y est aussi beaucoup meilleur, & à peine y peut-on trouver un borgne ou un aveugle, ou quelque personne affligée de semblables incommoditez. Il y a plusieurs Provinces des Indes qui joüissent de ce mesme avantage. Les rivieres de ces deux païs sont fort grandes, & surpassent nos plus grandes rivieres. Qualité du climat.

Il tombe beaucoup de pluyes dans ces deux païs. Dans les Indes il y a quantité de païs deserts, mais la Chine est habitée & peuplée dans toute son étenduë. Pluyes.

Les Chinois sont plus beaux que les Indiens, & ressemblent plus aux Arabes, non seulement de visage, mais dans leurs habillements, leurs montures, leurs manieres, & leurs marches de ceremonie ; ils portent des vestes longues & des ceintures en forme de baudriers. Forme des Chinois.

Les Indiens portent deux vestes courtes, & les hommes aussi-bien que les femmes, portent des bracelets d'or enrichis de pierreries.

Au delà du Continent de la Chine, on trouve un païs appellé *Tagazgaz* du Tagazgaz.

nom d'une nation de Turcs qui l'habitent; & le païs du Cakhan de Tibet, qui touche au païs des Turcs.

Isles de Sila.

Du costé de la mer on trouve les Isles de *Sila* habitées par des peuples blancs, qui envoyent des presents à l'Empereur de la Chine, & ils sont persuadez que s'ils ne luy envoyoient pas des presents, la pluye du Ciel ne tomberoit pas dans le païs. Personne des nostres n'est allé jusques là pour nous en pouvoir apporter des nouvelles. Ils ont des Faucons blancs.

SECONDE

SECONDE RELATION OU DISCOURS D'ABUZEID EL HACEN SIRAFIEN,

Sur le Voyage des Indes & de la Chine.

J'AY examiné avec attention le Livre, que j'avois ordre de lire afin de confirmer le recit que l'Auteur fait, lors qu'il se trouve conforme à ce que j'ay appris des choses de la mer, des Royaumes qui sont sur les costes & de l'estat des païs, & pour rapporter à ce sujet ce que j'ay sceu d'ailleurs de leurs Histoires, & qui ne se trouve pas dans ce Livre. J'ay trouvé qu'il a esté composé l'an CCXXXVII. de J.C. DCCCLI. de l'Hegire, & que les Relations de l'Auteur touchant les choses de la mer estoient alors trés-veritables, & conformes à ce que j'ay appris par les differentes relations des Marchands qui partent d'Irak, pour la navigation de ces mers. J'ay reconnu aussi que tout ce que l'Auteur rapporte est conforme à la verité, excepté en quelques endroits. Preface de l'Auteur.

Il dit en parlant de la coustume de Viandes mi-

ses auprés des morts.

mettre des viandes auprés des morts qu'il attribuë aux Chinois : lors qu'ils ont mis le soir quelque chose à manger auprés du mort, & que le matin ils ne trouvent plus rien, ils disent qu'il a mangé. Cette mesme chose nous avoit aussi esté rapportée, & nous l'avons cruë jusqu'à ce que nous avons trouvé un homme digne de foy que nous avons interrogé sur ce sujet. Il a dit que la chose n'estoit pas ainsi, & que cette pensée n'avoit aucun fondement, non plus que l'opinion vulgaire des peuples idolatres, qui croyent que les Idoles leur parlent.

Changements arrivez à la Chine.

Il nous dit aussi que depuis ce temps-là, les affaires de la Chine estoient entierement changées. On rapporte sur ce sujet plusieurs Histoires, qui font voir les causes de l'interruption des voyages à la Chine, & comment le païs a esté ruiné, plusieurs coustumes abolies, & l'Empire divisé. Je rapporteray icy ce que j'ay appris des causes de ce changement.

Celuy qui est arrivé à la Chine dans la pluspart des affaires de cet Empire, qui a fait cesser la justice & la droiture qu'on y observoit autrefois, & qui a dans la suite interrompu la navigation ordinaire de Siraf à la Chine, a eu cette origine.

Grande Re-

Un Officier considerable par ses em-

plois, mais qui n'eſtoit pas de la Famille Royale, ſe revolta il y a quelque temps. Il s'appelloit *Baichu*, & il commença d'abord par des hoſtilitez dans le païs, en portant ſes armes en pluſieurs endroits au grand dommage des habitans ; & en ayant attiré une partie par ſes liberalitez, il aſſembla quantité de vagabonds & de gens ſans aveu, dont il forma un corps de troupes aſſez conſiderable. Se trouvant ainſi fortifié & en eſtat de tout entreprendre, il fit paroiſtre le deſſein qu'il avoit de ſe rendre maiſtre de l'Empire. Il marcha d'abord vers *Canfu*, qui eſt une des plus conſiderables villes de la Chine, & celle où abordoient alors tous les Marchands Arabes. Elle eſt ſituée ſur une grande riviere, à quelques jours de diſtance de ſon embouchure, & on y trouve de l'eau douce. Ceux de la Ville refuſerent de luy ouvrir leurs portes, ce qui le fit reſoudre à les aſſieger, & le ſiege dura long-temps. Ce fut l'an CCLXIV. de J. C. de l'Hegire. DCCCLXXVII. Enfin s'eſtant rendu maiſtre de la Ville, il fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans. Des perſonnes bien informées des affaires de la Chine, aſſurent que ſans compter les Chinois qu'il fit maſſacrer en cette occaſion, il perit ſix vingt

volution arrivée à la Chine.

mille Mahometans, Juifs, Chreſtiens, ou Parſis, qui demeuroient dans la Ville pour leur negoce. On a ſçu exactement le nombre de ceux de ces quatre Religions, qui perirent alors, parce que les Chinois ſont fort ſoigneux de les compter. Il fit auſſi couper tous les meuriers, & preſque tous les autres arbres; nous parlons des meuriers en particulier: parce que les Chinois preparent leurs feüilles avec grand ſoin pour les vers à ſoye, afin qu'ils s'y attachent pour travailler. Ce ravage eſt cauſe que la ſoye a manqué, & le commerce qui s'en faiſoit dans les païs ſoumis aux Arabes, eſt entierement ceſſé.

Pluſieurs villes priſes par un Rebelle.

Aprés avoir ainſi ſaccagé & ruiné *Canfu*, il s'empara de pluſieurs autres Villes qu'il attaqua l'une aprés l'autre, ſans que l'Empereur de la Chine puſt s'oppoſer à ſes progrez. Il s'avança enſuite juſqu'auprés de la Ville Capitale appellée *Cumdan*. L'Empereur de la Chine abandonna ſa Ville Royale, & ſe retira en deſordre juſqu'à la Ville de *Hamdou* qui eſt ſur la Frontiere du coſté de la Province de Tibet. Cependant le Rebelle élevé par des ſuccez ſi avantageux, & ſe trouvant maiſtre du païs, attaqua les autres Villes, qu'il ruina, aprés avoir tué

la plus grande partie des habitans, dans le dessein d'envelopper dans ce carnage general tous ceux de la Famille Royale, afin qu'il ne restast personne qui pust luy disputer l'Empire. On sçut les nouvelles de ces revolutions, & la desolation generale de toute la Chine, qui dure encore presentement.

Les choses demeurerent en cet estat, sans que ce Rebelle eust aucun desavantage, qui diminuast sa puissance & son autorité. Enfin l'Empereur de la Chine escrivit au Roy de Tagazgaz dans le Turquestan, avec lequel outre le voisinage de leurs Estats, il avoit quelque alliance par mariage. Il luy envoya en mesme temps une Ambassade pour le prier de le delivrer de ce Rebelle. Le Roy de Tagazgaz envoya son fils avec une Armée fort nombreuse contre le Rebelle, & aprés plusieurs batailles & des combats presque continuels, il le défit entierement. On ne sçut pas ce que ce Rebelle estoit devenu, & les uns croyent qu'il fut tué dans un combat, les autres qu'il mourut d'une autre maniere.

Le Roy de Tagazgaz secourt l'Empereur de la Chine.

L'Empereur de la Chine revint alors à sa Ville de *Cumdan*, & quoy qu'il se trouvast dans une extreme foiblesse, & qu'il eust presque perdu tout courage, à

L'Empereur retourne à Cumdan.

cause de la dissipation de ses finances, de la perte de ses Capitaines & de ses meilleurs Soldats, & des miseres passées, il ne laissa pas de se rendre maistre de toutes les Provinces qui avoient esté conquises. Il ne toucha pas aux biens des habitans, mais il se contenta de ce qu'il pouvoit avoir entre les mains, & de ce qui restoit des deniers publics. La necessité de ses affaires l'obligea à se contenter de ce que ses Sujets luy voulurent donner, & de n'exiger d'eux que la soumission à ses ordres, sans les contraindre à luy fournir de l'argent, parce que les Rois ou Gouverneurs l'avoient dissipé.

Division de la Chine en plusieurs Principautez.

Ainsi la Chine se trouva dans un estat presque semblable à celuy de l'Empire d'Alexandre, aprés la défaite & la mort de Darius, lors qu'il distribua les païs conquis sur les Perses à differents Princes, qui establirent autant de Royaumes. Car chacun de ces Princes commença à se joindre avec quelque autre, pour faire la guerre à quelqu'un d'entr'eux, sans la permission de l'Empereur, & lors que le plus fort avoit défait le plus foible, & s'estoit rendu maistre de la Province que l'autre gouvernoit, il la ravageoit entierement, il emportoit tout ce qui s'y trouvoit, & mangeoit tous les Sujets de son

ennemy. Cette cruauté leur eſt permiſe ſelon les loix de leur Religion, juſques là meſme, qu'ils vendent de la chair humaine dans leurs places publiques.

Deſordres qui ſuivirent les guerres civiles.

Ces deſordres donnerent lieu à pluſieurs injuſtices envers les Marchands qui alloient dans le païs, & aprés qu'elles furent preſque paſſées en couſtume, il n'y eut aucune ſorte de vexations, ny de mauvais traitements qu'ils n'exerçaſſent envers les eſtrangers Arabes, & les Maiſtres des Navires. Ils obligerent les Marchands à payer ce qu'ils ne devoient pas, ils ſaiſirent leurs effets, & ils tinrent à leur égard un procedé entierement contraire aux anciennes couſtumes. Dieu les en a punis en retirant ſes benedictions de deſſus eux en toutes ſortes de manieres, & particulierement en ce que la navigation a eſté abandonnée, & que les Marchands ſont venus en foule à Siraf & à Homan, ſelon les ordres infaillibles du Maiſtre Tout-puiſſant, dont le Nom ſoit benit.

Punition de l'adultere, de l'homicide & du larcin.

L'Auteur rapporte dans ſon Livre quelques Couſtumes & Loix des Chinois, mais il ne fait pas mention de celle qui regarde la punition des perſonnes mariées, convaincuës d'adultere. Ce crime eſt puni de mort auſſi-bien que l'ho-

micide & le larcin. Ils executent à mort les criminels en cette maniere. Ils lient ensemble les deux mains du patient, aprés cela, ils les luy font passer par dessus la teste, jusques sur le col. Ils attachent ensuite son pied droit à sa main droite, & son pied gauche à sa main gauche; en sorte qu'il a les pieds & les mains fortement attachez derriere le dos, & qu'il est comme une boule, sans pouvoir se remuer, & alors il n'a besoin de personne pour l'arrester. Ce tourment luy démonte toutes les jointures du col & fait sortir les vertebres de leurs emboitures, ses cuisses sont aussi toutes disloquées, & il est dans un estat si douloureux, que s'il y demeuroit quelques heures, il ne faudroit pas autre chose pour le faire mourir. Aprés qu'ils ont achevé de le mettre en cet estat, ils le frappent avec un baston, dont ils ont coustume de se servir dans un pareil supplice, qui suffit pour faire mourir le patient. On luy en donne un certain nombre de coups, qu'ils n'ont pas coustume de passer, & ils le laissent en tel estat, qu'il ne luy reste plus qu'un souffle de vie: aprés cela on abandonne son corps à des gens qui le mangent.

Femmes publiques.

Il y a des femmes à la Chine qui ne

veulent pas se marier, mais qui aiment mieux mener une vie dissoluë, dans une perpetuelle desbauche. La coustume est que ces femmes se presentent devant celuy qui commande les soldats de la garnison de la Ville, en pleine audience. Elles declarent l'aversion qu'elles ont pour le mariage, & le desir qu'elles ont d'entrer dans le nombre des femmes publiques. Elles demandent d'estre enregistrées en la maniere ordinaire, dans la liste de ces prostituées, ce qui se fait en cette façon. On escrit le nom de la femme, sa famille, le nombre de ce qu'elle a de joyaux, tout ce qui concerne sa parure, & le lieu de sa demeure, & elle est ainsi mise au nombre des femmes publiques. On luy met au col un cordon, auquel est attaché un anneau de cuivre, avec le Sceau du Roy, & on luy donne un escrit par lequel il est declaré, qu'elle est entrée dans le nombre des femmes publiques; qu'en cette qualité elle recevra tous les ans des deniers publics, tant de *Falous*, & que ceux qui la prendront en mariage, seront punis de mort. On publie tous les ans ce qui doit estre observé à l'esgard de ces femmes, & on retranche de leur nombre celles qui sont trop desagreables. Ces femmes marchent les soirs habillées d'estoffes de di-

verses couleurs, & elles ne portent point de voiles. Elles s'abandonnent à tous les estrangers nouvellement arrivez dans le païs, lors qu'ils aiment la desbauche. Les Chinois les font venir chez eux, & elles n'en sortent que le matin. Loüons Dieu, de ce qu'il nous a exemptez de semblables infamies.

Monnoye de cuivre.

Les Chinois ne battent point d'autre monnoye, que des petites pieces de cuivre, semblables à celles que nous appellons *Falous*, & ils ne permettent pas que l'on fabrique de la monnoye d'or & d'argent, comme sont les *dinars* & les *drachmes*, qui ont cours parmy nous. Ils disent pour raison que si un voleur entre à mauvais dessein dans la maison d'un Arabe, où il y ait une fabrique de pieces d'or ou d'argent, il peut emporter dix mille pieces d'or, & presque autant de pieces d'argent sur son dos, sans estre fort chargé, ce qui seroit capable de ruiner celuy qui souffriroit cette perte: au lieu qu'un voleur entrant avec pareil dessein, chez un ouvrier Chinois, ne peut emporter plus de dix mille *Falous*, ou pieces de cuivre qui ne font que dix *miticals* ou *dinars* d'or. Ces pieces sont de cuivre meslé avec un alliage de matiere differente. Elles sont de la grandeur de la drachme, ou piece

d'argent, appellée *Bagli*. Au milieu, elles ont un trou assez large, par lequel on les enfile avec une corde. Les mille valent un *Mitical* d'or, ou un *Dinar*. Ils les enfilent par milliers, & à chaque centaine ils font un nœud à la corde. Tous les payements de ce qui s'achette & se vend parmy eux, terres, meubles, marchandises, ou d'enrées, se fait en cette monnoye. On en trouve à Siraf, & elle est marquée avec des lettres Chinoises.

Il n'y a rien de particulier à remarquer sur ce que l'auteur rapporte des frequents incendies qui arrivent à la Chine, & de la maniere de bastir des Chinois. La Ville de *Cansu* est bastie en la maniere qu'il décrit, c'est-à-dire, de bois : avec des cannes entrelassées de mesme que sont parmy nous les ouvrages faits de cannes fenduës. Ils enduisent le tout avec une colle particuliere qu'ils font avec de la graine de chanvre, qui devient blanche comme du lait, & quand les murailles en sont enduites, elles ont un esclat merveilleux.

Bastiments Chinois.

Vernis.

Dans les maisons ils n'ont point de degrez n'y de differents estages, parce qu'ils mettent tout ce qu'ils ont dans des caisses montées sur des rouës ; & lors que le feu prend en quelque endroit, ils tirent faci-

Dedans des maisons.

lement ces caiſſes dehors ſans que les degrez faſſent aucun empeſchement pour les retirer avec plus de diligence.

Eunuques qui ſont en charge.

Pour ce qui regarde les Miniſtres ſubalternes qui ſont dans les Villes, ils ont ordinairement la direction des impoſts, & les clefs du treſor. Il y en a qui ayant eſté pris ſur les frontieres ont enſuite eſté faits Eunuques, d'autres ont eſté coupez par leurs peres meſmes, qui les ont enſuite envoyez en preſent à l'Empereur. Ces Miniſtres ont la direction des principales affaires de l'Eſtat, des affaires particulieres de l'Empereur, de ſes treſors; & particulierement ceux qui ſont envoyez à *Canfu*, où abordent les marchands Arabes, ſont tirez de ce Corps.

Leur marche dans les villes.

Ils ont couſtume auſſi-bien que les Rois ou Gouverneurs de toutes les villes, de marcher de temps en temps ſolennellement en public. Alors ils ſont precedez par des hommes qui portent des morceaux de bois, ſemblables à ceux dont les Chreſtiens de Levant ſe ſervent au lieu de cloches. Le bruit qu'ils font s'entend de fort loin, & d'abord qu'on l'entend, perſonne ne s'arreſte dans le chemin, par lequel l'Eunuque ou le Prince, doivent paſſer. Celuy qui ſe trouve à la porte de ſa maiſon, y rentre & ferme la porte aprés luy, juſqu'à

ce que le Prince, ou l'Eunuque de la Ville ſoient paſſez. Il ne demeure ainſi aucune perſonne du peuple dans leur chemin, ce qu'ils obſervent pour s'attirer plus de reſpect, & pour ſe faire craindre, afin que le peuple ne les voye pas ſouvent, & qu'il ne ſe familiariſe pas aſſez pour leur parler.

Les Eunuques ou Lieutenants, & les principaux Officiers portent des habits de ſoye fort magnifiques, & ces eſtoffes ſont d'une ſoye ſi belle, qu'on n'en apporte pas de ſemblables dans le païs ſoumis aux Arabes; parce que les Chinois la tiennent à un fort haut prix. Un des principaux Marchands dont le teſmoignage ne peut eſtre revoqué en doute, raconte qu'il eſtoit allé chez un Eunuque, que l'Empereur avoit envoyé à *Canſu* afin d'y acheter quantité de choſes dont il avoit beſoin, parmy les marchandiſes qui y ſont tranſportées du païs des Arabes. Il vit ſur ſa poitrine une veſte courte qui eſtoit ſous une autre veſte de ſoye, & qui paroiſſoit meſme eſtre entre deux autres veſtes de meſme eſtoffe. L'Eunuque remarquant qu'il avoit les yeux attachez ſur cette veſte; luy dit, *Je vois que tu as touſjours la veuë attachée ſur mon eſtomach: quel en eſt le ſujet?* Le Marchand luy dit, *je ſuis ſurpris*

Leurs habillements.

de la beauté de la petite veste qui paroist par dessous vos autres habits. L'Eunuque se prit à rire, & luy tendant la manche de sa chemise, il luy dit, *compte combien j'ay de vestes par dessus;* Il en compta jusqu'à cinq, qu'il avoit vestuës l'une sur l'autre, & la camisole, ou veste courte, estoit par dessous. Ces sortes de vestes sont tissuës de soye cruë, qui n'a point esté lavée ny foulée, & celles dont les Princes, ou Gouverneurs s'habillent, sont encore plus riches, & d'un ouvrage plus exquis.

Les Chinois habiles dans les arts.

Les Chinois sont les plus adroits de toutes les nations du monde, en toutes sortes d'arts, & particulierement dans la Peinture, & ils font de leurs mains des ouvrages d'une si grande perfection, que les autres ne peuvent les imiter. Lors qu'un ouvrier a fait quelque bel ouvrage, il le porte au Palais du Prince pour demander la recompense qu'il croit meriter par la finesse de son travail. Le Prince luy ordonne de laisser son ouvrage à la porte du Palais, où il demeure pendant un an. Si personne n'y remarque aucun defaut, l'ouvrier est recompensé, & il est aggregé dans le corps des artisans; mais si on y trouve le moindre defaut, on le rejette, & il ne reçoit aucune recompense. Il arriva une fois qu'un de leurs ouvriers, pei-

gnit sur une estoffe de soye un epy & un oiseau dessus, avec tant de delicatesse, que ceux qui regardoient l'ouvrage, en estoient surpris, tant il exprimoit bien le naturel. Cet ouvrage demeura long-temps exposé, lors qu'un jour un bossu, passant devant le Palais, le blasma, & aussi-tost il fut introduit auprés du Prince ou Gouverneur de la Ville, qui fit en mesme temps venir l'ouvrier en sa presence. Alors on demanda au bossu, quel defaut il trouvoit dans cet ouvrage. Il dit, *Tout le monde sçait qu'un oiseau ne s'abbat pas sur un epy, sans qu'il le fasse plier. Cependant ce Peintre a representé l'epy droit sans le coucher, & il a peint l'oyseau, comme estant perché dessus. C'est en cela*, dit-il, *que consiste la faute qu'il a faite.* La remarque fut trouvée conforme à la verité, & le Prince ne donna aucune recompense à l'ouvrier. Ils pretendent par ce moyen, & par d'autres semblables, rendre les ouvriers plus habiles, parce qu'ils les engagent ainsi à apporter un soin extreme à la perfection de leurs ouvrages, & à appliquer leur esprit avec plus d'attention à tout ce qui sort de leurs mains.

Il y avoit autrefois à Bassora un homme de la Tribu de *Koreich* appellée Ebn Wahab, descendant de Hebar, fils d'El-Asoud. Histoire d'un Arabe qui alla à la Chine.

Estant sorti de Bassora lors que la Ville fut saccagée, il vint à Siraf, où il trouva un Vaisseau prest à faire voile vers la Chine. Il luy prit envie de s'embarquer sur ce mesme Vaisseau, qui le transporta à la Chine. Il eut ensuite la curiosité d'aller à la Cour de l'Empereur, & estant parti de la Ville de *Canfu*, il se rendit à *Cumdan*, aprés un voyage de deux mois. Il demeura long-temps à la Cour de l'Empereur, & il presenta cependant plusieurs requestes dans lesquelles il marquoit, qu'il estoit de la famille du Prophete des Arabes. Aprés un long espace de temps, l'Empereur ordonna qu'il fust logé dans une maison qu'on luy marqua, & qu'on luy fournist toutes les choses dont il auroit besoin. Cependant l'Empereur escrivit au Gouverneur de *Canfu* pour luy commander de s'informer avec soin, auprés des marchands, touchant la parenté que cet homme pretendoit avoir avec le Prophete des Arabes. Le Gouverneur de *Canfu* confirma par ses lettres, la verité de ce qu'il avoit dit touchant son extraction: & alors l'Empereur luy donna audience & luy fit de riches presents, avec lesquels il revint en Irak.

Son entretien avec l'Empereur sur les Arabes.

Cet homme lors que nous l'avons veu estoit fort âgé, mais il avoit encore bon sens.

ſens. Il nous rapporta, que lors qu'il eut audience, l'Empereur de la Chine luy fit pluſieurs queſtions touchant les Arabes, & luy demanda particulierement, comment ils avoient deſtruit le Royaume des Perſes. Ebn-Wahab luy reſpondit, que c'eſtoit par le ſecours de Dieu, & parce que les Perſes eſtoient engagez dans l'idolatrie, adorant les Aſtres, le Soleil, & la Lune, au lieu d'adorer le vray Dieu. A quoy l'Empereur repliqua que les Arabes avoient conquis le Royaume le plus illuſtre qui fuſt ſur la terre, le mieux cultivé, le plus riche, le plus fertile en beaux eſprits, & dont la reputation eſtoit la plus eſtenduë. Il luy demanda enſuite, quelle eſtime fait-on parmy vous des autres Rois de la terre? à quoy l'Arabe reſpondit qu'il ne les connoiſſoit pas. L'Empereur dit à l'Interprete; dis luy que nous ne faiſons eſtat que de cinq Rois, que celuy dont le Royaume eſt le plus eſtendu, eſt celuy qui eſt maiſtre de l'Irak, parce qu'il eſt au milieu du monde, & qu'il eſt environné des Eſtats des autres Rois. Nous trouvons qu'il eſt appellé parmy nous *le Roy des Rois*. Aprés luy nous mettons noſtre Empereur qui eſt ici preſent, & nous trouvons qu'il eſt appellé, *le Roy du genre humain*, parce qu'au-

Cinq grands Rois.

cun des autres Rois n'a une puiſſance ny une autorité plus abſoluë ſur ſes ſujets, & qu'il n'y a pas de peuple au monde plus obéïſſant, ny plus ſoumis à ſes Souverains que le peuple de ce païs. Nous ſommes donc en cette maniere, *les Rois des hommes.* Aprés nous eſt le Roy des Turcs, dont le Royaume touche à nos frontieres, & nous l'appellons *le Roy des Lions.* Enſuite *le Roy des Elephants*, qui eſt le Roy des Indes, que nous appellons *le Roy de la ſageſſe*, parce qu'elle tire ſon origine des Indiens. Enſuite nous mettons *le Roy de Grece*, que nous appellons *le Roy des hommes*, parce qu'il n'y a pas ſur la terre des hommes de meilleures mœurs, ny qui ayent meilleure mine que ſes ſujets. Ce ſont là, adjouta-t'il, les plus illuſtres de tous les Rois, & les autres ne leur ſont pas comparables.

Queſtions de l'Empereur ſur les Arabes & autres.

Enſuite, dit Ebn-Wahab, il ordonna à l'Interprete de me demander *ſi je connoiſſois mon Maiſtre & mon Seigneur : voulant ſignifier le Prophete, & ſi je l'avois veu.* Je reſpondis ; *Comment aurois-je pu le voir, puis qu'il eſt devant Dieu.* Il repliqua, *ce n'eſt pas cela que je veux ; mais je demande quelle eſtoit ſa figure.* Je reſpondis qu'il eſtoit trés beau. En meſme temps, il fit apporter une grande caſſette ;

& l'ayant ouverte, il en tira une autre plus petite, qu'il mit devant luy, & il dit à l'Interprete, *fais-luy voir son maistre & son Seigneur. J'apperceus dans la boëste les Images des Prophetes, & je remuay les levres, en faisant tout bas la priere pour honorer leur memoire.* L'Empereur ne croyoit pas que je les pusse reconnoistre; & il dit à l'Interprete: *demande-luy pourquoy il a remué les levres.* Je respondis que je faisois la priere en memoire des Prophetes. L'Empereur me dit, *à quoy les connois-tu?* Je respondis que je les reconnoissois par la representation de leurs histoires. *Voilà*, poursuivis-je, *Noé dans l'Arche, qui fut delivré, avec ceux qui estoient avec luy, lors que Dieu envoya les eaux du Deluge; & il peupla ensuite toute la terre avec ceux qui estoient dans l'Arche; en mesme temps, je fis le salut ordinaire à Noé, & à ceux de sa compagnie.* L'Empereur se mit à rire, & dit. *Tu ne t'és pas trompé au nom de Noé, & tu l'as bien nommé; mais pour ce qui regarde le deluge universel, c'est ce que nous ne sçavons pas. Il est bien vray que le Deluge a inondé une partie de la terre; mais il n'est pas venu jusqu'à nostre pais, ny mesme jusqu'aux Indes.* Je luy respondis sur cela, & je taschay de satisfaire à ses objections

Noé.

Deluge.

selon ma capacité : Aprés cela, je luy dis: *voilà Moyse avec sa verge & les enfans*
Moyse. *d'Israël.* Il avoüa ce que je luy dis de la petite estenduë du païs dans lequel ils estoient, & de la maniere dont les peuples qui l'habitoient furent destruits par
Jesus-Christ. Moyse. Je luy dis ensuite. *Celuy-là est Jesus monté sur un asne, & voicy les Apostres qui sont avec luy. Celuy-ci*, dit l'Empereur, *n'a pas long-temps esté sur la terre, puisque tout ce qu'il a fait s'est passé dans l'espace d'un peu plus de trente mois.* Ebn-Wahab vit aprés cela les histoires des autres Prophetes depeintes de la mesme maniere, que celles dont nous avons parlé en peu de mots. Il crut aussi, que ce qui estoit escrit en grands caracteres au-dessus de chaque figure, signifioit le nom des Prophetes, le païs d'où ils estoient, & les sujets de leurs propheties.

Mahomet. *Enfin*, disoit le mesme Ebn-Wahab, *je vis l'image de Mahomet monté sur un chameau, & ses compagnons estoient representez autour de luy, montez sur leurs chameaux, & ils avoient aux pieds des souliers à l'Arabesque, & des ceintures de cuir autour du corps. Je me mis à pleurer, & l'Empereur commanda à l'Interprete de me demander pour quoy je pleurois. Je respondis c'est-là nostre Prophete & nostre Sei-*

gneur, qui est aussi mon cousin. Il dit que j'avois dit vray, & il adjousta, que luy & son peuple s'estoient rendus maistres du plus beau de tous les Royaumes; qu'il n'avoit pas eu la satisfaction de joüir de ses conquestes, mais que ses successeurs en avoient joüi.

Je vis ensuite un grand nombre d'autres Prophetes, dont quelques-uns estoient representez estendant la main droite, & ayant les doigts pliez entre le poulce & l'index, de la mesme maniere que les ont ceux qui levent la main pour prester serment. D'autres estoient representez debout, montrant le ciel avec le doigt, & d'autres en differentes postures. L'Interprete croyoit que c'estoient les figures de leurs Prophetes, & de ceux des Indiens. Prophetes Indiens.

L'Empereur me fit ensuite plusieurs questions touchant les Califes, sur la maniere de leurs habillements, & sur plusieurs preceptes & obligations de la Religion Mahometane; & je luy respondis en disant tout ce que j'en sçay. Questions touchant les Califes.

Il dit aprés cela; *Quelle est vostre opinion touchant l'âge du monde?* Je luy respondis que les opinions estoient differentes sur ce sujet; que les uns disoient qu'il avoit six mille ans; que les autres luy en donnoient moins, & les autres plus, Age du monde.

mais qu'il avoit au moins l'antiquité que j'avois dit. L'Empereur & son premier Ministre qui estoit auprés de luy, esclatoient de rire, & l'Empereur dit plusieurs raisons pour prouver qu'il n'estoit pas satisfait de ce que je luy avois respondu: Enfin il me dit; *quel est sur ce sujet le calcul de vostre Prophete? a-t'il dit ce que vous dites?* Ma memoire me trompa, & je luy respondis qu'asseurément il l'avoit dit. Je remarquay alors que cette responsе luy deplut, & son indignation me parut sur son visage.

Il dit ensuite à l'Interprete de me parler en cette maniere. *Prenez garde à ce que vous dites, car les Rois ne parlent que pour estre informez de la verité de ce qu'ils veulent sçavoir: qu'avez-vous pretendu dire, en donnant à entendre à l'Empereur que parmy vous il y a differentes opinions touchant l'antiquité du monde? Si cela est, vous estes donc aussi partagez en differentes opinions sur les choses qu'a dites vostre Prophete. Cependant il ne faut pas recevoir aucune diversité d'opinions sur ce que les Prophetes ont dit, mais il le faut considerer comme certain & indubitable. Prenez donc garde à ne plus tenir de semblables discours.* Aprés cela il dit encore plusieurs autres choses, qui se sont eschappées de ma memoire par la longueur du temps.

Il me dit ensuite, comment as-tu quitté ton Roy, dont tu es plus proche, non seulement par le lieu de ta demeure, mais aussi par la parenté, que tu n'es de nous? Je luy racontay les revolutions arrivées à Bassora, comme j'estois venu à Siraf, que j'y avois veu un vaisseau prest à faire voile pour la Chine, & qu'ayant entendu parler de la gloire de cet Empire, & de l'abondance de toutes sortes de commoditez qui s'y trouvent, la curiosité m'avoit fait naistre le desir de venir dans le païs, & de le voir de mes propres yeux. Que j'en partirois bien-tost pour retourner dans ma patrie, & au Royaume de mon cousin, & que je rapporterois fidellement ce que j'avois veu de la magnificence de l'Empire de la Chine, & de la vaste estenduë des Provinces qu'il renferme: & que j'en rendrois tesmoignage avec reconnoissance du bon traitement, & des bienfaits que j'y avois receus: ce qui luy donna beaucoup de joye. Il me fit ensuite de riches presents; & il ordonna que je fusse conduit à *Cansu* sur les chevaux de poste. Il escrivit aussi au Gouverneur de la Ville pour luy ordonner de me faire traiter avec beaucoup d'honneur, & de m'addresser avec de semblables recommandations aux autres Gouverneurs des Provinces, pour

Suite du discours de l'Empereur,

me faire loger jusqu'à mon depart. Je fus ainsi traité par tout, recevant abondamment toutes les choses necessaires à la vie, & plusieurs presents, jusqu'à ce que je partis de la Chine.

Cumdan. Nous fismes à Ebn-Wahab, plusieurs questions sur la Ville de Cumbdan, où l'Empereur tient sa cour. Il nous dit que la Ville estoit fort grande, & extrémement peuplée : qu'elle estoit partagée en deux grands quartiers, par une ruë fort longue & fort large, que l'Empereur, ses principaux Ministres, les soldats, le Juge suprème, les Eunuques, & tous ceux de la famille Imperiale, estoient logez dans la partie de la Ville qui est à main droite tirant à l'Orient: que le peuple n'avoit aucune communication avec eux, & qu'il n'entroit point dans des places arrosées de canaux de differentes rivieres, dont les bords sont plantez d'arbres, & qui sont ornez de maisons magnifiques. Le quartier qui est à gauche, du costé du Couchant, est habité par le peuple & par les marchands : il y a aussi de grandes places & des marchez de toutes les choses nécessaires à la vie. On void à la pointe du jour les Officiers de la Maison du Roy avec les moindres domestiques, les pourvoyeurs, & les valets des principaux de

la Cour qui viennent les uns à pied, & les autres à cheval, dans le quartier de la Ville où ſont les places publiques, & où ſe tiennent les marchands. Ils y prennent toutes ſortes de proviſions, & les choſes qui leur ſont neceſſaires, & ils ne retournent plus enſuite dans le meſme quartier, juſqu'au lendemain.

Le meſme voyageur rapportoit que cette Ville eſt dans une ſituation trés agréable & dans un terroir fort fertile, & qu'elle eſt arroſée de pluſieurs rivieres. Il n'y manque preſque rien, ſinon des palmiers qui n'y croiſſent point.

Communication de l'Ocean avec la Mediterranée.

On a decouvert de noſtre temps une choſe toute nouvelle & qui eſtoit inconnuë autrefois à ceux qui ont veſcu avant nous. Perſonne ne croyoit que la mer qui s'eſtend depuis les Indes juſqu'à la Chine euſt aucune communication avec la mer de Syrie, & on ne pouvoit ſe mettre cela dans l'eſprit. Voicy ce qui eſt arrivé de noſtre temps, ſelon ce que nous avons appris. On a trouvé dans la mer de *Roum*, ou Mediterranée le debris d'un Vaiſſeau Arabe, que la tempeſte avoit briſé, & tous ceux qui le montoient eſtant peris, les flots l'ayant mis en pieces, elles furent portées par le vent & par la vague, juſques dans la mer des *Cozars*, de-là au ca-

nal de la mer Mediterranée d'où elles furent enfin jettées sur la coste de Syrie. Cela fait voir que la mer environne tout le païs de la Chine, & de *Cila*, l'extremité du Turquestan, & le païs des *Cozars*, qu'ensuite elle coule par le detroit, jusqu'à ce qu'elle baigne la coste de Syrie. La preuve est tirée de la construction du Vaisseau dont nous venons de parler, car il n'y a que les Vaisseaux de Siraf dont la fabrique est telle, que les bordages ne sont point cloüez; mais joints ensemble d'une maniere particuliere de mesme que s'ils estoient cousus : au lieu que ceux de tous les Vaisseaux de la Mer Mediterranée, & de la coste de Syrie sont cloüez, & ne sont pas joints de l'autre maniere.

Ambre gris. Nous avons aussi oüi dire, qu'on avoit trouvé de l'Ambre gris dans la mer de Syrie, ce qui paroist fort difficile à croire, & ce qu'on ne sçavoit pas dans les siecles passez. Si ce qu'on en dit est veritable, il n'est pas possible que l'Ambre ait esté jetté dans la Mer de Syrie, sinon de la Mer d'*Aden* & de *Kolzum*, qui communique avec les mers, où on trouve de l'Ambre. Et parce que Dieu a mis une separation entre ces deux mers, si ce recit est veritable, il faut necessairement que cet Ambre ait esté poussé d'a-

bord, de la Mer des Indes dans les autres mers, & que de l'une à l'autre il soit enfin venu dans la Mer de Syrie.

De la Province de Zapage.

Nous commencerons ensuite à parler de la Province de Zapage qui est située à l'opposite de la Chine, & qui en est éloignée par mer, d'un mois de navigation. On fait mesme cette route en moins de temps lors que le vent est favorable. Le Roy de ce païs s'appelle *Mehrage*. On dit que le païs a neuf cent lieuës de tour, & le Roy est maistre de plusieurs Isles, qui sont aux environs : ainsi son Royaume a plus de mille lieuës d'estenduë. Parmy ces Isles, il y'a celle de *Serbeza* qu'on dit avoir quatre cent lieuës de tour ; celle de *Rahmi* qui a huit cent lieuës de tour où croissent le bois de Bresil, le Camfre & plusieurs autres choses. Dans ce mesme Royaume est l'Isle de *Cala* qui est au milieu de la route entre la Chine & le païs des Arabes. On luy donne quatre-vingt lieuës de tour. On y apporte toutes sortes de marchandises, du bois d'Aloës de diverses sortes, du Camfre, du bois de Sandal, de l'Yvoire, du Plomb appellé *Cabehi*, de l'Ebene, du bois de Bresil, toute sorte d'es- Province de Zapage.

piceries, & quantité d'autres choſes, dont le détail ſeroit trop long. Preſentement le commerce eſt ordinaire de *Homan* à cette Iſle, & de cette Iſle à *Homan*. Le *Mehrage* commande dans toutes ces Iſles, & celle où il fait ſon ſejour, eſt extremement fertile, & tellement peuplée, que les Bourgades ſe tiennent preſque l'une à l'autre. Une perſonne digne de foy rapporte, que lors que les Coqs chantent aux heures ordinaires, ainſi qu'ils font parmy nous, eſtant perchez ſur les arbres, ils ſe reſpondent les uns aux autres à la diſtance de cent lieuës & davantage, à cauſe de la proximité des villages qui touchent preſque les uns aux autres, & il adjoute qu'il n'y a point de païs qui ne ſoit habité, ny de terres qui ne ſoient cultivées. Ceux qui vont dans ce païs lors qu'ils ſe mettent en chemin, peuvent s'arreſter s'ils veulent en toute ſorte d'endroits, pour y paſſer la chaleur du midy, & s'ils ſe trouvent fatiguez ils peuvent s'arreſter chaque jour à midy de quelque coſté qu'ils aillent.

Particularitez du païs de Zapage.

Voicy ce que nous avons appris de plus remarquable touchant l'Iſle de *Zapage* par le rapport de pluſieurs perſonnes. Il y a eu autrefois un Roy dans ce païs là qui s'appelloit *Mehrage*. On void

encore ſon Palais ſur une riviere, qui eſt auſſi grande que le Tigre, lors qu'il paſſe à Bagdad, ou à Baſſora. La mer arreſte le cours de ſes eaux, & les fait remonter pendant la haute marée: & à la baſſe marée le courant de la riviere porte de l'eau douce aſſez avant dans la mer. La riviere entre dans un petit eſtang, qui touche au Palais du Roy, & tous les matins l'Officier qui a l'intendance de ſa Maiſon, apporte un lingot d'or fabriqué d'une maniere particuliere, & qui n'eſt pas connuë, & il le jette dans cet eſtang, en preſence du Roy. La mer s'élevant avec le flux, le couvre auſſi-bien que pluſieurs autres ſemblables, & le cache entierement; lors qu'elle ſe retire avec le reflux, elle les laiſſe à decouvert, & ils paroiſſent clairement aux rayons du Soleil. Le Roy vient les regarder en meſme temps qu'il ſe rend à un appartement de parade, qui a veuë ſur cet eſtang. Cette couſtume s'obſerve fort exactement, & on jette ainſi tous les jours un lingot d'or dans cet eſtang, durant que ce Roy eſt en vie, & on n'y touche en aucune maniere. Lors que le Roy vient à mourir, ſon ſucceſſeur les fait tous retirer, & il ne s'en trouve aucun de manque. On les compte & on les fond, & aprés cela, les

sommes qui proviennent de cette grande quantité d'or sont distribuées à ceux de la Maison Royale, aux hommes, aux femmes, & aux enfans, aux principaux & aux moindres Officiers, chacun en recevant à proportion du rang qu'il tient, & selon l'ordre qui est establi parmy eux pour cette distribution. Ce qui reste est distribué aux pauvres & aux infirmes. On compte enfin la quantité de ces lingots d'or, & ce qu'ils pesent, & on dit un tel a regné tant d'années, car il a laissé tant de lingots d'or dans l'estang des Rois, & ils ont esté distribuez aprés sa mort, au peuple de son Royaume. C'est une gloire parmy eux d'avoir regné fort long-temps, & d'avoir ainsi multiplié le nombre de ces lingots, pour estre distribuez aprés sa mort.

Histoire du Roy de Komar & du Mehrage.

Il est rapporté dans leurs anciennes Histoires, qu'un des Rois de *Komar* entreprit la guerre contre celuy de cette Isle. Ce païs de Komar est celuy d'où on apporte le bois d'Aloës, appellé *Houd El Komari*; il n'y a pas un Royaume qui soit à proportion plus peuplé que celuy de *Komar*. Les habitans sont tous fort courageux, la desbauche des femmes & l'usage du vin, sont defendus parmy eux, & il n'y en a point dans le païs. Le

Royaume estoit en paix avec celuy de *Zapage* où regnoit le *Mehrage*. Ces deux Estats sont separez par un trajet de dix, ou de vingt jours de navigation, lors que le vent est mediocre. On dit donc qu'autrefois il y eut dans ce Royaume de *Komar*, un Roy jeune & inquiet. Il estoit un jour dans son Palais, qui avoit la veuë sur une riviere, à peu prés semblable à l'Euphrate vers son embouchure, & qui n'estoit éloigné de la mer que d'une journée. Son premier Ministre estoit avec luy, & dans l'entretien ils vinrent à parler du Royaume du *Mehrage*, & de sa gloire: combien il estoit peuplé & cultivé, & de la quantité des Isles qui estoient soumises à son obeïssance. Alors le Roy de *Komar* dit à son Ministre, *il me vient un desir dont je souhaiterois l'accomplissement avec beaucoup de passion*. Le premier Ministre qui estoit prudent, & qui connoissoit la legereté de son Maistre, luy dit: *Seigneur, quel est ce desir? Je souhaiterois*, repliqua le Roy, *dë voir devant moy dans un plat, la teste du Mehrage Roy de Zapage*. Le premier Ministre reconnoissant que la jalousie avoit fait naistre cette pensée dans son esprit, luy repliqua, *Seigneur, je souhaiterois que vous n'occupassiez point*

voſtre eſprit de pareilles penſées , puis qu'il n'eſt jamais arrivé entre ces peuples & nous aucune affaire , dans laquelle nous puiſſions nous plaindre , qu'ils nous ayent offenſé de fait ou de parole , & nous n'en avons jamais receu aucun mal. De plus ils ſont dans une Iſle ſeparée , qui n'a aucune communication avec noſtre païs , & ils ne témoignent aucun deſſein d'entreprendre la conqueſte de ce Royaume. Ainſi perſonne ne doit s'arreſter à un ſemblable diſcours , ny reſpondre ſur ce ſujet un ſeul mot. Le Roy fut indigné de cette reſponſe , & n'y repliqua point ; mais ſans avoir égard au conſeil prudent de ſon premier Miniſtre , il dit la meſme choſe aux principaux Officiers de l'Eſtat, & à tous ceux de ſa Cour qui eſtoient preſents.

Entrepriſe du Mehrage contre le Roy de Komar.

Ce diſcours ayant eſté rapporté par differentes perſonnes, devint public , & enfin il vint aux oreilles du *Mehrage*. Celuy qui regnoit alors eſtoit un Prince prudent , actif , & d'une experience conſommée , qui eſtoit encore dans la vigueur de ſon âge. Il appella ſon premier Miniſtre , & aprés luy avoir communiqué ce qui luy avoit eſté rapporté, il luy dit , *Il n'eſt pas à propos de publier ce qui regarde la conduite de cet eſtourdi , ny de faire*

faire connoiſtre le peu d'eſtime que nous faiſons de luy, à cauſe de ſa jeuneſſe & de ſon peu d'experience. Il n'eſt pas non plus à propos de divulguer la maniere dont il a parlé contre moy, puiſque ces ſortes de diſcours ne laiſſent pas de porter prejudice à la dignité d'un Roy ; qu'ils le rendent mépriſable, & diminuent ſa reputation. Ainſi ayant ordonné à ſon premier Miniſtre de tenir ſecret ce qui s'eſtoit paſſé entre-eux ; il luy commanda en meſme temps de faire preparer mille vaiſſeaux de mediocre grandeur, de les faire équiper de toutes les choſes neceſſaires, d'armes & de munitions, & de les garnir d'autant de ſes meilleurs ſoldats, qu'ils en pourroient porter. Enſuite il publia qu'il vouloit faire un voyage dans les Iſles voiſines qui luy eſtoient ſoumiſes, pour ſe promener. Il eſcrivit à tous les Princes tributaires de ces meſmes Iſles, le deſſein qu'il avoit de les aller viſiter, & de ſe divertir dans leurs Iſles. La choſe eſtant ainſi publiée, chacun de ces Rois ſe prepara à bien recevoir le *Mehrage*. Cependant lors que toutes choſes furent diſpoſées ſelon ſes ordres, il monta ſur ſes vaiſſeaux, & paſſa avec une puiſſante armée dans le Royaume de *Komar*. Le Roy & tous

ceux de ſa Cour eſtoient des hommes effeminez qui n'avoient autre occupation pendant tout le jour que de ſe frotter les dents & le viſage, ayant tousjours un miroir & des curedents à la main, ou les faiſant porter aprés eux par leurs Eſclaves. Ainſi le Roy de *Komar* ne découvrit point le deſſein du *Mehrage* juſqu'à ce qu'il fuſt arrivé à l'embouchure de la riviere, ſur laquelle eſtoit ſitué le Palais du Roy de *Komar*; & qu'il y euſt debarqué ſes Troupes, qui l'inveſtirent auſſi-toſt, avec beaucoup de vigueur, & s'en emparerent. Le Roy fut pris dans ſon Palais, & tous les ſiens s'enfuirent ſans rendre combat.

Le *Mehrage* fit auſſi-toſt publier qu'il accordoit une entiere ſeureté de vie & de biens à tous ceux du païs. Il monta enſuite ſur le Thrône du Roy de *Komar*, qui eſtoit priſonnier, & il le fit amener en ſa preſence, avec le premier Miniſtre. Alors il dit au Roy de *Komar*: *Qui vous a porté à vous mettre dans l'eſprit un deſſein qui eſtoit au deſſus de vos forces, & qui vous eſtoit abſolument impoſſible? qu'auriez vous fait ſi vous en eſtiez venu à bout?* Ce Prince n'ayant aucune raiſon à luy rendre pour l'engager à le traiter favorablement, ne luy fit aucune reſponſe. Le

Mehrage luy dit, *Si vous aviez eu le plaisir que vous avez souhaité, de voir ma teste dans un plat devant vous, vous auriez ruiné mon Royaume, & vous vous en seriez rendu maistre, aprés y avoir fait toute sorte de ravages. Je n'exerceray pas ces mesmes choses à vostre égard, mais j'executeray sur vous, ce que vous avez souhaité me faire, & je retourneray ensuite dans mon Royaume, sans toucher à rien de ce qui est dans vos Estats, & sans en emporter aucune chose de petite ou de grande valeur, voulant seulement que vostre exemple serve d'instruction à ceux qui viendront aprés vous ; que personne ne passe les bornes de sa puissance, que chacun se contente du sien, & que ceux que vous avez troublez, jouissent d'une entiere seureté.* Aprés cela il luy fit couper la teste. Ensuite, se tournant vers le premier Ministre il luy dit : *Vous avez fait tout ce qu'un bon Ministre pouvoit faire, & je sçay que vous avez donné un bon conseil à vostre Maistre, & qu'il ne l'a pas escouté. Voyez celuy qui peut estre mis à la place de ce fou, pour le bien du Royaume, & l'establissez sur le Thrône.* Le *Mehrage* partit à l'heure mesme pour retourner en ses Estats, sans que luy ny aucun des siens mist la main sur aucune

chose dans le païs de *Komar*.

Lors qu'il fut retourné en son Royaume, il s'assit sur son Thrône, & s'estant mis au lieu qui avoit veuë sur l'estang dont il a esté parlé ; il fit mettre devant luy la teste du Roy de *Komar* dans un bassin. Ayant ensuite fait venir en sa presence les principaux de son Royaume, il leur raconta toute son histoire & les raisons qui l'avoient determiné à l'entreprise que nous avons rapportée. Ils approuverent ce qu'il avoit fait par des acclamations, & par des prieres pour sa prosperité. Il ordonna que la teste du Roy de *Komar* fust lavée & embaumée, & mise dans une caisse, & il la renvoya ensuite au Roy de *Komar* qui avoit esté establi à la place de celuy qu'il avoit fait mourir. Il escrivit en mesme temps à ce nouveau Prince en ces termes. *Ce qui nous a porté à faire ce que nous avons fait envers vostre predecesseur, & vostre Seigneur, a esté l'outrage qu'il nous a fait, & pour donner un exemple qui servist à ses semblables. Nous avons eu le bonheur de le traiter en la maniere dont il nous vouloit traiter. Nous avons jugé à propos de vous renvoyer sa teste, n'ayant pas dessein de la retenir, ny de tirer aucune vanité de l'avantage que nous avons remporté sur luy.* La nou-

velle de cette action ayant esté portée aux Rois des Indes & de la Chine, augmenta parmy eux la consideration qu'ils avoient pour le *Mehrage*. Depuis ce temps-là, les Rois de *Komar* tous les matins en se levant, se tournent du costé du païs de *Zabage*, & ils se prosternent, & font des inclinations respectueuses, pour honorer le *Mehrage*.

Les Indien croyent la Metempsycose.

Tous les Rois des Indes & de la Chine croyent la Metempsycose, & elle fait un article de leur Religion. Une personne digne de foy rapporte qu'un de ces Princes ayant esté malade de la petite verole, lors qu'il en fut gueri, se regarda dans un miroir, & vit avec beaucoup de chagrin combien son visage estoit defiguré. Il se tourna vers un fils de son frere & luy dit, jamais il n'est arrivé à personne comme à moy, qu'il demeurast dans son corps, aprés un tel changement. Mais ce corps n'est que comme un outre enflé de vent, & quand l'ame en est sortie, elle passe dans un autre. Montez sur le Thrône, car je vas separer mon corps d'avec mon ame, jusqu'à ce que je revienne dans un autre corps. En mesme temps il demanda un *cangiar* fort aigu & tranchant, avec lequel il commanda à son neveu de luy couper la

teste; ce que l'autre fit, & il fut ensuite bruslé.

L'Auteur recommence à parler de la Chine & de plusieurs affaires du païs.

Histoire d'un Marchand Arabe.

Les Chinois avoient autrefois un ordre merveilleux dans le gouvernement de leur païs, avant que les dernieres revolutions l'eussent entierement changé en le reduisant dans l'estat où il se trouve presentement. Il y a eu un Marchand natif de Corassan, qui estant venu en Irak, y fit un grand negoce, & aprés avoir acheté un grand nombre de marchandises, il alla à la Chine. Cet homme estoit extremement interessé, & d'une avarice prodigieuse. L'Empereur de la Chine avoit envoyé à *Canfu*, qui est la Ville où abordent tous les Marchands Arabes, un de ses Eunuques, pour y acheter toutes les choses dont il auroit besoin, parmy les marchandises qui estoient arrivées sur les vaisseaux. Cet Eunuque estoit un de ceux que l'Empereur consideroit le plus parmy ses Officiers: il estoit Garde de son Tresor, & de ce qu'il avoit de plus precieux. Il y eut une contestation entre l'Eunuque & le Marchand sur quelques pieces d'yvoire & d'autres marchandises, de sorte que le Marchand

refusa de les luy vendre. Cette affaire ayant fait beaucoup de bruit, l'Eunuque la poussa si loin qu'il luy enleva de force ce qu'il avoit de meilleures marchandises, sans avoir aucun égard à tout ce que l'autre luy put dire.

Le Marchand s'estant absenté, se rendit secretement à *Cumdan*, ville où l'Empereur fait sa residence, & qui est éloignée de *Canfu* de plus de deux mois de chemin. Il alla ensuite à la corde de la sonnette dont il a esté parlé dans le premier Livre. La coustume estoit que celuy qui la remuoit, fust envoyé à dix journées de-là, par maniere d'exil; on ordonnoit qu'il fust mis en prison, où il demeuroit pendant deux mois, & aprés ce temps là, le Roy ou le Gouverneur de la Province le faisoit mettre en liberté & luy disoit: *Vous vous estes engagé à une affaire dans laquelle il y va de vostre entiere ruine, & de vostre vie, si vous ne dites pas la verité, puisque l'Empereur a estably des Ministres & des Gouverneurs pour rendre justice à vous & à vos semblables, & il n'y en a aucun qui ne vous la rende. Lorsque vous approcherez de l'Empereur, si l'injustice que vous avez soufferte n'est pas telle, qu'elle vous permette d'avoir recours à luy, assurément il vous en coutera*

Sonnette du Palais Imperial.

la vie , afin que tout homme auquel il viendra une semblable pensée, ne se hazarde pas à faire ce que vous avez fait. C'est pourquoy retirez-vous promptement, & allez à vos affaires. Celuy qui auroit essayé de s'enfuir recevoit cinquante coups de baston, & il estoit ensuite renvoyé au païs d'où il estoit parti; mais celuy qui persistoit à demander justice du tort qu'on luy avoit fait, estoit admis à l'audience de l'Empereur.

LeChorassanien persista à demander justice,& la permission d'approcher del'Empereur,qui lui fut enfin accordée. L'Interprete luidemanda,quelle estoit son affaire, & il raconta ce qui luy estoit arrivé avec l'Officier de l'Empereur, & comme il luy avoit enlevé de force une partie de ses marchandises. L'affaire fut bientost divulguée, & devint publique à *Canfu*. L'Empereur commanda que le Marchand fust mis en prison, & que cependant on eust soin de luy donner à boire & à manger. Il ordonna en mesme temps à son premier Ministre,d'escrire au Gouverneur de *Canfu*, afin qu'il s'informast du sujet des plaintes que faisoit le Marchand, & qu'il en descouvrist la verité. Trois principaux Officiers reçurent le mesme ordre. On appelle ces Officiers,

de la droite, de la gauche, & du milieu. Ils ont selon leur rang le commandement des troupes de l'Empereur aprés le premier Ministre : il leur confie la garde de sa personne, & lors qu'il se met en campagne pour quelque entreprise militaire, ou pour quelque autre sujet, chacun d'eux marche en son rang auprés de luy. Ces trois Officiers escrivirent, chacun en particulier, ce qu'ils avoient descouvert, aprés s'estre exactement informez de l'affaire, & ils assurerent l'Empereur que les plaintes du Marchand estoient conformes à la verité. Ces premieres informations furent suivies & confirmées par plusieurs autres, qui furent envoyées à l'Empereur de divers endroits. L'Eunuque eut orde de comparoistre, & d'abord qu'il fu arrivé, le Roy fit saisir tous ses biens, il luy osta la garde de ses tresors, & il luy dit : *Tu meriterois la mort pour avoir donné sujet à cet homme venu de Chorassan, qui est frontiere de mon Royaume, de se plaindre de moy. Il a esté dans le païs des Arabes, delà il est passé dans les Royaumes des Indes, & il est venu jusqu'à ma ville, cherchant son avantage par le negoce, & tu as voulu qu'il s'en retournast traversant ces Royaumes, & qu'il pust dire parmy tous les peu-*

ples qui les habitent, j'ay esté mal traité dans la Chine, & on m'y a pris mon bien. Je veux bien te faire grace de la vie à cause de tes anciens services dans la place que tu tiens dans ma maison. Mais je te veux donner un commandement parmy les morts, puisque tu n'as peu t'acquitter selon ton devoir de celuy que tu avois sur les vivans. Il ordonna ensuite qu'il fust envoyé aux sepultures des Rois, pour les garder & pour y demeurer toute sa vie.

Ordre observé à la Chine dans les Tribunaux.

Une des choses qui estoit la plus digne d'admiration dans la Chine avant ces derniers temps, estoit le bon ordre qu'ils observoient dans l'administration de la justice, & la majesté de leurs Tribunaux. Ils choisissoient pour les remplir des hommes fort sçavans dans leurs loix, & qui par cette raison n'estoient pas embarrassez lors qu'il falloit prononcer sur une affaire : des hommes sinceres, zelez pour maintenir la justice en toute sorte d'occasions, & qui n'eussent aucun esgard à ce que des personnes de grande qualité pouvoient dire pour embroüiller une affaire; en sorte que la justice estoit tousjours renduë à celuy qui avoit droit. Enfin ils choisissoient des hommes integres qui s'abstinssent egalement de mettre la main sur le bien des pauvres, & de recevoir des

presents de ceux qui leur en eussent voulu faire.

Lors qu'ils avoient dessein d'establir quelque personne dans la Charge de principal Juge, avant qu'il en fust revestu, ils l'envoyoient dans toutes les principales Villes de l'Empire, & il demeuroit un mois ou deux dans chacune. Il s'occupoit à s'instruire avec beaucoup d'exactitude des affaires du peuple, de tout ce qui se passoit dans la Ville, & des differentes coustumes. Il apprenoit à connoistre ceux qui meritoient d'estre crus sur leur tesmoignage, & cette connoissance luy servoit dans la suite, lors que l'occasion le requeroit. Aprés avoir passé par toutes les Villes en la maniere qui a esté dite, & demeuré quelque temps dans les plus considerables, il alloit à la Cour de l'Empereur où il recevoit la Dignité de Juge suprème. L'Empereur luy laissoit le choix de tous les autres Juges, & c'estoit par luy qu'ils estoient establis, aprés qu'il avoit fait sçavoir à l'Empereur ceux de tout l'Empire qui estoient les plus dignes d'exercer les Charges chacun dans sa Ville ou dans d'autres; Car il connoissoit ceux qui estoient recommandables par leur science, & ainsi on n'en cherchoit pas d'autre, qui n'eust

Establissement du Juge supreme.

pas les mesmes qualitez, ou qui ne rendist pas tesmoignage à la verité, lors qu'il estoit interrogé.

L'Empereur ne permet à aucun de ses Juges de luy escrire sur aucune affaire, lors qu'il est informé du contraire, ou bien il le prive de son employ. Le Juge supreme fait faire un cry public tous les jours devant sa porte, & on dit en son nom, si quelqu'un a esté offensé par le Roy ou Gouverneur, qui ne se montre point au peuple, ou par quelqu'un de ses parents & de ses Officiers, ou par quelque personne du peuple, je luy en feray une entiere justice, aussi-tost que le coupable sera remis entre mes mains, & que j'en seray chargé. Cette publication se fait trois fois. C'est une de leurs anciennes coustumes qu'un Roy ou Gouverneur de Ville n'est point deposé de son employ, sinon en vertu de lettres expediées par le Conseil, ou Divan des Rois; & cette deposition se fait ordinairement à cause de quelque injustice manifeste, ou lors qu'il retarde le jugement des affaires. Lors qu'il evite ces deux choses, il est rare qu'on luy envoye des lettres de rapel, & elles ne se donnent que pour une cause legitime. Les Charges de Judicature ne sont données qu'à des personnes de

probité, & amateurs de la justice. C'est ainsi que le Royaume se maintient dans l'ordre.

Du Corassan.

Cette Province est presque frontiere de la Chine. Il y a de la Chine au *Sogd*, environ deux mois de chemin, par des deserts inaccessibles & par un païs tout couvert de sables, où il ne se trouve point d'eau. Il n'est arrosé d'aucunes rivieres, & on ne trouve aucune habitation dans les voisinages de cette Province. C'est cette raison qui empesche les peuples de Corassan de faire des irruptions dans la Chine. La partie de cet Empire la plus avancée vers le Couchant, est la Province de *Madou*, qui est frontiere du *Tibet*, & la guerre est presque continuelle de ce costé-là entre les deux nations. Parmy ceux qui de nostre temps ont fait le voyage de la Chine, nous en avons connu un, qui nous a rapporté qu'il y avoit veu un homme portant sur son dos du musc dans une outre, & qui estoit venu à pied de *Samarcand* jusqu'à *Canfu*, où se rendent tous les marchands qui partent de *Siraf*. Il avoit ainsi traversé par terre toutes les Villes de la Chine l'une aprés l'autre, ce qu'il avoit pu faire parce que les Provinces de la Chine & du *Tibet* dans les-

Du Corassan.

Madou.

Musc de Tibet.

quelles on trouve l'animal qui donne le musc, sont contiguës, & ne sont divisées par aucune separation. Les Chinois enlevent tous ceux de ces animaux qu'ils peuvent attraper, & ceux de *Tibet* font de leur costé la mesme chose. Cependant ordinairement le musc de *Tibet* est beaucoup meilleur que celuy de la Chine, par deux raisons. La premiere, est que les animaux qui donnent le musc, trouvent dans le *Tibet* des pasturages d'herbes aromatiques, & que ceux de la Chine n'y ont que des pasturages communs. La seconde raison est que les peuples de *Tibet* conservent les vessies de musc dans l'estat où ils les trouvent, & que les Chinois falsifient toutes celles qui leur sont apportées. Ils les mettent aussi dans la mer, ou bien ils les exposent à la rosée; & aprés qu'ils les ont gardées pendant quelque temps, ils ostent la peau exterieure, aprés cela ils les referment, & ce musc passe ensuite dans le païs des Arabes pour du musc de *Tibet*, à cause de sa bonté.

Le meilleur de toutes les sortes de musc est celuy que les Chevreüils qui le portent laissent en se frottant sur les roches dans les montagnes. Car l'humeur qui le produit, se portant vers le nombril de la beste, il s'y fait un amas de sang es-

pais, de la maniere que se forment les froncles, & de semblables tumeurs. Lors que cette tumeur est venuë à maturité, l'animal qui ressent une demangeaison douloureuse, cherche les pierres, & il s'y frotte jusqu'à ce qu'il l'ait ouverte, & l'humeur contenuë s'ecoule. Aussi-tost qu'elle est sortie de l'animal, elle se caille, la playe se referme, & la mesme humeur s'y amasse comme auparavant.

Dans le *Tibet* il y a des hommes qui vont chercher ce musc, & qui sont fort habiles à le connoistre : lors qu'ils l'ont trouvé, ils le ramassent avec soin, & ils le mettent dans des vessies, & il est porté à leurs Rois. Ce musc est le plus exquis, lors qu'il a, pour ainsi dire, meuri dans la vessie de l'animal qui le porte ; & il surpasse les autres en bonté; de mesme qu'un fruit est meilleur lors qu'il a meuri sur l'arbre, que lors qu'on le cueïlle avant sa maturité.

On a encore du musc d'une autre maniere. On va à la chasse de l'animal qui le porte, en luy tendant des filets, & en le tuant à coups de fleches. Souvent les chasseurs coupent les vessies de l'animal avant que le musc soit perfectionné, & alors elles ont d'abord une odeur desagreable qui dure quelque temps jusqu'à ce que la

Autre sorte de musc.

matiere se soit figée, ce qui n'arrive quelquefois que long-temps aprés, mais aussitost qu'elle est caillée elle se tourne en musc.

Animal du musc.

L'animal du musc ressemble à nos Chevreüils, il a la peau & la couleur semblable, les jambes menuës, la corne fenduë, le bois droit & un peu courbe. Il a deux petites dents blanches du costé de chaque jouë, qui sont droites & s'elevent sur son museau. Elles ont chacune la longueur d'un demy doigt, ou un peu moins, & leur figure est assez semblable à celle des dents de l'Elephant. C'est ce qui distingue ces animaux des autres Chevreüils.

Lettres de l'Empereur portées par des chevaux de poste.

Les Empereurs de la Chine escrivent aux Rois ou Gouverneurs de Villes, & aux Eunuques ou Lieutenants, & leurs lettres sont portées par des chevaux de poste qui ont la queuë coupée, & qui sont disposez à peu prés comme sont les postes parmy les Arabes en la maniere qui est connuë de tout le monde.

Diverses coustumes Chinoises.

Outre ce que nous avons rapporté des coustumes des Chinois, les Princes & le peuple mesme ont la coustume de pisser debout. Les personnes qualifiées comme les Rois & les principaux Officiers ont des cannes d'orées de la longueur d'une coudée,

dée, qui ſont percées par les deux bouts. Ils s'en ſervent pour faire de l'eau, ſe tenant cependant debout, & le tuyau la conduit aſſez loin d'eux. Ils croyent que les douleurs de reins, la difficulté d'urine & la pierre, viennent lors qu'on urine eſtant aſſis, & que les reins ne ſe dechargent pas de ces humeurs, ſi ce n'eſt lors qu'on eſt debout, & qu'ainſi cette poſture contribuë à les maintenir en ſanté.

Ils laiſſent croiſtre leurs cheveux, parce que les hommes ne veulent pas arrondir la teſte des enfans lors qu'il viennent au monde, ainſi que font les Arabes. Ils diſent que cela cauſe une alteration ſenſible dans le cerveau, & que le ſens commun en reçoit un notable préjudice. Ils ont la teſte couverte de cheveux qu'ils laiſſent croiſtre & qu'ils peignent avec ſoin.

Regles pour les mariages.

Pour ce qui regarde les mariages, ils obſervent des degrez de parenté, en cette maniere. Ils ſont diviſez entre eux par familles & par tribus, comme les Iſraëlites, les Arabes, & quelques autres nations: & ils ſe connoiſſent ſelon la difference de leurs familles. Perſonne ne ſe marie dans ſa Tribu, de meſme que les enfans de Thummim parmy les Arabes, n'epouſent point une fille dans la famille de Thum-

mim, & un homme de la famille n'epoûse point une personne de la mesme famille; mais par exemple, un homme de la famille de Robaïet se marie dans celle de Modzar, & un de Modzar dans celle de Robaïet. Ils croyent que ces alliances augmentent la noblesse des enfans.

Quelques particularitez des Indes.

Indiens qui se bruslent.

Dans le Royaume du Balhara, & dans tous les autres Royaumes des Indes, on trouve des gens qui se bruslent. Cette coustume est fondée sur l'opinion de la Metempsycose, qu'ils croyent fermement, comme une verité qui passe pour indubitable parmy eux. Il y a des Rois qui à leur avenement à la Couronne observent cette cerémonie. On cuit une grande quantité de ris, & on le met sur des feüilles de *Mouza* en presence du Roy. Alors trois ou quatre cent personnes qui viennent de leur propre mouvement, & sans aucune contrainte de la part du Prince, se presentent devant luy. Aprés qu'il a mangé de ce ris, il leur en donne un peu à chacun, à mesure qu'ils s'approchent l'un aprés l'autre, & ils le mangent en sa presence. Ils s'engagent chacun en mangeant ce ris, de se brusler le jour mesme que le Roy mourra, ou qu'il sera

tué, & ils executent ſans faute ce qu'ils ont promis, ſe jettant dans le feu juſqu'au dernier, de ſorte qu'il n'en reſte pas un ſeul.

Lors qu'un homme a reſolu de ſe bruſler, il va d'abord au Palais du Roy pour en demander la permiſſion. Aprés qu'il l'a obtenuë, il fait le tour des places de la Ville, & ſe rend au lieu où le bucher eſt preparé, avec quantité de bois ſec. Pluſieurs perſonnes ſont à l'entour qui attiſent le feu, de ſorte qu'il eſt trés ardent, & qu'il jette une flamme prodigieuſe. Enſuite celuy qui ſe bruſle, arrive, precedé de pluſieurs inſtruments de muſique, & il fait le tour de la place, eſtant environné de ſes amis & de ſes parents. Quelques-uns luy mettent cependant ſur la teſte une couronne de paille ou d'herbes ſeches, qu'ils empliſſent de charbons ardents, & ils verſent deſſus du Sandarax, qui prend feu auſſi vivement que la Naphte. Il continuë cependant ſa marche : quoyque le haut de ſa teſte ſoit en feu, & qu'on ſente l'odeur de ſa chair bruſlée, il ne change pas de contenance pour cela, & il ne fait paroiſtre aucun ſentiment de douleur. Enfin lors qu'il eſt arrivé prés du bucher, il ſe jette dedans, & il eſt bien toſt reduit en cendres.

Maniere dont ils ſe bruſlent.

Une personne dit avoir veu brusler un de ces Indiens, & que lors qu'il fut prés du bucher, il tira un Cangiar dont il se fendit la poitrine jusqu'au bas ventre; aprés cela il tira avec sa main gauche un morceau de son foye dont il coupa une partie avec le Cangiar, & la donna à un de ses freres, parlant cependant tousjours, & faisant paroistre un grand mepris de la mort, & une patience extraordinaire dans ces tourments, & enfin il sauta dans le feu, pour aller en enfer.

Indiens qui ont des opinions particulieres.

Celuy qui racontoit cette histoire adjoustoit que dans les montagnes de ce mesme païs, il y a des Indiens dont les opinions & les mœurs sont assez semblables à celles de ceux que nous appellons *Keniphiens* & *Gelidiens*, & qui sont addonnez a toutes sortes de superstitions & de vices. Il y a entre ces montagnards, & les peuples de la coste, une grande emulation, & incessamment ceux de la coste vont dans les montagnes, defier ceux qui y demeurent de les imiter dans quelque action extraordinaire: & les montagnards de leur costé viennent sur la coste faire de semblables defis.

Histoire singuliere.

Entre autres il en vint une fois un à ce dessein, & plusieurs de ceux de la coste s'estant assemblez autour de luy, autant

par la curiosité du spectacle, que pour tascher de l'imiter, il leur dit qu'ils fissent ce qu'il alloit faire, ou que s'ils desesperoient d'en venir à bout, ils avoüassent qu'ils estoient vaincus. Il s'assit dans un lieu planté de cannes, & il leur dit, d'en plier une, ensorte qu'elle fut courbée jusqu'à terre. Ces cannes sont semblables à nos cannes de succre, & se plient de mesme, la tige en est fort grosse : quand on les courbe par le haut, elles obéïssent & se plient jusqu'à terre, & dez qu'on les lasches, elles retournent avec violence en leur premier estat. Il en fit ainsi abaisser une des plus grosses jusqu'à sa hauteur: ensuite il s'y attacha trés fortement par les cheveux : aprés cela il prit en main son *Cangiar* qui estincelloit comme du feu tant il estoit tranchant, & il dit à ceux qui estoient autour de luy. *Je vas couper ma teste avec ce Cangiar : aussi-tost qu'elle sera separée de mon corps, laschez la canne, & lors qu'elle se relevera avec ma teste, je riray, & vous m'entendrez encore rire.* Ceux de la coste n'eurent pas la resolution d'entreprendre d'en faire autant. Celuy qui nous a rapporté toutes ces choses, les racontoit sans estonnement, & aujourd'hui la plusspart sont connuës de tout le monde, parce que cette partie des Indes

eſt voiſine du païs des Arabes, & qu'on en a des nouvelles en tout temps.

Indiens âgez prient qu'on les jette dans le feu.

C'eſt encore une de leurs couſtumes que les hommes & les femmes parmy les Indiens, lors qu'ils ſe trouvent fort avancez en âge, & qu'ils commencent à eſtre affoiblis par la vieilleſſe, prient ceux de leur famille de les jetter dans le feu, ou de les noyer, parce qu'ils ont une ferme opinion de retourner dans d'autres corps. Ils bruſlent les morts.

Actions hardies des voleurs Indiens.

Il eſt arrivé pluſieurs fois dans l'Iſle de *Serendib*, où il y a une mine de pierres precieuſes dans une montagne, la peſche des perles & pluſieurs autres choſes rares, qu'un Indien venoit dans la place publique avec ſon *Kri*, c'eſt ainſi qu'ils appellent un *Cangiar* qu'ils portent, & qui eſt fait d'une maniere particuliere. Il ſe ſaiſiſſoit du plus conſiderable marchand qui fuſt ſur la place, le prenoit par le bout de ſa robe, luy tenant cependant ſon Cangiar ſur la gorge, & il l'emmenoit ainſi hors de la Ville au milieu d'une grande multitude de monde, ſans que perſonne ſe miſt en peine de le delivrer de ſes mains. La raiſon eſtoit que lors qu'on vouloit delivrer le marchand, l'Indien le tuoit d'abord, & enſuite il ſe tuoit luy meſme. Quand il l'avoit conduit hors de la Ville

il l'obligeoit à se racheter par une grande somme d'argent. Ce desordre dura quelque temps ; au bout duquel un des Rois ordonna, qu'on se saisit de tous les Indiens qui en voudroient faire autant. On voulut executer l'ordre du Roy ; l'Indien tua le marchand, & se tua ensuite. La mesme disgrace arriva à plusieurs marchands, & fit perir un grand nombre d'Arabes, & d'Indiens, & cela obligea les Marchands de chercher autrement leur seureté, & on cessa d'arrester les Indiens.

Mines de pierres precieuses dans l'Isle de Serendib.

On tire de la montagne de Serendib, des pierres precieuses de differentes couleurs, de rouges, de vertes, & de jaunes. La pluspart de celles qui s'y trouvent, sont poussées dans de certains temps par les grandes eaux hors des cavernes, des vallées, & des torrents. Il y a en ces endroits des Officiers du Roy, qui ont l'œil sur ceux qui les amassent. On les tire aussi fort souvent des mines, en la maniere dont on en tire les metaux, & on trouve les pierres precieuses attachées avec la mine, qu'il faut casser pour les tirer.

Loix de Serendib.

Ce sont ceux qui racontent les histoires qui ont ap-

Le Roy de cette Isle a des loix qui sont le fondement de la Religion & du Gouvernement du Païs. Il y a des Docteurs, & des assemblées de gens sçavans, semblables à celles que tiennent les *Hadithis*

port à la Religion. des Arabes. Les Indiens se rendent à ces assemblées, & ils escrivent selon ce qu'ils en apprennent les vies de leurs Prophetes & les differentes explications de leurs Loix. Il y a une Idole fort grande, d'or trés fin, mais sur le poids duquel les navigateurs ne s'accordent pas. On y trouve aussi des temples, où il se despense de grandes sommes d'argent.

Juifs & autres Sectes. Dans la mesme Isle il y a une trés grande multitude de Juifs aussi-bien que de plusieurs differentes sectes, & mesme de celle des *Tanouis* ou *Manichéens*, le Roy accordant à chacun une entiere liberté de sa Religion. A l'extremité de cette Isle, il y a de grandes vallées fort longues & fort larges, qui s'estendent jusqu'à la Mer. Les voyageurs passent deux mois & plus dans celle qu'on appelle *Gab-Serendib*, à cause de la beauté du païs, qui est couvert d'arbres & de verdure, avec de l'eau & des prairies, & l'air y est fort bon. Cette vallée à une ouverture qui donne sur la mer appellée de *Herkend*, & elle est fort agreable. On y donne une brebi pour une demie drachme, & on trouve à mesme prix autant que peuvent boire plusieurs personnes de leur boisson, qui est faite de miel de palme cuit, & preparé avec le *Tari*, ou liqueur qui coule de l'Arbre.

La plus ordinaire occupation de ceux du païs eſt le jeu. Ils joüent aux Dames & leur autre principal jeu, eſt le combat des coqs qui ſont en ce païs-là fort gros, avec des ergots plus grands que les coqs ne les ont d'ordinaire, & outre cela les Indiens les arment, en y attachant des pointes de fer, en forme de petits Cangiars. Ils parient ſur ces ſortes de combats de l'or, de l'argent, des terres, des vergers, & pluſieurs autres choſes qui ſont gagnées par le maiſtre du coq, qui a l'avantage. Ils jouënt auſſi aux Dames, & riſquent de grandes ſommes ſur le jeu, avec une telle fureur, que ceux qui n'ont pas dequoy joüer, des debauchez & des gens perdus, jouënt ſouvent le bout de leurs doigts. Pendant qu'ils jouënt ils mettent à coſté d'eux ſur le feu, un vaſe rempli d'huile de noix, ou de ſeſame, parce qu'ils n'ont pas d'huile d'olive. Ils mettent auſſi une petite hache fort tranchante au milieu d'eux. Lors qu'un des deux à gagné la partie, l'autre met ſa main ſur une pierre, & le premier luy coupe le bout du doigt avec la hache. Celuy qui a perdu aprés cela met le bout de ſon doigt ainſi coupé, dans l'huile boüillante, pour cauteriſer la playe. Cela ne peut leur faire perdre la mauvaiſe habitude, qu'ils ont de

Amuſements de ceux du Païs.

joüer, au contraire ils s'y opiniaſtrent quelquefois de telle maniere, que lors qu'ils ſe ſeparent, ils ont tous les doigts ainſi mutilez. Il y en a qui prennent un lumignon,& aprés l'avoir trempé dans de l'huile, le mettent ſur quelqu'un de leurs membres, ils l'allument & l'y laiſſent bruſler, de ſorte que l'odeur de leur chair bruſlée eſt ſentie par ceux qui jouënt avec eux,& cependant ceux qui ſe bruſlent, ne font paroiſtre aucun ſentiment de douleur.

Grande debauche.

La desbauche eſt fort grande dans ce païs-là autant parmy les femmes que parmy les hommes, parce qu'elle n'y eſt pas defenduë. Elle va ſi loin, que quelquefois un marchand eſtranger venu par mer, envoye querir la fille d'un Roy du païs, & elle le vient trouver dans les lieux où ſe fait la peſche, au ſceu de ſon pere. C'eſt pourquoy les Docteurs Mahometans de Siraf, defendent particulierement aux jeunes gens d'aller de ce coſté-là.

Pluyes dans les Indes.

Il y a de grandes pluyes dans les Indes, que ceux du païs appellent *Jaſara*. Elles durent trois mois entiers pendant l'Eſté, ſans diſcontinuer ny jour ny nuit, & l'hyver ne les arreſte pas. Les Indiens ſe preparent ſelon leur pouvoir quelque temps auparavant, à paſſer cette ſaiſon

de pluyes, & auſſi-toſt qu'elles commencent, ils ſe renferment dans leurs maiſons, qui ſont faites de bois, & de morceaux de cannes entrelaſſées & couvertes de feüilles. Ils n'en ſortent point durant tout ce temps-là, & on ne void perſone dehors, pas meſme les artiſans qui travaillent de leur meſtier dans leurs maiſons, pendant cette ſaiſon, ſouvent ils ſont incommodez au deſſous de la plante des pieds, par l'humidité qui leur y cauſe differents ulceres.

Ces pluyes leur donnent la vie, & ſi ſi elles manquoient ils ſeroient reduits à la derniere miſere. Car leurs champs ſemez de ris ne ſont arroſez que par les pluyes, qui en reçoivent leur fertilité: ſi les eaux s'amaſſent en abondance dans ces campagnes ſemées, elles n'ont pas beſoin d'eſtre arroſées d'une autre maniere. Mais lors que les pluyes tombent en grande abondance, le ris croiſt auſſi plus abondamment, & meſme il eſt beaucoup meilleur. Il ne pleut point pendant l'hyver.

Les pluyes rendent la terre fertile.

Les Indiens ont des Religieux & des Docteurs connus ſous le nom de *Bramenes*. Ils ont auſſi des Poëtes qui font des vers pleins de flateries, à la loüange de leurs Rois: des Aſtrologues, des Philo-

Bramenes Religieux Indiens.

sophes, des Devins, & des hommes qui observent le vol des oyseaux, des Magiciens, des gens qui se meslent de dire l'horoscope, & on en trouve particulierement à *Kanouge* qui est une grande ville dans le Royaume de *Goraz*.

Penitents Indiens.

Il y a aux Indes des hommes appellez *Bicar*, qui demeurent nuds durant toute leur vie, & qui laissent croistre leurs cheveux, de sorte qu'ils leur couvrent tout le corps, & tout le derriere. Ils laissent aussi croistre leurs ongles, qui deviennent pointus & tranchants comme des espées, & ils ne les coupent jamais, mais ils se contentent de laisser tomber ce qui s'en rompt. Ils observent cela par principe de Religion. Chacun d'eux a autour du col un cordon, d'où pend une escuelle de terre. Lors qu'ils sont pressez de la faim, ils s'arrestent à la porte de quelques Indiens, qui aussi-tost luy apportent avec joye du ris cuit, se faisant un merite de cette action. L'autre le mange dans son escuelle, aprés cela il se retire, & ne revient point demander à manger, si la necessité ne l'y oblige.

Preceptes de Religion.

Les Indiens ont plusieurs Loix & preceptes de Religion, selon lesquels ils s'imaginent plaire à Dieu. C'est de ces sortes de gens qu'il est dit dans l'Alcoran,

que les Impies ont une grande ſuperbe. Une de leurs devotions eſt que quelques uns baſtiſſent ſur les chemins des *Kans* ou hoſtelleries pour les voyageurs, qu'ils y eſtabliſſent des Marchands, de qui les paſſants peuvent acheter toutes les choſes qui leur ſont neceſſaires. Ils y mettent auſſi des femmes publiques telles qu'il y en a dans les Indes, qui s'abandonnent aux paſſants. Les Indiens conſiderent ce ſoin comme une action meritoire.

Il y a dans les Indes des femmes publiques, appellées, femmes de l'Idole, & l'origine de cette couſtume eſt telle. Lors qu'une femme a fait un vœu pour avoir des enfans, ſi elle met au monde une belle fille, elle l'apporte au *Bod*, c'eſt ainſi qu'ils appellent l'Idole qu'ils adorent, auprés duquel elle la laiſſe. Cette fille eſtant venuë en âge, prend un logis dans cette place publique, elle eſtend un voile devant la porte & demeure à attendre ceux qui paſſent par là, tant les Indiens, que ceux de quelques autres Sectes, dans leſquelles cette desbauche paſſe pour permiſe. Elle s'abandonne pour un certain prix, & elle met tout ce qu'elle peut ainſi amaſſer entre les mains du Preſtre de l'Idole, afin qu'il l'employe au

Femmes publiques.

baſtiment, & à l'entretien du Temple. Nous loüons Dieu Tout-puiſſant & glorieux de ce qu'il nous a choiſis pour nous exempter de tous les crimes dans leſquels les hommes ſe trouvent engagez par l'infidelité.

Idole de Moultan.

Il y a une Idole fameuſe appellée *Moultan*, qui eſt aſſez proche d'*Almanſoura*, & où on vient en pelerinage de fort loin, meſme de pluſieurs mois de chemin. Quelques Pelerins y apportent du bois odoriferant appellé *Houd el Kamrouni*, du nom de la ville de *Kamroun*, où on trouve du bois d'Aloës excellent, qu'ils offrent à cette Idole. Ils le donnent au Preſtre du Temple, afin qu'il le bruſle pour encenſer l'Idole. Il y a de ce bois qui vaut juſqu'à deux cent Dinars le Man. Il eſt ordinairement marqué d'un cachet, & cette marque ſert à le diſtinguer d'une autre eſpece du meſme bois, qui eſt de moindre valeur. Les Marchands l'achetent ordinairement, de ces Preſtres des Idoles.

Devotion particuliere.

Il y a parmy les Indiens des hommes faiſants profeſſion de pieté, dont la devotion conſiſte à aller chercher des Iſles inconnuës, ou nouvellement découvertes, d'y planter des arbres de Cocos, & d'y creuſer des puits pour avoir de l'eau, dont

ils fourniſſent les vaiſſeaux qui paſſent en ces endroits.

A *Homan*, il y a des gens qui paſſent à ces Iſles où croiſſent les arbres de Cocos, avec des outils de Charpentier & d'autres ſemblables. Ils y abbattent autant de bois qu'ils veulent, & lors qu'il eſt ſec, ils en oſtent toutes les feüilles, & de l'eſcorce de l'arbre ils font un tiſſu avec lequel ils couſent enſemble les ais, & ils baſtiſſent ainſi un vaiſſeau. Ils en coupent un mats aprés l'avoir arrondi, des feüilles ils font un tiſſu qui leur ſert de voiles, & de l'eſcorce ils filent des cordages. Lors qu'ils ont ainſi achevé la conſtruction entiere d'un vaiſſeau, ils le chargent de Cocos, qu'ils viennent vendre à *Homan*. C'eſt ainſi que de ce ſeul arbre on tire une ſi grande utilité, qu'il fournit toutes ces choſes ſans qu'on ait beſoin d'avoir recours autre part pour la conſtruction & pour la charge entiere d'un vaiſſeau.

Vaiſſeaux entiers baſtis de l'arbre de Cocos.

Le païs des *Zinges* ou *Negres*, eſt d'une grande eſtenduë. On y ſeme ordinairement du Mil, qui eſt la nourriture des Negres. Ils ont auſſi des cannes de ſucre, & d'autres ſortes d'arbres; mais leur ſucre eſt fort noir. Ils ont pluſieurs Rois qui ſont continuellement en guerre

Païs des Zinges ou Negres.

les uns contre les autres. Auprés de leurs Rois, il y a des hommes appellez *Moharramin*, à cause qu'ils se percent le nez & qu'ils y mettent un anneau. Ils s'attachent aussi des chaisnes au col, & lors qu'ils sont en guerre, & qu'ils combattent, ils prennent chacun un bout de la chaisne de leurs compagnons, & la passent par cet anneau qu'ils ont au dessous du nez; deux hommes la tiennent & empeschent ainsi que les autres ne s'avancent contre les ennemis, jusqu'à ce que les deputez soient allez de part & d'autre pour negocier la paix; & si elle est concluë, ils rattachent les mesmes chaisnes à leur col, & se retirent sans combattre. Mais lors qu'ils ont commencé à tirer l'espée, aucun d'eux ne quitte sa place, à moins qu'il ne soit tué.

Ils respectent les Arabes.

Ils ont dans le cœur une grande veneration pour les Arabes, & lors qu'ils en voyent quelqu'un, ils se prosternent devant luy, & ils disent, cet homme vient du Royaume, où croissent les Palmiers qui portent les dattes dont ils font beaucoup d'estime.

Derviches & Predicateurs.

Parmy ces peuples, on trouve des Predicateurs qui les haranguent en leur langue, & ausquels les *Catibs* ou Orateurs des autres nations ne peuvent estre comparez

parez. Il y en a qui faiſant profeſſion d'une vie Religieuſe, ſont couverts d'une peau de Leopard, ou de Singe. Un de ces hommes ayant un baſton à ſa main ſe preſente devant eux, & aſſemblant autour de ſoy un grand nombre de peuple, il preſche tout un jour eſtant tousjours ſur ſes pieds; il leur parle de Dieu, & recite les actions de ceux de leur nation qui ſont morts. On apporte de ce païs-là des peaux de Leopards appellez *Zingiet*, tachetées de rouge & de noir, qui ſont fort grandes & fort larges.

Isle de Socotra

V. Geog. Nub. p. lat. 24.

Dans cette mer on trouve l'Iſle de Socotra, où croiſt l'Aloës Socotrin. Elle eſt ſituée prés du païs des *Zinge* & du païs des Arabes, & la pluſpart des habitans de cette Iſle ſont Chreſtiens, dont on rapporte cette raiſon. Lors qu'Alexandre ſe fut rendu maiſtre du Royaume des Perſes, Ariſtote ſon Precepteur, ayant receu des lettres de ce Prince, par leſquelles il luy faiſoit connoiſtre les païs qu'il avoit conquis, luy eſcrivit de prendre un ſoin particulier de faire chercher l'Iſle de Socotra, où croiſſoit l'Aloës, qui eſtoit un remede excellent, & ſans lequel on ne pouvoit compoſer le fameux medicament appellé *Hiera*. Que le meilleur ſeroit de faire ſortir tous les

habitans de l'Isle, & d'y establir une Colonie de Grecs, pour envoyer ensuite l'Aloës en Syrie, en Grece, & en Egypte. Alexandre envoya les ordres necessaires pour en faire sortir les habitans, & il y establit une Colonie de Grecs. Ensuite il commanda aux Rois des nations qui partagerent son Empire, aprés qu'il eut tué le Grand Darius, d'executer les ordres qu'il avoit donnez pour la conservation de ces Grecs. Ils demeurerent occupez à la garde de cette Isle, jusqu'à ce que Dieu eust envoyé Jesus-Christ au monde. Alors les Grecs de la mesme Isle ayant esté informez de ce qui regardoit son advenement, embrasserent le Christianisme de la mesme maniere que tous les autres Grecs l'avoient embrassé; & ils sont demeurez dans la profession du Christianisme jusques à present, de mesme que tous les habitans des autres Isles.

C'est l'opinion des Orientaux.

Mers de ces païs-là.

Il n'est fait aucune mention dans le premier Livre, de la mer qui s'estend à la droite lors que les vaisseaux sortent de *Homan* & de la coste d'Arabie, pour passer dans la grande mer. Mais l'Auteur descrit seulement la mer qui est à la gauche, dans laquelle sont comprises les mers des Indes & de la Chine, dont il paroist qu'il a eu particulierement dessein de

parler. Dans cette mer qui eſt comme à la droite des Indes en partant de *Homan*, on trouve le païs de *Sihar*, où croiſt l'Encens, & d'autres païs habitez par les nations de *Had*, de *Homyar*, de *Jorhom*, & de *Tohabeha*. Ceux du païs ont la *Suna* en Arabe, fort ancienne, mais differente en beaucoup de choſes, de celle qui eſt entre les mains des Arabes, & elle contient pluſieurs traditions qui nous ſont inconnuës. Ils n'ont point de villages, & ils menent une vie fort dure & fort miſerable.

Ce ſont des Tribus d'Arabes.

Le païs qu'ils habitent s'eſtend juſques prés d'*Aden* & de *Giodda* ſur les coſtes de l'*Yemen* ou Arabie heureuſe. Depuis *Giodda* il s'eſtend dans le Continent juſqu'à la coſte de Syrie & il finit à *Colzum*. La mer eſt diviſée en cet endroit par un eſpace de terre, que Dieu a mis comme une ſeparation entre les deux mers, ainſi qu'il eſt eſcrit dans l'Alcoran. Depuis *Colzum* la mer s'eſtend le long de la coſte du païs des Barbares, juſqu'au coſté Occidental qui eſt à l'oppoſite de l'*Yemen*, & elle s'eſtend enſuite le long de la coſte d'Ethiopie, d'où on apporte des peaux de Leopards de Barbarie, qui ſont les meilleures de toutes & les mieux preparées, & le long de la coſte de *Zeilah* où on trouve de

l'Ambre & des escailles de Tortuë.

Navigation des vaisseaux de Siraf.

Les vaisseaux de *Siraf*, lors qu'ils sont arrivez à cette mer, qui est à droite de la mer des Indes, se rendent à *Giodda*, où ils demeurent. Les marchandises dont ils sont chargez sont transportées au Caire sur les vaisseaux de *Colsum*, qui font la navigation de la Mer Rouge, que ceux de *Siraf* n'osent entreprendre à cause de son extresme difficulté, & parce que cette mer est pleine de quantité de rochers à fleur d'eau; que sur toute la coste on ne trouve aucuns Rois, ny presque aucun lieu habité; & enfin parce que les vaisseaux sont obligez toutes les nuits à chercher un havre où ils se puissent retirer crainte de donner sur des rochers. Ainsi ils ne font route que le jour & demeurent moüillez pendant la nuit. Cette mer est aussi sujette à des broüillards fort espais, & à de grandes tempestes, & ainsi elle n'a rien de bon ny au dehors ny au dedans. Elle ne ressemble pas à la mer des Indes ou de la Chine, dans laquelle on trouve au fond des perles & de l'ambre gris. Les montagnes qu'elle environne fournissent des mines d'or, & de pierreries. On trouve dans ses Golfes, des animaux qui donnent l'yvoire, & parmy les plantes des

V. Lud. Barthema p. 155v

païs qu'elle arroſe on trouve l'ébene, le bois de Breſil, celuy de Haizran, l'Aloës, le camphre, la noix muſcade, le cloud de girofle, le ſandal, & toutes les autres ſortes d'eſpiceries & d'aromates. Les Perroquets & les Paons ſont les oyſeaux qui ſe trouvent dans les foreſts, & le muſc & la civette ſe ramaſſent ſur les terres arroſées par cette mer. Enfin elle produit toute ſorte de biens en ſi grande abondance, qu'il n'eſt pas poſſible de les nombrer.

Ambre gris.

L'ambre gris qui eſt jetté ſur les coſtes de cette mer, y eſt pouſſé par les vagues: on commence à en trouver dans la mer des Indes, mais on ne ſçait pas d'où il vient. On ſçait ſeulement que le meilleur eſt celuy qui eſt jetté ſur la coſte des Barbares, ou ſur les confins du païs des Negres, du coſté de *Sihar*, & aux endroits qui en ſont proche. Il eſt blanc, mais tirant ſur le bleu, en maſſes rondes. Ceux qui habitent dans le païs où il ſe trouve ont des Chameaux dreſſez exprés ſur leſquels ils montent la nuit au clair de la Lune, & ils marchent le long de la coſte. Ces chameaux ſont dreſſez à cette recherche, & connoiſſent l'ambre, & lors qu'on en trouve ſur la coſte, ils plient les genoux, & l'homme qui les monte le ramaſſe.

Autre ſorte d'Ambre.

Il y en a d'une autre ſorte qui nage ſur la mer en groſſes pieces preſque comme le corps d'un bœuf, ou un peu moindres, & qui peſent beaucoup. Lors qu'un grand poiſſon du genre des balenes appellé *Tal*, voit ces maſſes flottantes, il les avalle, & cela luy cauſe la mort. On voit enſuite la baleine flotter ſur l'eau ; & auſſi-toſt des hommes accouſtumez à cette peſche, & qui ſçavent le temps auquel ces baleines ont avalé de l'ambre, ſe mettent aprés, dans des chaloupes. Lors qu'ils en deſcouvrent quelqu'une, ils la tirent à terre avec des harpons de fer, ils la fendent par le dos, & ils en tirent l'ambre. Celuy qui ſe trouve vers le ventre de la beſte eſt ordinairement gaſté par l'humidité, & contracte une fort mauvaiſe odeur. On trouve des os de ce poiſſon chez les Droguiſtes, à Bagdad & à Baſſora. L'ambre qui n'a point eſté gaſté par les ordures qui ſe trouvent dans le ventre de la baleine, eſt fort pur. On fait ſouvent des ſieges des os du dos de cette baleine appellée *Tal*.

Baſtiments de coſtes de baleine.

On rapporte qu'à un village appellé *Tain* qui eſt à dix lieuës de *Siraf*, il y a des maiſons anciennes, & aſſez proprement baſties, où les deſſus des portes

sont faits des costes de cette baleine. J'ay oüy dire à une personne, qu'autrefois il y en eut une jettée sur la coste, assez prés de Siraf, & qu'estant allé pour la voir, il trouva des gens qui montoient sur le dos de cette beste avec de petites eschelles, & que les Pescheurs l'ayant prise, ils l'exposerent au Soleil, ils en couperent les chairs, & qu'ayant creusé une fosse, ils y amassoient la graisse qui se fondoit au Soleil; & aprés qu'ils en eurent ainsi tiré toute l'huile, ils la vendirent aux Maistres des vaisseaux. Cette huile estant meslée avec une autre composition particuliere, qu'ont les gens de mer, leur sert à calfater leurs vaisseaux, à fortifier les jointures des bordages, & à resserrer ceux qui s'entrouvrent. On negocie de cette huile de baleine pour de grandes sommes d'argent.

Huile de baleine.

Des Perles.

Des Perles.

Avant que de parler des perles & de la maniere dont elles se forment, il faut loüer Dieu qui les a creées par sa providence, qui a produit tous les animaux qui croissent sur la terre, & qui de ceux-là mesmes, en produit d'autres, & plusieurs autres choses que les hommesne sçavent pas, ce qui nous oblige à

luy rendre gloire, & à benir ſon Nom puiſſant & glorieux.

Formation des perles.

Les perles commencent à ſe former d'une matiere d'abord à peu prés comme la plante appellée *Angedané*, eſtant de la meſme groſſeur, d'une couleur & d'une figure aſſez ſemblable, petite, legere, tendre & delicate de meſme que les feüilles de cette plante. Cette premiere matiere nage foiblement ſur l'eau & s'attache aux coſtez des vaiſſeaux au deſſous de l'eau, où elle devient dure avec le temps, elle s'accroiſt & s'endurcit en ſe couvrant d'eſcaille. Lors que les huiſtres ſont devenuës peſantes, elles tombent au fond de la mer, où elles ſe nourriſſent d'une maniere qui nous eſt inconnuë. Elles ne paroiſſent que comme un morceau de chair rouge, de meſme que la langue vers ſa racine, ſans avoir ny os, ny nerfs, ny veines.

Diverſes opinions ſur ce ſujet.

Il y a auſſi differentes opinions touchant la production des perles, & quelques-uns diſent que durant la pluye les huiſtres paroiſſent ſur l'eau, qu'elles ouvrent leurs eſcailles, & que les gouttes de pluye qu'elles reçoivent ſe tournent en perles. D'autres diſent qu'elles ſe produiſent des huiſtres meſmes, ce qui paroiſt plus vray-ſemblable & ſe confirme

par l'experience. Car la pluſpart de celles qu'on trouve dans les huiſtres, y ſont fermement attachées & ne ſe remuent pas. Lors qu'elles ſont mouvantes, c'eſt celles que les Marchands appellent *ſemence de perle*. Dieu ſçait ce qui en eſt. Voicy ce que nous avons appris de plus merveilleux touchant la nourriture de ces huiſtres.

Un Arabe eſtant autrefois venu à *Baſſora* y apporta une perle qui valoit une grande ſomme d'argent; il la porta chez un Droguiſte qu'il connoiſſoit, auquel il fit voir cette perle, & comme il n'en connoiſſoit pas la valeur, il luy demanda ce qu'il en penſoit. Le Marchand luy dit que c'eſtoit une perle. L'Arabe luy demanda ce qu'elle pouvoit valoir, & le Marchand l'eſtima cent pieces d'argent. L'Arabe eſtonné de ce grand prix luy demanda s'il y avoit quelqu'un, qui luy en donnaſt la ſomme qu'il avoit dite. Le Marchand luy compta cent drachmes, & l'Arabe acheta du bled de cet argent, pour remporter en ſon païs. Le Marchand porta la perle à Bagdad où il la vendit à un trés-haut prix, ce qui luy donna moyen de faire dans la ſuite un grand negoce. Ce meſme Marchand rapportoit qu'il avoit interrogé l'Arabe

Hiſtoire d'une perle.

touchant l'origine des perles, & qu'il luy avoit parlé en cette maniere.

Recit touchant l'origine des Perles.

Je passois, dit-il, à *Saman* qui est de la dépendance de *Bahrein*, & qui n'est que d'une mediocre distance de la mer. Je vis sur le sable un renard mort, & il avoit quelque chose à la gueule, qui la luy serroit. Je m'en approchay, & je trouvay une escaille luisante & blanche dans laquelle je trouvay cette perle que je pris. Cela luy fit connoistre que l'huistre se trouva sur la coste, parce qu'elle y avoit esté poussée par le vent, ce qui arrive fort souvent. Le renard passant par là & voyant la chair de l'huistre qui avoit les escailles ouvertes, se jetta dessus & mit le museau entre les deux escailles pour manger l'huistre, qui les fermant le serra de la maniere qui a esté dite. Car c'est une de ses proprietez lors qu'elle serre quelque chose, & qu'elle sent qu'on la touche avec la main, de ne les point ouvrir quelque chose qu'on fasse, à moins qu'on ne les ouvre avec un fer par les extremitez. C'est de cette huistre que sont produites les perles, & elle les garde avec le mesme soin qu'une mere cache son enfant. Ainsi lors qu'elle sentit le renard, elle se retira, comme évitant un ennemi : & le renard se sentant serré en

battit la terre à droit & à gauche, jusqu'à ce qu'il en fust estouffé, & qu'elle mourut aussi. L'Arabe trouva la perle, & Dieu voulut qu'il s'adressast au Marchand, ce qui luy fut une grande fortune.

Les Rois des Indes portent à leurs oreilles des pendants de pierres precieuses enchassées dans de l'or. Ils portent aussi des colliers d'un grand prix, ornez de pierres precieuses de diverses couleurs, & particulierement de vertes & de rouges; mais les perles sont ce qu'ils estiment davantage, & leur prix surpasse celuy de toutes les pierreries. Ils les mettent presentement dans leurs tresors, avec ce qu'ils ont de plus precieux. Les principaux de leur Cour, les grands Officiers & les Capitaines, portent aussi de semblables joyaux à leurs colliers. Ils sont couverts d'une demy-veste, & ils portent à leur main un parasol de plumes de Paon, pour se defendre du Soleil: & ils sont environnez de tous ceux de leur suite.

Rois des Indes portent des pendants d'oreilles.

Parmy les Indiens, il y en a qui ne mangent jamais deux dans un mesme plat, ny sur une mesme table, & qui croiroient ne le pouvoir faire sans commettre un grand peché. Lors qu'ils vien-

Indiens ne mangent pas avec les autres.

nent à Siraf, & qu'ils ſont invitez par les plus conſiderables Marchands , quand ils ſeroient cent perſonnes plus ou moins, il faut mettre devant chacun d'eux, un plat dans lequel on leur ſert ce qu'ils mangent, ſans avoir aucune communication avec les autres.

Affietes de feüilles de Cocos.

Les Rois & les perſonnes de grande qualité ſe font preparer tous les jours des tables, & des petits plats & des aſſiettes tiſſuës avec des feüilles de Cocos , ſur leſquelles ils mangent ce qui eſt preparé pour leur nourriture. A la fin du repas ils jettent la table, les plats & les aſſiettes dans l'eau avec les reſtes de leurs viandes. Ils recommencent ainſi à chaque repas à les preparer de nouveau.

On portoit autrefois aux Indes des *Dinars* appellez *Sindiat* ou pieces d'or du *Sind*, & le *Dinar* y paſſoit pour trois des noſtres , & meſme à un plus haut prix.

On y porte auſſi des Emeraudes qui viennent d'Egypte, & on les enchaſſe pour ſervir de bagues.

REMARQUES SUR LES PRINCIPAUX Endroits de ces Relations.

De la Mer de Herkend.

p. 14

IL paroist que l'Auteur veut parler des Maldives, qui separent, selon les Geographes Orientaux, la mer de *Delarovvi*, qui est la mer du Grand Golfe des Indes jusqu'au *Ras Cemoori*, où *Cap Comorin*, & celle de *Herkend*. Les Arabes & les autres Orientaux donnent des noms fort differents aux Mers, & ces noms n'ont aucun rapport avec ceux des autres Langues. Ils content ordinairement sept Mers, mais c'est plustost une maniere de parler proverbiale, qu'une division geographique. Ces mers, sans y comprendre l'Ocean qu'ils appellent *Bah-Mehit*: sont la mer de la Chine, la mer des Indes, celle de Perse, la mer de Kolzum ou mer Rouge ainsi appellée d'une Ville qu'on croit estre le *Clysma* des Anciens. La mer de *Roum* ou de *Grece*, qui est la mer Mediterranée. La mer dite *El-Cozar*, ou la mer *Caspienne*, & la mer de *Pont* ou le *Pont-Euxin*. Ces mers ont aussi d'autres noms. La mer des Indes est appellée trés souvent la mer Verte, celle de Perse est appellée, mer de Bassora, & outre ces noms il y en a de particuliers, de differents endroits de ces mers. Ainsi la mer de *H.rkend*, celle de *Delarovvi*, & la mer de *Zinge*, ou celle de la coste de *Barbarie*, la mer *tenebreuse*, qui estoit presque inconnuë aux Arabes, & qui est au delà de l'Isle Saint Laurent, ont diffe-

rents noms, à cause de la difference des costes qu'elles baignent, & qu'ils appellent aussi la mer salée.

Geogr. Ar. Cl. 1. p. 8. La mer de *Chelahet* dont nos Auteurs parlent, qui est separée par les Isles de *Ramni*, c'est à-dire, par une partie du continent des Indes, doit estre dans cette estenduë de mer, qui est depuis le Cap de *Rasalgate*, jusqu'au *Malabar*. Mais comme cette estenduë paroist fort grande, il semble qu'on donne plustost à croire que cette mer ne s'estend que depuis *Chelahet*, qui selon Abulfeda est une Ville du *Manibar* qui est la partie de la Peninsule des Indes en deça du Gange, & qui s'estend depuis *Gizerat*, ou *Guzarate* jusqu'à *Coulam*.

p. 1. *Dans ces mers il y a environ* 1900. *Isles*.

Les Arabes n'ont connu ces Isles que trés imparfaitement. Nos Auteurs en content plus de dix-neuf cent, & les plus exacts Voyageurs, & entre autres Pyrard, disent que ceux du païs en contoient plus de douze mille, & que le Roy des Maldives prenoit dans ses titres la qualité de Roy des douze mille Isles. Le Geographe de Nubie, les appelle *Robaiat* aussi-bien que nos Auteurs, quoyque le nom de *Maldive* paroisse plus conforme à la langue Indienne de Malabar, dans laquelle *Dive* signifie Isle, ainsi qu'on le peut remarquer dans *Serendib*, *Anchedive*, & plusieurs autres. Garcias de Orta sçavant Medecin Portugais dit qu'il faut escrire *Naledive*, ce qu'il dit signifie *quatre Isles*, ou plustot selon Barros
Dec. 3. l. 3. c. 7. *mille Isles*: si elles ne prennent pas mesme toutes le nom de la principale qui est *Malé*, où le Roy fait sa residence. Les anciens connoissoient trés peu ces Isles, & on ne sçait pas quand les

Arabes y sont entrez pour y establir le Mahometisme que les peuples professoient, lors que ces Isles furent découvertes par les Portugais. Barros tesmoigne que les Portugais de son temps, avoient couru jusqu'à trois cent lieuës de mer, le long de ces Isles, depuis celles de *Mamalle* More de Cananor qui estoit maistre des premieres, esloignées de quarante lieuës de la coste de Malabar à douze degrez ½ Nord. Que les dernieres qu'ils connoissoient, estoient celles de *Candu* & *Adu*, à 7. degrez Sud. Mais que dans des cartes marines des Mores, il avoit trouvé, que ces Isles, comme une bande longue estenduë le long de la coste des Indes, commençoient aux Basses de *Padua*, au Parage du Mont *Deli*, & qu'elles alloient presque toucher à la teste de l'Isle de *Java*, & a la coste de *Sunda*. Les cartes Portugaises & Hollandoises, qui mettent ces Isles d'*Adu* & de *Pandu*, un peu plus au Nord, ne marquent point les autres qui se devroient trouver aprés tant de voyages dans ces mers. Mais les Cartes faites par les Mores sont si peu exactes qu'il y a lieu de croire qu'ils ont estendu cette chaine d'Isles, plus loin qu'elles ne gissent veritablement. Car il est certain par les dernieres navigations, que ces Isles contiguës, dont selon Pyrard, se forme chaque Province, ou Groupe d'Isles, qu'il appelle *Atollons*, ne s'estend que jusques à la hauteur de cinq degrez Sud. Le Geographe Arabe avoit asseurément leu ce que nostre Auteur a escrit de ces Isles, dont il parle assez juste. Si ce n'est qu'il dit que la Capitale est *Anabona*, au lieu que selon le texte original qui *Clim.* 1. *p.* 8. est corrompu dans l'Edition Romaine, il faut dire que le Roy des Isles *Robihat*, qui est celuy

des Maldives, fait sa residence dans l'Isle de *Malay* qui est *Malé*, ce que ce Geographe a rapporté au Roy de l'Isle, ou Peninsule de *Comar*, qui fait la pointe, & la coste Orientale des Indes.

Il appelle aussi ces Isles *Robihat*, au lieu que nostre Auteur dit que ce nom comprend toutes les Isles, & mesme celle de *Ceylan* ou *Serendib*; & que dans le manuscrit sur lequel cette traduction a esté faite, on lit *Dobijat*. Dive signifie Isle en langue Indienne, ainsi que nous avons remarqué, & les Arabes l'escrivent *Dib*, comme il paroist par leur *Serendib* ou *Sielendiba*, ainsi qu'il est escrit dans le fragment de Cosmas Indopleustes.

Voyage de Thev. Nostre Auteur dit que ces Isles sont gouvernées par une Reine. Le Geographe de Nubie, dit qu'elles ont un Roy, mais que sa femme a une autorité absoluë, qu'elle juge les affaires de ses sujets, sans que le Roy puisse rien prononcer *Cl. p. 8.* contre les Arrests qu'elle a donnez ; & que la coustume du païs est d'obeïr aux femmes, en tout ce qu'elles ordonnent. L'Histoire de ces Isles est trop inconnuë pour pouvoir examiner le fondement de cette coustume, qui ne subsistoit plus lors que les Portugais en firent la decouverte. Peut estre que les Arabes qui s'establirent dans le païs, y introduisirent avec le Mahometisme, plusieurs de leurs coustumes, entre autres celle d'exclure les femmes de tous les emplois publics. Il se peut faire aussi que lors que les Arabes découvrirent ces Isles, quelque Reine gouvernoit durant la minorité de son fils, puisque cette coustume estoit establie dans toutes les Isles Moluques, & qu'elle estoit mesme en usage parmy les Mogols, dont l'Empire fut gouverné durant

la

la minorité de Gayuk Chan par Tourakia Catoun sa mere. Les premiers voyageurs ayant rapporté que les Isles estoient gouvernées par une Reine, persuaderent aisément aux autres, que c'estoit la forme ordinaire du Gouvernement, & comme les voyages vers ces Isles n'estoient pas d'abord frequents, ils furent long-temps à s'en detromper. Le Roy de Maroc parlant en 1685. des Anglois, disoit qu'ils n'estoient pas comparables aux autres nations, puis qu'ils obéïssoient à une femme, parce que ce Prince qui se piquoit de capacité, avoit leu dans ses histoires plusieurs choses de la Reine Elizabeth, sous le regne de laquelle les premiers Traitez de commerce avec le Royaume de Maroc, avoient esté faits en M. DLXXVII. par Edmond Hogan Ambassadeur de la Reine vers Muley Abdel-Melic Roy de Maroc.

Leb-Tarich.

Hacluyt. 1. *Ed.* p. 156.

Ce qui est rapporté de l'Ambre gris qui se trouve en quantité dans ces Isles, est confirmé par Garcias de Horta, Pyrard Barbosa, & la pluspart des autres voyageurs.

Hist. simpl. p. 5. p. 313. c.

Les Coquillages ont encore cours parmy les Maldivois, & en plusieurs endroits des Indes où ils servent de petite monnoye : & non seulement dans les Indes, mais dans la coste de Guinée & aux Royaumes de Benin & de Congo, ils ont cours dans le negoce. Barros en parle ainsi. *Ils ont une sorte de coquillage de la grandeur des coquilles de Limaçons, mais d'une autre forme, dont la coquille est dure, blanche, & luisante, parmy lesquels il s'en trouve de si bien lustrez & peints de diverses couleurs, qu'estant enchassez dans un cercle d'or, pour servir de boutons, ils paroissent estre d'émail. Plusieurs*

vaisseaux lestent de ces coquillages, pour les porter au Bengale & à Siam, où ils servent de monnoye ayant cours, comme parmy nous la petite monnoye de cuivre, pour acheter au marché. [a] Le mesme Auteur remarque la maniere de pescher ces coquilles qui est celle que rapporte nostre Auteur, & Pyrard confirme ce qu'il dit touchant les tresors, que les Princes du Païs font de ces coquillages.

P. 70. 1. Barb. *loc. cit.*

p. 3. *Dans la mesme mer tirant vers l'Isle de Serendib il y a plusieurs Isles, &c.*

Il seroit à souhaiter que nostre Auteur se fust un peu mieux expliqué en cet endroit & en plusieurs autres, qui regardent la position & le gisement des costes & des Isles de la mer des Indes, qu'il est trés difficile de reconnoistre dans une description si imparfaite. Il dit que dans la mer qui s'estend au de là des Maldives, il y a un grand nombre d'Isles & de peninsules, parce que les Arabes n'ont point de mot particulier pour signifier les dernieres. Ainsi ils appellent l'Espagne *Geziret-El-Andalous*, Isle d'Andalousie à cause qu'elle est entourée de la mer, par trois endroits. Ils ont donc appellé Isles ou Peninsules, cette grande estenduë de costes qui sont depuis le Cap de Comorin jusqu'à la Chine, où il semble qu'on doive placer tous ces peuples dont nous ne

[a] E assi tem hũa maneira de marisco tam meudo como caracões mas de outra feyção, & de hum osso duro, branco & lustroso, entre os quaës se achão algums tam pintados & lustrosos, que feytos em botões com hum erco de ouro, parem aliguma cousa esmaltada, dos quaës se carregao per lastro muytas naos para Bengala & onde servem de dinheyro, ao modo que entre nos serve a moeda meuda de cobre, pera comprar as cousas meudas de praça.

connoissons qu'une partie, & sous des noms entierement differents. Il se trouve dans ces païs-là tout ce que nos Auteurs & le Geographe Arabe de Nubie qui les a copiez, attribuent à ces grandes Isles, & qui ne peut convenir aux Isles de *Sumatra*, de *Java*, ny de *Borneo*, qui sont apparemment quelques-unes de celles qu'ils décrivent dans la suite.

Les Isles appellées *Ramni*, dans nos Auteurs, sont appellées ailleurs *Rani* ou *Rana*, qui est le nom que porte encore presentement un *Raja* ou Prince Idolâtre des Indes, qui pretend descendre du Roy Porus. Dans la Geographie Arabe cette Isle est appellée *Rami* comme dans la Bibliotheque Orientale de M. d'Herbelot.

Les Isles de *Negebalous*, ou *Legebalous*, (car ce mot s'escrit en ces deux manieres) sont apparemment les petites Isles de *Nicubar*, que les Vaisseaux touchent encore ordinairement pour faire la route des Indes.

Nos Auteurs remarquent que dans ces Isles il y a des peuples Barbares qui mangent de la chair humaine, & Teixeira le confirme adjoustant mesme une coustume plus barbare qui est de manger leurs parents, lors qu'ils sont vieux. Il place ces peuples entre les Isles de *Nicubar* & *Tanaçarim*. Cette coustume dure encore selon le tesmoignage de Navarrete. *Il est constant qu'ils mangent tout vifs, les Européens qu'ils peuvent attraper.* [a] *Geogr. Arab. Clim. 1. p. 8.* *p. 188.*

M. Polo remarque que ceux de l'Isle qu'il appelle *Angaman*, mangeoient tous ceux qu'ils pouvoient prendre. Teixeira, dit aussi que les Javans, cent ans avant qu'il escrivit, c'est-àdire, *l. 1. c. 18.*

[a] A los Europeos que cogen es constante que vivos se los van comiendo. Navar. p. 373.

il y a prés de deux cents ans, mangeoient encore de la chair humaine, & qu'ils n'ont quitté cette barbare coustume, que depuis qu'ils ont embrassé le Mahometisme. Les Pegüans, avoient la mesme coustume & vendoient de la chair humaine publiquement. La plusPart des Cafres de la coste de Barbarie, sont aussi Anthropophages & particulierement les *Zimbas*. Ces peuples barbares firent en M. DLXXXIX. une course dans tout l'interieur de l'Afrique au nombre de quatre-vingt mille, mangeant tous les hommes, & ils ruinerent ainsi plus de trois cent lieuës de païs. Les *Mumbos* & la plusPart des autres Cafres de l'Afrique, ont cette horrible coustume, & les Portugais de *Mosambique*; & des autres places voisines, tesmoignent qu'ils mangeoient les corps de tous ceux qui estoient executez à mort. [b] M. Polo outre les autres endroits des Indes & de la Chine, où il remarque des peuples Anthropophages, dit que dans le Royaume de *Felech*, qui est un des huit de la petite *Jave*, les peuples mangeoient aussi de la chair humaine, de mesme que ceux du Royaume de *Samara*, ceux de *Dragojan*, & ceux de la grande *Jave* selon Barthema, qui vendoient leurs parents âgez, à des hommes qui les achetoient pour les manger.

Joa. dos Santos *Hist. de Ethiopia Or. l.* 2. *p.* 69.

l. 3. *c.* 11. *c.* 13. 14.

l. 3. *c.* 29.

Le mesme M. Polo parlant des Astrologues où Magiciens du Grand Khan des Tartares, dit que quand un homme estoit condamné à mort, ils le prenoient, le cuisoient, & mangeoient sa chaire.

[b] Hanno costoro un bestiale & horribil costume: che quandolcuno per il dominio e giudicato a morte, lo tolgono, e cuocono & magiante lo. M. Polo, *l.* 1, *c.* 55.

Barbosa escrit presque la mesme chose de ceux de *Siam* & des *Celebes*, & il ajouste que lors p. 314. c. 319. t.
qu'on doit condamner quelque criminel à mort, ils le demandent au Roy pour le manger. Nicolo de Conti remarque aussi que les habitans de l'Isle d'*Andramania*, qui est celle d'*Andeman* & ceux de *Sumatra*, mangeoient de la chair humaine. Pigafetta tesmoigne que dans les Molu- p. 339. c.
ques, certains peuples velus, mangeoient le cœur des hommes qu'ils avoient tuez, avec du suc de p. 364. l.
Limon.

De l'Isle de Ceylan. p. 3.

Les Orientaux ne connoissent l'Isle de Ceylan, que sous le nom de *Serendib*, qui est assez *Voyage de*
conforme à celuy de Σιελενδίβα que luy donne Cos- Thev. t. 1.
mas Auteur de la Topographie Chrestienne. *Dive*, en langue Indienne, signifie *Isle*, & les Arabes qui n'ont pas d'*v* consonne, ont à la maniere des Grecs exprimé la derniere syllabe par un B. Ainsi tous les mots Indiens terminez en *V.* Barbosa.
Dive, signifient que le lieu qu'ils designent, est une p. 312. e. f.
Isle, ou une Peninsule : car la plusspart des Orientaux n'ont qu'un mesme mot pour signifier l'une & l'autre. De Ceylan les Arabes on fait *Seren*, parce que les deux lettres liquides *l* & *r*, se changent souvent l'une en l'autre. Arrien dit que vers l'Occident se trouve l'Isle apellée παλαισιμωνδου, & par les Anciens *Taprobane*, où il faut corriger son texte, νῆσος λεγομένη παλαὶ ταπροβάνη, παρὰ δὲ τοῖς ἀρχαίοις αὐτὴν Σιμονδου, par une faute des copistes ; qui de ΣΙΛΑΝΔΟΥ, en joignant λ & α, ont fait une M.

Le mesme Cosmas dit que c'est la *Taprobane* des anciens; qu'elle a environ neuf cent milles de

tour ; qu'elle estoit gouvernée par deux Rois, dont l'un estoit maistre des mines d'*Yacinthe*. Ce nom comprend diverses sortes de pierres de couleur que les Arabes appellent *Yacout* ; qu'il y avoit des Chrestiens de Perse establis, & qu'ils avoient un Prestre & un Diacre, & toute la Liturgie Ecclesiastique ; que les Rois & la pluspart des habitans estoient estrangers ; qu'il y venoit des marchandises de toutes parts, & mesme de la Chine à cause que l'Isle est située au milieu de la route des Indes ; qu'elle est à cinq journées de distance du continent des Indes, & que la principale eschelle s'appelloit *Marallo* ; qu'on y trouve des κοχλίας, c'est à dire, des huistres de perles, en quoy son tesmoignage est confirmé par nostre Auteur.

Pas d'Adam. Ce que les Arabes rapportent de ce vestige sur le haut d'une montagne, qu'on dit estre *le pas d'Adam*, est rapporté par la pluspart des Auteurs Arabes, qui sont trés curieux de pareilles fables: & confirmé par la tradition du païs, conservée jusqu'à nostre temps. Robert Knox Anglois, qui a demeuré vingt ans dans cette Isle, & qui en a publié une ample relation en 1681. en parle de
» cette maniere. Au Sud de *Conde-Uda*, il y a
» une montagne qu'on suppose estre la plus haute
» de cette Isle, qui s'appelle *Hamalell* en langue des
» *Chingulas*, mais que les Portugais & les autres
» nations d'Europe, appellent *Pic d'Adam*. Elle est
» fort escarpée en forme de pain de sucre, & sur
» le sommet il y a une pierre plate, sur laquelle on
» voit imprimée la figure d'un pied d'homme,
» mais plus grande que le naturel, estant d'environ
» deux pieds de long. Les peuples de cette Isle
» comptent parmy les œuvres meritoires d'aller

visiter cette trace, & de se prosterner devant; & " generalement vers le commencement de leur " nouvelle année qui est dans le mois de Mars, les " hommes, les femmes, les enfans, vont à cette " grande & haute montagne, pour y faire leurs de- " votions. "

Ludovic. Barthema. *l.* 3. c. 3. 4.

L'opinion commune est que les Chinois ont peuplé une partie de cette Isle, & que le nom de *Chingulas* ou *Chingalas* vient d'une colonie Chinoise establie à la Pointe de *Gale*, par quelques Chinois qui y furent portez par la tempeste.

Mart. *Hist.* 236. Teixeira. *l.* 1. *p.* 184. *V. M. P. l.* 3. *c.* 19. & 23.

Le P. Martini la confirme, en disant que *Cingala* signifie *Sinarum Syrtes*, à cause qu'il y perit une flote, qu'un Empereur de la Chine y envoyoit pour s'en rendre maistre, & que *Ceïlan* ou *Sinlan*, signifie les Chinois. Il dit en un autre endroit que les Chingales sont beaucoup plus braves que les autres natifs du païs. Mais, comme remarque fort bien Navarrette, cette preuve est entierement contraire à son intention, puisqu'ils ne pouvoient pas ce semble heriter des Chinois, une valeur qu'ils n'ont point.

Quelques Auteurs ont pretendu que *Ceïlan* n'estoit pas la Taprobane, mais qu'elle devoit estre *Sumatra*. C'est l'opinion d'André Corsali; de Maximilien Transylvain, de Barthema, de Gaspar Barreyros, de Pigaffetta, & de quelques autres.

p. 180. *p.* 348. *p.* 184. *p.* 356. *p.* 372.

Vaisseaux bastis aux Indes.

Cette mesme forme de Vaisseaux est exactement decrite par Marco Polo, sous le nom des vaisseaux d'*Ormuz*, parce qu'alors tout le commerce de *Siraf*, qui estoit d'abord passé à l'Isle de *Kis*, estoit ensuite venu à *Ormuz*. *Les navires d'Ormuz sont trés mauvais & dangereux* :

p. 12. *l.* 1. *c.* 16. *p.* 2.

c'est pourquoy les marchands y courent souvent beaucoup de risque. C'est qu'ils ne joignent pas les bordages avec des clouds, parce que le bois qu'ils employent est dur, & fragile comme des vases de terre, & que lors qu'on y enfonce un cloud, il se rebrousse & se rompt. Mais ils percent les planches le plus legerement qu'il leur est possible, avec des vilebrequins dans les extremitez, puis ils y enfoncent des chevilles de bois, avec lesquelles ils les joignent. Ensuite ils les lient, ou plustost ils les cousent, avec un gros fil tiré de l'escorce des noix des Indes ou de Cocos, qui sont fort grandes, & qui ont au dessus des fils comme du crin de cheval. On les met dans l'eau, & quand la substance en est pourrie, ces fils restent nets, & on en fait des cordages, avec lesquels ils lient leurs navires, & qui durent long-temps dans l'eau. Ils ne se servent point de goudron, pour empescher que leurs navires ne se pourrissent, mais ils se servent d'huile de poisson, meslée avec de l'estoupe.[c]

[c] Le navi d'Ormuz sono pessime & pericolose, onde li mercanti spesse volte in quelle pericolano: & la causa e questa, per che non si ficcano con chiodi per esser il legno col quale si fabricano duro, & di materia fragile a modo di vaso di terra, & subito che si ficca il chiodo, si ribatte in se medesimo, & quasi si rompe. Ma le tavole si foranno con trivelle di ferro piu leggiermente che possono nell' estremita, & doppo vi si mettono alcune chiavi di legno, con le quali si serrano: dopo le legano, o vero cuciono con un filo grosso, che si cava di sopra il scorzo delle noci d'India, le quali sono grandi: & sopra vi sono fili, como sete di cavallo, li quali posti in aqua com e putre fatta la sostanza rimangono mondi, & se ne fanno corde, con le quali legano le navi, & durano longamente in aqua: alle qual navi non si pone pesce per diffea della putrefattione, ma s'ungono con olio fatto di grasso de pesci, & calcasi la stoppa.

Presque tous les Auteurs modernes qui ont parlé des Maldives, & de l'arbre du Cocos, rapportent ce que dit cet ancien voyageur touchant la construction de ces bastiments Indiens, adjoustant, comme une circonstance remarquable, que ce seul arbre fournit de quoy bastir un vaisseau, & le charger. Les grosses planches du tronc servent à en faire le corps, & les mastures. Avec le brou de la noix de Cocos, on file des cordages & des voiles: on le calfate avec la grosse estoupe, & l'huile qui se tire de l'arbre. On le charge de noix vertes & seiches; de la liqueur qu'on en tire, qui est trés douce estant fraischement tirée, & qui se tourne en vinaigre, & dont on fait une espece de cresme, de confitures, de beurre, & d'huile, trés salutaire pour les playes.

Isle inconnuë, où il y a des mines d'argent. p. 6.

Il est difficile de reconnoistre parmy un si grand nombre d'Isles qui sont dans la mer des Indes, jusqu'aux costes de la Chine, quelle peut estre celle dont parle nostre Auteur. Il semble mesme que de son temps la route de cette Isle estoit perduë, & que le seul hazard y porta les vaisseaux qui y aborderent. On trouve des mines d'argent dans la pluspart de ces Isles, ainsi que remarquent les voyageurs.

Nuée blanche où Trombe. p. 7.

Cette nuée blanche qui fait un effet si extraordinaire, est decrite fort exactement dans le 2e. Volume de M. Thevenot le jeune. On les appelle ordinairement Trombes. Le Geographe Arabe en parle presque en mesmes termes. Cette

sorte de tourbillon ne court pas seulement dans la mer des Indes, mais aussi dans celle de Perse. James Lancaster en observa une dans le detroit de Malaca sur la route d'Achem, avec ce bouillonnement de vagues qui est decrit par nos Auteurs.

Purchas t. 1. p. 159.

Ib.

Toufan, ou tourbillons de vent.

Nos Auteurs remarquent que la coste de la Chine est sujette à de grandes tourmentes, & particulierement à ces coups de vent qu'ils appellent *Toufan* en leur langue, du mot Grec τύφων, qui signifie presque la mesme chose. Les Portugais & les Castillans ont pris des Arabes le mot de *Tufaon*, ou *Tufon*, & sur la coste de la Chine il vient particulierement de l'Est, & commence au mois d'Aoust. Navarrette se trompe lors qu'il en tire l'etymologie de la langue Chinoise, dans laquelle il dit que *Tung fung*, signifie le vent Oriental. Les Indiens de Manille l'appellent *Bagio*. Ses effets sont aussi violents que ceux des ouragans, dans les Isles d'Amerique. Ces typhons sont fort dangereux sur la route des Indes à la Chine, & on en trouve un trés grand nombre d'exemples dans les relations des navigations les plus fameuses de ces derniers siecles. Quoy que ce mot soit originairement Grec, & qu'il signifie plustost une tempeste meslée de tonnerre que le *Toufan*, ou *Ouragan*, qui fait que le vent fait quelquefois en six heures le tour du compas; les Arabes le derivent d'un mot qui signifie *tourner*, le croyant original en leur langue, de mesme que Navarrette a cru que l'etymologie devoit estre prise de la langue Chinoise. Varen dit que les Arabes l'appellent *Oli-*

p. 423.

fant, il a voulu dire *Altoufan*. Il le decrit fort exactement dans la Geographie generale. *l. 1. p. 283. Ed. 2.*

Il paroist comme des estincelles de feu. *Ib.*

Cela est observé par le P. Martini qui l'a remarqué dans les costes de la Chine. Jean Davis Anglois observa le mesme phenomene en 1604 à 7. d. Sud, vers l'Isle de Fernand de Noronha, & il dit que cette lumiere estoit si grande, qu'on y pouvoit aisement lire. Purch. 1. p. 132.

Isle où on ne void point de femmes. p. 12.

Cette Isle est apparemment celle dont parle Marco Polo en ces termes. [d] *Au de-là de Chesmacoran, à cinq cent milles en haute mer, tirant vers le Midy; il y a deux Isles, l'une masculine, l'autre feminine, à trente milles l'une de l'autre. Dans l'une, les hommes demeurent sans qu'il y ait de femmes, & elle s'appelle l'Isle masculine:*

[d] Oltre di Chesmacoran a 500. miglia in alto mare verso mezzo di, vi sono due Isole, l' una vicina all' altra 30. miglia. Et in una dimorano gli huomini senza femine, & si chiama l'Isola Mascolina: nell'altra stanno le femine senza huomini, & si chiama Isola feminina. Quelli che habitano in dette due Isole, sono una cosa medesima, & sono Christiani battezzatti. Gli huomini vanno all Isola delle femine & dimorano con quelle tre meti continui, cioe Marzo, Aprile & Maggio: & ciascuno habita in casa, con la sua moglie, & doppo ritorna all Isola Mascolina, dove dimorano tutto il resto dell' anno, facendo le loro arti senza femina alcuna. Le femine tengono suoi figlioli sino a dodici anni, & doppo li mandano alli loro padri. Se ella e femina, la tengono fin che ella e da marito & poi la maritano negli huomini della Isola. E par che quel aere non patisca che gli huomini continuino a stare appresso le femine, perche moririano. Hanno il loro vescovo qual e sottoposto a quello del Isola di Socotra.

dans l'autre qui s'appelle l'Isle feminine, les femmes demeurent sans hommes. Les habitans de ces deux Isles, sont le mesme peuple, & ils sont Chrestiens baptisez. Les hommes vont à l'Isle des femmes, & demeurent avec elles trois mois de suite, c'est.à.dire, Mars, Avril & May, chacun dans sa maison avec sa femme, puis ils retournent à l'Isle masculine, où ils demeurent le reste de l'année sans aucune femme, exerçant leurs arts. Les femmes gardent leurs enfans masles jusqu'à l'âge de douze ans, & ensuite ils les envoyent à leurs peres. Si c'est une fille, elles la gardent jusqu'à ce qu'elle soit a marier, & alors on la marie aux hommes de l'autre Isle. Il semble que l'air du pays ne permet pas aux hommes de demeurer tousjours auprés de leurs femmes, parce qu'ils mourroient: Ils ont un Evesque, qui est soumis à celuy de Socotra.

Nicolo de Conti dit qu'ils sont obligez de se retirer aprés trois mois de sejour, puisqu'autrement ils mourroient à cause de la mauvaise disposition du climat. On ne peut rien dire de ces Isles, puisqu'il est difficile de les connoistre par une description si imparfaite. Mais ce que dit Marco Polo ne peut estre veritable à l'esgard du temps que les hommes passent à l'Isle des femmes. Car estant Chrestiens, selon la discipline qui subsiste encore dans toutes les Eglises de Levant, ils estoient obligez de ne pas approcher de leurs femmes durant le Caresme, qu'ils celebrent presque en mesme temps que nous. De plus il est assez difficile de comprendre comment les femmes demeuroient dans une Isle sans avoir aucun culte exterieur, qui ne pouvoit estre exercé sans la presence des Ecclesiastiques,

qui pouvoient neantmoins y passer dans le temps marqué par M. Polo dans lequel on celebre la feste de Pasques.

Route de la Navigation de la Chine.

Il est trés-difficile d'expliquer exactement la route de la Navigation des Arabes à la Chine, rapportée par nos Auteurs, tant à cause que plusieurs des Villes dont ils parlent ont esté destruites : que parce que les Anciens qui ne navigeoient pas ordinairement par hauteurs, tenoient une route differente, de celle qui est presentement frequentée par nos Pilotes. *p. 10.*

Les Chinois venoient jusqu'à Siraf, & ils ne se hazardoient pas plus avant à cause des tempestes, & de la grosse mer, que leurs vaisseaux ne pouvoient pas soustenir. Ils ne passoient donc pas jusqu'à l'Isle de Saint Laurent, comme a pretendu le P. Martini, sur ce que dans la *Hist.l.6.p.237.* Baye de sainte Claire, il y a des peuples qui ressemblent assez aux Chinois, & qui ont une Langue semblable. Il n'en donne aucune preuve que le tesmoignage de quelques Matelots. Mais quand cela seroit, ces Chinois peuvent y avoir esté jettez par les tempestes, & s'y estre establis faute de moyens, pour retourner en leur païs. Il s'ensuit aussi que Navarrette s'est trompé lors qu'il a assuré que le Destroit de Singapura estoit le terme de leur navigation.

Siraf estoit autrefois une ville maritime dans Abulf. *n.* 319. le Golfe de Perse esloignée de 60. lieuës de Chiraz, selon Abulfeda, ou de 63. selon Ebn-Haukel. Ils luy donnent 78. ou 79. degrez 30. ó de longitude, & 26. 40. ó ou 29. 30. de latitude. Ils disent que cette Isle estoit fameuse

pour son commerce, mais que les terres des environs n'estoient pas cultivées à cause de leur sterilité, & qu'il n'y avoit ny arbres ny jardins. Que la chaleur y estoit excessive : que la ville estoit bien bastie, & que les particuliers y estoient si riches que quelques-uns avoient despensé jusqu'à trente mille Dinars qui font quinze mille pistoles de nostre monnoye, au bastiment & à l'embellissement de leurs maisons : & enfin que la plusspart estoient basties de bois qu'on y apportoit du païs des Francs, ou de l'Europe. Le Geographe Arabe parle aussi de cette Ville en plusieurs endroits, dans la description du troisiéme Climat aussi-bien que la plusspart des autres Geographes. Le commerce y florissoit encore du temps d'Abulfeda, c'est-à-dire, au commencement du quatorziéme Siécle; mais lors qu'il commença à s'establir dans l'Isle de Kis-ben-Omira, celuy de Siraf fut bien-tost ruiné, & mesme il n'y demeura pas fort long-temps, estant entierement passé à Ormuz.

p. 6.

Gol. in Alfrag. p. 117.

Tous les vaisseaux Arabes abordoient à Siraf, & s'y rendoient particulierement de *Bassara*, qui estoit la principale eschelle où se rendoient les Negocians de la Mer Rouge, d'Egypte, & mesme de la coste d'Ethiopie. Les Chinois & les Marchands des Indes y apportoient toute sorte de marchandises tirées des Indes, de la Terre-Ferme, & de toutes les Isles qui alors estoient connuës.

Ils faisoient voile de Siraf à Mascate, qui est dans le païs de *Homan*. C'est celuy que Ptolomée appelle *Omanum Emporium*, & Arrien *Omana*. La ville s'est aussi appellée *Sohar* ou *Sohar-Oman*. Cette route est assez dangereuse à

Periplus.

cause des Rochers, des Islets, & des basses en plusieurs endroits qui en rendent la navigation perilleuse. On ne peut marquer les lieux que nos Arabes designent, puis qu'ils n'en donnent pas les positions. Mais il semble que *Caucammeli* ou *Caucam* doit estre *Cochim*, où il estoit aisé d'aller en un mois de navigation vent arriere, à cause des Moussons qui sont fort reglées. D'abord aprés *Cochim* on trouve la mer que les Arabes appellent de *Herkend*, & en rangeant la coste ils, alloient d'abord à *Cala*, ou *Calabar*, qui sont la mesme chose. Un Auteur Persien anonyme dont il y a un abregé de Geographie dans la Bibliotheque du Roy, dit que cette Ville est en partie habitée par les Musulmans, & qu'il y a des arbres qui portent le Camfre, ce qui se peut confirmer par le tesmoignage de Serapion en lisant *Cala* au lieu de *Calca*. c. 144.

Nostre Auteur dit que *Cala* ou *Calabar* est esloigné de *Kaucam* d'environ un mois de navigation, mais cela ne donne pas beaucoup de lumiere pour en descouvrir la position. Il semble qu'Abuzeid Auteur de la seconde Relation a mieux expliqué la chose en disant, que l'Isle de *Cala* est au milieu de la route, entre la Chine & le païs des Arabes, & qu'elle a 80. lieuës de tour. Ainsi elle comprend, selon sa pensée, une estenduë de païs sous une Capitale de mesme nom, qui doit avoir esté vers la pointe du Malabar.

De *Cala* en dix jours ils navigeoient jusqu'à un lieu appellé *Betouma* : *Beït-Touma* en Syriaque, signifie la maison, ou l'Eglise de saint Thomas, qui est sur la mesme route, & qui

ne peut pas estre fort esloignée de *Cala*, ou *Calabar*. Les Anciens devoient y toucher, parce qu'ils dressoient leur route entre la coste & l'Isle de *Ceylan*, au lieu que presentement, les vaisseaux se mettant Nord & Sud de la pointe de *Galle* de l'Isle de *Ceylan*, cinglent vers les Isles de *Nicubar*, qui doivent estre celles de *Negebalous*, ce nom estant apparemment egalement corrompu par les Arabes & par les Européens. Elles sont par les huit degrez Nord, & par consequent au delà de *Cala* & de *Betouma*, & ainsi il y a quelque transposition dans la description de cette route, où elles sont nommées avant *Betouma* & *Katrenge*, ou *Kenerag*, ainsi que l'escrit le Juif Benjamin.

J. Davis Purch. *t.* I. *p.* 133.

Il est difficile de dire quelle pouvoit estre cette derniere place, si ce n'est *Chitran*, qui est marqué dans les Cartes : aussi-bien que de trouver la position de celle de *Senef* ou *Senf*, quoique le bois aromatique qui en vient soit depuis plusieurs siecles fort connu dans tout l'Orient. Serapion qui en parle, quoy qu'on ne puisse le reconnoistre dans la version où on lit *Seifi*, au lieu de *Senefi*, nous donne quelque lumiere de la situation de ce lieu, en disant qu'il n'est qu'à trois lieuës du Cap Comorin ou *Ras Comri*, où on trouve aussi de ce bois d'Aloës, mais moins exquis. Il ne peut neantmoins s'accorder avec nostre Auteur qui le met à une distance beaucoup plus grande.

Clim. I. *p.* 10

La Geographie Arabe imprimée à Rome, ne peut donner aucun esclaircissement sur ces difficultez, parce que le texte en doit estre fort corrompu, puis qu'il fait un Continent different de *Malaï* qui doit estre la pointe du *Malabar*,

bar, & de Senef, & que selon toute apparence il faut dire *Kaukam-meli* ou *Melai*, au lieu de *Malaï*.

Le mesme Auteur dit que de *Senef* on passe à *Senderfoulat*, ou, comme porte l'Arabe imprimé à Rome *Sendifoulat*. Le mot de *Pulo* entre frequemment dans la composition des noms de la Langue Malaye, pour signifier une Isle. Il y en a un trés-grand nombre dans la mer qui s'estend depuis le Golfe de Bengale, jusqu'à la Chine. *Foulat* est donc le *Pulo* des Malais, & ainsi *Sender-foulat* pourroit estre *Pulo-Candor* qui est plus proche de la Chine, & qui peut par cette raison, estre le lieu où les Arabes dressoient leur course pour entrer dans la mer de la Chine. Comme leur navigation se faisoit terre à terre, plustost que par hauteurs, & que leurs vaisseaux estoient fort legers, ils pouvoient plus aisément passer le destroit de *Singapura*, en rangeant presque tousjours la coste. Ainsi ils s'alloient mettre entre cette chaisne d'Islets & de basses, qui sont depuis la coste de *Camboya*, jusqu'à l'entrée de la riviere de *Canton*, & il ne faut pas s'estonner, qu'ils fussent cinq ou six semaines à faire cette navigation.

Il est fort difficile d'en entendre tout le detail sur des Memoires si defectueux, & la plus grande recherche qu'on pourroit faire pour esclaircir ce qu'en disent nos Auteurs, ne pourroit servir qu'à satisfaire la curiosité, sans aucune utilité, puisque nos Pilotes sçavent mieux presentement cette route, que les plus grands Navigateurs de l'Antiquité.

Il faut que la mer de *Singi* soit vers le Golfe

de Cochinchine. Ce n'est pas le veritable nom du païs, ainsi que l'ont remarqué plusieurs Auteurs, mais *Caochi* : encore mesme c'est celuy que luy donnent les Chinöis, & ainsi la diversité du nom Arabe peut estre fondée sur quelque ancien nom du païs, qui ne nous est pas connu.

P. 13. *A un lieu appellé Betouma.*

Betouma est un mot Syriaque composé, dont la veritable orthographe est, *Beït-Touma*, ce qui signifie en Arabe & en Syriaque, *Maison* ou *Eglise de saint Thomas.* De mesme les Syriens ont appellé *Bagarmé*, ou *Beit-Garmé* la ville de Martyropolis : *Bazabdi*, ou *Bizabda*, comme l'escrit Ammian Marcellin, la ville que les Arabes & Syriens ont appellée *Beit-Zabdi*, & d'autres semblables. Selon la route, quoy que trés-obscure, que donne nostre Auteur, si on establit *Kaukam* ou *Conkan*, comme l'escrivent les Portugais, vers le Golfe de Cambaye, & qu'on suppose que la navigation se fist terre à terre, comme on ne peut pas en douter : on ne doit pas s'estonner que delà jusqu'à *Betouma* les Arabes ayent compté plus d'un mois de navigation. *Calabar*, *Senef*, *Kadrenge* ou *Chitran*, sont autour de San *Thomé* : & ainsi il ne semble pas qu'on puisse douter, que *Betouma* ne soit *San Thomé.* Marco Polo & presque tous les anciens Auteurs de Voyages, tesmoignent que selon la tradition du païs, la sepulture de saint Thomas estoit en ce mesme endroit, ce qui est
P. 146. 312. confirmé par Jean de Empoli, Barbosa, Cor-
315. sali & presque tous les autres premiers Voyageurs. Cette tradition se trouve conservée dans

les Eglises Nestoriennes, & un de leurs plus fameux Auteurs, aprés avoir rapporté sommairement la predication de saint Thomas, dit que son tombeau a esté trouvé sur le bord de la mer, dans un village connu par la memoire de son martyre. On peut adjouter à cette tradition, celle des Eglises de Malabar, & de la plus-part des autres Eglises Syriennes, qui croyent toutes que saint Thomas est entré dans les Indes, & que son corps y a esté enterré. Mais cette question sera traitée ailleurs plus amplement, dans les Dissertations sur les Eglises Nestoriennes. *Amrou Hist. Ar. Ms. des Nestoriens.*

Poisson volant.

Il s'appelle *Hoangcioqu*, selon le Pere Martini, qui dit que c'est un poisson jaune, ou plustost un oiseau: car durant l'esté il vole sur les montagnes, & quand l'Automne est passé, il se jette dans la mer & devient un poisson fort delicat. Il parle d'une autre sorte d'animal qui se trouve dans la mer de Canton, qui a la teste d'un oyseau, & la queuë de poisson. *P. 15. Atlas Sin. p. 171. P. 173.*

Cancres petrifiez. *P. 15.*

Le mesme Auteur les descrit au mesme lieu, en ces termes. Il y a de certains Cancres de mer qu'on prend vifs dans l'eau entre Quantung & l'Isle de Hainan, qui ne different presque point des Cancres ordinaires, si ce n'est que tout aussi-tost qu'on les tire de l'eau, & qu'ils sentent l'air, ils s'endurcissent comme les pierres les plus dures, conservant leur premiere forme de Cancres. Les Portugais s'en servent contre les fievres chaudes. Il y en a de cette mesme espece, dans un certain lac de l'Isle de Hainan.

P. 16. *Montagne de feu ou Volcan.*

Il y a un Volcan fameux dans la grande Java prés de la ville de Panaoura, qui jetta une prodigieuse quantité de flammes, de pierres, & de cendres en 1586. un autre dans l'Isle de Banda, un autre dans l'Isle de Sumatra : & en quelques Isles des Moluques, il y en a de semblables, particulierement celuy de Ternate qui est dans une montagne, du sommet de laquelle il sort du feu, & quantité de sources d'eau vive. *Nucopora* petite Isle, qui est quelqu'une de celles de *Nicubar*, ou quelque autre auprés de la Jave, à selon Barbosa, une semblable montagne dont le sommet jette du feu.

Varen Geog. p. 94. & s.

Argentola. hist. de Moluc. Barbosa. p. 319.

P. 9. *Il y a un Cadi Mahometan establi à Cansu*, &c.

Ce fait singulier ne se trouve dans aucun Auteur plus ancien, & il prouve que les Mahometans vinrent d'abord à la Chine par mer, estant attirez par les avantages du commerce. Ce Musulman establi comme Juge ou *Cadi* des Marchands, faisoit les fonctions de Consul. Ensuite il s'establit comme Juge de tous les Mahometans, & mesme il faisoit les fonctions spirituelles, en presidant à leurs assemblées de Religion. L'Auteur remarque comme une chose extraordinaire que les Marchands qui venoient d'Irac, ne trouvoient pas mauvais qu'il fist ces fonctions. La raison est qu'elles appartenoient à un homme de Loy, & qu'un Marchand ne pouvoit pas de droit les exercer, encore moins juger des affaires entre les sujets du Calife, sans estre autorisé de sa part.

Emir Cond. La Predication ou *Coibet*, estoit un discours

par lequel les *Imams*, ou Recteurs des Mosquées commençoient ordinairement leurs prieres du Vendredy. Ce discours contenoit des loüanges de Dieu & de Mahomet tournées en differentes manieres, selon le temps & l'estat des affaires: & les *Imams* affectoient d'y faire paroistre leur eloquence, particulierement lors que les Musulmans avoient remporté quelque avantage sur les Chrestiens. Ils finissoient par une priere pour le Calife, depuis qu'il avoit cessé de faire luy-mesme cette fonction, & elle estoit comme un hommage public qu'on luy rendoit. C'est cette ceremonie dont il est si souvent parlé dans l'histoire Saracenique, & dans tous les autres Auteurs Orientaux. Celuy au nom duquel se faisoit la *Cotbet*, estoit par là reconnu souverain. C'est pourquoy les Princes de la maison de Boüia, les Seljukides, & les autres de differentes familles, qui se revolterent contre les Califes, leur conservoient cet honneur de la Mosquée: au lieu que les Fatimides qui prirent le nom de Califes en Afrique & en Egypte, firent faire la *Cotbet* à leur nom, sans aucune mention des Califes de Bagdad, & en cela ils se declaroient heretiques. Dans la decadence du Califat de Bagdad, il ne resta plus aucune puissance aux Califes, & cet honneur de la Mosquée, le droit des investitures, & celuy de battre monnoye à leur coin, estoient les seules marques de souveraineté, qu'ils conserverent. Les enfans de Boüia qui s'emparerent de toute l'Asie soumise aux Califes, firent tousjours faire la *Cotbet* en cette maniere. Le *Catib*, ou Predicateur, aprés avoir loüé Dieu & Mahomet, parloit premierement du Calife, ensuite du Sultan; de mesme

Hist. de Hali Ms. Pers.

la monnoye eſtoit marquée d'un coſté, du nom du Calife, & au revers du nom du Sultan. Les Seljukides en uſoient de la meſme maniere. Mais dans leur Empire, qui s'eſtendoit depuis Caſchgar, juſqu'en Egypte, & preſque aux portes de Conſtantinople, comme il y avoit pluſieurs Princes tributaires dans ces Principautez, on faiſoit d'abord mention du Calife par religion, du Sultan par devoir, en reconnoiſſance de ſa ſouveraineté, & enſuite du Prince, qui par là reconnoiſſoit le Calife comme ſon Superieur en matiere de Religion, & le Sultan, comme ſon Souverain. La devotion des Princes Mahometans attachez à la ſecte des Califes *Sunnis*, ou Orthodoxes à leur maniere, conſiſtoit à leur faire rendre cet honneur. Ainſi Nouraddin Sultan de Syrie, fit reſtablir la *Cotbet* au nom des Califes, dans tous les païs de ſon obéïſſance & meſme dans l'Egypte, auſſi-toſt que Saladin qui eſtoit General de ſes Armées, ſe fuſt rendu maiſtre du Caire. Leur exemple fut ſuivi par tous les Princes Mahometans qui s'eſtablirent en Meſopotamie, en Syrie, & en Egypte, juſqu'au temps des Mamelucs Turcs, qui devinrent Sultans d'Egypte, l'an DCXLVIII. de l'Hegire M. CCL. de J. C. aprés la mort de *Moadzam-Turan-Chah* dernier Sultan de la famille des Youbides ſucceſſeurs de Saladin, qui fut tué par les ſiens, durant la priſon de Saint Loüis.

Abulfeda. Ebn-Chukna. Makrizii, Hiſt. d'Egypte.

Les Tartares qui ſous le regne d'Holakou-Khan; conquirent tout l'Orient juſqu'aux frontieres d'Egypte, & qui firent perir le Calife Moſtaſem dernier des Abbaſſides en faiſant paſſer ſur luy toute leur armée, aprés l'avoir enfermé dans un ſac, detruiſirent le Califat. Les Maho-

metans demeurerent ainsi sans Calife, & la *Cotbet* fut interrompuë durant prés de quatre ans, au bout desquels le Sultan *Bibars-Bondocdari*, quatriesme des Mamelucs Turcs, revestit de cette dignité un inconnu qui pretendoit estre de la famille d'Abbas, l'an DCLIX. de l'Hegire M. CCLIX. de J. C. Mais ce nouveau Calife, auquel Bibars avoit donné une petite Armée, voulant chasser les Tartares de Bagdad, fut tué cinq mois aprés, avec tous les siens. Bibars en establit un autre nommé *Hakem*, que les peuples appelloient par raillerie le *Calife noir*, & il le tint enfermé dans un Palais, sans aucune liberté, luy faisant rendre neantmoins tous les honneurs du Califat, & particulierement celuy de la *Cotbet*, ou predication, qui se faisoit à son nom dans la Mosquée. Les Mamelucs Turcs & Circassiens conserverent cette coustume, & les Princes qui leur estoient soumis faisoient aussi faire la *Cotbet*, en reconnoissance du Pontificat & de la souveraineté imaginaire de ce Calife, ce qui dura jusqu'à la defaite & la mort de Tumambey, vingt-troisiesme & dernier Sultan Circassien, qui fust pendu en M. DXV. par ordre de Selim Empereur des Turcs. Ainsi aprés l'extinction du Califat, auquel la dignité de Mufti n'a pas de rapport, la ceremonie de la *Cotbet*, quoy qu'aussi ancienne que le Mahometisme, fut entierement supprimée.

L'Origine de cette ceremonie est telle. Mahomet comme Prophete & Chef de sa Religion parloit aux peuples les jours d'assemblée, & pour estre plus facilement entendu, il montoit sur une estrade elevée de quelques degrez. Son discours commençoit par les loüanges de Dieu, & *Elmac. Emir Cond. &c.*

il s'estendoit particulierement sur les graces que les Mahometans estoient obligez de luy rendre, lors qu'ils avoient remporté quelque avantage sur leurs ennemis. Ensuite il proposoit les affaires qui devoient estre mises en deliberation. Les Califes *Rachedis*, comme on appelle ceux qui luy succederent, jusqu'à l'establissement de la famille *d'Ommia*, continuerent de faire eux-mesmes cette fonction, & ils y adjousterent les loüanges de Mahomet. Ils proposoient en mesmes temps les affaires importantes aux peuples, parce que dans le commencement du Mahometisme le gouvernement n'estoit pas monarchique mais les Tribus des Arabes, ceux de Medine, de la Meque, de Bassora & quelques autres avoient part aux affaires, qui aprés les prieres publiques, estoient decidées ensuite de la proposition faite par les Califes.

Les premiers, & particulierement Hali, qui estoit fort eloquent en sa langue, affectoient d'enrichir ces discours de plusieurs traits d'eloquence & de poësie, ce qui donna l'origine à la coustume de les faire dans le style le plus poli, & de les mesler de vers & de prose. Il s'en trouve plusieurs exemples dans les anciennes histoires, & particulierement dans l'histoire d'Emir Cond. Les Califes en des occasions importantes pour exciter le peuple par le souvenir de leur Prophete, se revestoient quelquefois de sa robe blanche, en faisant la *Cotbet*, ce qui donna lieu dans la suite, à la coustume de prendre un habillement particulier, & à l'exemple de Mahomet, le Calife montoit à une espece de tribune appellée *Manbar*. Peu de temps aprés, l'Empire des Mahometans s'estant fort estendu, les Califes

qui avoient changé la premiere forme du gouvernement, abandonnerent l'ancienne coustume, & alors la *Cotbet* commença à se faire à leur nom, par des *Muftis*, des *Mullas* & d'autres officiers des Mosquées. On adjouta aux loüanges de Dieu, & aux eloges de Mahomet, celuy du Calife; & lors qu'elle se faisoit pour la premiere fois à l'avenement d'un nouveau Calife, le peuple levoit les mains & les mettoit l'une sur l'autre, ce qui tenoit lieu de serment de fidelité : leur main gauche representant celle du Calife, & en y touchant de la droite, ils representoient leur ancienne maniere de prester serment.

Les Abbassides ayant depoüillé les enfans *d'Ommia* prirent des vestes noires, & ainsi lors qu'ils parloient aux peuples, ils parurent vestus de noir. Ceux qui firent la *Cotbet* à leur nom, monterent à la tribune ou *Manbar*, vestus de vestes noires, & ainsi s'establit la coustume, que les *Catibs* prenoient des vestes de cette couleur, dans tous les lieux où les Abbassides estoient reconnus souverains dans le temporel, ou dans le spirituel. Le *Manbar* mesme estoit couvert de noir, & c'estoit en cette maniere que se faisoit la ceremonie. Les Califes Fatimides, qui traitoient les Abbassides d'heretiques, avoient au contraire des vestes blanches, & garnissoient le *Manbar* d'un tapis blanc, parce que le blanc estoit la couleur d'Hali, dont les sectateurs ont encore des vestes ou escharpes blanches, ainsi que nous avons veu à un Ambassadeur de Maroc & à ceux de sa suite, qui estoient de cette secte. Depuis que les Califes cesserent de faire cette fonction, ils en chargerent des officiers de Mosquée, des Docteurs & gents de Loy, ou des Dervichs,

& il falloit avoir miſſion du Prince, pour la faire canoniquement. On trouve aprés l'explication de ces couſtumes les raiſons pour leſquelles nos Arabes teſmoignent quelque eſtonnement de ce que les Marchands d'Irak negocians à la Chine, ne trouverent pas eſtrange qu'un particulier y fiſt la *Cotbet*, ou predication;au nom du Calife. Car cet homme n'avoit aucune miſſion: il n'eſtoit pas homme de loy, & il devoit paroiſtre encore plus extraordinaire à des Mahometans qu'on fiſt dans la Chine une ceremonie, qui ſelon leurs couſtumes, ſembloit eſtablir l'autorité ſpirituelle & temporelle du Calife, dans le païs où elle ſe faiſoit.

p. 16. *Quatre grands Rois, &c.*

Le Dialogue qui eſt dans la ſeconde partie, eclaircit ce qui eſt dit icy, touchant l'eſtime que les Chinois faiſoient des Princes eſtrangers. Il ne faut pas s'eſtonner que les deux Auteurs eſtant Arabes,ayent donné le premier rang à leur Calife. Mais ils ne peuvent pour cela eſtre ſuſpects de prevention, puis qu'en effet l'Empire Mahometan eſtoit alors dans le plus haut point de ſa grandeur. *Aaron Rechid* connu dans nos hiſtoires ſous le nom *d'Aaron Roy de Perſe*, pourſuivant les victoires de ſes anceſtres, premiers Califes de la famille d'Abbas, s'eſtoit rendu maiſtre de toute l'Aſie, depuis la Romanie juſqu'au dela de l'Oxus: & les Mores d'Afrique, d'Eſpagne, & des Iſles de la mer Mediterranée luy eſtoient ſoumis. On faiſoit dans cette vaſte eſtenduë de païs, la priere, ou *Cotbet* à ſon nom, & on frappoit la monnoye à ſon coin. C'eſtoit environ ſous ce regne,que les Arabes avoient fait

leur premiere entrée dans la Chine. Les Mahometans n'estoient pas seulement alors considerables par leur puissance, & par leurs richesses amassées des depouilles de tout l'Orient, ils excelloient aussi dans les sciences & dans les beaux arts, & les traductions qu'Almamon fils d'Aaron, fit faire des Livres Grecs, & l'estime qu'il faisoit des hommes sçavants, rendit l'Empire aussi florissant par les Lettres, que par les armes.

L'Empereur de la Chine se comptoit disent-ils, le second : ce qui ne semble pas s'accorder à la fierté Chinoise, & chacun fera sur ce recit le jugement qu'il luy plaira.

Ce *Balhara* est qualifié *Empereur de ceux qui ont les oreilles percées*, parce que cette coustume est fort ordinaire parmy les Indiens. La plus-part des Geographes Arabes & Persans, parlent de ce Prince conformement à ce qu'en disent nos Auteurs. Abulfeda parlant du *Maabar* qui est une partie de ce que nous appellons *Malabar*, & dont il dit, *que la Ville Capitale est à trois ou quatre journées de Coulam*, adjouste *que les montagnes de ce pays, tiennent au pays du Roy des Rois ou Empereur des Indes, appellé* Ilbara, où manifestement il faut lire *Balhara*. Toutes les positions de ces lieux sont si incertaines, qu'on n'en peut tirer que des conjectures peu assurées. Il dit en un autre endroit *que le païs de* Chanbalik, *touche en tirant vers le midy aux montagnes du* Balhara, *Roy des Rois des Indes*. Ce dernier passage peut estre expliqué par ces paroles de nostre Auteur, qui dit, que *le païs soumis au* Balhara, *s'estend par terre, depuis la coste appellée* Kemkem, *jusqu'aux frontieres de la Chine*. La Geographie Arabe dit ; que le siege de ce Prince est

Balhara.

p. 62.

à *Nahelvvanah*, Ville qui selon les tables de Nasireddin . & d'Ulugbeg, est à 102. d. 30. minutes de longitude & 22. de latitude, ce qui ne peut convenir à *Calecut*, ny à *Cochim*, ny à *Visapour*, ny mesme à aucune de celles qui ont eu quelque reputation depuis plusieurs siecles.

Ce que nos Auteurs disent de la puissance de ce Prince ne semble pouvoir convenir qu'aux ancestres de l'Empereur de *Calecut*, qui selon le tesmoignage des anciens voyageurs, & mesme de quelques livres du païs, qui avoient esté examinez par le fameux Historien Jean de Barros, avoit eu cette autorité d'Empereur & de Roy des Rois, sur tous les Princes Indiens.

La loüange que nos Auteurs donnent au *Balhara*, d'avoir esté particulierement affectionné aux Arabes, convient particulierement à ces Princes, dont le dernier *Sarama Peyrimal* se fit Mahometan, & s'embarqua pour aller finir ses jours à la Meque.

Il est marqué dans les histoires Portugaises que ce Prince Empereur des Indes, vint s'establir à *Calecut*, à cause de la commodité du commerce du poivre. Il est donc vray semblable qu'avant l'establissement de *Calecut*, ils estoient ou dans le *Guzarate*, ou dans les païs voisins & plus septentrionaux. De cette maniere les montagnes du Royaume de *Balhara*, ou la Cordillere, qui coupe tout le Malabar, se seroient estenduës jusqu'au païs de *Chanbalek*, c'est-à-dire, jusqu'aux frontieres de *Turkestan*, dont les Tartares estoient alors maistres, aussi-bien que d'une partie de la Chine : & c'est pourquoy Abulfeda les appelle le païs de *Chanbalek*.

La premiere Relation dit, que le païs du *Balhara* commence à la coste de la Province de *Kemkem*; & c'est ce qui peut donner une plus grande autorité aux conjectures precedentes. Car selon le tesmoignage de Barros, *toute la coste que nous contons depuis la montagne de* Gaté, *& qui fait une bande longue & estroite, est appellée* Concan, *& les peuples s'appellent proprement* Conquenis, *quoy que nous les appellions*, dit-il, Canaris; *& l'autre terre qui gist depuis* Gaté, *en tirant vers l'Orient est le Royaume de* Dekan, *dont les habitans s'appellent* Decanis. Ainsi *Conkan*, ou *Kemkem*, qui est la mesme chose, doit avoir esté la Province où autrefois le *Balhara*, ou Empereur des Indes tenoit sa Cour, avant que de s'establir à *Calecut*, & cette conjecture est confirmée par un Geographe Persan, qui parlant de *Kemkem*, dit que c'est le païs du poivre. Dec. 1. l. 9. c. 1.

Quoyqu'il ne soit pas facile de marquer la ville de sa residence, neantmoins suivant les Tables de Nasireddin & d'Olugbeg, qui luy donnent 22. degrez de latitude, on peut juger que cette ville estoit à l'entrée du Golfe de *Cambaye*, & que selon toute apparence, elle estoit l'ancienne *Barygaza*. Car selon le tesmoignage d'Arrien, *auprés de cette ville, le Continent s'estendoit vers le Midy, & par cette raison estoit appellé* Dakinabades, *car* Dakan *signifie le Midy en Langue du païs*. Ainsi nous trouvons que, comme selon les Modernes, le *Decan* commence depuis la coste appellée *Concan* ou *Kemkem*, selon les Anciens le mesme *Decan* commençoit depuis la plus fameuse Eschelle, qui estoit *Barygaza*. Il est aisé de reconnoistre la conformité de *Da-*

μετὰ δὲ Βαρυγαζὰ εὐθέως ἡ συναφὴς ἤπειρος ἐκ τοῦ βορέου εἰς τὸν νότον παρεκτείνει, διὸ καὶ δαχιναβάδης καλεῖται ἡ χώρα, δάχανος γὰρ καλεῖται ὁ νότος τῇ αὐτῶν γλώσσῃ.

kin & de *Dekan*, & le mot *Abad* qu'Arrien a terminé à la Greque, signifie encore *païs* ou *peuplade*, & termine les noms d'un grand nombre de Villes comme πόλις en Grec, *burg* en Alleman, *ton* en Anglois. *Conkan* selon Teixeyra commence depuis *Chaul*, & il dit que *Vizapour* estoit la Capitale de cette Province.

L. 1. p. 98.

Ces raisons semblent prouver que ce titre de *Balhara* ne peut convenir à aucun autre, qu'à l'ancien *Samorin* ou Empereur des Indes, qui estoit establi à Calecut, six cents ans & plus avant que les Portugais y arrivassent. Il est fort vray-semblable que ces Princes qui estoient dés ces premiers temps si affectionnez aux Arabes, furent ceux qui leur donnerent un grand credit dans le Royaume, & qui les y laisserent establir. On ne trouve pas dans l'Histoire, d'establissement des Mahometans plus ancien que celuy de *Calecut*, d'où ils passerent dans toutes les autres villes de commerce des Indes. Ainsi en attendant que nous trouvions quelques Histoires du païs qui nous donnent plus de lumieres sur ce sujet, on peut s'en tenir à cette conjecture.

Les Royaumes ou Provinces de *Geraz*, ou *Haraz*, de *Tafek*, des *Mouga*, des *Mabed*, ou *Maïed*, ainsi que l'escrit le Geographe Arabe, doivent estre dans le Continent depuis le Cap *Comorin*, jusqu'à la Chine. On sçait que les noms sous lesquels nous connoissons ces païs là, sont la pluspart corrompus: que les veritables ont souvent changé, & qu'ils sont trés difficiles à exprimer en caracteres Arabesques ; ainsi il paroist inutile de se donner beaucoup de peine à former sur cette matiere des conjectures;

qui ne peuvent estre que fort incertaines, à cause du peu de connoissance que nous avons de l'Histoire de ces païs, & des grandes revolutions qui y sont arrivées, d'abord que les Mahometans y ont esté receus. Car estant braves, industrieux, interessez, & inquiets, ils y ont tousjours excité des revoltes, pendant lesquelles ils ont fait leurs affaires, en ruinant tous les Princes, ou les engageant à embrasser le Mahometisme, par raison d'Estat.

Avant que de finir ces Remarques, il faut adjouter que ces drachmes *Thatariennes* dont parle nostre Auteur, nous sont entierement inconnuës, & il faut seulement prendre garde à ne pas croire par la conformité du nom, qu'il signifie des Drachmes ou pieces d'argent de Tartarie. Car *Tatar* qui signifie *Tartare* s'escrit par deux *Té*, & l'autre par deux *Tha*. Ces pieces pouvoient donc estre de l'ancienne monnoye du païs, qui estoient battuës au coin des Princes, & sur lesquelles les Arabes trouvoient à gagner. Ce pouvoit estre aussi de ces anciennes pieces, qui selon Arrien, se trouvoient encore à *Barygaza*. *On trouve*, dit il, *à Barygaza, d'anciennes Drachmes, marquées de lettres Greques, avec les noms d'Apollodotus & de Menandre, qui y avoient regné aprés Alexandre.*

Periplus Mar. Eryt.

Ἀφ' οὗ μέχρι νῦν ἐν Βαρυγάζοις παλαιαὶ προχωροῦσι δραχμαὶ γράμμασιν ἑλληνικοῖς ἐγκεχαραγμέναι ἐπίσημα τῶν μετὰ Ἀλέξανδρον βεβασιλευκότων Ἀπολλοδότου καὶ Μενάνδρου.

S'il soustiendra bien l'espreuve du feu. p. 37.

C'est la mesme qui a esté pendant plusieurs siecles en usage dans la plus grande partie de l'Europe, si on en excepte l'Italie, où l'autorité des Papes, qui n'ont jamais approuvé cette pratique, avoit empesché qu'elle ne s'establist. On peut voir sur ce sujet les passages & les for-

mules anciennes, qui ont esté rapportées par Juret, dans ses notes sur Yves de Chartres: plusieurs autres que Monsieur Baluze a données dans ses notes sur les Capitulaires, & les observations de Monsieur Du Cange dans son Glossaire sur les mots *Ferrum candens*, *Judicium Dei*, & quelques autres dont nos ancestres se servoient, pour signifier cette pratique. Non seulement elle ne leur paroissoit pas superstitieuse, mais elle entroit dans le corps des ceremonies Ecclesiastiques, ayant des Messes & des Oraisons particulieres, soit qu'elle se fist avec des fers chauds, soit qu'elle se fist avec l'eau chaude, ou froide.

On a desja remarqué que cette espreuve n'estoit pas inconnuë aux Anciens, puis qu'il en est
In Antigon. v. 274. fait mention dans Sophocle. Mais il paroist plus extraordinaire qu'elle se trouve parmy ces peuples barbares, comme la pluspart des Indiens, & mesme parmy les Cafres de la coste de *Mozambique*, qui selon le rapport de Joam dos Santos,* obligent ceux qui sont soupçonnez de quelque crime capital, à avaler du poison, à lecher

* A o segundo juramento chamaõ os Cafres juramento de *Xoquà*; que he o ferro de hũa enxo metido no fogo, & depois de estar muy vermelho, & abrasado, o tiraõ do fogo com huã tenaz, & o chegão à boca do que ha de jurar, disendolhe que lamba com à lingoa o ferro vermelho, porque se naõ tem a culpa que lhe attribuem, ficara são & saluo do fogo, sem lhe queimar a lingoa, nem os beiços: mas que se tem culpa, logo lhe pegarà o fogo na lingoa, beiços & rosto, & lho queimara. Este juramento he mais ordinario & usão muytas vezes delle não somente os Cafres, mas tambem os Mouros que nestas partes habitão, & o que peor he, que tambem alguns Christãos derão ja este juramento a seus escravos, sobre furtos que sospeitauão teremlhe feytos. *l.* 1. *c.* 11. *p.* 17.

un fer rouge, ou à boire de l'eau boüillante dans laquelle ils ont fait cuire des herbes ameres, qu'ils ne peuvent avaller s'ils sont criminels, & qu'ils avallent sans aucune incommodité s'ils sont innocents. Le fait est si considerable, que les paroles de l'Auteur sur la seconde espreuve meritent d'estre rapportées.

L. 1. de Ethiopia Oriental. c. 11. p. 17.

Le second serment que les Cafres appellent Xoca *se fait en cette maniere. Ils prennent le fer d'une houë qu'ils mettent dans le feu, & lors qu'il est tout rouge & embrasé, ils l'en tirent avec une tenaille, & l'approchent de la bouche de celuy qui doit jurer. Ils luy ordonnent de lecher le fer rouge, parce que s'il est innocent de la faute qu'ils luy imputent, il ne recevra aucun dommage du feu, qui ne luy brusléra ny la langue, ny les levres; mais que s'il est coupable il luy mettra aussi-tost le feu à la langue, aux levres, & au visage. Ce serment est le plus ordinaire, & non seulement les Cafres s'en servent, mais encore les Mores qui demeurent dans le pais: & ce qui est pire, les Chrestiens ont desja fait faire aussi ce serment à quelques Esclaves soupçonnez de larcin.*

Les Negres de Loango & plusieurs autres de la coste d'Afrique, ont une autre espreuve, par une eau imbibée d'une racine, qui la rend amere comme de la suye, ainsi que le rapporte André Battel dans sa Relation d'Angole, où l'usage du fer chaud estoit ordinaire, comme celuy du pot charmé, & empli de sel, parmi quelques autres Negres de Guinée. Les Siamois ont aussi de semblables espreuves, selon la Relation de Schouten; celle de marcher sur les charbons ardens, & celle d'avaller du ris charmé, outre celle de demeurer long-temps sous l'eau.

Purch. t. 2. p. 983.

p. 30.

p. 307. Odoardo Barbosa, dit que les Indiens de *Calecut* font une espreuve avec de l'huile, ou du beurre boüillant, où ils font plonger les deux doigts à l'accusé. Puis on les bande pour les examiner au troisiéme jour, & on le tuë s'ils sont bruslez, & l'accusateur si on n'y trouve aucune marque de feu. Nicolo de Conti rapporte cette mesme coustume, & de plus celle de faire lecher un fer rouge, ou de le prendre avec la
p. 344. main, comme une chose commune à tous les Indiens.

p. 38. *Lors que le Roy meurt dans l'Isle de Serendib.*

L'Auteur de la Geographie Arabe, qui rap-
Clim. 2. *p.* 8. porte presque les mesmes paroles, dit que cette
p. 63. *de l'Ed. Lat.* coustume estoit dans toutes les Indes. La plus-part des Geographes Orientaux, Kazüini, Ebnwerdi & d'autres la rapportent.

Mœurs des Chinois.

p. 42.

Les Chinois aiment le jeu. Le mot Arabe signifie non seulement le jeu, mais toute sorte de divertissements, & mesme il peut signifier les Comedies & les autres spectacles, pour lesquels ils ont tant de passion, aussi-bien que les Tunquinois, les Cochinchinois, & quelques autres Nations voisines.

Ils n'aiment pas le vin, parce qu'ils n'en ont point, & que leur vin de ris, le *Thé*, le *Cha* & quelques autres boissons leur tiennent lieu de vin. Les Mahometans qui s'en abstenoient par principe de Religion ne pouvoient pas manquer à faire cette remarque, comme quelques autres, qui n'ont rapport qu'à leurs coustumes. C'est à quoy on doit rapporter ce que nos Auteurs re-

marquent, ſur ce que les Chinois n'ont pas la circoncision, qu'ils ne ſe lavent pas à la maniere des Arabes, qu'ils ne tuent pas les animaux en les égorgeant pour faire eſcouler le ſang, ce que les Mahometans obſervent avec une grande regularité. *2. Rel. p. 4.*

La debauche eſt trés commune encore à la Chine, non ſeulement en ce qui regarde la polygamie, & la quantité des femmes publiques, mais auſſi à cauſe du vice abominable qui eſt ordinaire parmi les Bonzes. On trouve dans l'Ambaſſade des Hollandois la figure de ces femmes publiques, qui ſont menées par la ville couvertes d'un voile & montées ſur des aſnes, & le nombre en eſt trés grand. *Rel. du P. Grueber p. 7. 9.* Le P. Martini dit, que les femmes ſe vendoient publiquement à *Yangcheu*. *Atl. 129.* La débauche eſt encore publique à *Vencheu*, & ceux du païs ſatisfont ſans aucune pudeur à leur lubricité. Navarrette temoigne qu'autrefois le vice abominable eſtoit puni; *p. 31.* & que les coupables eſtoient condamnez à ſervir en garniſon à la grande muraille.

Paſſage de l'Ocean dans la Mediterranée.

p. 73.

Abuzeid remarque comme une choſe nouvelle, & fort extraordinaire qu'un vaiſſeau fut

Como aca condenan a Oran, y Galeras, condenava el Chino al muro. El pecado de Sodomia tenia eſta pena: tambien pero ſi todos los que tienen eſte vicio la huvieran de pagar; juzgo quedaria deſpoblada la China, y el muro con demaſiada guarnicion. *Il en parle encore dans le chapitre 7. du 2. Traité, où il dit que,* En tiempo que reynava el Chino, avia tambien en la corte de Pequin caſa publica de muchachos: quitola el Tartaro, oy la ay en la ciudad de Jangcheu.

porté de la mer des Indes, sur les costes de Syrie. Pour trouver le passage dans la mer Mediterranée, il suppose qu'il y a une grande estenduë de mer au-dessus de la Chine, qui a communication avec la mer des *Cozars*, c'est-à-dire, de Moscovie. La mer qui est au-dela du Cap *des Courants*, estoit entierement inconnuë aux Arabes, à cause du peril extréme de la navigation, & le continent estoit habité par des peuples si barbares, qu'il n'estoit pas facile de les soumettre, ny mesme de les civiliser par le commerce. Les Portugais ne trouverent depuis le Cap de Bonne-Esperance, jusqu'à *Sofala*, aucuns Mores establis, comme ils en trouverent depuis dans toutes les Villes maritimes, jusquà la Chine. Cette Ville estoit la derniere que connoissoient leurs Geographes, mais ils ne pouvoient dire si la mer avoit communication par l'extremité de l'Afrique, avec la mer de Barbarie, & ils se contentent de la decrire jusqu'à la coste de *Zinge*, qui est celle de la Cafrerie. C'est pourquoy nous ne pouvons douter, que la premiere decouverte du passage de cette mer par le Cap de Bonne-Esperance, n'ait esté faite par les Europeens, sous la conduite de Vasco da Gama, ou au moins quelques années avant qu'il doublast le Cap, s'il est vray, qu'il se soit trouvé des cartes marines plus anciennes que cette navigation, où le Cap estoit marqué sous le nom de *Fronteira da Africa*. Antoine Galvam tesmoigne sur le rapport de Francisco de Sousa Tavarez, qu'en M. DXXVIII. l'Infant Dom Fernand luy fit voir une semblable carte, qui se trouvoit dans le Monastere d'Alcobaça, & qui estoit faite il y avoit 120 ans, peut estre sur celle qu'on dit estre à Venise, dans

le Tresor de Saint Marc, & qu'on croid avoir esté copiée sur celle de M. Polo, qui marque aussi la pointe de l'Afrique, selon le tesmoignage de Ramusio.

Les Arabes n'avoient aucune connoissance du Japon qu'ils appellent, *Sila*, que sur le rapport des Chinois, puis que selon le tesmoignage du plus ancien de nos Auteurs, aucun Arabe n'y avoit encore esté, avant l'an CCXXX. de l'Hegire.

Metempsycose. p. 85.

Cette opinion est fort commune parmy les Chinois. Ils escrivent dans leurs histoires que *Xekia* Philosophe Indien qui nâquit environ mille ans avant J. C a esté le premier Auteur de cette opinion, & nos deux Auteurs disent aussi que les Chinois l'avoient apprise des Indiens. Elle se repandit dans la Chine, l'an LXV. aprés J. C. & les chefs de cette secte sont encore presentement establis à la montagne de *Tientai* dans la Province de *Chekiang*. Ce *Xekia* selon la tradition des Chinois rapportée par Navarrette, est né huit mille fois, & la derniere, il nâquit sous la forme d'un elephant blanc. C'est luy qui fut appellé *Foé*, aprés son Apotheose. La secte de *Xekia*, dit le mesme P. Martini, reconnoist la Metempsycose, & cette secte est divisée en deux autres, dont les uns croyent la Metempsycose exterieure, par laquelle les ames des hommes passent apres leur mort dans d'autres corps, & ceux de cette secte adorent les Idoles, & s'abstiennent de tout ce qui a eu vie. Ceux de l'autre secte croyent la transmigration interieure, qui fait une des principales parties de leur Morale, & qui consiste à estouffer toutes les passions, qui

Mart. hist. Sin. p. 109.

Atl. p. 93.

sont comme des animaux de differentes especes qui sortent de l'homme. Les uns & les autres ne croyent ny punition, ny recompense aprés la mort.
Trig. l. 1. p. 94. Le P. Trigaut confirme aussi que les Chinois ont sur ce sujet des opinions qui ont quelque ressemblance à celle des Pythagoriciens. Le P. Grueber témoigne aussi que tous les Chinois sont idolâtres dans le cœur, & que tous en particulier adorent les Idoles. Qu'il est vray qu'il paroist exterieurement trois sectes differentes. Celle des gens de lettres qui font profession d'adorer une substance superieure qu'ils appellent en leur langue *Xan-ti* : que ces paroles escrites en lettres d'or, sont placées dans tous leurs temples, & qu'ils les honorent par des sacrifices de papier, de cierges & d'encens. Mais que cette demonstration exterieure n'est que pour se distinguer des autres sectes, & particulierement des Bonzes. Ils passerent, dit-il, des Indes à la Chine, & on ne peut croire combien ils acquirent de veneration & d'estime par la doctrine qu'ils porterent de la transmigration des ames, quoy qu'elle ne soit pas tout-à fait semblable à celle qui estoit enseignée par les Pythagoriciens. Tous les autres Auteurs qui ont escrit de la Chine, confirment le tesmoignage de ceux-cy. Les Indiens croyoient, & croyent encore la Metempsycose, autrement que les Pythagoriciens; les Arabes avant le Mahometisme, la croyoient aussi d'une maniere particuliere, sur quoy on
In Abulfar. p. 135. peut voir les remarques de M. Pocock. Les Chinois pretendent que l'opinion de *Fé*, ou de
Atl. 198. la Metempsycose, est venuë de *Kieo* en *Jun-*
Trig. l. 1. p. 94. *nan*. C'est par cette opinion de la Metempsycose, qu'ils tuent souvent leurs enfans, lors

qu'ils ne les peuvent nourrir : & mesme qu'ils se tuent si facilement. M. Polo, *l.* 2. *c.* 26.

Hommes qui se devoüent. *p.* 98.

Il se trouve plusieurs exemples dans les histoires Portugaises, d'hommes qui se devoüoient à une mort certaine dans des occasions considerables, c'est ce que les Portugais appellent ordinairement dans leurs histoires, *Fazer se Amoucos.* Cette coustume est fort ancienne, & les *Ambacti*, & *Soldurii*, dont il est parlé dans Cesar & dans Athenée s'engageoient aussi parmy les Gaulois à mourir avec leur Roy

Ceux de l'Isle de Ceylan avoient cette mesme coustume, & un certain nombre de gens de qualité, appellez fideles du Roy en ce monde & en l'autre, se brusloient quand il mouroit, selon le recit de M. Polo. Odoardo Barbosa, remarque aussi cette coustume dans les Indes & particulierement parmy les Naïres qui s'estant engagez à la solde du Roy, ou d'un grand Seigneur; s'il mouroit, où s'il estoit tué en bataille, ils alloient chercher à se faire tuer, en vengeant sa mort, ou se tuoient ensuite. *l.* 3. *c.* 20. *p.* 302. *Ram. t.* 2. & 307. *d. Id. t.* 1. *p.* 330. *f.*

Quand le Roy de Tunquin meurt, plusieurs Seigneurs de sa Cour se font enterrer vifs avec luy; & on trouve un ample détail de ce que les Tunquinois pratiquent en cette occasion dans les Relations de M. Tavernier.

Indiens qui se bruslent. *p.* 98.

Cette coustume est si ancienne & si generale dans les Indes, qu'elle subsiste encore presentement. Toutes les relations anciennes & modernes, la confirment, en quoy elles sont confor-

mes à ce qui eſt rapporté ſur ce ſujet par les Auteurs Grecs & Latins. Il eſt neantmoins preſentement aſſez rare que les hommes ſe bruſlent de propos deliberé, & il y a long-temps qu'aucun Bramine n'a ſuivi l'exemple de Calanus, & de quelques autres anciens Philoſophes qui eſtant las de vivre, ſe ſont jettez dans le feu. Mais ordinairement les femmes ſe bruſlent encore en meſme temps qu'on bruſle le corps de leurs maris. Quoy que les Mahometans qui ſont preſentement maiſtres d'une grande partie des Indes, où cette couſtume eſt plus en uſage, taſchent de la ſupprimer autant qu'il leur eſt poſſible, ils ont neantmoins travaillé inutilement à deraciner cette ſuperſtition, dans laquelle les peuples ſont entretenus par les Bramines.

Pietro Alvarez dans Ram p. 120. Barthema, l. 3. c. 10. Barboſa p 302.

Les proceſſions que noſtre Auteur decrit, ſont encore en uſage lors que les femmes ſe bruſlent; ſi ce n'eſt qu'au lieu, qu'autrefois, ceux qui ſe bruſloient, faiſoient paroiſtre leur courage, & leur mépris de la mort, en pluſieurs manieres, ſemblables à celles qui ſont decrites, on taſche preſentement de rendre la mort moins ſenſible aux femmes, en les faiſant promptement conſumer par le feu. Nos plus fameux voyageurs ont veu pluſieurs fois dans les Indes, cet horrible ſpectacle, qui eſt decrit dans les Memoires de M. Bernier, de M. Tavernier, & en d'autres livres. Teixeira, dit qu'eſtant aux Indes, il vit quatre cent femmes du Naïque de Maduré, qui ſe bruſlerent avec luy. M. Polo rapporte la couſtume de quelques Indiens qui eſtant con-

p. 9. damnez à mort, ſe tuent à l'honneur des Idoles,

l. 3. c. 13. & ſont enſuite bruſlez.

Les Indiens ont leurs Docteurs. p. 103. 107.

Le nom de *Bramines* est formé de celuy de *Brachmanes*, du quel les Grecs & les Latins se sont servis pour signifier les Philosophes des Indes, dont il est souvent parlé dans les livres des Arabes. Geogr. N. 361. Nostre Auteur dit qu'il y en avoit un trés grand nombre à *Canouge*. Cette Ville selon Abulfeda est au 131. c'est-à dire, 141. degré 50. de longitude, & au 29. ou 27. degré de latitude. Elle est entre deux bras du Gange, à l'Orient de *Moultan*, dans l'extremité des Indes, esloignée de cette Ville-la, selon Azizi, de CCLXXXII. lieuës. Le Roy a deux mille cinq cents Elephants. La ville est belle, grande & marchande comme le Caire en Egypte. Le Roy s'appelle *Canouge*: & il y a plusieurs mines d'or dans le païs, ce qui est aussi confirmé par le Geographe Persien. Il est parlé de la Ville de *Canose* Dec. 4. l. 9. dans les histoires des Indes, & Barros dit, qu'elle c. 9. est proche de l'endroit, ou le *Gange* entre dans le *Gemna*. Mais la Ville ordinaire des Bramines, & l'université, pour ainsi dire, de tous ces Docteurs Indiens, est *Benarés*, ou comme d'autres prononcent *Banarous*. qui est appellée *Banarsi*, dans les tables d'Ulugbeg, & de Nassireddin. M. Bernier, M. Tavernier, & les meilleures Relations en parlent avec un granddétail. *Kanouge* est marqué aussi dans les mesmes tables, comme siege du Roy des Indes, mais à 115. d. de long. & 26. de lat. ce qu'il n'est pas possible d'accorder avec les positions d'Abulfeda.

Toutes les histoires & les relations sont pleines des circonstances de la vie penitente des Fa-

kirs, & confirment ce qui en est rapporté dans la p. 29.

Carvanseras bastis par devotion.

Il y a plusieurs semblables fondations dans les Indes, & mesme dans la Turquie, dans la Perse, & dans le Mogol, outre les Hospitaux fondez en plusieurs endroits des Indes pour les animaux malades. Monsieur Thevenot remarque, que la Charité des Indiens de *Caboul* consiste à faire creuser beaucoup de puits, & à faire elever quantité de petits bastiments d'espace en espace dans les grands chemins, pour la commodité des voyageurs.

T. 3. p. 69.

p. 105.

Coustume de faire battre des Coqs.

Elle est remarquée par Nicolo de Conti dans le recit qu'il fait des mœurs des peuples de *Java*.
" Le jeu le plus ordinaire entre eux est celuy de
" faire battre des coqs, & ils en portent de plu-
" sieurs sortes; esperant chacun que le sien restera
" vainqueur. Ils font sur cela des gageures, &
" celuy dont le coq est vainqueur, emporte l'ar-
" gent.

p. 361. Le Chevalier Pigafetta tesmoigne la mesme chose des peuples de Pulova, & autres des Moluques. Jean Davis, & Jacques Lanâster, observerent la mesme coustume à Achem, comme il paroist par leurs Relations dans Purchas. *t. 1. p. 132. & 156.*

* Il giuoco piu usato da loro, e di far combattere i galli, e cosi ve ne portano de piu sorti, ciascuno sperando che il suo resti vincitore. Fanno infra di loro delle scommesse sopra questi combattenti, & il gallo che resta superiore fa vincer li danari.

Ram. t. 1. p. 341.

Femmes publiques dans les Pagodes. p. 109.

Il y a long-temps que cette infame couſtume eſt eſtablie en Orient. Herodote en rapporte une l. 1. c. 131. ſemblable des femmes qui ſe proſtituoient en l'honneur de Mylitta, qui ſelon l'Analogie de la Langue Chaldaïque, doit eſtre Venus. Les tentes où ſe tenoient ces proſtituées, eſtoient à peu prés comme celles que deſcrit noſtre Auteur. Marco Polo remarque que les habitans de l. 2. c. 38. la Province de *Cainda* faiſoient la meſme choſe, en proſtituant les femmes à l'honneur de leurs Idoles. Monſieur Tavernier dit, qu'il y a une T. 2. l. 2. 5. Pagode prés de *Cambaye*, où la pluſpart des Courtiſanes des Indes viennent faire leurs offrandes. Que les vieilles ayant amaſſé des ſommes d'argent, achetent de jeunes Eſclaves, à qui elles enſeignent des danſes & des chanſons lubriques, & tous les tours de leur infame meſtier. Quand ces jeunes filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans, leurs maiſtreſſes les menent à cette Pagode, & elles croyent que ce leur ſera un bonheur, d'eſtre offertes & abandonnées à l'Idole.

Marco Polo remarque dans la Province de *Camul* une couſtume ſemblable, & que Mangou Khan ayant défendu à ceux du païs de la pratiquer; ils obéïrent durant trois ans: au bout deſquels voyant que leurs campagnes n'avoient pas eſté auſſi fertiles qu'à l'ordinaire, ils luy avoient envoyé des Deputez, pour luy repreſenter *Che dà poi che mancauano di far queſti piaceri & eleemoſyne verſo foraſtieri, le loro caſe andauano di mal in peggio.* Le meſme Auteur parle en un autre endroit de la couſtume

de quelques Indiens, qui offrent leurs enfants
l. 3. *c.* 23. aux Idoles, & qui viennent toutes nuës dans
leurs Temples. Barbosa parle de plusieurs fem-
p. 302. mes publiques qui demeuroient dans les Pagodes. Il dit aussi que dans le Tibet, la coustume estoit de ne pas espouser de fille qui n'eut esté abandonnée à quelqu'un, sur tout aux Marchands Estrangers. *l.* 2. *c.* 37.

p. 110. *Idole de Moultan.*

Cette Idole doit estre fort ancienne, & a peut-estre donné le nom à la Ville, & à la Province de ce nom, qui fait une partie de la Province du Sind. La Capitale est à 92. degrez de
Abulf. n. 450. longitude selon Abulfeda, & à 29 40. de latitude. Elle est à douze journées d'*Almansoura*, selon *Eln-Haukel*, qui est une plus grande distance, que celle qui est marquée par nostre Auteur. Abulfeda parle aussi de l'Idole & dit, qu'il est vestu de cuir rouge, & qu'il a deux grosses perles, qui en font les yeux. L'Emir qui estoit Seigneur de la Ville, dez le temps d'*Abulfeda*, prenoit toutes les offrandes des Indiens qui y venoient en pelerinage de fort loin. Cette Idole est descrite de la mesme maniere dans le der-
p. 163. nier Voyage de Monsieur Thevenot.

Isle de Socotra.

p. 113. Cette histoire est rapportée à peu prés en mesmes termes dans la Geographie Arabe imprimée à Rome, & elle se trouve aussi dans presque tous les Geographes Orientaux. Ils supposent tous que la descouverte de l'Isle de l'Aloës, est une des plus belles qu'ai faite Alexandre, & l'origine de cette opinion est la grande estime qu'ils font

de ce remede, qui entre dans la plufpart de leurs medecines. On peut voir ce qu'en efcrivent Avicenne, & les autres Medecins Arabes, & parmi les Modernes, Garcias de Orta & quelques autres, qu'il feroit inutile de citer.

Marco Polo parle de cette Ifle, & confirme *l. 3. c. 34.* que les habitans eftoient Chreftiens, & qu'ils ont un Archevefque foumis à un *Zatolia,* qui demeuroit à Bagdad ; c'eft-à-dire au *Catholique* ou Patriarche des Neftoriens. Car les Arabes efcrivant ce mot de *Catholique* par une lettre afpirée, dont la puiffance ne differe de celle qui repond à noftre J consonne, que d'un point placé au deffous, plufieurs ont efcrit & prononcé *Jatelik*, & M. Polo Venitien a efcrit *Zatolic*, prononçant le *G*, à la maniere de fon païs.

Les Auteurs Portugais tefmoignent au contraire, qu'ils eftoient Jacobites, c'eft-à dire, *Barros. Dec. 2. l. 1. c. 3.* foumis aux Patriarches fchifmatiques d'Antioche ou d'Alexandrie. Lors que les Portugais aborderent à cette Ifle, ceux du païs vinrent *Purch. p. 778.* au devant avec des Croix à la main pour marque de Chriftianifme. Odoardo Barbofa dit, que de fon temps à peine ils avoient le Baptefme, & qu'ils n'avoient que le nom de Chref- *p. 292.* tiens.

Ils ont la Suna en Arabe. *p. 154.*

Il ne femble pas qu'on puiffe entendre autrement cet endroit, quoy que les Traducteurs du Geographe Arabe qui l'a copié, l'aient entendu d'une maniere fort differente, parce que le texte fe trouve un peu alteré. *Degit enim in ipfis natio quædam Arabum, qui diverfis & antiquis utuntur linguis Arabibus hac noftra tempeftate ignotis.* C'eft ainfi que les Maronites ont traduit

ce paſſage, & le ſens de cette traduction eſt manifeſtement faux. Car il n'eſt pas parlé de deux petites Iſles, mais de l'Arabie appellée *Libanophoros* par les Anciens, que les Arabes appellent *Sihar*, & Ptolomée Σόχορ, des païs où eſtoient les anciennes Tribus des Arabes *Ad*, *Homiar*, *Jorham* & *Tobaaba*, qui embraſſerent le Mahometiſme. Ces Arabes outre l'Alcoran, avoient appris beaucoup d'hiſtoires & de traditions touchant la Religion Mahometane, par les compagnons de Mahomet, & par leurs diſciples. Ces traditions fondées ſur des hiſtoires & ſur des exemples, ſont ce qui fait le corps de la *Suna*, & ainſi elle eſt fort differente ſelon les differents païs. Non ſeulement celle des Perſiens eſt differente de celle des Arabes, mais celle des Africains l'eſt de celle de ceux de la Meque, & de celle des Arabes du deſert. Cette difference a produit un grand nombre de Sectes, qui ont diviſé la Religion Mahometane, & elles ont introduit quantité de variations, dans l'intelligence de l'Alcoran, & dans leur Juriſprudence. La tradition des anciens Arabes eſtoit la plus authentique, & ne pouvoit pas eſtre meſlée de tant de nouveautez que celle des autres païs, où ces ſortes d'hiſtoires ſe multiplioient à l'infini.

C'eſtoit là le fondement de la principale ſcience des Fakis, ou Docteurs des Arabes. Ebn-Chalican rapporte dans la vie d'un des plus fameux, Abu-Yacoub-Iſaac diſciple du Chafeï, Chef d'une de leurs ſectes, qu'il ſe vantoit de ſçavoir par cœur ſoixante-dix mille *Hadith*, ou hiſtoires, qui avoient rapport à Mahomet & à ſes premiers compagnons, & cent mille autres moins importantes ſur les meſmes ſujets. Ils les

citent dans leurs Livres, en nommant les Auteurs d'où ils les ont tirées, & ceux qui les leur ont apprises, en remontant jusqu'aux premiers, à peu prés comme font les Juifs dans le Talmud.

Ainsi il ne faut pas s'estonner si la tradition estoit differente de la vulgaire comprise dans *la Suna*, qui estoit entre les mains des Arabes des païs conquis. On trouve encore dans ces mesmes païs des exemplaires anciens de la *Suna*, qui sont fort differents des modernes, & qui mesme y ont fort peu de rapport.

ECLAIRCISSEMENTS SUR CE QUI REGARDE l'Histoire & les Coustumes de la Chine.

IL y a trés peu d'Auteurs Orientaux, qui ayent escrit raisonnablement de la Chine, quoy que presque tous en parlent assez au long. Cependant ce qu'ils en escrivent est si confus, si peu exact, & si rempli de fables, qu'on voit aisément que leurs connoissances sur sa situation, & sur les choses singulieres de cet Empire, estoient fort bornées. Les Geographes Grecs & Latins, que les Arabes ont leus dans de mauvaises traductions, ne pouvoient les instruire ur cette partie de l'Asie qui estoit peu connuë des Anciens, & nos deux Auteurs sont peut-estre les premiers qui en ayent escrit d'une maniere supportable. Il paroist par les passages que le

Geographe de Nubie copie ſans les nommer, que de ſon temps, il ne ſe trouvoit aucuns memoires plus certains ſur la Chine, & ſi les autres Geographes ſe ſont peu ſervis de ces premieres deſcouvertes, c'eſt apparemment qu'elles leur ont paru fabuleuſes ; ainſi qu'Abulfeda le teſmoigne en pluſieurs endroits. Les Relations des derniers voyages, & particulierement celles du P. Trigaut, du P. Semedo, & les differents traitez du P. Martini, nous ont plus inſtruits de la Geographie, de l'Hiſtoire naturelle, des mœurs, & des couſtumes de la Chine, que tout ce qui en avoit eſté eſcrit auparavant. Mais comme il peut eſtre fort utile pour l'eſclairciſſement de l'hiſtoire, de comparer les relations anciennes avec les modernes, de meſme que le P. Martini a expliqué en pluſieurs endroits celle de Marco Polo, que l'ignorance des ſiécles paſſez faiſoit conſiderer comme fabuleuſe, il eſt auſſi à propos de faire voir que celle de nos deux Auteurs ſe trouve ſi ſouvent conforme à ce que rapportent les derniers Eſcrivains, qu'elle doit avoir pour cette raiſon un merite particulier, puis qu'elle eſt plus ancienne de quatre cents ans & davantage, que celle de M. Polo & des autres premiers Voyageurs. On trouvera par les remarques ſuivantes, que ſi on excepte quelques points, ſur leſquels on n'a pû encore avoir aucun éclairciſſement, elle contient des obſervations fort judicieuſes, & qui ſe trouvent entierement conformes aux dernieres relations.

Atlas Sin.

Il ſeroit inutile de juſtifier par un grand nombre de citations les moindres circonſtances de ce que rapportent ces deux Auteurs. Ils peuvent

vent s'estre trompez en quelques faits, que les nouvelles descouvertes esclairciront dans la suite. Mais il ne faut pas croire, que s'ils ne sont pas tousjours entierement conformes aux dernieres relations, ce qu'ils rapportent ne soit pas veritable. La Chine aussi bien que tous les autres Estats a esté sujette à de grandes revolutions, qui doivent avoir introduit plusieurs changements dans le gouvernement & dans les coustumes, & peut-estre que plus on connoistra l'histoire des Chinois, plus on reconnoistra l'exactitude des anciens Voyageurs.

Nous commencerons d'abord à examiner ce que nos deux Auteurs disent du païs en general. Il paroist qu'ils l'ont connu sous le nom de *Sin*, que les Arabes avoient appris de Ptolomée. C'est ainsi qu'Ebn-Said, Yacouti, Abulfeda & la plupart des autres Geographes Orientaux appellent ce grand Empire. Les Persans prononcent *Tchin* à peu prés comme les Italiens & les Espagnols. Ce nom peut avoir esté donné par les Estrangers, soit à cause que les Chinois saluënt ordinairement en disant *Chin* ou *Ching*, soit qu'il tire son origine des Empereurs de la famille de *Cina* qui est l'opinion du P. Martini.

Nom de la Chine.

Navar. l. 1.

Le P. Aleni Jesuite, dans un Livre Chinois cité par Navarrete, dit, que *China* signifie *païs de la soye*. D'autres disent que *Chinan* signifie *marquer le Sud*, & que les Marchands y entrant par là, pouvoient aussi donner lieu à ce nom. Au moins on peut assurer qu'il est trés ancien parmy les Arabes. Le nom de *Cataï* qui est aussi fort en usage, a particulierement signifié la partie la plus Occidentale de la Chine, & il tire apparemment son origine de ces Scythes au

p. 1.

Lucen. l. c. 3.

delà du Mont *Imaüs* que les Grecs appellent
Appendix ad Atlant. Sin. Χαΐ). Le P. Trigaut, le P. Martini, & enfin Golius, ont prouvé trés clairement que le *Cataï* de M. Polo, & de nos anciens Voyageurs ne devoit pas estre cherché hors de la Chine. Mais ils n'ont pas assez expliqué cette distinction, & la preuve que donne Golius de l'usage ordinaire, selon lequel *Misk Cataï*, & *Tcha-Cataï*, signifient du *Musc* & du *Thé* de la Chine, confirme cette remarque, puisque le Musc vient du *Tibet*, & des Provinces voisines, & le *Thé* pareillement. Mais on ne trouve pas que les Arabes & les Persiens ayent donné le nom de *Cataï* aux Provinces Meridionales. Il est vray neantmoins que tout ce qu'ils disent de la magnificence du *Khan* de *Cataï*, se doit entendre de l'Empereur de la Chine, & que *Cambalu*, ou *Khanbalik* des Orientaux, ne peut estre que *Peking*; mais il faut remarquer en mesme temps, que ces façons de parler sont venuës de Perse, & des Provinces de la Haute Asie, qui touchent à la Chine, & que ce nom n'a esté particulierement affecté qu'aux Provinces Occidentales & Meridionales, qui seules furent conquises par Gingizkhan Empereur des Mogols.

On peut remarquer en mesme temps, que M. Vossius s'est fort trompé, lors qu'avec sa confiance ordinaire, il a dit que les Portugais avoient les premiers donné le nom de *Chine*, au Païs, qu'il pretend estre l'ancienne *Serique*, & qu'on doit appeller les Chinois *Seres*, comme il les appelle tousjours. Car les Portugais ne connurent la Chine qu'au seiziéme siecle, & ces Voyageurs Arabes escrivoient dans le neuviéme, & on ne doit pas supposer qu'ils soient

les auteurs de ce nom, qui estoit en usage long-temps auparavant. Le nom de *Seres* est également inconnu aux Chinois, aux Arabes & aux Persans, & il n'est pas aisé de prouver, qu'il convienne aux habitans de la Chine proprement dite, puisque Ptolomée distingue les *Seres* des Chinois qu'il appelle Σῖναι.

Il paroist que nos deux Auteurs ont peu connu l'estenduë de la Chine, puis qu'ils ne parlent que de la Ville maritime, où les Marchands avoient coustume d'aborder, de la Capitale de l'Empire, & des Provinces frontieres du Royaume de *Samarcand.* Ils disent que le *Sogd* de *Samarcand* n'en est esloigné que d'environ deux mois de chemin : ce qui se trouve conforme aux tables d'Abulfeda, & au tesmoignage des Auteurs qu'il cite, d'Olugbeg, & de quelques autres. Ils remarquent aussi que le Royaume de *Tibet*, *Tobit*, ou *Tobat*, comme prononcent les Arabes, n'en est pas fort esloigné: & que le païs des *Tagazgaz*, ou *Tahazaz*, si mesme ce nom n'est pas corrompu, le bornent du costé de l'Orient. On pourroit croire que par ce mot, on doit entendre les peuples de *Laos.* Ceux qui sont appellez *Mabed*, *Mouget* & quelques autres dont il est parlé dans les deux Relations, doivent estre placez depuis le *Tibet* jusqu'au *Bengale*, & il est trés difficile de les reconnoistre dans une langue estrangere, & aprés de si grandes revolutions, dont l'Histoire nous est inconnuë.

Ce que ces Relations contiennent sur le nombre des Villes, est assez conforme au rapport des derniers Voyageurs. Nos Auteurs disent, qu'il y a dans la Chine plus de deux cents Villes, ou

Citez, dont plusieurs autres dependent. Le P. Trigaut en compte deux cents quarante sept. Le P. Martini cent cinquante, & Navarrete cent quarante-huit du premier ordre. Il n'est pas difficile à croire que ce nombre peut avoir esté augmenté ou diminué, selon les differents changements qui sont arrivez en cet Empire.

Cansu. *Cansu*, est celle dont les Arabes ont eu plus de connoissance, à cause qu'elle estoit comme l'eschelle de tout le commerce des Indes, de la Perse & de l'Arabie. Les rochers qui sont appellez *Portes de la Chine* dans cette relation, doivent estre les petites Isles, qui se trouvent depuis la coste de la Cochinchine, jusqu'à l'embouchure de la riviere de *Canton*. Les Arabes estoient huit jours à les passer à cause du peril qu'ils courroient de briser dans une route si difficile, faute de cingler droit depuis l'Isle de *Haïnan*, qui est apparemment celle qu'ils appellent *Elnian*. *Cansu* doit estre *Changcheu*, ou *Quantung*, qu'on escrit ordinairement *Canton*; *Fu*, & *Cheu* sont des terminaisons dont la premiere adjoustée à la fin des noms, marque les villes Capitales, & la seconde marque les simples citez. *Cansu* estoit peu esloignée de la mer, sur une grande riviere, dans laquelle les vaisseaux entroient avec la marée, & cette situation convient parfaitement avec celle de *Canton*, ou *Quangcheu*. Il en est fait mention dans le Geographe de Nubie, mais dans l'original & dans la traduction, le nom
n. 369. en est fort corrompu, car il est escrit *Canekou*, & cette mesme faute se trouve dans Abulfeda. Il dit que cette ville estoit connuë de son temps sous le nom de *Cansa*. Il la met à 164. degrez 40. minutes de longitude, & à 28. 30. ó de lati-

tude. Il ajouste, que *selon le rapport de quelques voyageurs; c'est la Ville du plus grand negoce qui soit en toute la Chine. Qu'il a appris d'un homme qui y avoit esté, qu'elle est située au Sud-Est de Zeitoun, à demie journée de la mer, sur le bras d'une riviere qui forme un canal, dans lequel les vaisseaux peuvent entrer. Qu'elle est extrémement grande, & que son enceinte enferme quatre petites eminences; qu'on y beuvoit des eaux de puits; qu'il y avoit des jardins fort agreables, & qu'elle estoit esloignée des montagnes d'environ deux journées.* Il paroist bien par cette legere description, que ce Geographe estoit fort peu instruit de la situation des principales Villes de la Chine, & la plus-part des autres en parlent avec la mesme obscurité. Mais nos deux Auteurs ne permettent pas de douter de la veritable orthographe de ce mot, & la conjecture d'Abulfeda ne peut estre soustenuë, puis que selon toute apparence, cette Ville de *Cansa*, doit estre *Changcheu*, ou quelque autre Ville maritime, où le commerce fleurissoit de son temps.

Il se trouve une plus grande difficulté à eclaircir nos Auteurs sur la Ville de *Cumdan*, qu'ils disent avoir esté de leur temps le siege des Empereurs de la Chine. Ils en parlent en tant d'endroits, qu'on ne peut soupçonner que le texte soit corrompu, & l'inscription Chinoise & Syriaque, trouvée en M. DCXXV. dans la Province de *Xensi*, confirme leur tesmoignage, puis que dans les paroles Syriaques on trouve que *Cumdan* est appellée *Ville Royale & Capitale de la Chine.* Les deux Villes où les Empereurs ont tenu leur cour depuis plusieurs siecles, sont *Peking* & *Nangking*. La premiere qu'on croid estre

Cumdan.

China Illust. l. 1.

le *Cambalu* de M. Polo, & le *Chanbalik* des Orientaux, ne joüit de cette dignité que depuis CCCCL. ans ou environ. Ainsi dans le temps de nos deux Auteurs *Nangking* autrement appellée *Kiangnang*, estoit la capitale de l'Empire, & les Empereurs de la Chine y tenoient leur cour.

Cumdan doit estre Nanquin.

Il faut donc que *Cumdan* soit *Nangking*, & on n'en peut pas douter, puis que le Geographe Arabe parlant du plus grand fleuve de la Chine, qui est asseurément le *Kiang*, l'appelle *le fleuve de Cumdan*, parce qu'il passe à *Nangking*, & qu'elle est la seule ville située sur ce fleuve, qui ait esté depuis plusieurs siecles le siege des Empereurs. C'est par cette raison que cette Ville porte le nom de *Nangking*, c'est-à-dire, *Cour Australe*, au lieu que *Peking*, signifie *Cour Septentrionale*. Les Syriens, Auteurs de l'inscription Chinoise dont nous avons parlé, luy donnent un autre titre, & l'appellent *Cour Orientale*. Cette Ville pouvoit estre ainsi nommée par les Chinois, & peut-estre que les differents noms de *Kingling*, *Moling*, *Kienle*, *Kiangning*, *Kiangnang* & *Ingtien*, qu'elle a portez sous differentes familles de Rois, signifient celuy que les Syriens luy ont donné dans leur inscription. Mais sans entrer dans cette discussion, il est aisé de reconnoistre que les Syriens la pouvoient avec raison appeller *Cour Orientale*, puis que de toutes les villes Royales de la Chine, elle estoit la plus esloignée, tirant vers l'Orient, à l'egard de ceux qui venoient de Syrie, par le *Sifan*, & par le *Tibet*. La description que font nos Auteurs de la magnificence de cette Ville, ne peut convenir qu'à *Nangking*, puis que de leur temps. *Peking* n'estoit pas encore le siege des

Mart. Atlas. 129.

Empereurs, & que depuis qu'ils y ont establi leur Cour, *Nangking* n'avoit pas beaucoup perdu de son ancien lustre, avant que dans ces dernieres guerres, elle eust esté entierement saccagée par les Tartares.

Abulfeda establit le siege de l'Empereur de la Chine dans la Ville de *Bijou*, ou *Penjou* ou *Bichou*, car ce nom est escrit en autant de differentes manieres, qu'on trouve d'exemplaires de cet Auteur. Il dit qu'elle est à 114. c'est à-dire, 124. degrez de longitude, & à 17. de latitude, qu'elle est le siege du *Fagfour*, qui est, dit-il, l'Empereur de la Chine, autrement appellé *Tumgage-Khan*, c'est-à-dire, *Seigneur des païs de Tumgage*, ou *Tumgaz*; que c'est une Ville mediterranée, où il y a quantité de jardins, qu'on y boit des eaux de puits; qu'elle est esloignée de la mer de quelques journées, & à cinq lieuës de *Cansa*, tirant au Nord-Ouest, & quelle est entourée de murailles, ruinées pour la pluspart. Il rapporte ces particularitez sur le recit d'un voyageur. Golius ne peut determiner quelle est cette Ville, & il croit que les Orientaux peuvent avoir signifié *Peking*, *Nangking*. *Quansi* *Yamcheu*, ou mesme *Pegu*. Mais l'esloignement & la difference de ces Villes, fait voir que Ebn Saïd, Abulfeda & les autres Auteurs que cite ce sçavant homme, ne peuvent avoir designé d'autre Ville que celle de *Nangking*. Ce n'est pas que les positions qu'Abulfeda, Nassireddin & Ulugbeg, donnent à leur Ville de *Bijou*, puissent convenir à *Nangking*, & mesme ils ne s'accordent pas, les uns la mettant à 124. degrez, & les autres à 130. Mais on peut faire cette conjecture, par la situation de la Ville qu'ils disent

Tesmoignage d'Abulfeda.

In Alfrag. p. 75.

eſtre à quelques journées de la mer, & aſſez proche de *Canſa*, ce qui ne convient, ny à *Nangking*, ny à *Peking*, mais qui a beaucoup plus de rapport à la premiere, qu'à la derniere de ces Villes. Cela eſt d'autant plus vray ſemblable que des Auteurs fort exacts ont prouvé clairement que le *Cambalu* de M. Polo, & le *Khanbalik* des Orientaux, ne peut eſtre que *Peking*, puis que les poſitions de ces deux places conviennent avec aſſez d'exactitude.

Gol. Append. ad Atlantem Sin.

Nous ne trouvons point parmy les differents noms de *Nangking*, qu'elle ait eſté appellée *Cumdan*, & il y a lieu de croire que ce nom n'eſt peut eſtre pas rapporté ſelon l'exacte orthographe Chinoiſe. Mais il ſuffit que la Ville ait eſté connuë ſous ce nom parmy les Orientaux, & la conformité de la Pierre Chinoiſe & Syriaque avec nos deux Auteurs ſur le nom de cette Capitale, eſt aſſeurément digne de remarque, & juſtifie leur teſmoignage par une preuve inconteſtable.

Tout ce que nos Auteurs diſent de la magnificence de cette Ville, eſt conforme à la deſcription de *Nangking*, qui eſt dans les relations du P. Trigaut, & du P. Martini.

Trig.
Atlas Sin.

Gouvernement de la Chine.

Nos Auteurs parlent du Gouvernement de la Chine, d'une maniere qui fait voir qu'ils en eſtoient aſſez bien informez. Car nonobſtant les grands changements arrivez dans cet Empire durant prés de huit ſiecles, leur recit eſt confirmé en pluſieurs circonſtances principales, par le teſmoignage des derniers voyageurs.

Ils remarquent que la Chine eſtoit gouvernée par un Empereur dont l'autorité eſtoit ſuprême & abſoluë ſur les Gouverneurs de Provinces,

qu'ils appellent *Rois*. Le mot Arabe *Melik* dont ils se servent, n'a pas absolument cette signification, dans l'usage ordinaire des historiens, qui ont escrit du temps de nos Auteurs, & dans les siecles suivants. Comme les Souverains parmy les Mahometans furent d'abord appellez *Califes*, c'est à dire, *Vicaires de Dieu sur terre, & successeurs de Mahomet* : ce nom estoit affecté à ceux qui descendoient de luy, ou qui dans la suite pretendirent en descendre. Le Calife avoit toute l'autorité spirituelle & temporelle, & aucun des Princes qui establirent de nouvelles principautez parmy les Mahometans, particulierement depuis les Abbassides, ne prit cette qualité sans faire schisme. Les Fatimides d'Egypte & quelques autres Princes, moins considerables, qui l'affectoient, joignirent le schisme à la revolte, & ils estoient considerez comme heretiques par les autres Mahometans. Mais ceux qui demeuroient unis avec le plus grand nombre des sectateurs de Mahomet, dans la soumission aux Califes de Bagdad, & qui s'appellent encore *Sunnis*, prenoient la qualité de *Sultan*, qui signifie *Prince*. *Melik* estoit ordinairement un surnom affecté à ceux de la famille Royale, & accordé par honneur à des Princes tributaires, soumis aux Califes, ou aux Sultans. Ainsi il ne faut pas s'estonner que ces Gouverneurs de Villes & de Provinces, qui y commandoient avec une autorité presque absoluë, mais subordonnée à celle de l'Empereur, ayent esté appellez *Rois*, ou *Melouk* par des Arabes, puisque les derniers *l. 2. c. 68.* voyageurs se servent du mesme terme. M. Polo, le P. Trigaut, le P. Martini, Navarrete & les *Amb. des Holl. à la Chine.* Hollandois appellent ordinairement *Rois*, non

Atlas Sin. p. 15. ſeulement les Princes de la famille Royale, mais auſſi les Gouverneurs, & les uns & les autres ont remarqué auſſi bien que nos Auteurs que ces petits Rois ſont ſoumis à l'Empereur, outre que ſelon Navarrete, les Provinces de la Chine eſtoient autrefois autant de Royaumes.

Bagboun. Les Arabes eſcrivent communément que l'Empereur de la Chine eſt appellé *Bagboun*, quoy que ſelon le plus ancien Auteur, on prononça de ſon temps *Magboun*. D'autres, comme *Hiſt. Perſ. Mſ.* Abulfeda, & un ancien Auteur Perſien, l'appellent *Fagfour*, & pretendent que ce nom, & *Tumgage*, ou *Tumgaz-Khan*, ſont ſynonymes. Marco Polo appelle *Fanfur*, les Rois qui avoient precedé les Tartares, ſous le regne deſquels il entra dans la Chine. *l. 2. c. 68.* Ils teſmoignent tous, que ce nom ſignifie *fils du Ciel*. Les dernieres relations conviennent pour le ſens de ce *Trig. l. 1. c. 6. Navar. l. 1. c. 9. Martin.* mot, mais elles en rapportent un autre qui eſt *Tiençu*, qui ſignifie la meſme choſe, & c'eſt peut-eſtre de ce mot, que les Arabes ont fait leur *Tomgage*, qui eſt eſcrit ailleurs *Timjage*, & en pluſieurs autres manieres.

Il ne faut pas s'eſtonner, s'il ne ſe trouve rien dans nos Auteurs, touchant la Famille Royale des Empereurs qui regnoient de leur temps. On ne peut meſme tirer ſur ce ſujet aucun eclairciſſement des autres Auteurs Arabes, ou Perſiens, puis qu'ils n'ont commencé à connoiſtre la Chine, que vers le douzieſme ſiecle, lors que les Tartares en firent la conqueſte. Mais la revolution generale dont il eſt parlé dans la ſeconde relation, eſt d'autant plus remarquable, que ce que l'Auteur Arabe en rapporte, s'accorde fort exactement à ce que nous apprenons du P. Mar-

tini, au commencement de ſon Atlas Chinois. Il dit que depuis l'an CCVI. avant J. C. auquel la famille de *Hana*, s'eſtablit ſur le Throne, aprés avoir depoſſedé celle de *Cina*, les Princes de cette famille de *Hana*, regnerent juſqu'en CCLXIV. aprés J. C. Ceux de la famille de *Cyna* leur ſuccederent, & regnerent juſqu'en CCCCXIX. Cinq Rois en meſme temps ſe firent la guerre, qu'on nomma la guerre des *Utaï*, juſqu'à ce que quatre de ces *Utaï* ayant eſté defaits, le cinquieſme, de la famille de *Tanga*, s'empara de l'Empire, l'an DCXVIII. Que fort peu de temps aprés, il fut partagé en diverſes factions, dont les principaux Chefs furent appellez *Heutaï*. Enfin que l'an DCCCCXXIII. la famille de *Sunga* parvint à l'Empire, qu'elle conſerva juſqu'à l'an M. CCLXVIII. auquel temps les Tartares la ruinerent entierement, & que ce fut alors que M. Polo entra dans la Chine. Il s'enſuit donc, que l'an CCXXXVII. de l'Hegire qui eſt l'an DCCCLI. de J.C. & l'an CCLXIV. qui eſt l'an DCCCLXXVII. qui ſont les deux principales dates de nos Auteurs, la Chine eſtoit agitée de ces diverſes guerres des *Heutaï*, & c'eſt de ces factions qu'on doit entendre la comparaiſon que fait Abuzeïd de la diviſion de l'Empire de la Chine, & de celle de l'Empire d'Alexandre, qui au reſte n'eſt pas plus exacte que tout ce que les Arabes & les Perſans rapportent ſur ſon ſujet. Ces remarques ſuffiſent pour montrer que nos Auteurs eſtoient bien informez de ces grands evenements, & qu'ainſi ils meritent quelque creance ſur les autres points, qui ne peuvent pas encore eſtre entierement eclaircis.

Pour ce qui concerne le Gouvernement de la

Chine, ce que nos Auteurs disent qu'une Ville Metropolitaine,ou Capitale d'une Province, est distinguée des autres, lors qu'elle a cinq trompettes d'une grandeur extraordinaire, n'est pas entierement conforme aux dernieres relations. Mais cependant cette circonstance se trouve dans quelques Auteurs, & elle a esté peut-estre observée dans le temps que cette marque de dignité estoit en usage.

Tambours. Les tambours qu'ils disent estre dans chaque *l. 1. c. 6.* Ville, sont encore des marques de dignité. Navarrete dit qu'à *Nangking*, qui estoit alors la Ville Royale, il y a un tambour à chaque tribunal: qu'on le bat pour appeller les Magistrats au Conseil, & que celuy du Conseil supreme est couvert d'un cuir entier d'Elephant, & qu'on le bat avec une grosse piece de bois suspenduë avec des cables. Le P. Martini dit que devant les Palais des Gouverneurs, il y a deux petites tours, avec des instruments de musique, & des tambours,que l'on bat quand le Gouverneur sort ou entre, ou quand il monte à son siege. Le P. Magalhaes, parle de celuy de *Peking*, comme estant d'une grandeur extraordinaire, & ayant trente six pieds de tour.

Toutes les Villes sont carrées, ainsi que le remarquent les PP. Trigaut, Martini, Navarrete & plusieurs autres.

Nos Auteurs disent que les Gouverneurs des grandes Villes s'appellent *Difu*, ceux des petites Villes que le P. Martini nomme Citez, *Tousang*, les Eunuques *Toukan*, le Juge supreme de chaque Ville, *Lakxi-ma-mak-ven*, & ils avouënt qu'ils ne peuvent bien exprimer ces noms en caracteres Arabes. On trouve des tra-

ces de ces mesmes noms dans les dernieres relations. Trigaut appelle *Toutam*, un des principaux Magistrats, qui est le mesme que les Hollandois appellent *Toutang* dans la relation de leur Ambassade. Le P. Martini remarque aussi que dans le *Junnan*, il y a quelques Seigneurs appellez *Tuquon*, dont le pouvoir est absolu, & selon le P. Magalhaes, les Princes de la Province de *Junnan*, *Queicheu*, *Quamsi*, & *Suchuen*, s'appellent *Tuquon* ou *Tusu*. Le supreme Magistrat des Villes & des Provinces, s'appelle encore *Lipu*, dont il y a apparence que les Arabes ont formé leur *Disu*, ou de *Cisu*, qui est encore une dignité considerable.

Pinto. Purch. t.3.276. & p. 319.

Atl. p. 195.

On trouve aussi dans les mesmes relations modernes, des Eunuques establis dans les principales Charges, & particulierement pour recevoir les droits dans les Villes. Le P. Martini parle de celuy de *Nanking*, comme d'un grand Officier. Le P. Trigaut parle de celuy de *Linsing*, qui estoit envoyé pour recevoir les revenus du Roy, & d'un autre qui avoit l'intendance des navires. Le P. Diego de Pantoja decrit dans une lettre la pompe de l'Eunuque *Mathan*. Le P. Trigaut remarque qu'il y a un trés grand nombre d'Eunuques qui sont coupez par leurs propres peres; *Quos castrant quam plurimi, ut inter regios famulos annumerari queant, nam præter hos, alii Regi non famulantur, nec à consiliis sunt, nec cum eo colloquuntur, quin imo tota fere regni administratio in semivirorum manibus versatur.* Enfin le P. Martini dans son histoire de la guerre des Tartares, dit que l'Empereur *Tienki*, eleva l'Eunuque *Gueï*, à un si haut degré de puissance, qu'il gouverna l'Empire avec une autorité absoluë, fai-

Eunuques.

p. 129. l. 3. 11.

Pur. 353.

ſant mourir, ou privant de leurs Charges, tous
p. 64. les Officiers qui luy eſtoient ſuſpects.

Sonnette. Ce que l'Auteur rapporte de la ſonnette qui eſtoit attachée à la porte des Palais, pour ceux
Hiſt.Sin.p.52. qui vouloient demander juſtice à l'Empereur, ou aux Souverains Magiſtrats, ne la pouvant obtenir des ſubalternes, eſt fondé ſur une couſtume tres ancienne, que nous trouvons dans l'hiſtoire du P. Martini, en la vie de l'Empereur *You*, qui regnoit MM. CCVII. ans avant J. C. *Il eſcoutoit avec facilité, ceux qui luy donnoient des avis touchant ſes devoirs. C'eſt pourquoy il fit mettre devant la porte du Palais une cloche, un tambour, & des plaques de pierre, de fer, & de plomb, faiſant en meſme temps publier un edit, par lequel il permettoit aux perſonnes ſçavantes, & de probité reconnuë, de frapper ſur celuy de ces inſtruments, deſtiné pour chaque ſorte d'affaires. On ſonnoit la cloche pour ce qui regardoit la juſtice : le tambour, pour ce qui regardoit les loix & la religion : la plaque de plomb, pour les affaires du Royaume : celle de pierre, pour les injuſtices commiſes par les Magiſtrats : & celle de fer, pour les priſonniers.* [a]

[a] Eos qui officii ſui admonitum reprehendebant, non minori facilitate audivit, quam, ut Sinica phraſi utar, aqua denſum fluit. Hinc ante fores Palatii campanam, tympanum, tabellam lapideam, ferream, & plumbeam appendi juſſit, addito edicto, quo doctis ac probis viris qui de re aliqua monendum Imperatorem ducerent, poteſtas fiebat, ex his inſtrumentis illud pulſandi, quod cuique cauſarum generi eſſet deſtinatum. Qui juſtitiæ conſultum ibant, ære campano: qui legibus ac religioni, tympano edebant ſonum: ſi regni negotia forent, tabellam plumbeam, ſi injuriæ à magiſtratibus illatæ, lapideam : ſi de carcere ac vinculis querelæ, ferream pulſabant.

Il ajouste que cet Empereur se leva un jour deux fois de table, & qu'une autre fois il sortit trois fois du bain, pour donner audience à ceux qui la demandoient par ces signaux. Cette mesme coustume se conserve encore à la Chine, suivant le tesmoignage du P. Couplet, qui dans son abregé Chronologique dit de ce mesme Roy, *Il eleva un tambour, & une cloche à la porte du Palais, au son desquels il sortoit pour donner audience à ses sujets : & cette coustume subsiste encore.* p. 4.

Bastimens. Les Chinois bastissent encore presque de la mesme maniere, que celle qui est decrite par nostre Auteur. Tout le dedans de leurs maisons est de bois, & ils se servent particulierement de *Bambous*, ou cannes fenduës, pour faire leurs cloisons: puis ils les enduisent de leur vernis, ou colle de *Cié*, dont ils ont jusqu'à present tenu la composition fort secrete ; & nous ne pouvons pas assurer si nostre Auteur ne se trompe point, lors qu'il dit qu'ils la composent avec de la graine de chanvre. Leurs maisons, dit le P. Martini, ne sont pas magnifiques, mais elles sont plus commodes & plus nettes que les nostres. Ils n'aiment pas à voir plusieurs estages, à cause de la peine de monter les degrez. L'Empereur de la Chine se mit à rire, lors qu'on luy montra pour la premiere fois des plans des Palais d'Europe, ne pouvant comprendre comment nos Princes logeoient dans des estages exhaussez. Tout le monde occupe le bas de la maison, qui est partagé en salles, & en chambres. Le dehors *Trig. l.* 4. p. 403.

[a] Tympanum & campanam ad palatii valvas erigit, cujus pulsu suos auditurus prodeat, qui usus hodieque viget.

n'a pas beaucoup d'ornements, à la reserve de la grande porte & des autres plus petites sur le devant, qui sont magnifiques, dans les maisons des gens riches. Le dedans est plus orné, tout y reluit à merveille, pour estre enduit de cette precieuse colle de *Cié*, dont on vernit toutes les murailles. Les maisons sont d'ordinaire de bois, mesme le Palais du Roy, les murailles principales sont de briques, qui ne servent qu'à separer les sales, des chambres : car le toit & la couverture sont soustenus de pilliers de bois.

l. 1. c. 2. p. 14. C'est ce que le P. Trigaut avoit dit presque en mesmes paroles.

Sentinelles pour le feu.

L'ancienne coustume de faire veiller toutes les nuits des sentinelles sur une tour fort elevée, pour prendre garde au feu, & donner le signal en battant le tambour, en cas qu'il le voye en quelque maison, est une preuve de la crainte qu'on a eu tousjours des incendies, dans les principales Villes. Il y va mesme de la vie pour celuy par la negligence duquel le feu se met en une maison, à cause du danger qu'il y a pour toutes les autres, qui ne sont communément que de bois. M. Polo observe cette mesme coustume dans sa description de *Quinsai*, & dit qu'on y veille toutes les nuits pour prendre garde au feu, à cause que la plusspart des bastiments sont de bois, & que les gardes frappent sur des bassins & sur de grandes tables de bois, pour en donner avis par la Ville.

Atlas Sin. p. 17.

l. 2. p. 476.

Mariages.

Il peut estre arrivé quelque changement sur le sujet des mariages, & nous ne sçavons pas mesme exactement en quoy consistent leurs degrez de parenté. Le P. Trigaut remarque qu'ils ne sont pas fort exacts à observer les degrez de

2. Rel. p. 24.

consanguinité

consanguinité du costé maternel. Mais ils sont fort religieux à ne pas espouser des personnes qui auront un mesme surnom, quand mesme il n'y auroit entr'eux aucune parenté. C'est ce que les autres Auteurs tesmoignent aussi, & le P. Couplet l'a marqué dans son abregé. *p.* 48.

Il y avoit dés le temps de nostre Auteur des Courriers publics establis en plusieurs endroits de l'Empire Mahometan. Les uns estoient à pied, & cette coustume est demeurée dans l'Empire Othoman, où tous les ordres du Sultan sont portez par des *Olacs*, ou Courriers à pied, qui estant disposez de distance en distance font une diligence incroyable. Il y en avoit de mesme à la Chine, & mesme, selon le P. Martini, à chaque pierre qui contient dix stades Chinoises ou une lieuë de France, il y a des Coureurs qui portent en diligence les ordres du Roy & des Gouverneurs.

Courriers & chevaux. 1. *Rel. p.* 11.

Outre cela il paroist par le tesmoignage d'Abuzeid, qu'ils avoient des chevaux de poste, ou au moins des mulets; car le mot de *Berid* signifie cela, & il est fort en usage depuis longtemps pour signifier les postes à cheval. Les Arabes s'en sont servis en plusieurs occasions importantes, de la mesme maniere qu'elles sont establies ailleurs, mais avec cette difference, que comme d'abord les postes n'estoient establies que pour les affaires publiques, elles ne servoient pas à d'autres usages parmy les Mahometans, & c'estoit de mesme parmy les Chinois. Le P. Martini remarque, qu'il y a encore à la Chine à chaque huitiesme pierre qui fait une journée de chemin, des Maisons Royales & publiques qui se nomment *Cungquon* & *Teli*, où logent les *Atl. p.* 13.

Gouverneurs, & les Magiſtrats qui y ſont receus aux deſpens du Roy, aprés y avoir envoyé une Lettre auparavant, & qu'ils y trouvent des voitures & toute ſorte de commoditez. C'eſt à peu prés la meſme choſe que l'*Evectio* parmy les Romains.

M. Polo rapporte auſſi que de ſon temps, les *l. 2. c. 20.* poſtes eſtoient eſtablies à la Chine, & qu'elles eſtoient diſpoſées de trois en trois milles, qui eſt à peu prés la diſtance que donne le P. Martini : que les lieux eſtoient viſitez tous les mois, & que les Notaires eſcrivoient le nom des Courriers, les jours de leur départ, & d'autres ſemblables circonſtances.

Adminiſtration de la Juſtice.

Ce qui eſt rapporté touchant l'adminiſtration de la Juſtice, la ſeverité des Tribunaux, & pluſieurs autres circonſtances de la Police des Chinois, n'a beſoin d'aucun eſclairciſſement particulier. Ceux qui ont leu les Relations modernes de la Chine, trouveront que le recit des Arabes ne s'en eſloigne pas beaucoup. Toutes les affaires ſe traitent encore par ſuppliques & par eſcrit. La Juſtice eſtoit autrefois ſeverement adminiſtrée, & on en trouve un exemple conſiderable dans l'hiſtoire du Marchand, qui demanda & obtint juſtice de l'Eunuque, favori de l'Empereur.

Il ſemble neantmoins que cette ſeverité ancienne ait eſté fort relachée dans les derniers temps. Car au lieu que nos Auteurs teſmoignent que les voleurs eſtoient punis de mort, *l. 1. c. 8.* ſans aucune eſperance de pardon, le P. Trigaut eſcrit, qu'ils eſtoient de ſon temps ſeulement condamnez aux Galeres, & meſme aprés pluſieurs recidives, & que pour les premiers

vols, on se contentoit de les marquer avec un fer chaud, & avec de l'encre.

Le supplice de la bastonade estoit aussi de son temps ordonné pour des sujets fort legers, & presque sans aucune forme de justice, ce qui n'estoit pas autrefois. Mais nos Auteurs conviennent avec les modernes de la cruauté & de la maniere de ce supplice, dans lequel les criminels estoient battus sur les fesses avec de grosses cannes, de telle sorte qu'ils en mouroient souvent. Ce fut l'Empereur *Venius* qui establit ce supplice, au lieu d'un autre infiniment plus cruel, qui estoit de couper les criminels par morceaux. C'est peut-estre ce qui a donné occasion à nos Auteurs, de dire que les Chinois mangent la chair des hommes, executez à mort, ce qui ne se trouve pas dans les relations modernes, & paroist fort eloigné de la politesse Chinoise. On trouve bien dans leurs anciennes histoires selon le tesmoignage du P. Martini, que l'Imperatrice *Vihia*, femme de *Kien*, le Neron de la Chine, qui commença son regne 1818. ans avant J. C. mangeoit de la chair humaine: mais il ne semble pas possible qu'un exemple si detestable ait passé en coustume, dans un païs où toutes les commoditez de la vie se trouvent en abondance. Cependant M. Polo, dit que ceux de la Province au tour de *Xandu*, ont cette horrible coustume, que lors que quelqu'un est condamné à mort, ils le cuisent & mangent sa chair. Il dit aussi que ceux du Royaume de *Concha* mangent de la chair de ceux qui sont morts de mort violente, & particulierement de leurs ennemis tuez en guerre.

Bastonade.

l. 1. *c.* 9.

Mart. hist. Sin. p. 335. *M. Polo, l.* 1. *c.* 48.

l. 1. *c.* 55.

La maniere dont l'Empereur & les Rois, ou

l. 2. *c.* 75.

Gouverneurs, qui le representent, paroissent en public est assez conforme à ce que nous en trouvons dans les dernieres Relations, qui contiennent plusieurs descriptions de la marche d'un Mandarin : son train est fort nombreux, & il est accompagné d'un grand nombre d'Officiers armez. La marche commence par quelques-uns qui portent de grands bastons faits de Bambous fort larges, dont le son n'est pas fort different de celuy que les Chrestiens de Levant font en battant des planches qui leur tiennent lieu de cloches. Il faut que tous les passants s'arrestent pour luy faire honneur : ceux qui marchent à cheval sont obligez de mettre pied à terre, & mesme, selon la remarque du P. Trigaut, chacun se retire dans sa maison. * *Il y a*, dit-il, *plusieurs autres marques de dignité qui distinguent les Magistrats ; des estendarts, des chaines, des cassoletes, plusieurs Gardes qui les accompagnent, & qui par le bruit qu'ils font escartent la foule. Ils se font porter un si grand respect, qu'à ces cris, dans les ruës les plus frequentées, on ne void plus paroistre personne, & tous se retirent.* A l'egard des Empereurs & des Vicerois, il remarque aussi-bien que les autres Auteurs, qu'ils ne se montrent que fort rarement en public, aprés avoir fait mettre leurs Gardes sous les armes, qu'ils les postent sur les avenuës des principales ruës, & qu'autrefois ils ne sortoient que dans

Trig. l. c. 9. p. 95.

* Sunt alia permulta dignitatis ornamenta, Magistratuumque insignia, vexilla, catenæ, thuribula, satellitium frequens, cujus clamoribus arcetur in vicis turba, & tanta est eorum veneratio, ut in vicis etiam frequentissimis nemo compareat, sed secedant ad hos ejulatus omnes.

des litieres fermées, & qu'on en portoit plusieurs à la fois, afin qu'on ne pust connoistre quelle estoit celle du Prince. Cette coustume est fort ancienne puisque l'Empereur *Hoai* MMXL. ans avant J. C. en donna le premier exemple. Navarrete dit de l'Empereur, que *quand il sort, on ferme les portes des maisons dans les ruës où il doit passer, que le peuple se retire, de sorte qu'on ne void pas une ame, & que si quelqu'un paroissoit il seroit rigoureusement chastié.* *Navarr. p. 20.*

Il est dit dans ces Relations, que les revenus de l'Empereur consistent en ce qui se tire des impositions par teste, qui ne sont payées que par les hommes, depuis dix-huit ans jusqu'a quatre-vingt, & cela à proportion de leurs biens. Que le Sel & le Thé appartiennent aussi au Roy, & que les terres sont exemptes de tout impost. On peut voir par l'estat que le P. Martini a donné de ce que chaque Province fournit à l'Empereur de la Chine, qu'il est arrivé sur ce sujet de grands changements. Car elles payent toutes à l'Empereur des tributs fort considerables en soye, en cotton, en estoffes, ou en provisions, pour sa table & pour ses escuries. Le Sel est encore en parti, mais non pas le *Thé*. Cette Gabelle est fort ancienne, puisque le Roy *Venius*, qui regnoit cent soixante-dix-neuf ans avant J C. la supprima, mais cette suppression ne dura pas long-temps. Le P. Trigaut remarque, que de son temps elle valloit de grandes sommes à l'Empereur. Presentement selon le tesmoignage de Na- *Imposts.* *Atlas Sin.* *Mart. Hist. Sin.* *L. 1. c. 3. p. 15*

* Las puertas de las casas por cuyas calles ha de passar se cierran de todas, y la gente se recoge; de suerte, que niun alma se ve, y si se viera, recibiera gravissimo castigo.

varrette, les denrées ne payent aucuns droits, mais les principaux ſont celuy des Tailles réelles, des impoſitions par teſte, celuy du ſel, de la ſoye, des eſtoffes, & de plus une taxe par mai-
L. 1. c. 11. ſons. Il dit que le revenu de l'Empereur ſe monte à plus de ſoixante millions toutes deſpenſes faites. Le P. Martini qui donne le detail de ce que fournit chaque Province au Threſor Royal, fait monter ces revenus à de plus grandes ſommes. Ces exaggerations ont autrefois attiré à M. Polo, le ſurnom de *Meſſer Marco Millioni*, & meſme ſon ouvrage dans les anciens exemplaires, eſt ordinairement intitulé, *Il Millione*.
P. 26. Navarrette le fait monter à plus de cent millions.

Monnoye. Toute la monnoye qui a cours dans la Chine, eſt encore de cuivre, & à peu prés de la grandeur de nos liards, de la forme qui eſt deſcrite par nos Auteurs. Les Arabes l'appellent *Falous* qui ſignifient leur monnoye de cuivre, qu'ils nomment *Falas* de *Follis*, dont la ſignification eſtoit preſque pareille dans le bas Empire. Elle eſt percée par le milieu, afin de pouvoir eſtre enfilée, & c'eſt ainſi qu'ils font leurs comptes, Elle eſt d'une ſorte d'alliage, pluſtoſt que de cuivre, & de couleur aſſez ſemblable à celle de nos ſols, marquée de caractéres Chinois d'un coſté, afin qu'ayant un coſté plat, les comptes ſe faſſent plus aiſément lors qu'ils les enfilent. On trouve quelques-unes de ces pieces dans pluſieurs cabinets, & la figure en eſt repreſentée dans les voyages de Monſieur Tavernier, où neantmoins le trou eſt repreſenté rond, au lieu qu'il eſt ordinairement quarré, ce qui eſt plus commode pour les tenir fermes dans le filet. Il

eſt marqué dans la ſeconde Relation, que mille de ces pieces valent un Dinar d'or, dont le poids eſt exactement le meſme que celuy de la demie piſtole d'Eſpagne. Ainſi il paroiſt que les Arabes, qui ont touſjours eſté fort ſubtils dans le negoce, & qui avoient de cette monnoye à Siraf, la tenoient à un fort bas prix, & moindre qu'elle ne devroit eſtre à proportion du titre que l'or & l'argent de la Chine ont preſentement parmy les Marchands qui le prennent, l'or à raiſon du titre de France à quarante-deux livres l'once, & l'argent à cinquante-neuf ſols huit deniers.

Les Auteurs anciens & modernes confirment ce qui a eſté dit touchant la defenſe de battre de la monnoye d'or & d'argent dans la Chine. Le P. Martini en parle en ces termes dans la vie de *Venius*, qui regnoit cent ſoixante-dix-neuf ans avant Jeſus-Chriſt. * *Jamais leurs Rois n'ont voulu qu'on battît de la monnoye d'or ou d'argent, craignant les fraudes ordinaires de la Nation, fort habile au gain. Ils reçoivent l'or & l'argent au poids, & ils connoiſſent fort bien, s'il eſt pur, ou s'il y a du meſlange. Ils ſe ſervent neantmoins quelquefois de l'or pour acheter quelque choſe, mais il paſſe pour marchandiſe, & non pour monnoye. Cela fait que l'argent eſt continuel-*

* Nunquam eorum Regibus placuit vel argenteam cudi, vel auream monetam, fraudes quibus iſta gens aſſueta, lucrique ſagaciſſima, præcaventibus. Solo pondere argenti vel auri valorem expendunt, & quatenus quidque miſtum purumve ſit, accuratiſſime dignoſcunt. Quanquam auro nunquam utuntur ad emendum, quippe quod non pecuniam, ſed mercem eſſe dicunt. Hinc autem fit ut argentum continuo quaſi tormento ſubjaceat, & in minutiſſima fruſta, ferrea forcipe ad hoc apta diſ- *Martin. Hiſt. p. 328.*

lement coupé en petits morceaux avec des cizailles faites exprés. Ils ont eu depuis long-temps de la monnoye de cuivre, que cet Empereur reduisit à une forme meilleure & plus commode, & il permit qu'on en battît dans tout l'Empire, pourveu que ce fust sans fraude. Car avant ce temps là on n'en battoit que dans le Palais au grand avantage des Empereurs, mais avec une grande incommodité pour les peuples, à cause de la difficulté & la longueur des chemins. Il voulut que la forme fût ronde avec un trou quarré au milieu pour l'enfiler plus commodement. Elle est ordinairement marquée de quatre charactères, qui signifient le nom de l'Empereur & la valeur de la piece. Le P. Trigaut confirme la mesme coustume qui subsiste encore presentement; ainsi que le mesme P. Martini au commencement de l'Atlas Chinois.

l. 1. c. 3.

Porcelaine.

p. 13.

Atlas Sin. p. 108.

Cette terre excellente dont parle la Relation, est celle dont se fait la Porcelaine, particulierement dans le territoire de *Yaocheu*, qui est la seconde ville de la Province de *Kiangsi*, & elle se tire de la Ville de *Hoiecheu* dans la Province de *Nangking* où on ne la peut faire, quoy qu'il y ait quantité de matiere, mais on croid que le dé-

fringatur... Cupream vero monetam à multo jam tempore habuere, quam hic Imperator ad meliorem commodioremque formam revocavit, ac concessit insuper ut ubique, modo sine fraude, in toto Imperio cuderetur. Nam ante hæc tempora fiebat hoc in sola regia, magno quidem Imperatorum quæstu, sed majori populorum incommodo, propter itinerum difficultates & distantiam locorum. Monetæ formam rotundam esse voluit, & in medio quadratum foramen, quo facilius filum insereretur. Insignitur quatuor plerumque literis, nomen Imperatoris, & impositum valorem significantibus.

faut vient de la difference des eaux. Presque toute celle qui est à la Chine, se fait dans le Bourg de *Feuloang*, par des Païsans & par des hommes grossiers. Ils en font de jaune qui ne sert que pour l'Empereur, & ils luy donnent toutes sortes d'autres couleurs, en differentes manieres. Il s'en fait aussi quantité dans la Province de *Kiamsi*, selon le P. Trigaut. C'est ce qu'en rapporte le P. Martini. Parmy les pieces d'un present magnifique envoyé à Nouraddin par Saladin peu de temps aprés qu'il se fut rendu maistre de l'Egypte, on trouve qu'il est fait mention d'un service de vaisselle de la Chine, composé de quarante pieces.

l. 1. c. 1. p. 1

Makrizi Ms. Ar.

Marchands.

Ce qui est rapporté dans le mesme endroit de la maniere dont les Marchands estoient autrefois receus à la Chine, n'est pas tout-à fait semblable à ce qui s'est observé depuis : mais on peut remarquer dans les dernieres Relations, & particulierement dans celle de l'Ambassade des Hollandois, qu'ils ont tousjours esté fort circonspects à laisser entrer les Estrangers dans le Royaume. Le P. Trigaut remarque la coustume qui estoit encore de son temps, d'envoyer à l'Empereur tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans le païs. La maniere dont les marchandises & mesme les presents que les Hollandois portoient à la Chine, furent visitez & arrestez par les Rois ou Gouverneurs de *Canton*, est assez conforme à ce que rapportent nos Auteurs.

Funerailles.

p. 14.

Hist. Sin. p. 43.

Les coustumes des funerailles sont encore presque les mesmes. Le P. Martini tesmoigne, que le deüil des Chinois pour la mort de leurs peres, est encore de trois ans, que cependant ils s'abstiennent de toutes fonctions publiques,

& les Magiſtrats de celles de leurs Charges. Qu'ils teſmoignent leur douleur, non ſeulement en prenant des habits de groſſe toile, mais qu'ils changent leur vaiſſelle, leur lit, leur place, leur nourriture, leur maniere d'eſcrire, & meſme leurs façons de parler, leur papier, leur encre & leur nom. Alors ils s'habillent de blanc. Leur deüil dure trois ans, parce qu'ils veulent ainſi teſmoigner à leurs parents la reconnoiſſance de ce qu'ils en ont receu toute ſorte de ſecours durant les trois premieres années de l'enfance. Le Pere Trigaut adjoute les meſmes couſtumes que deſcrit noſtre Auteur, **Souvent les enfants gardent trois ou quatre ans dans leurs maiſons les corps de leurs peres, enfermez dans des cercueils, qu'ils enduiſent de leur vernis, de maniere qu'il n'en ſort aucune mauvaiſe odeur: & durant ce temps-là, ils leur preſentent à boire & à manger comme s'ils eſtoient en vie.*

l. 1. c. 7.

Cette couſtume de ſervir à boire & à manger aux morts, ſur laquelle Abuzeïd fait quelque critique, eſt encore preſentement en uſage, & Monſieur Tavernier teſmoigne qu'elle eſt encore en uſage parmy les Chinois eſtablis à Batavie.

La deſpenſe que les Chinois font pour les funerailles de leurs parents eſt encore trés grande, puis qu'ils font des cercueils de bois precieux, qui coutent quelquefois plus de deux mille eſcus. Ils invitent tous leurs parents &

* Non raro filii parentum cadavera feretro incluſa ad tres quatuorve annos domi aſſervant, ſuo enim illo pellucido bitumine ita rimas illinunt, ut minime fœtorem tranſmittant. Quo tempore in ſingulos dies, cibum illis potumque offerunt, non ſecus ac ſi ſupereſſent.

tous leurs amis à venir rendre leurs derniers devoirs au mort, durant que le corps est dans le cercueil, & ils depensent quantité de parfums precieux, des fleurs & differentes autres sortes de choses que tous ceux qui viennent, offrent par maniere de sacrifice à l'ame de leurs amis & de leurs parents. Ils allument des cierges, ils bruslent quelquefois de riches estoffes, dans la pensée de les envoyer aux defunts, & cela ne se peut faire qu'avec beaucoup de depense, sans y comprendre celle du convoy, auquel se trouvent des Bonzes en grand nombre, des joueurs d'instruments, & des pleureuses. *Trig. p. 78.*

Tous les Chinois sçavent lire & escrire; ce qui est confirmé par toutes les Relations des Auteurs anciens & modernes, & ce qui se trouve ensuite que toutes les affaires se traitent par escrit, en est apparemment la principale raison. Martini attribuë cette coustume à l'Empereur *Sivenius*, qui commença son Regne soixante-treize ans avant Jesus-Christ, & la raison qu'il en rapporte, estoit afin que les Juges examinassent plus meurement les affaires, & qu'ils ne se laissassent pas surprendre par les discours des parties interessées. Toutes les Relations confirment aussi ce qui est rapporté du grand nombre d'escoles publiques, qui est d'autant plus grand, que chaque Maistre ne peut instruire que trois ou quatre Escoliers. Escriture commune. p. 14. 24. *l. 9. p. 390.* p. 18.

La coustume remarquée par nos Auteurs touchant le secours que les pauvres reçoivent des greniers de l'Empereur, dans le temps de la disette generale, est trés considerable. Marco Polo en parle presque en mesmes termes. Il dit qu'alors l'Empereur ne fait exiger aucun tribut, Aumosnes.

mais qu'il fait au contraire distribuer à ses Sujets autant de bled qu'ils en ont besoin pour subsister, & pour ensemencer les terres. Que pour cet effet dans les temps d'abondance le Grand Khan fait acheter une grande quantité de bleds qu'il fait mettre dans des magasins, où il se conserve trois & quatre ans; & que dans les temps de disette, il le fait vendre à un si bas prix qu'on en donne quatre mesures au mesme prix que les particuliers en vendent une seule.

On peut voir dans le mesme Auteur les aumosnes extraordinaires que le Grand Khan, qui estoit alors Empereur de la Chine, faisoit aux pauvres, & pour lesquelles le P. Navarrette tesmoigne qu'il y a encore plusieurs millions sur l'Estat ordinaire de la Maison de l'Empereur.

Maniere de recevoir les Marchands.

Ce qui est rapporté touchant la maniere de recevoir les Marchands Estrangers, peut avoir esté autrefois en usage, & la coustume de visiter toutes leurs marchandises, & de les mettre en depost, est marquée par plusieurs Auteurs. Josafa Barbaro qui avoit trouvé un Tartare venu de la Chine à la Cour du Roy de Perse, dit que dabord les Marchands portent leurs effets dans des magasins; que ceux qui ont cette commission les vont visiter, & que trouvant quelque chose qui plaise au Prince, ils la prennent, & la payent en autres marchandises.

p. 107.

ECLAIRCISSEMENTS QUI REGARDENT l'Hiſtoire Naturelle.

NOs Auteurs s'accordent avec tous ceux qui ont eſcrit le plus exactement de la Chine, en ce qui concerne l'abondance de toutes les choſes neceſſaires à la vie, & de celles meſmes qui ne ſervent que pour le luxe, que le païs fournit abondamment. Il produit du bled, du ris, & pluſieurs autres ſortes de grains, des pommes, des poires, des coins, des citrons, des limons, des *mouſas*, ou figues d'Inde, des cannes de ſucre, des figues, des raiſins, des concombres, des citroüilles, des noix, des piſtaches, des prunes, des abricots, des cormes, des cocos, & meſme des amandes, ſelon noſtre Autour. Le P. Martini teſmoigne neantmoins qu'il n'y en a pas à la Chine, non plus que des oliviers, ce qui eſt confirmé par d'autres Auteurs. *Trig. l. 1. c. 3.*

Il s'y trouve auſſi toute ſorte d'animaux, & particulierement des beſtes de ſervice. Il y a quantité de chevaux; mais qui n'eſtoient pas autrefois comparables à ceux des Arabes. En effet avant la derniere conqueſte des Tartares qui ont amené un grand nombre de leurs chevaux à la Chine, on ne faiſoit aucun eſtat de la cavalerie Chinoiſe, parce que les chevaux Chinois ne pouvoient ſouffrir la veuë, ny le ſeul henniſſement des chevaux Tartares.

Nos Auteurs disent qu'il n'y a point d'Elephants à la Chine, ce qui se doit entendre des Provinces qu'ils ont seules connuës, où en effet il n'y en a point. Le P. Martini remarque, qu'on commence à en trouver à *Nanning* dans la Province de *Quangli*, dont les habitans s'en servent en guerre & pour leur monture. Il y en a aussi dans la Province de *Junnan*, & il n'est pas difficile que ces animaux qui sont en trés grand nombre dans les Indes & dans le *Tungkin*, y soient passez.

Atl. p. 183.

Toutes les relations conviennent avec nos Auteurs, qu'il n'y a point de Lions à la Chine. C'est ce que les Peres Trigaut, Martini & plusieurs autres confirment. Mais comme il n'est pas necessaire de donner aucun esclaircissement particulier sur ce qui se trouve dans tous les Livres, les remarques se reduiront à ce que nos Auteurs disent de deux animaux fort rares, qui sont la Licorne, & l'animal qui donne le Musc.

Licorne.

Par ce mot de Licorne, nous entendons l'animal que les Arabes & autres Orientaux appellent *Karkendan*, & qui est le *Monoceros* des Anciens. Nostre Auteur dit qu'il est beaucoup plus petit que l'Elephant, que depuis le col jusqu'en bas, il ressemble assez à un buffle, que sa corne n'est pas fenduë, & que ses pieds de devant sont tout d'une piece & sans jointures, ce qui paroist incroyable, & ne s'accorde pas à ce que les Anciens & les Modernes rapportent de sa legereté. Il adjoute que le mugissement de la Licorne a cela de particulier qu'il tient quelque chose du cry du bœuf & de celuy du chameau. Le P. Jeronymo Lobo & d'autres Jesuites, qui ont demeuré plusieurs années en Ethiopie, tes-

moignent avoir veu de ces animaux dans la Province des *Agaos* au Royaume de *Damote.* Il la descrit en ces termes. Elle est de la grandeur d'un cheval de mediocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir, elle a le crin & la queuë noire, le crin court & peu fourny. Ils disent en avoir veu en d'autres endroits de cette Province, qui avoient le crin plus long & plus espais, avec une corne droite longue de cinq palmes, d'une couleur qui tire sur le blanc. Ils adjoustent qu'elle demeure tousjours dans les bois, & que cet animal estant fort peureux, ne se hazarde gueres dans les lieux descouverts. Le Pere Lobo adjoute, que plusieurs Portugais en avoient veu aussi en Ethiopie, & qu'on les descouvroit du haut des rochers lors qu'elles paissoient par troupes dans les vallées de la Province *Nanina.* Il assura la mesme chose à Monsieur Toinard qui le vit à Lisbone en MDCLXVII. Il luy dit que les unes estoient blanches, les autres bayes, avec une corne blanche au front de la longueur du bras; & qu'il avoit eu un poulain de Licorne qui n'avoit vescu que huit ou dix jours, pour n'avoir pas eu une jument qui luy donnast à tetter.

Voyages de M. Thev. T. 4.

Cette relation du P. Lobo est au quatriéme volume des voyages de M. Thevenot.

Ce que le Geographe de Nubie dit de ce mesme animal, est presque entierement tiré de nos Auteurs avec quelques additions selon la coustume ordinaire des Arabes, qui rarement copient exactement un passage, sans y adjouster ce qu'ils trouvent ailleurs. La pluspart de leurs Auteurs content aussi des merveilles de cet animal, mais peut estre sans l'avoir exactement connu. Le tesmoignage du Moine Cosmas dans sa Topographie Chrestienne, est aussi fort con-

Voyages de M. Thev. t. 1.

ſiderable. Il dit qu'il n'a point veu de Licorne, mais bien quatre figures de bronze de cet animal dans le Palais du Roy d'Ethiopie nommé *les quatre Tours*; qu'on luy a dit que cet animal eſtoit terrible & indomptable, que quand il eſtoit pourſuivi par les Chaſſeurs, & ſur le point d'eſtre pris, il ſe precipitoit du haut des rochers, & tomboit ſur ſa corne qui ſouſtenoit tout l'effort de ſa cheute. Il applique à cet animal pluſieurs paſſages de l'Eſcriture.

On trouve dans le traité d'Anſelme de Boot les principales obſervations ſur la Licorne, qui peuvent eſtre tirées des Anciens. Il remarque que le nom de *Monoceros*, qui repond à celuy de *Licorne*, eſt commun à cinq animaux differents, qui ſont les bœufs des Indes deſcrits par Pline: le *Rhinocerot*, qui eſt un animal d'une eſpece ſinguliere; le *Monoceros*, deſcrit auſſi par Pline comme un animal de la taille d'un cheval, mais qui a la teſte ſemblable à celle du Cerf, les pieds comme l'Elephant, la queuë comme le Sanglier; l'*Aſne* des Indes dont Pline parle; & l'*Oryx* qui a la corne fenduë, dont Ariſtote, Elian, & les autres Naturaliſtes parlent en pluſieurs endroits.

l. 8. c. 21.

Hiſt. nat. l. 11. c. 2.

Ariſt. Hiſt. Anim. l. 2. c. 8. de partib. ani. l. 3. c. 1.

Tous ces animaux n'ont qu'une corne, & celles qui paſſent parmy les curieux pour cornes de Licorne, peuvent eſtre de quelques-uns de ces differentes eſpeces. On y doit adjouter celles des poiſſons, qui ſe trouvent particulierement dans les mers du Nord, & qui s'appellent *Morſſ*, qui ſont d'une grandeur extraordinaire, & celles de la vache marine, qui vient quelquefois à terre, & qui eſt deſcrite par le Pere Martini. La pluſpart des Auteurs modernes

nes pretendent, que toutes les cornes qui se trouvent dans les cabinets des curieux, sous le nom de cornes de Licorne, sont des dents de ces poissons, qui se trouvent particulierement dans le Nord, ou de ces cornes fossiles qui sont descrites par Anselme de Boot, d'où plusieurs concluent qu'il n'y a point de veritables Licornes, & qu'il faut chercher dans la mer les animaux qui portent cette longue corne, plustost que sur terre. On trouve dans la Relation de Groenland du Sieur de la Pereyre, plusieurs observations curieuses sur ce sujet, qu'il avoit apprises de Monsieur Wormius. Elles font voir que ces cornes ont tous les caracteres qui conviennent à ces dents du poisson que les Islandois appellent *Narhual*, & qui est peut-estre le mesme que nostre Auteur appelle *Wal*, qu'elles sont toutes cariées par la racine à peu prés comme des dents pourries, & que la mer en jette quelquefois une grande quantité sur les costes, ce qui fait voir qu'elles viennent d'un animal aquatique. On trouve dans le mesme Livre la figure du crane de ce poisson, & ceux qui ont escrit de l'Islande confirment les observations de Monsieur Wormius. Mais il ne semble pas que toutes ces raisons prouvent autre chose, sinon que la pluspart des cornes qui passent sous le nom de Licornes, sont des dépoüilles d'un poisson, & il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse y avoir de ces animaux dont nous avons l'idée sous le nom de Licornes, & que l'Escriture appelle *Reem*. Elle parle de cet animal en plusieurs endroits, comme d'un animal rare, vigoureux, d'une legereté & d'une force extraordinaire. C'est à peu prés ce que les Arabes & les Persans

p. 151. disent de leur *Carkendan*. Loüis Barthema dit qu'il en avoit veu deux à la Meque, envoyez en present par le Roy d'Ethiopie. Puisque nous trouvons donc quelques Auteurs dignes de foy, qui tesmoignent avoir veu cet animal, & que nos Arabes disent mesme, qu'ils ont mangé de sa chair, il semble qu'il faut quelque chose de plus que des conjectures, pour asseurer avec quelques Modernes, que jamais il n'y a eu d'autres Licornes, que des *Narhuals*. Car ces sortes de poissons sont aussi rares dans l'Orient, que les Licornes dans le Nord & dans l'Occident.

l. 3. c. 26. 27. Ceux qui voudront estre plus amplement instruits de ce que les Anciens ont escrit touchant la Licorne, trouveront leurs passages rapportez au long, avec une grande exactitude par Monsieur Bochart dans son Traité des Animaux de la Sainte Escriture, & il y en a joint plusieurs des Escrivains Arabes, entre-autres de *Demiri*, qu'il appelle Damir, qui estant un Auteur assez moderne, puis qu'il mourut en MCCCCV. a ramassé ce que d'autres plus anciens en avoient dit. On trouvera aussi une grande quantité de remarques curieuses sur le mesme sujet dans la Dissertation de Thomas Bartolin imprimée à Padouë en M.DCXLV. & dans celle de Deusingius imprimée à Groningue en M.DCLX.

Ambre. Nos Auteurs sont de la mesme opinion que quelques Anciens, qui ont cru que l'ambre gris croissoit comme une plante au fond de la mer, & qu'il estoit jetté à terre par les vagues; qu'on en trouvoit aussi quelques morceaux dans le ventre des baleines. Le plus ancien, aprés avoir dit que dans les Maldives on trouvoit des morceaux d'Ambre gris d'une grandeur ex-

traordinaire, adjoûte qu'il s'en trouve aussi de plus petits dont la forme est presque semblable à des plantes arrachées; qu'il croist au fond de la mer comme une plante, & que durant la tourmente il s'arrache du fond de l'eau : que la vague le pousse à terre, & qu'il s'y trouve en forme de champignons ou de truffles. L'autre dit, que le meilleur se trouve sur la coste de Barbarie, ou païs des *Zinge*, c'est-à dire des Cafres de la coste Orientale d'Afrique, & mesme dans la coste d'Arabie. Que les Negres dressent des chameaux avec lesquels ils marchent le long de la coste au clair de la Lune : que ces chameaux connoissent l'Ambre, & que lors qu'ils en descouvrent, ils plient les genoux afin que leur maistre le ramasse. Qu'il y a une autre sorte d'Ambre gris qui flotte sur la mer en grosses pieces : qu'un grand poisson de l'espece des baleines l'avalle & en meurt aussi tost; & que les Negres voyant flotter les baleines, connoissent qu'elles ont de l'Ambre dans le corps, qu'ils le vont chercher, & qu'en leur ouvrant le ventre ils en tirent l'Ambre gris. Ils adjoutent enfin que le meilleur Ambre est de couleur blanche.

V. Barbosa p. 313.

Serapion, Avicenne & ceux qui les ont suivis, confirment par leur tesmoignage les principales observations de nos Auteurs. Ils disent qu'il vient de la mer, & Avicenne croid qu'il en sort, non pas comme une plante, mais comme par veines, ce qui ne paroist pas vray semblable. Il confirme qu'il s'en trouve quantité sur les costes, & que celuy qu'ils appellent *Chelabeti* est le meilleur. Il y a dans l'ancienne traduction, *Selachiticum*, ce que le sçavant Gar-

cias de Orta a cru devoir estre entendu de l'Isle de Ceylan, où la mer en jette une grande quantité. Mais il est ainsi appellé de la mer de *Chelahet*, qui selon la description de nos Auteurs, est celle qui est en deça du Cap de *Comorin*, & qui est separée de la mer de *Herkend*, par ces grandes Isles qui doivent estre *Java* & les autres voisines.

l. 2. p. 233. c. 143. Le Commentateur d'Avicenne cité par Plempius, assure aussi que l'Ambre croist dans la mer comme une plante. Serapion dit qu'il croist sur des roches. Simeon Sethi, qu'il croist par sources comme la poix & le bitume, & il se trompe lors qu'il adjouste qu'il s'en trouve ἔν τινι ἰνδικῇ πόλει Σελάχετον ὀνομαζομένῃ, *Dans une ville des Indes appellée Selaket*; car c'est comme nous avons remarqué le nom de la coste de la mer de *Chelahet*. Ces passages d'Avicenne & de Simeon Sethi, font voir que la mer de *Chelahet* n'estoit pas inconnuë de leur temps. La ville de l'Arabie heureuse qu'il appelle Σύγχιον est *Sichar*, où selon nos Auteurs, il s'en trouve aussi jetté par les vagues.

L'opinion de ceux qui croyent que l'Ambre gris se trouve dans les baleines, ou dans quelques autres grands poissons du genre des Cetacées, est rejettée par la pluspart des modernes, parce qu'on trouve moins d'Ambre dans les costes où se fait la plus grande pesche des baleines, & que les Basques & les Bretons, qui sont ordinairement occupez à cette pesche, ne confirment pas le tesmoignage des Anciens. De plus par les dissections de plusieurs baleines, il se trouve qu'elles n'ont pas le gosier large à proportion de la grandeur de leur corps : il se peut

Garc. de Orta. l. 1. c. 1. Scal. Exerc. 204. n. 10.

faire que dans le ventre de quelques autres grands poiſſons fort voraces, on y ait trouvé des morceaux d'Ambre, de meſme qu'il s'y trouve quantité de corps eſtrangers qu'ils avalent. Mais ce n'eſt pas une preuve que ces poiſſons ayent un gouſt particulier pour l'Ambre, qui n'eſt pas une nourriture qui leur convienne, & encore moins qu'ils cherchent à avaler un poiſon; s'il eſt vray, ainſi que ces Auteurs l'ont ſuppoſé, que ce poiſſon meurt auſſi-toſt qu'il a avalé des pieces d'Ambre, puiſque l'inſtinct naturel des animaux les porte à chercher ce qui eſt utile à leur conſervation; & les eſloigne de ce qui leur peut eſtre prejudiciable. C'eſt pourquoy il paroiſt plus vray-ſemblable que l'Ambre ſe trouve naturellement dans la mer, qu'il ne ſort pas comme un excrement du corps de la baleine, ou de quelques autres cetacées; & que ſi on y en trouve quelquefois, ce qui eſt preſentement fort rare, cela doit eſtre conſideré comme un accident contraire à l'ordre naturel, & à l'inſtinct de ces animaux.

Il y a deux autres opinions differentes qui paroiſſent plus vrayſemblables & qui peuvent meſme avoir enſemble beaucoup de rapport. La premiere eſt que l'Ambre n'eſt point une plante qui croiſſe au fond de la mer, mais qu'il ſe forme en cette maniere. Il y a dans pluſieurs rochers des montagnes d'Afrique ſur la coſte Orientale & en quelques autres endroits de la Mer des Indes, des mouches à miel ſauvages, qui font leur miel dans le creux des pierres, comme dans des ruches naturelles. On pretend que les gaſteaux de miel fondus par la chaleur, ou emportez par les vents & par les pluyes, eſtant tom-

bez dans la mer, y prennent une nouvelle forme, & changent presque de nature, en sorte que la salure de la mer ayant perfectionné cette masse, l'endurcit, la purifie, & luy donne cette odeur agreable de l'Ambre: Que par cette raison on luy trouve une odeur assez approchante de celle du miel, lors qu'on ramasse des masses d'Ambre, peu de temps aprés que la mer les a jettées à terre, & mesme qu'on y trouve des dépoüilles de mouches à miel, outre que cette opinion est assez receüe parmy les habitans des costes, où la mer en jette une plus grande quantité. Cette opinion est de Gentius, sçavant Hollandois, & a beaucoup de rapport à ce que d'autres Auteurs escrivent que l'Ambre croist sur les rochers, ou dans les Isles, & qu'il acheve de se perfectionner dans la Mer.

Gentius Not. in Gulistan. p. p. 542. l. 2. c. 23.

Ce n'est pas sans fondement que l'opinion de Gentius a paru fort vray semblable à quelques sçavans. La blancheur de l'Ambre tirant sur le gris, a assez de rapport à la couleur du miel: il est vray qu'on trouve quelquefois des dépoüilles d'Abeilles dans des morceaux d'Ambre, & les becs de petits oiseaux qu'on y trouve aussi, ne détruisent pas cette conjecture. Il paroist seulement tres difficile que des Abeilles puissent faire des gateaux de miel aussi grands que des masses d'Ambre gris qui ont été autrefois, & mesme de nos jours trouvées sur les costes. Car on ne doit pas aisément supposer que cette matiere estant tombée dans la mer, se puisse joindre pour faire des pieces de quinze, de vingt, de trente livres, & quelquefois de si grandes, qu'on en auroit pu charger un petit bastiment, ou mesme plusieurs Vaisseaux selon le tesmoignage de ce Capitaine François dont il est parlé dans

l'Histoire de la Societé Royale d'Angleterre. *Ed. Angl. p.* 168.

Teixeira escrit qu'en 1696. auprés de Brava sur la coste Orientale d'Afrique, il se trouva un morceau d'Ambre si grand, qu'un homme monté sur un chameau ne se voïoit pas derriere. *l.* 1. *p.* 20.

Un vaisseau de Mozambique jetta une fois l'anchre sur une grande piece d'Ambre, & la mesme chose arriva à un autre, auprés du Cap des Courants.

Le mesme Auteur parle de morceaux de vingt livres, jettez entre les rivieres de *Linde* & de *Quilima*: d'un autre jetté sur la coste de Malabar, entre *Chale* & *Panane*, que ceux du Païs prirent pour de la poix, de sorte qu'ils en calfaterent leurs barques. Le Cap Keeling apprit des Mores à *Delisa*, qu'il y avoit sur les costes de *Monbaça Magadoxo*, *Pata* & *Brava*, des pieces d'Ambre gris de vingt quintaux. *l.* 1. *c.* 28. *Purchas t.* 1. *p.* 193.

M. Tavernier confirme ce que disent nos Auteurs, tesmoignant qu'il se trouve une grande quantité d'Ambre gris sur les costes de Melinde, & que les Gouverneurs de Mozambique en apportoient à Goa pour de grandes sommes. Il rapporte aussi, qu'on en a trouvé des morceaux d'une grandeur extraordinaire & il en cite deux exemples, d'un qui pesoit vingt livres, & l'autre quarante deux. *V. T.* 2. *l.* 2. *c.* 23.

On trouve dans l'Histoire de Saladin que parmy les presents qu'il envoya au Sultan Nouraddin, il y avoit deux morceaux d'Ambre gris, l'un de vingt, & l'autre de trente livres. Il y a plusieurs autres exemples de pieces d'Ambre d'une grandeur extraordinaire, comme celle qui fut trouvée en M. DLV. vers le Cap de Comorin qui pesoit trois mille livres. Ce que rapporte le Rab-

Dict. Hebr. bin David de Pomis, que l'Ambre ſe trouve dans le Jourdain, & qu'il entroit dans la compoſition des parfums de l'ancienne loy, doit eſtre conſideré comme une fable. Car à moins que de ſuppoſer que l'ambre s'y trouvaſt par miracle, on ne peut appuyer le teſmoignage de ce Rabbin par celuy d'aucun autre Auteur. Les Juifs diſent que le mot *Kifat* qui ſe trouve dans le Talmud, ſignifie une herbe odoriferante, & non pas l'Ambre, ainſi que l'ont prétendu les modernes. Il ne paroiſt pas que les Anciens ayent connu ce parfum.

Hiſt. de Ethiop. Orient. l. 1. c. 28. Joam dos Sanctos dit pluſieurs particularitez ſur l'Ambre, & la pluſpart confirment le recit de nos Auteurs : il dit qu'il croiſt au fond de la mer, qu'il s'en détache durant les tempeſtes, & qu'alors les Cafres ne manquent pas de l'aller chercher ſur la coſte, pour le vendre aux Portugais, & aux Mores. Qu'il y en a trois ſortes, celuy qui eſt trés blanc, qui eſt l'Ambre gris, un autre griſaſtre appellé *Mexueyra*, d'autre noir comme de la poix qui eſt mol, & ſouvent de tres mauvaiſe odeur, parce que ſelon le rapport de ceux du païs, les Baleines & les autres poiſſons, & meſme les oyſeaux l'avalent, dez qu'ils en voyent flotter ſur l'eau. Des Cafres appellez *Fumos*, prés de la terre de *Natal* ayant veu des Portugais de l'equipage du vaiſſeau S. Thomé, qui s'y perdit venant des Indes leur crierent de jetter celuy qu'ils avoient amaſſé, diſant que c'eſtoit un poiſon qui faiſoit ſecher ceux qui le ramaſſoient, juſqu'à ce qu'ils en mouruſſent.

Du Muſc. Abuzeid Auteur de la ſeconde partie de cette relation, deſcrit aſſez particulierement l'animal qui donne le muſc. Il dit qu'il reſſemble

aſſez aux chevreuils, qu'il a la peau & la couleur ſemblable, les jambes menuës, la corne fenduë, le bois droit & un peu courbé: qu'il a deux petites dents blanches du coſté de chaque jouë de la longueur d'un demi doigt, ou un peu moins, qui ſont droites & s'elevent ſur le muſeau de l'animal, & preſque ſemblables aux dents de l'elephant: enfin que c'eſt ce qui diſtingue cet animal des autres chevreuils. Cette deſcription eſt aſſez conforme à celle que nous trouvons dans les meilleurs Auteurs. Avicenne en parlant du Muſc, ſelon la verſion de Plempius, *Eſt cyſtis ſeu folliculus animalis, ipſi capreæ non abſimilis caninos duos dentes candidos exertos gerentis & introrſum reflexos inſtar cornuum.* Nous trouvons deux figures preſque ſemblables de cet animal, l'une dans le fragment de Coſmas imprimé dans le premier Tome des Voyages de Monſieur Thevenot, l'autre dans le ſecond volume des Voyages de Monſieur Tavernier. Elles conviennent enſemble, mais elles different en deux points de la deſcription donnée par Abuzeid Sirafi, en ce qu'elles ne repreſentent point de bois ſur la teſte de cet animal, & que les deux dents qui le diſtinguent des chevreuils ſont renverſées en bas, au lieu qu'elles devroient eſtre recourbées par en haut à peu prés en la maniere que le ſont les dents inferieures de l'elephant, ſelon la comparaiſon de noſtre Auteur, qui eſt confirmée par les teſmoignages d'Avicenne & de Serapion rapportés par Mathiole. Marco Polo le deſcrit en cette maniere. *Il a le poil fort gros comme celuy du cerf: les pieds & la queuë comme une Gazelle, & n'a point de cornes, non plus qu'elle. Il a quatre dents, deux*

M. Polo. l. 1. c. 50. & l. 2. c. 37.

en haut, longues de trois doigts ; delicates & blanches comme l'yvoire : deux qui s'eslevent en haut & deux tournées en bas : & cet animal est beau à voir. Dans la pleine Lune il luy vient une apostume au ventre prés du nombril : & alors les Chasseurs le prennent & ouvrent cette apostume. *

Barbosa dit qu'il est plus semblable à la Gazelle, mais il ne s'accorde pas avec les autres Auteurs, en ce qu'il dit, qu'il a le poil blanc. Voicy ses paroles. *Le Musc se trouve dans de petits animaux blancs qui ressemblent aux Gazelles, & qui ont des dents comme les Elephants, mais plus petites. Il se forme à ces animaux, une maniere d'apostume, sous le ventre & sous la poitrine ; & quand la matiere est meurie, il leur vient une telle demangeaison, qu'ils se frottent contre les arbres, & ce qui tombe en petits grains, est le musc le plus excellent & le plus parfait.*

3. part. p. 149. La description que donne Monsieur Thevenot, convient encore moins avec les autres. Il en parle en ces termes. *Il y a dans ces païs un animal semblable à un renard par le museau, qui n'a pas le corps plus gros qu'un lievre. Il a le poil de la couleur de celuy du cerf, & les dents comme celles d'un chien. Il produit de tres excellent musc. Il a au ventre une vessie qui est pleine de sang cor-*

[a] Ha i peli a similitudine di ceruo molto grossi, li piedi & la coda a modo della Gazella, no ha corne como la Gazella : ha quatro denti, cioe due della parte di sopra, lunghi ben tre dita e sottili, bianchi come avolio, e due ascendono in su, e due descend[o]no in giu, & e bello animale da vedere. Nasce a questa bestia quando la Luna e piena, nel umbilico sotto il ventre un apostema di sangue, & i cacciatori nel tondo della Luna, escono fuori a prender de ditti animali, e tagliano questa postema.

rompu, & c'est ce sang qui compose le musc, ou qui est plustost le musc mesme. On la luy oste, & on couvre aussi-tost avec du cuir l'endroit de la vessie qui est coupé, afin d'empescher que l'odeur ne se dissipe; mais aprés que l'operation est faite la beste ne demeure pas long-temps en vie. La description d'Antoine Pigafetta, qui dit que le Musc est de la taille d'un chat, ne peut convenir avec celle des autres Auteurs.

La description que donne le P. Philippe de Marini, ne convient pas tout-à fait avec les autres Auteurs. Car il dit que cet animal a la teste semblable à celle d'un loup, & le Pere Kircher dans la figure qu'il en donne, le represente avec un grouin de cochon, ce qui est peut-estre la faute du Graveur qui luy donne aussi des ongles, au lieu qu'il a la corne fenduë. Simeon Sethi s'eloigne encore plus de la verité, en nous representant cet animal, grand comme la Licorne, & mesme comme estant de cette espece. Voicy ses paroles. * *Le musc de moindre valeur est celuy qu'on apporte des Indes, qui tire sur le noir, & le moindre de tous est celuy qui vient de la Chine. Tout ce musc se forme dans le nombril d'un animal fort grand qui n'a qu'une corne, & qui ressemble à un chevreüil. Lors qu'il est en chaleur, il se fait autour de son nombril*

Chin. illust. p. 191.

* Τούτου δὲ ἥττων ὁ ἀπὸ τῆς Ἰνδίας μετακομιζόμενος ῥέπων δὲ ἐπὶ τὸ μελάντερον, καὶ τούτου πάλιν ὑποδεέστερος ὁ ἀπὸ τῶν Σινῶν ἀγόμενος. Πάντες δὲ ἐν ὀμφαλῷ ἀπογεννῶνται ζώου τινὸς μονοκέρωτος μεγίστου, ὁμοίου δορκάδι. Οἰστρομανὲς γὰρ τὸ τοιοῦτον ζῷον ὀγκοῦται τὸν ὀμφαλὸν παχυμεροῦς αἵματος ἐν τούτῳ συναγομένου καὶ τηνικαῦτα νομῆς καὶ πότου ἀπέχεται, καὶ κυλίεται ἐπὶ γῆς, καὶ ἀποβάλλει τὸν ὀμφαλὸν αἵματος πλήρη βορβορώδους, ὅπερ πηγνύμενον μετά τινα καιρὸν ἱκανὸν ἐπικτᾶται εὐωδίαν.

un amas de sang espais qui luy cause une enflure, & la douleur l'empesche alors de boire & de manger. Il se roule à terre & met bas cette tumeur remplie de sang bourbeux, qui s'estant caillé aprés un temps considerable, acquiert la bonne odeur.

Tous ces Auteurs conviennent de la maniere dont il se forme dans la vessie, ou dans la tumeur qui se forme au nombril de l'animal, quand il est en rut, & il n'y a guere de relations qui ne confirment ce qui est marqué de la maniere dont les Chinois le falsifient, en y meslant du sang de la beste, & quelques autres matieres qui en corrompent la substance, ou en mettant dans les vessies de petits morceaux de plomb, pour en augmenter le poids.

Il paroist que le musc, qui coule de la playe de la beste lors qu'elle se frotte contre les pierres, estoit consideré parmi les Anciens comme le plus exquis, ainsi que le remarque nostre Auteur, Serapion & quelques autres. Celuy qui se trouve dans la tumeur mesme avant qu'elle soit percée, estoit consideré comme le moindre, puis qu'il n'estoit pas venu à maturité. Les Marchands en font encore presentement la mesme distinction.

Atl. p. 58. Le Pere Martini en parle en cette maniere. *Afin qu'on ne soit pas plus long-temps en peine de sçavoir ce que c'est que le musc, je diray ce que j'en ay veu, plus d'une fois, de mes yeux. C'est une bosse au nombril d'un animal, qui ressemble à une petite bourse composée d'une pellicule fort subtile, couverte de poil fort delié.* Les Chinois appellent cet animal *Xe* d'où vient le mot de *Xahiang*, c'est-à-dire, *l'odeur* ou *bonne senteur* de

cet animal *Xe*, qui signifie le musc. Cet animal a quatre pieds, & ne ressemble pas mal à un petit cerf, si ce n'est que le poil tire davantage sur le noir, & qu'il n'a point de bois. Teixeira dit qu'il ressemble à une Gazelle, & que son poil est tigre.

On trouve quantité de musc dans la Province de *Xensi* à *Hangchung*, à *Cungchang*, à *Queicheu*, dans la Province de *Suchuen*, dans celle de *Junnan*, & en quelques autres, particulierement dans celles qui sont frontieres du *Tibet*, où ces animaux se trouvent en plus grande quantité. *p. 110.*

Le musc de *Tibet*, selon nostre mesme Auteur, est de tous le plus exquis, à cause des pasturages d'herbes aromatiques que cet animal trouve dans le *Tibet*, & qu'il ne trouve pas à la Chine. *Probatissimus*, dit Avicenne, *si regionem spectes, est* Tebetius, *sive* Tumbascinus, c'est-à-dire, du Païs de *Tumgage*, que les Arabes croyent estre une Province de la Chine. Simeon Sethi, faute d'avoir entendu la Geographie de ces Provinces eloignées, dit que le meilleur musc est celuy qu'on trouve dans une ville beaucoup plus Orientale que le *Korasan*, & qui est appellée *Toupat*. Un Auteur Grec cité par Lambec, l'appelle τωπὰτ. C'est ainsi que les Orientaux prononcent ordinairement le mot que nous escrivons *Tibet*. De ce texte, Ruellius qui ne l'a pas entendu a leu τὸ πὰτ, & il a escrit que le plus excellent musc estoit celuy qu'on appelle *Pat*. Serapion remarque aussi, que le meilleur est celuy de *Tibet*, par les mesmes raisons qui ont esté marquées. *Bibl. Vind. l. 5. p. 249.*

Tous les Anciens & les Modernes convien-

nent donc, que le musc le plus exquis est celuy de *Tibet*, ou de *Tumgage*, comme d'autres l'appellent, & cela à cause de l'excellence du pasturage d'herbes aromatiques que ces chevreüils trouvent dans le *Tibet*, & qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Que celuy des Indes est le meilleur, si l'on entend par ce terme, celuy qui estoit apporté à *Cabul*, & dans les autres villes de negoce des Indes, par les Marchands qui negocioient par terre à la Chine, & qui le repandoient ensuite dans tout l'Orient. Que celuy de la Chine est le moindre de tous, non seulement parce que les Chinois le falsifient en plusieurs manieres, mais aussi parce que celuy qui se trouve dans leur Empire, n'est pas comparable à celuy qui vient de *Tibet*. Toutes ces remarques sont confirmées par le tesmoignage du sçavant M. Golius, & par celuy du Pere Martini. Teixeyra, dit, qu'en general tout le musc qui vient d'autre part que de la Chine, est tousjours le meilleur, & que la cause est que *no llega a las manos de los Chinas, cuyo animo no sufre dexar alguna cirsa en su pureza.*

Not. sur Alfragan p. 165. Tavern. T. 2. l. 2. c. 24.

p. 110.

Presentement le grand negoce du musc se fait dans le Royaume de *Boutan*, qui doit estre une partie de l'ancien *Tibet*, ou païs soumis au Khacan de *Tibet*, ainsi que l'appellent les Orientaux, & c'est de là que les Marchands des Indes apportent le meilleur, en vessie ou hors de vessie.

Du Thé.

Nostre Auteur est le plus ancien, & presque le seul des Arabes qui ait parlé de la boisson Chinoise, si commune presentement dans toute l'Europe, & connuë sous le nom de *Thé*. Il ne luy donne pas ce nom, mais celuy de *Cha*, qui

approche plus du veritable nom Chinois *Chah*, que celuy sous lequel cette boisson est connuë parmy nous. Il dit que c'est une herbe, ou arbuste, qui a plus de feüilles que le grenadier, dont l'odeur est un peu plus agreable, & qui a quelque amertume. Que les Chinois font boüillir de l'eau, & qu'ils la versent boüillante sur cette feüille, & que la boisson de cette infusion, leur est bonne contre toute sorte de maux. Cette description est tres imparfaite, mais elle est neantmoins assez claire pour nous faire connoistre qu'elle ne peut avoir rapport à aucune autre plante qu'à celle que nous connoissons sous le nom de *Thé*, & les Orientaux sous le nom de *Tcha Cataïi*, ou *Sini*, Tcha de Cataï, ou de la Chine. L'arbrisseau qui porte cette feüille n'est pas fort grand, & ne peut estre mis qu'au nombre des arbustes, n'estant pas plus haut qu'un petit grenadier. Les feüilles mesmes en sont assez semblables à celle du Grenadier. L'odeur en est agreable & sent la violette; le goust en est amer, & c'est une chose ordinaire à ceux qui s'en servent, de croire que l'usage de cette boisson leur est utile, pour les preserver de toutes sortes de maux. Il est donc certain que le Pere Trigaut s'est trompé, lors qu'il a cru *l. 1. p. 16.* que l'usage n'en pouvoit pas estre fort ancien parmy les Chinois, puis qu'ils n'ont point, à ce qu'il dit, de caractere dans leur Langue pour signifier cette boisson. Car par le tesmoignage de nostre plus ancien Auteur, qui n'en parle pas comme d'une chose nouvelle, mais comme d'une herbe fort en usage, jusques là mesme que le Roy se reservoit tout le revenu provenant de la vente qui s'en faisoit, il faut que

les Chinois s'en soient servis il y a plus de huit cents ans. Il n'y a pas mesme lieu de croire, selon la pensée de Guillaume Pison, que cette plante a esté long-temps sauvage & sans estre cultivée; & que les Chinois & les Japonois n'en ont connu que depuis peu de temps les vertus, la maniere de le preparer, & tous les avantages qu'on en peut tirer, qui se descouvrent mesme tous les jours de plus en plus. C'est ce qu'il dit avoir appris des Commandants Hollandois qui avoient esté long-temps dans le païs.

Addit. ad Hist. Medicin. Bont. l. 6.

Le Pere Martini qui a escrit de la Chine plus exactement qu'aucun autre, ne fait pas les mesmes remarques, sur la nouveauté de la culture de cette plante, ce qui les doit rendre fort suspectes. Il dit qu'elle croist particulierement dans la Province de *Kiangnan* ou de *Nangking*, où est la plus excellente. C'est, adjoute-t'il, une petite feüille toute semblable à celle que produit le *Rhus coriaria* ou *Sumach* des Corroyeurs. Je croy mesme que ç'en est une espece, toutefois elle n'est pas sauvage, mais domestique & se cultive. Ce n'est pas aussi un arbre, mais un arbrisseau qui s'estend en petites branches: sa fleur approche fort de celle du Sumach, hormis que celle du *Cha* tire davantage sur le jaune. Elle pousse en Esté sa premiere fleur, qui ne sent pas beaucoup, & ensuite une Baye, qui est premierement verte, puis, devient noirastre. Pour faire le *Cha* on ne recherche que la premiere feüille qui naist au Printemps, qui est aussi la plus molle & la plus delicate. La preparation des feüilles consiste à les cueillir, à les faire secher dans un vase à feu lent, à les rouler sur un matelas de coton, & à les enfermer dans

des

des boeſtes d'eſtain pour les conſerver & pour les tranſporter. Cette deſcription ne s'accorde pas exactement avec celles du P. Alexandre de Rhodes & du P. de Marini dans leurs relations du Tunquin, & encore moins avec celles de Jacques Bont & Guillaume Piſon dans ſes additions au cinquiéme Livre de ſon Hiſtoire Il dit ſur le rapport du ſieur Caron, qui avoit eſté long-temps à la Chine & au Japon, *que cette plante croiſt ſeulement dans la Chine, dans le Japon & dans le Siam, environ de la hauteur de nos roſiers d'Europe. Que la tige & toutes les branches ſont couvertes de fleurs, & de petites feüilles pointuës & cannellées tout au tour, qui ſont de meſme forme, mais de differente grandeur, de ſorte qu'il y en a de cinq ſortes differentes. Les plus grandes tiennent aux branches baſſes, & elles vont tousjours en diminuant juſqu'au haut de l'arbriſſeau. Plus les feüilles ſont petites plus elles ſont cheres, de ſorte que la livre de celles de la premiere grandeur ne coute que cinq ſols, celles de la ſeconde cinquante, de la troiſiéme cinq florins, de la quatriéme quinze, & de la cinquiéme grandeur, qui eſt, lors que les feüilles ſont plus petites, la livre coute depuis cinquante juſqu'à cent cinquante florins.* Le meſme auteur dit, que les fleurs de cet arbriſſeau ſont blanches, & fort ſemblables à celles de l'eglantier, ſi ce n'eſt que l'odeur en eſt differente. Il eſt inutile de rapporter ſur ce ſujet pluſieurs autres deſcriptions, qui ne s'accordent pas avec les precedentes. Cette feüille eſt ſi connuë preſentement, qu'on peut aiſément reconnoiſtre qu'elle n'a pas de rapport au Sumach d'Europe, dont la feüille & la fleur ſont fort differentes. Ces differentes feüil-

les, sur la grandeur desquelles le prix augmente ou diminuë, ne sont pas une proprieté particuliere de cette plante. Mais la difference consiste à cueillir l'herbe lors qu'elle commence à pousser, ou à la laisser plus long-temps sur la tige. Cette premiere pointe de feüille, est le *Thé* le plus exquis, & dont il passe tres peu en Europe. La fleur est communément la plus estimée, & c'est proprement ce qu'on appelle *Cha*. La delicatesse du *Thé* diminuë à mesure que la feüille est grande, ou mesme selon qu'elle est cueillie bien ou mal à propos. Il est aussi à remarquer que le *Thé* ne croissant pas seulement à la Chine, mais dans le Japon & dans le Tunking, & mesme dans le Royaume de Siam, il est fort naturel que les Marchands se chargent plus volontiers de celuy qui est à meilleur marché, & par consequent tres chetif, que de celuy qui est à un si haut prix. Or comme les Chinois, les Japonois, & mesme plusieurs Nations de Levant, sans y comprendre les Européens, font une grande consommation de *Thé*, ils prennent apparemment le meilleur pour leur usage; & comme l'autre est fort cher à la Chine, & que cette marchandise perd facilement sa vertu estant eventée, les Marchands ne s'en chargent pas volontiers si ce n'est lors qu'ils le peuvent faire à bon compte. Ainsi la plufpart le prennent au Japon d'où les Hollandois en ont tiré beaucoup, & où il n'est pas comparable avec celuy de la Province de Kiangnang. On trouve la figure de cet arbrisseau dans Pison p. 188. dans la *China Illustrata*, & dans l'Ambassade des Hollandois. Il en est aussi parlé dans l'eclaircissement de Ramusio sur quelques passages de M. Polo.

Tout ce qu'ils rapportent de l'arbre du Cocos est confirmé par les relations anciennes & modernes, & on en peut voir la description fort exacte donnée par Pyrard, Jean de Barros, & par plusieurs autres Auteurs. Ils demeurent tous d'accord, que cet arbre seul fournit dequoy faire un vaisseau & le charger. Le tronc fournit des planches, des mastures, des anchres & des rames : de l'escorce de la noix & particulierement de l'estoupe qui est entre l'escorce exterieure & l'amande, on fait des cordages qui sont fort recherchez, parce qu'ils ne se pourrissent pas dans l'eau. On fait mesme de petites anchres de bois qui peuvent servir à des bastiments legers. Le fruit ou noix de Cocos, fournit une liqueur qui est d'abord douce & agreable, & blanche comme du lait: qui s'aigrissant donne du vin, du vinaigre, du sucre & mesme de l'eau de vie: l'huile est est souveraine contre les erysipeles, les dartres & plusieurs autres incommoditez. Enfin ces arbres seuls nourrissent & donnent dequoy se loger, & dequoy s'habiller, & mesme dequoy negocier, puisque le principal negoce des Maldives ne consiste que des commoditez qui se tirent du Cocos. Les Arabes appellent le fruit & l'arbre *Nargil*, dont les Grecs modernes ont fait ἀργέλλιον, qui est le mot dont se sert le Moine Cosmas dans sa Topographie, qui est imprimée. On peut voir sur le Cocos & toutes les utilitez qu'on en tire, outre les Auteurs citez, M. Polo *l.* 3. *c.* 13. Lod. Barthema *l.* 2. de l'Inde *c.* 15. Barbosa *p.* 312. Garcias de Orta *Arom. l.* 1. *c.* 26. A Costa, Jean Davis, &c.

Cocos.

Decad. 3. *l.* 3. *c.* 7.

Purch. T. 1. *p.* 119.

ECLAIRCISSEMENT TOUCHANT

la Predication de la Religion Chrestienne à la Chine.

Les Chinois avant la fin du neuviéme siecle avoient connoissance du Christianisme.

LEs deux Auteurs des Relations du Voyage de la Chine, nous fournissent un tesmoignage fort ancien de la connoissance du Christianisme dans ce grand Empire, avant la fin du neuviéme siecle. Car ils remarquent que dans la revolution qui y arriva l'an CCLXIV. de l'Hegire, qui est l'an DCCCLXXVII. de Jesus-Christ, lors que la ville de *Cumdan* fut prise & saccagée, un grand nombre de Chrestiens qui s'y trouverent, furent massacrez. Il paroist aussi par le Dialogue de l'Empereur de la Chine avec un Arabe, rapporté dans la seconde Relation, que les Chinois avoient connoissance de Jesus-Christ, des Apostres, & de la predication de l'Evangile : puisque parmy les Images que l'Empereur luy monstra, il y avoit celle de N. S. J. C accompagné de ses Disciples, lors qu'il entra à Jerusalem. Ce que ce Prince dit au Voyageur Mahometan, touchant le peu de durée de la vie de N. S. J. C. fait entrevoir une legere connoissance de l'Histoire Evangelique. Mais il est tres difficile de sçavoir en quel temps, & de quelle maniere le Christianisme est entré dans la Chine.

Opinion des Auteurs, qui

Les Auteurs qui ont parlé les premiers de cette matiere, ont avancé sur des preuves assez lege-

res, que l'Apoſtre ſaint Thomas aprés avoir preſché l'Evangile dans les Indes, l'avoit auſſi porté à la Chine. Le P. Trigaut, qui avoit travaillé ſur les Memoires du P. Mathieu Ricci, un des premiers Miſſionnaires Jeſuites, qui entrerent dans ce païs-là, eſtablit cette opinion ſur un paſſage tiré du *Beït-Gaza*, ou Breviaire des Egliſes de Syrie, où on lit ces paroles : *Par ſaint Thomas l'erreur de l'idolatrie a eſté diſſipée dans les Indes. Par ſaint Thomas, les Chinois & les Ethiopiens ont eſté convertis à la connoiſſance de la verité. Par ſaint Thomas, le Royaume des Cieux a volé, & eſt monté juſqu'à la Chine.* Il adjoute une ſeconde preuve, tirée d'une Collection de Canons, parmy leſquels il y en a un, qui parle des Metropolitains de la Chine, & il n'en donne point d'autres. Le P. Kircher a repeté ces preuves : il en a tiré les meſmes conſequences, & il les a portées ſi loin, qu'il a donné la route que ſaint Thomas avoit tenuë pour aller à la Chine & pour revenir aux Indes, où ſuivant la tradition des Egliſes de Malabar, il ſouffrit le martyre.

croyent que S. Thomas y a preſché l'Evangile.

Chin. Illuſtr.

S'il s'en trouvoit une pareille touchant la predication de ſaint Thomas dans la Chine, on pourroit y faire quelque attention : mais il n'en eſt pas fait mention dans les anciens Auteurs Grecs & Latins, ny meſme dans les *Synaxaria* de l'Egliſe Grecque, ny ceux des Chreſtiens de Levant, dont les Auteurs n'ont pas eſté fort difficiles à adopter toute ſorte de fables. Il y a eu certainement des Chreſtiens à la Chine, & comme la lumiere de l'Evangile y avoit eſté portée par les Syriens convertis dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, par ſaint Thomas, ou par ſes

Cette Tradition eſt tres incertaine & inconnuë aux Orientaux.

disciples, cela suffisoit pour luy faire donner les loüanges qui se trouvent dans le Breviaire de Malabar, puis qu'il estoit, d'une certaine maniere, auteur de leur conversion, parce qu'il avoit annoncé la Foy, à ceux qui l'avoient portée à la Chine. Le passage tiré de la Collection de Canons ne signifie rien; sinon qu'il y a eu un Metropolitain de la Chine: mais non pas que saint Thomas y ait presché l'Evangile.

Elle a esté donnée comme certaine par les modernes. *Mem. de la Chine T. 2. p. 195.*

Cependant sans aucune autre autorité que celle que le P. Trigaut a rapportée, la plusspart de ceux qui ont escrit de nostre temps, ont establi comme une verité certaine, que saint Thomas avoit presché le Christianisme à la Chine. *On ne doute point*, dit un des derniers, *que S. Thomas n'ait presché la Foy dans les Indes, & il est certain qu'en ce temps là les Indiens connoissoient parfaitement la Chine, à qui ils payoient presque tous, quelque tribut. Il est donc tres probable que cet Apostre, à qui ce nouveau monde avoit esté confié, n'en aura pas negligé la plus belle partie, aussi distinguée pour lors dans l'Orient que l'Italie dans l'Europe, au temps que l'Empire Romain y estoit le plus florissant. Ainsi peut-estre qu'il s'y sera transporté luy mesme, ou du moins qu'il y aura envoyé quelques-uns de ses disciples. Cette conjecture qui pourroit servir de preuve par elle-mesme, est devenuë beaucoup plus forte, depuis qu'on a fait reflexion à ce que l'histoire Chinoise rapporte de ce temps là. Elle dit qu'un homme entra dans la Chine & y prescha une doctrine celeste. Ce n'estoit pas*, adjouste-t-elle, *un homme ordinaire: sa vie, ses miracles & ses vertus le faisoient admirer de tout le monde.*

La tradition

a. Il est vray, que la tradition commune des

Egliſes de Malabar, eſt que l'Apoſtre S. Thomas a preſché l'Evangile aux Indes, & elle a eſté receuë dans le Martyrologe Romain, où il eſt dit qu'il ſouffrit le martyre à *Calamine.* Il n'y a aucune memoire de ville appellée ainſi dans ces païs-là, & les conjectures ſur ce nom que pluſieurs Sçavants ont propoſées ne ſont pas ſouſtenables. Le P. Kircher a pretendu qu'il falloit lire *Calurmina*, au lieu de *Calamina*, & que le mot ſignifie *ſur une pierre*, par ce qu'on montre encore dans le païs une pierre marquée de quelques croix, & d'autres ſignes de Chriſtianiſme, ſur laquelle les Malabares pretendent qu'il fut percé d'un coup de lance par un Bramine. Quoy que cette tradition ne ſoit pas certaine, elle a neantmoins quelque autorité, parce que le nom de *San-Thomé*, qui eſt celuy de la ville de *Meliapour*, eſt connu depuis pluſieurs ſiecles, non ſeulement parmy les Européens, mais parmy les Arabes, Chreſtiens & Mahometans. Car nos deux Auteurs parlent de *Batouma*, comme d'une place connuë ſur la coſte des Indes, & ce mot ſignifie la meſme choſe que *Beït-Thoma*, la *maiſon* ou l'*Egliſe de ſaint Thomas*, comme les Syriens & Arabes eſcrivent & prononcent *Bazbedi*, pour *Beitzabdi*, *Bagarmi*, ou *Beitgarmé*, & ainſi de pluſieurs autres. Mais il n'y a aucune memoire de la predication de cet Apoſtre à la Chine, & ces ſortes d'antiquitez ne s'eſclairciſſent pas par des raiſons de vray-ſemblance, & de probabilité, lors qu'on n'en a aucunes preuves. Sur de ſemblables conjectures un Auteur Portugais a pretendu prouver que S. Thomas eſtoit allé en Amerique, & particulierement au Breſil, ce que perſonne n'avoit jamais penſé.

De la predication de S. Thomas dans les Indes eſt plus certaine.

Simaõ de Vaſconcellos Noticias do Braſil. l. 2.

Les preuves qu'employent les derniers Auteurs sont fort douteuses.

On ne conviendra pas non plus de ce que l'Auteur des Memoires assure si positivement, que les Indiens ausquels saint Thomas annonça la Foy, & qui estoient ceux de Malabar, connussent parfaitement la Chine, ny qu'ils fussent tributaires; puis qu'on ignore entierement l'histoire de ces païs-là. Mais ce qui paroist beaucoup plus certain, ce que les Chinois reconnoissent eux-mesmes, & ce que nos deux Auteurs & presque tous les Arabes confirment egalement, est que les Chinois avoient receu des Indiens l'idolatrie, la metempsycose, & presque toutes les superstitions pratiquées par les Bonzes & par le peuple. Ainsi cette conjecture ne peut fournir une preuve mesme vray-semblable: c'est pourquoy l'Auteur qui l'employe la reduit à une simple possibilité: *peut-estre qu'il s'y sera transporté luy mesme*; ce qui n'a pas plus de vray-semblance. Car la vie d'un homme n'auroit pas suffi à faire de si grands voyages, presque sans s'arrester: & pour catechiser des peuples, establir des Eglises & remplir les autres fonctions laborieuses de l'Apostolat, il falloit necessairement que saint Thomas y fist un assez long sejour.

L'histoire Chinoise ne parle point de l'entrée de saint Thomas à la Chine.

Quand l'histoire Chinoise rapporteroit quelques circonstances qui eussent rapport à cette conjecture, elle n'auroit qu'une mediocre autorité. Mais le P. Couplet a tesmoigné plusieurs fois, que les histoires de la Chine ne faisoient aucune mention de la predication du Christianisme dans le païs, pas mesme de celle qui se trouve marquée dans l'Inscription Chinoise & Syriaque dont nous parlerons cy-aprés. Il marque seulement dans son Abregé historique, sous le regne de *Mim-ti* environ soixante-quatre ans

aprés la naissance de J. C. que cet Empereur, à l'occasion d'un songe, dans lequel il avoit veu une figure d'or, d'un homme de taille gigantesque, & se souvenant, à ce qu'on pretend, de cette parole de Confucius, *le Saint est en Occident*, il envoya des Ambassadeurs aux Indes, pour chercher la veritable Loy : au lieu de laquelle ils apporterent la pernicieuse secte de l'Idole *Foë* & l'opinion de la Metempsycose. *

Ainsi on ne peut rapporter à saint Thomas, ce qui est dit d'un Predicateur que l'Inscription appelle *Olopuen*, qui vint à la Chine vers l'an de J. C. DCXXXVI. & personne ne l'avoit fait avant l'Auteur des derniers memoires.

Il n'y a aucune preuve de Christianisme à la Chine avant le vij. siecle.

Il est donc certain qu'il n'y a aucune preuve de la predication du Christianisme à la Chine avant cette Epoque. Car ce que plusieurs ont escrit, que les Chinois avoient un ancien nom pour designer les Chrestiens, & qui signifioit, *les Adorateurs de la Croix*, est une marque fort equivoque, puis qu'ils pouvoient appeller ainsi les Chrestiens des païs voisins, sans qu'il y en eust à la Chine. *Hoëi hoëi*, qu'on dit estre leur autre nom, signifioit egalement les Chrestiens, les Juifs, & les Mahometans : & celuy de *Tersaï*, n'est pas Chinois, mais Persien. Ainsi la plus ancienne predication du Christianisme à la Chine dont on ait connoissance, est celle qui fut faite l'an de J. C. DCXXXVI. C'est ce qu'on

* Occasione somnii quo oblata fuerat species aurata viri gigantei, & memor dicti, ut putatur, à Confucio prolati, in Occidente extitit sanctus, quæri jubet Imperator per suos legatos, veram legem ex Indiis. At enim Idoli Foë pestifera secta cum Metempsychosi (proh dolor.) invecta est.

apprend par une inscription trouvée en MDCXXV dans la ville de Siganfu Capitale de la Province de Xensi, & qui est en characteres Chinois avec plusieurs lignes Syriaques.

Cela est prouvé par l'Inscription Chinoise & Syriaque.

Comme cette Inscription Chinoise & Syriaque est un monument tres considerable, & le seul certain qui ait esté jusqu'à present trouvé à la Chine, il ne sera pas inutile d'en expliquer les principaux endroits, quoy que nous esperions le faire ailleurs plus amplement. On en trouve une copie figurée dans la *China illustrata* du P. Kircher, qu'il assure estre fort exacte, & en effet elle le paroist. Hornius & quelques autres Protestants, qui l'avoient traitée comme une piece supposée, sans aucun fondement, ont esté refutez par ceux de leur religion, qui ont eu moins d'emportement, & plus de sçavoir. Elle avoit esté decouverte en MDCXXV. dans la Province de Xensi, & le P. Semedo, le P. Boïm, le P. Martini & d'autres Jesuites en avoient rapporté quelques endroits, & elle avoit esté tres mal expliquée.

Muller. Dissert. de Monum. Sinico.

Le P. Kircher en MDCXXXV. publiant son premier ouvrage sur la langue Cophte, y avoit inseré les paroles Syriaques, & il avoit donné une traduction du discours Chinois. Mais il s'estoit grandement trompé dans la lecture & dans l'interpretation du Syriaque. Car ayant mal leu le mot qui signifie *Prestre*, & en ayant imaginé un autre qui signifie *Ethiopien*, il establit sur cet equivoque le systeme d'une Mission de Prestres Cophtes & Ethiopiens, insoutenable en toute maniere. Car ils auroient dû se servir de leurs langues dans cette inscription, ou de l'une des deux; puis qu'elles sont fort differen-

Prodrom. Copt. p.

tes, & non pas de la Syriaque, qui estoit estrangere aux uns & aux autres. De plus des Cophtes ou des Ethiopiens qui sont Jacobites, n'auroient pas presché le Nestorianisme, qu'ils ont en horreur : & il est certain que tous les Chrestiens qui se sont trouvez depuis plusieurs siecles dans les Indes & dans la Haute Asie, estoient Nestoriens. Le P. Kircher s'estoit aussi fort trompé sur le nom du Patriarche dont il est fait mention dans l'Inscription Syriaque, & il avoit laissé ses Lecteurs dans l'incertitude, ne pouvant determiner, si c'estoit un Patriarche d'Alexandrie ou d'Antioche : & ce n'estoit certainement ny l'un ny l'autre.

La seconde explication qu'il en donna n'estoit pas meilleure.

Lors qu'il publia son ouvrage de *China illustrata*, il ne fit plus mention de ses Ethiopiens; mais la traduction qu'il donna des paroles Syriaques fort differente de la premiere, n'estoit pas plus conforme à l'original dont voicy le sens. *L'an des Grecs* MXCII. *Mar Isdebuzid Prestre & Chorevesque de Cumdan, Cité Royale d'Orient, autrement appellé Milis, ou Melece Prestre de Balch ville de Turquestan, eleva cette table de pierre, dans laquelle est descrit le mystere de la vie de nostre Sauveur, & la predication de nos Peres, auprés des Rois de la Chine. Du temps du Pere des Peres Hananjechuah Catholique Patriarche.* Le P. Kircher dans sa premiere version traduit *Dominus Isdbuzad Sacerdos & Archiepiscopus* : dans sa *China illustrata*, *Sacerdos & Vicarius Episcopi Cumdan* : & dans une troisiéme, *Sacerdos & Vicarius Episcopus.* Il a mal leu d'autres mots, comme *Beleh* au lieu de *Balch* : *Tahurstan* pour *Tocharistan* : & du mot כאפא qui signifie *pierre*, il a fait *Papa* en traduisant

ſans aucun ſens *erexit hanc tabulam Papa.* Il dit auſſi que *Hananiechuah* ſignifie *Joannes Joſue*, & que par le titre de *Catholique*, on doit entendre le Patriarche d'Alexandrie, celuy d'Antioche ou celuy de Babylone, auſquels il ſuppoſe que ce titre convenoit proprement. Il laiſſe ainſi la queſtion indeciſe : quoy que ſi les Preſtres qui erigerent le monument reconnoiſſoient pour ſuperieur Eccleſiaſtique le Patriarche d'Alexandrie, qui jamais neantmoins n'a eu le titre de *Catholique*, ils eſtoient, ou Orthodoxes, ſi c'eſtoit le Grec ; ou Jacobites, ſi c'eſtoit le Cophte : ſi c'eſtoit celuy de Babylone, ils eſtoient Neſtoriens. Ce ſont là tous les eſclairciſſements qu'il donne. Monſieur Muller, qui a travaillé ſur cette Inſcription, n'a trouvé rien à redire à la verſion, & il n'y a adjouſté que des loüanges pour l'Auteur. Il ſuffit de ſçavoir le Latin pour reconnoiſtre qu'il n'y a point de ſens en beaucoup d'endroits de la traduction. On trouve avec une legere connoiſſance du Syriaque, que l'interprete ne l'a pas entendu, & les fautes contre l'Hiſtoire & la Geographie ſont encore plus grandes.

Explication de cette inſcription.

Il paroiſt donc que l'inſcription fut faite l'an de Jeſus Chriſt DCCLXXX. qui reſpond à celuy des Grecs ou Seleucides MXCII. & le P. Kircher qui le fait reſpondre à l'an DCCLXXXII. s'eſt trompé de dix ans. Celuy qui parle, eſtoit un Preſtre originaire, ou venu de *Balch*, ville celebre que pluſieurs Geographes mettent dans le *Tochariſtan*, ou dans le *Turqueſtan*. Car quoy que ces deux noms ſoient ſouvent confondus, ils marquent cependant differentes Provinces. Il eſtoit alors *Choreveſque de Cumdan*, *ville*

principale du Royaume Oriental, ou de *la Cour Orientale*. Les Chorevesques sont fort connus dans l'Eglise Orientale, & on a divers offices de leur ordination : & comme le mot est tres bien escrit dans la planche, il est difficile de comprendre pourquoy le P. Kircher l'a traduit par celuy d'*Archevesque* ou de *Vicaire de l'Evesque*.

Ce qu'on doit entendre par la ville de Cumdan.

Cumdan est certainement *Nankin*, où estoit de ce temps-là le siege de l'Empire de la Chine, de mesme que dans le temps que les deux Arabes Auteurs des Relations que nous donnons, estoient dans le païs. Cette ville a eu plusieurs noms differents, comme a remarqué le P. Martini. Les Arabes l'ont connuë sous celuy de *Cumdan*, comme il paroist par le tesmoignage de Yacuti, d'Ebnwerdi, & du Geographe de Nubie, quoy qu'on ne puisse le reconnoistre dans la traduction Latine. Car les Maronites qui entreprirent ce travail, quoyqu'il fust au dessus de leurs forces, ont cru que *Cumdan* estoit le nom d'un fleuve : au lieu qu'il faut entendre le *Kiang*, que l'Auteur fait assez connoistre, en disant, qu'*il est le plus grand fleuve de la Chine*, & il l'appelle *le Fleuve de Cumdan*, parce qu'il traverse la Ville. Ce mot est repeté tant de fois dans l'une & l'autre Relation, qu'il ne peut estre suspect, sur tout parce qu'il se trouve dans les Geographes Arabes anciens. Car si Abulfeda & quelques autres n'en parlent pas, & donnent un nom different à la Capitale de l'Empire, sur lequel mesme ils ne s'accordent gueres ; c'est qu'ils ont escrit, depuis que le siege a esté transferé à *Pequin*. On pretend que *Nanquin* signifie, *la Cour Septentrionale* : dans l'inscription Syriaque *Cumdan* est appellée *Cour*

Geogr. Nub.

Ebn. Vverdi. Yacuti.

Orientale : & la raison est evidente, puisqu'à l'egard de ceux qui venoient de Mesopotamie, *Nanquin* estoit la ville la plus eloignée, en tirant vers l'Orient.

Qui estoit le Catholique Patriarche nommé dans l'inscription.

Le Catholique Patriarche *Hananiechuah*, estoit certainement le Patriarche des Nestoriens, ce qui se prouve par leur histoire qui marque deux Patriarches nommez ainsi : le premier fut ordonné vers l'an de J. C. DCLXXXVI : & le second vers l'an DCCLXXIV. L'inscription fut faite en DCCLXXXII : & par consequent, du vivant de ce dernier, ou peu de temps aprés, si selon la mesme histoire, il ne tint le siege que quatre ans & un peu plus. Mais nous prouverons ailleurs plus au long, que la date de son ordination doit estre reculée de quelques années. Quand il s'en faudroit une ou deux, pour accorder cette date avec celle de l'Inscription, cela ne la pourroit rendre suspecte, puis que ce Patriarche pouvoit estre mort à Bagdad, sans qu'on le sceust à la Chine. On dresse tous les jours aux Indes & en Amerique, des Actes, où sont marquées les années des Papes & des Rois, aprés leur mort : parce que la nouvelle n'en a pas encore esté sceuë, & pour cela ces Actes ne sont pas faux.

Du titre de Catholique.

Catholici Patriarchæ titulum nemo non Episcoporum Oecumenicorum sibi ab olim sumsit. Muller. p.

Pour ce qui regarde le titre de *Catholique*, joint à celuy de Patriarche, on ne trouvera jamais qu'il ait esté pris sinon par les Nestoriens ; & quand le P. Kircher dit, que le Patriarche d'Alexandrie prenoit ce mesme titre, & que M. Muller approuve cette conjecture, à laquelle il ajoûte qu'il n'y a aucun des Evesques Oecumeniques, qui ne se le soit attribué, ils se trompent grandement. Car qu'est-ce que celui-ci a pretendu faire

entendre par *Eveſques Oecumeniques* ? S'il a cru que c'eſtoient les Eveſques des grands ſieges, il n'y a que les ſeuls Patriarches de Conſtantinople qui ayent pris le titre de Patriarches Oecumeniques depuis Jean le Jeuſneur; & jamais ceux d'Alexandrie d'Antioche, ou de Jeruſalem, Orthodoxes ou Heretiques, n'ont pris ce titre ambitieux. Mais il paroiſt que Muller a cru que *Catholique* & *Oecumenique*, ſignifioient la meſme choſe: au lieu que le ſens de ces deux mots eſt tres different. Car on commença ſous l'Empire de Juſtinien à appeller *Catholiques*, des Prelats ſuperieurs en dignité aux Metropolitains; qui en avoient pluſieurs ſoumis à leur autorité, & qui en pouvoient ordonner, ſans avoir recours au Patriarche d'Antioche. Il y en eut d'abord deux, celuy de Perſe, & celuy d'Armenie, qui ſont demeurez dans l'Egliſe Jacobite. Les Neſtoriens qui eſtoient eſtablis à Seleucie & à Cteſiphonte, ayant renoncé à l'obeïſſance des Orthodoxes, auſquels ils avoient ſuccedé, & les ayant depoüillez de toute autorité, par la protection des derniers Rois de Perſe, prirent le titre de *Catholiques*, & ils l'ont conſervé depuis, y adjoutant celuy de *Patriarche*, parce qu'ils eſtoient Chefs de toute la communion Neſtorienne. De ce meſme mot les Arabes ont formé *Jatlik*, à cauſe de la reſſemblance de deux lettres, & Marco Polo, eſcrivant ſelon la prononciation Venitienne, l'a exprimé par *Zatoliki*. Enfin il eſt devenu tellement affecté aux Patriarches Neſtoriens, que les Jacobites en haine de cette ſecte, ayant dans leur Egliſe de veritables *Catholiques*, ont commencé depuis plus de cinq cents ans à leur donner le titre de *Mofrian*.

Erreur de M. Muller sur ce sujet.

Muller & ceux qui à son exemple ont cru que ce Catholique dont parle l'Inscription, pouvoit estre le Patriarche d'Alexandrie, n'ont pas fait une reflexion qui devoit d'abord venir dans l'esprit de ceux qui auroient eu la moindre connoissance des Eglises d'Orient. C'estoit d'examiner quelle pouvoit estre la raison pour laquelle des Ecclesiastiques de l'Eglise d'Alexandrie s'estoient servis de la langue Syriaque, qui n'estoit d'aucun usage en Egypte, ny parmy le peuple, ny dans les Offices Ecclesiastiques. Ils n'en auroient jamais pu trouver aucune, & ils devoient par consequent rapporter l'Inscription au Patriarche d'Antioche, ou à celuy des Nestoriens; & c'estoit celuy-là auquel seul ils devoient se determiner, puisque jamais le premier n'a pris le titre de *Catholique*, & que ceux qui l'avoient dans son Eglise, luy estoient soumis.

Preuve tirée de la date.

La date de l'année des Grecs devoit aussi faire connoistre à ces Sçavants, que l'Inscription ne pouvoit avoir esté faite par des Ecclesiastiques, qui eussent mission de l'Eglise d'Alexandrie, ny de celle d'Ethiopie, où cette Epoque n'estoit pas en usage, mais celle de Diocletien, ou des Martyrs.

Les noms ne doivent faire aucune difficulté.

Il n'y a aucune difficulté sur les noms des Ecclesiastiques, sinon celles que le P. Kircher a fait naistre, en lisant mal. On void des noms entierement Syriens, & mesme assez communs, parmy les Nestoriens: un Evesque, des Chorevesques, des *Papas*, qui ont la mesme autorité; des Prestres & des Diacres, qui vray semblablement composoient alors le Clergé des Chrestiens de la Chine. Muller qui a comparé ces nom avec ceux qui se trouvent dans le *Prodromus*

s'est

s'eſt donné une peine fort inutile, puis que la difference ne conſiſte, qu'en ce qu'on trouve dans le premier ouvrage des mots qui ont eſté mal leus, & qui ne ſont point dans l'original.

Examen du diſcours Chinois.

Il faut venir preſentement à l'examen du diſcours Chinois, ſuivant la traduction qu'en ont donnée d'habiles Jeſuites, & ils ſont plus croyables que Muller, qui en quelques endroits entreprend de corriger le texte Chinois, & la verſion. On n'entre pas en diſcuſſion ſur cet article: mais il eſt bien difficile de ſe perſuader, que des Sçavants qui n'eſtoient jamais ſortis d'Europe, puſſent critiquer une Inſcription Chinoiſe, avec le ſecours de quelques Dictionaires. Nous ne prendrons que ce qu'il y a de plus eſſentiel dans chaque colonne.

Premier article qui regarde l'exiſtence & le nom de Dieu.

La premiere eſtablit le fondement de la Religion Chreſtienne, qui eſt l'exiſtence d'un ſeul Dieu, en trois perſonnes, Createur de toutes choſes. Il eſt à remarquer que ces Syriens ſe ſont ſervis du mot *Aloho*, & on ne peut pas douter qu'ils ne l'ayent fait, parce qu'ils ne trouvoient aucun mot dans la langue Chinoiſe, qui répondît à l'idée que les Chreſtiens ont du vray Dieu. M. Muller, qui s'eſt imaginé en ſçavoir plus qu'eux, en trouve quatre autres, dont il pretend qu'ils ſe pouvoient ſervir, *parce qu'il ne faut pas croire*, dit-il, *que les Chinois ne puſſent trouver un veritable nom, pour ſignifier Dieu, quoy qu'ils n'ayent pas ce nom ineffable de* Jehova. Cependant le P. Ricci, le P. Martini, & pluſieurs autres l'ont cru, & ceux qui de nos jours ont ſoutenu le ſentiment de M. Muller, ne l'ont pû prouver. La reflexion ſur le nom ineffable, eſtoit fort peu neceſſaire: car ſans ſçavoir la

prononciation qu'il pouvoit avoir parmy les Hebreux, nous avons, par la misericorde de Dieu, une idée de son souverain estre. Il est estonnant qu'aprés que tant de sçavants hommes, mesme Protestants, ont fait voir l'absurdité qu'il y a dans la prononciation de *Jehova*, il y ait encore des gens qui la soutiennent.

Capell. de nom. Elohim. &c.

La remarque qu'il fait ensuite sur le nom de Dieu mis en Syriaque, mais qu'il ne donne que comme une conjecture, est *qu'apparemment*, dit-il, *l'Auteur de l'Inscription estoit d'une Eglise, où on parloit Syriaque.* Rien n'est plus certain, & cela suffisoit pour faire voir que le Patriarche qui y estoit nommé, ne pouvoit estre celuy d'Alexandrie. Mais la date, & tant de noms Syriens pouvoient egalement luy faire connoistre, non pas que l'Eglise dont ces Ecclesiastiques estoient venus, c'est-à dire les Chrestiens du païs, parlassent Syriaque; mais que c'estoit la langue sacrée dans laquelle ils celebroient les Offices divins & la psalmodie, & dressoient les actes Ecclesiastiques.

De la 2. & 3. colonne.

La seconde & la troisiéme colonne continuënt à expliquer le mystere de la creation du monde, la cheute du premier homme par la seduction du demon, qui est appellé *Satan*, mot estranger dans la langue Chinoise, & la corruption generale du genre humain par les erreurs & par les vices.

De la quatrieme touchant Jesus-Christ.

La quatriéme explique l'avenement de J. C. par son Incarnation en ces termes. *Donec personarum trium una communicavit se ipsam clarissimo venerabilissimoque* Mixio, *operiendo abscondendoque veram majestatem, simul homo prodiit in sæculum.* Ces paroles marquent clairement la

maniere dont les Neſtoriens expliquent le Myſtere de l'Incarnation, ne reconnoiſſant l'union du Verbe & de l'homme, que dans l'inhabitation, par une plenitude de grace, ſuperieure à celle de tous les Saints. Cette conformité de creance ſe comprend aiſément, ſi on compare les paſſages d'Elie le Catholique, & des autres Theologiens qui ont eſté rapportez ailleurs.

Elias Niſib. Mſ. Ar. Amrouſ. Mathai.

Dans la meſme. *Spiritus de cœlis ſignificavit lætitiam*, ce qui marque l'Annonciation par un Ange. *Virgo fœmina peperit ſanctum in Tacin*, qui doit icy ſignifier la Judée: *Clariſſima conſtellatio annunciavit fœlicitatem*, *Potu*, (Reges ex illa terra Orientali) *viderunt claritatem*, *& venerunt offerre munera ſubjectionis completa*, *bis decem quatuor ſanctarum*. On reconnoiſt aiſément que ces paroles ſignifient l'apparition de l'eſtoile aux Mages, & l'adoration qu'ils vinrent rendre à J. C. Mais comme ce qui ſuit eſt fort obſcur, voicy comme les Interpretes les ont paraphraſées. *Ut lex & prophetia viginti quatuor Prophetarum adimplerentur.* Le P. Kircher y adjouſte ce commentaire: *Il fait alluſion*, dit-il, *aux quatre grands Prophetes & aux douze petits*, *& ſi on y joint Abraham*, *Iſaac*, *Jacob*, *Job*, *Moïſe*, *Samuel*, *David & Zacharie pere de ſaint Jean-Baptiſte*, *on aura vingt-quatre Prophetes.* M. Muller approuve cette explication, il marque ſeulement que quelques-uns ont cru que le mot Chinois, pouvoit ſignifier *Propheties* auſſi bien que *Prophetes*. Cela eſt aſſez peu important, ſi ce n'eſt pour faire voir le peu de fond que nous devons faire ſur les verſions des livres Chinois: car cette diverſité peut produire des ſens fort differents, & il n'y en a

Autres Myſteres qui y ſont marquez, & l'accompliſſement des Propheties.

Chin. ill. p. 30.

Vingt-quatre Prophetes.

aucun qui puisse s'accorder avec une interpretation aussi bizarre. Ce nombre de vingt-quatre Prophetes est inconnu egalement dans la Synagogue & dans l'Eglise, aussi bien que celuy de vingt-quatre Propheties, & personne n'a jamais mis dans le nombre des Prophetes, ceux que le P. Kircher y veut faire entrer.

Explication veritable de cet endroit : erreur de M. Muller.

Il est aisé de reconnoistre que par l'accomplissement des Propheties, ou de ce qu'ont annoncé les Prophetes, ces Syriens signifioient celuy de ce qui avoit esté predit dans l'ancien Testament. Il est assez clair par ce qui suit de vingt-sept Livres que les Apostres laisserent, & qui composent le Nouveau Testament, que le nombre de vingt-quatre signifioit les Livres de l'Ancien. Les Syriens Orthodoxes Jacobites & Nestoriens ont leur version faite sur le texte Hebreu, qui contient vingt-quatre Livres, appellez communement parmy les Juifs עשרים וארבע *les vingt-quatre*. Voila tout le mystere, que ce Critique n'a pas decouvert : mais il decouvre une grande faute dans le nombre des vingt-sept Livres du Nouveau Testament, parce que le P. Kircher y fait entrer quatorze Epistres de saint Paul. ***Pour moy***, dit M. Muller, ***je n'en trouve que treize, & on doute encore de celle qui est addressée aux Hebreux.*** On sçait bien que les Lutheriens en doutent, mais les Syriens & tous les autres Chrestiens Orientaux ne doutent pas qu'elle ne soit canonique, comme il paroist non seulement par leurs exemplaires du Nouveau Testament, mais par l'enumeration que leurs Theologiens & leurs Canonistes font des Livres sacrez. Si M. Muller ignoroit un fait aussi commun, & aussi certain, il n'es-

toit guere capable de parler de la Religion des Orientaux.

Dans la colonne sixiéme il est parlé du Baptesme, qui nettoyant le corps purifie l'ame. Ensuite, selon la traduction mot à mot: *Dispersi in quatuor partes mundi*, on ne peut dire si ces paroles se doivent entendre des Apostres ou des Chrestiens. Il est plus vray-semblable qu'elles regardent les Chrestiens, par ce qui suit. *Ad congregandos & pacificandos sine labore pulsant ligna, timoris, pietatis, gratitudinisque voces personando.* On peut reconnoistre icy l'imperfection de la langue Chinoise, puisque d'habiles Traducteurs n'ont pû determiner, si ces paroles se rapportent aux precedentes, ou à celles qui suivent. Mais il est hors de doute, qu'au moins les dernieres doivent se rapporter aux ceremonies des Chrestiens, desja soumis aux Mahometans, comme ils l'estoient du temps du Patriarche Hananiechuah, puis qu'il fut ordonné sous le Calife Mehedi, qui mourut l'an de l'Ere Mahometane CLXIX. de Jesus-Christ DCCLXXXV Alors les Chrestiens n'avoient pas la liberté de sonner les cloches; mais ils avoient, comme ils ont à present, des instruments de bois, qui leur en tenoient lieu: & c'est là le sens le plus vray semblable des paroles Chinoises.

De la colonne sixiéme.

Monsieur Muller y trouve un sens bien plus relevé: c'est qu'il pretend que *Mo*, que les Jesuites ont traduit *ligna*, signifie le *Diable*, qu'ainsi il faut traduire *sine labore pulsant Diabolum*, & que ces paroles signifient l'Exorcisme. Nous avons desja dit que lorsqu'il s'agit de la langue Chinoise, ceux qui croyent l'avoir apprise dans leur cabinet, ne meritent pas d'estre escoutez.

Conjecture insoutenable de M. Muller.

au prejudice de sçavants hommes qui avoient passé leur vie à l'estudier dans le païs. Mais il n'est pas question de la langue Chinoise, on demande seulement, si jamais Chrestien, en quelque langue que ce soit, s'est servi d'une semblable expression de *battre le Diable*, pour dire qu'on fait les exorcismes du Baptesme.

Ceremonies & coustumes des Chrestiens marquées dans l'Inscription.

Il est parlé dans les colonnes suivantes de diverses ceremonies pratiquées par les Chrestiens, qu'ils sacrifient tournez vers l'Orient, qu'ils font sept fois par jour des prieres pour les vivants & pour les morts, qu'ils offrent le Sacrifice le premier jour de la semaine, & qu'ils purifient les cœurs, en remettant les pechez. Par rapport à leur exterieur, qu'ils portent de longues barbes, qu'ils rasent le haut de leurs testes, qu'ils n'ont pas de suites d'Esclaves, qu'ils n'amassent pas de richesses; mais qu'ils font de grandes aumosnes & qu'ils jeusnent. On reconnoist aisément toutes les pratiques des Chrestiens Orientaux au milieu des expressions enigmatiques de la Langue Chinoise, & les passages de divers Auteurs qu'a ramassez M. Muller, n'estoient pas fort necessaires, d'autant plus qu'il n'y en a aucun des Auteurs Orientaux, & c'estoit neantmoins ceux-là qu'il falloit citer.

Reflexion de M. Muller sur l'Eucharistie.

Il fait une serieuse reflexion sur le mot de Sacrifice, disant qu'il n'y a point de mot Chinois, qui signifie *le Sacrifice non sanglant*. * *Mais je ne trouve pas*, poursuit-il, *qu'ils se soient servis du mot de Sacrifice, ou qu'ils ayent cru, qu'ils*

* At quod sacrificium appellaverint, quodque putarint se ita verum corpus & sanguinem obtulisse, ut Eucharisticus panis per Transsubstantiationem talis evaserit, equidem non invenio. p. 58.

offroient le Corps & le Sang veritable de Jesus-Christ, auquel fust changé le pain Eucharistique par la Transubstantiation. Si l'Inscription estoit un Traité de Theologie, on auroit pû demander, qu'elle eust esté plus ample & plus detaillée, non seulement sur cet article, mais sur tous les autres. Il s'agit de ce que croyoient les Ecclesiastiques Syriens sur le Sacrifice, & le Pere Kircher avoit rapporté trois ou quatre passages d'Orientaux citez par Echellensis, qui prouvent que ces Chrestiens croyent le changement reel du pain & du vin, au Corps & au Sang de Jesus-Christ. M. Muller, ne trouve, ny le Sacrifice non sanglant, ny la Transubstantiation dans la Langue Chinoise, & il adjouste qu'il ne trouve pas cette doctrine establie dans les Liturgies, ny dans les tesmoignages citez par le P. Kircher. Cependant on a plus de cinquante Liturgies Orientales, pour ne pas parler des autres Livres de prieres publiques, où le terme de *Sacrifice non sanglant*, est repeté plusieurs fois. On n'y trouve pas le mot de *Transubstantiation* : & par un tel argument on pourroit egalement prouver que l'Eglise Romaine ne la croid pas, puisque le terme exprés n'est pas dans le Canon de la Messe. Mais de la maniere dont M. Muller parle des Liturgies, il est aisé de reconnoistre qu'il n'en avoit veu aucune : encore moins les ouvrages des Theologiens. Ceux qui ont escrit en Syriaque ou en Arabe, ne pouvoient pas se servir du mot de *Transubstantiation*, puisqu'il n'y en a point de composez en ces deux Langues, mais ils ont dit que le changement estoit *de substance en substance.* Ce sont les termes de l'exposition de Foy que

fit Elie III. du nom Patriarche des Nestoriens, & un des successeurs de celuy dont il est parlé dans l'Inscription Syriaque, qui ont esté citez ailleurs. Or comme les Syriens qui allerent à la Chine estoient sans doute dans les mesmes sentiments, que leurs Patriarches, c'est dans ces Livres de l'Eglise Nestorienne qu'il falloit que M. Muller cherchast à s'instruire de leur creance, & non pas dans les obscures expressions du monument Chinois, où il n'en estoit pas parlé.

De l'ouvrage que M. Muller avoit promis pour prouver que les Chrestiens Orientaux ne croyent pas la presence reelle ny le sacrifice.

Il s'arreste aprés cette decision, parce qu'il devoit traiter la mesme matiere dans un ouvrage particulier composé par ordre de ses Superieurs. On ne sçait pas s'il l'a donné au public: mais sans l'avoir veu, on croit pouvoir asseurer, que ce travail aura esté fort inutile, puis qu'un homme qui ignoroit les choses les plus communes touchant le Christianisme d'Orient, qui a approuvé les fautes les plus grossieres du premier Traducteur, & qui a cru que trois ou quatre passages contenoient toutes les preuves que les Catholiques pouvoient avoir de la creance des Eglises d'Orient sur l'Eucharistie, n'estoit pas capable d'esclaircir cette matiere, plus difficile que ce qui regarde l'Histoire & la Geographie, par rapport à l'Inscription : & sur quoy il n'a rien dit de nouveau, dont on ne demonstre la fausseté.

D'Olopüen, premier Predicateur de l'Evangile à la Chine.

Dans la suite de cette Inscription, il est parlé de la premiere predication de l'Evangile dans la Chine, & il est dit que du temps du Roy Taïçun-ven, il vint de *Tacin*, un saint homme nommé *Olopüen* ou *Lopüen conduit par les nuées bleuës & en observant la regle des vents* : selon le calcul de ceux qui ont travaillé sur la Chrono-

logie Chinoiſe cette date reſpond à l'an de J. C. DCXXXVI. Le P. Kircher dit, qu'*il ſe conduiſit par les vents avec le ſecours des Cartes Marines*, ce qui eſt plus aiſé à dire qu'à prouver ; & il adjouſte que *Tacin* eſt la Judée, quoyque luy & tous les autres conviennent, que ce mot ſignifie autant la Syrie en general, que la Paleſtine.

Le P. Couplet dans ſon Abregé Chronologique parlant de ce Roy dit que * *ſuivant les Hiſtoires du païs, l'année* VIII. *de ſon regne, il vint de païs fort eloignez, des Ambaſſadeurs de diverſes nations, d'un air de viſage & d'une figure extraordinaire, qu'on n'avoit jamais veus à la Chine. Que le Roy avoit regardé comme une choſe glorieuſe, qu'il vint de ſon temps des hommes blonds, qui avoient des yeux verts*, c'eſt-à-dire *bleus*, dit le meſme Pere, qui pourſuit ainſi. *Il paroiſt certain que ce ſont les meſmes dont il eſt parlé dans le Monument Chinois trouvé l'an* MDCXXV. *dans la Province de Xenſi, ſur quoy il faut conſulter le Pere Kircher, & un Manuſcrit Arabe qui eſt dans la Bibliotheque du Roy Tres Chreſtien, où il eſt* Teſmoignage du P. Couplet.

* Memorant Chronica anno Imperii VIII. perveniſſe ex longinquis regionibus variarum gentium legatos, oris habitu corporiſque admodum peregrino, & nunquam antea Sinis viſo: quin adeo gloriatum fuiſſe Imperatorem quod ſuis primum temporibus, homines capillo rufi, oculiſque viridibus, glaucos interpretor, ditionem Sinicam adiiſſent. Ce tum videtur eos ipſos fuiſſe, quos lapideum in Provincia Xenſi monumentum, effoſſum anno 1625. ætati noſtræ prodidit... De hoc conſule Kircheri Sinam illuſtratam, & vetus Mſ. Arabicum quod aſſervatur in Regia Galliarum Bibliotheca, ubi diſerte ſcribitur circa idem tempus, miſſos eſſe Evangelii præcones in Sinam à Catholico Patriarcha Indiæ & Sinæ qui in urbe Moſul degebat. P. 55.

marqué expressément que vers ce temps là des Missionaires avoient esté envoyez à la Chine, par le Catholique Patriarche des Indes & de la Chine qui demeuroit à Mossul.

Ce qu'il a dit estoit tiré de l'Inscription Chinoise.

Il est tres important de remarquer, que suivant le tesmoignage mesme du P. Couplet, il n'est pas fait mention de cette premiere Mission dans les Histoires Chinoises, & il m'a dit ainsi qu'à d'autres, que ce qu'il en avoit inseré dans son abregé Chronologique estoit tiré de l'Inscription. Ce qu'il a dit ensuite du Manuscrit Arabe qui n'est point, & n'a jamais esté dans la Bibliotheque du Roy, il l'a dit sur le tesmoignage de feu M. Thevenot, qui crut l'avoir deviné & qui se trompa. Dans ce Manuscrit il n'est pas dit que le Catholique de Mosul, ou plustost de Bagdad, avoit envoyé des Missionnaires à la Chine, mais on y trouve le nom de *Hananiechuah*, dans la suite des Patriarches Nestoriens, & on apprend qu'il vivoit à peu prés dans le temps marqué par la pierre Chinoise. C'est aussi une faute, que de l'avoir appellé *Catholique Patriarche des Indes & de la Chine*. Catholique estoit le titre ordinaire auquel ils adjoustoient celuy de Patriarche; & les Metropolitains des Indes & de la Chine luy estoient soumis, comme on le reconnoist par la Notice des Eglises Nestoriennes.

Ms. Ar. Bib. Colb.

Elle nous apprend seulement que l'Evangile fut presché à la Chine l'an 636.

Pour revenir à l'Inscription elle nous apprend seule que dés l'an DCXXXVI. l'Evangile fut presché à la Chine par des Prestres venus de Syrie, & que le principal s'appelloit *Olopüen*. On n'en sçait pas davantage; car les histoires Chinoises n'en parlent point, & il n'est pas difficile de reconnoistre que ce nom est Chinois, & qu'il

fut donné à ce Predicateur de l'Evangile, comme de noſtre temps, tous ceux qui ſont allez à la Chine recevoient de nouveaux noms. Monſieur Muller fecond en conjectures, s'imagine que ces Predicateurs eſtoient des Chreſtiens de Perſe, qui fuyoient la perſecution des Arabes. Mais il y avoit long-temps avant Mahomet, des Chreſtiens en Perſe & dans la Haute Aſie, protegez par les derniers Rois; & dés que la Perſe fut conquiſe, les Neſtoriens qui eſtoient preſque ſeuls Chreſtiens en ce païs-là, obtinrent du Calife Omar, de tres amples privileges avec une liberté entiere de l'exercice de leur Religion, ce que marquent expreſſement les Hiſtoriens. *Hiſt Neſt.Mſ. Ar.*

On ne peut tirer aucune lumiere des livres Arabes ſur Olopüen, qui ne peut eſtre S. Thomas.

Il faut donc convenir qu'il ne ſe trouve aucune lumiere dans les Auteurs Arabes, Syriens, ou Chinois, pour determiner qui pouvoit eſtre cet *Olopüen*; on ſcait ſeulement que ce fut dans le ſeptiéme ſiecle qu'il entra à la Chine. Ce ne peut donc pas eſtre S. Thomas, comme quelques-uns ſe le ſont imaginé. Mais le P. Kircher & pluſieurs autres ont eſtabli comme un fait certain que cet Apoſtre y a porté la lumiere de l'Evangile, aprés l'avoir preſché aux Indes. Ce Pere a meſme donné la route qu'il doit avoir tenuë, en partant des Indes, ou la tradition des Egliſes de Malabar, & la ville de San-Thome connuë dés le VIII. ſiecle parmy les Arabes ſous le nom de *Batouma*, font juger que cet Apoſtre peut y avoir ſouffert le martyre. Mais cette route eſt inſouſtenable, & ne peut s'accorder avec la Geographie de ces païs-là.

Route que le P. Kircher fait tenir à S Thomas.

D'abord il fait arriver S. Thomas à une ville de Perſe appellée *Soldania*, qu'on ſçait eſtre

dans la Province de *Beladeljebel*, ou *païs des montagnes*, & qui fut bastie par Muhamed fils d'Argoun Khan, l'an de l'Hegire DCCV. de J. C. MCCCV. Ensuite il le conduit à *Cabul*, ville connuë par son commerce, puis à une autre qu'il nomme *Cafurstan*, c'est-à dire *Ville des Infideles*, parce qu'elle estoit habitée par les seuls Chrestiens, que les Mahometans appellent *Kafars* ou Infideles. Aucun Geographe Arabe ou Persan, n'a parlé de cette ville, sur laquelle le P. Kircher ne cite aucune autorité sinon de Benoist Goez Frere Jesuite, qui vint par terre de la Chine aux Indes. De la maniere dont ce nom est escrit dans la *China illustrata*, il paroist clairement que ce mot de *Cafurstan*, n'a d'autre origine, que la faute de ceux qui ont mal leu le nom de la Province de *Couristan* ou de *Couzistan*, qui est une partie de l'ancienne Susiane & par laquelle les Marchands de Mesopotamie & de Perse, qui alloient par terre au Tibet, ou à la Chine, passoient ordinairement. Il n'estoit pas question de faire un routier du voyage de saint Thomas, quand mesme il auroit esté aussi vraysemblable que celuy-là ne l'est point.

Toutes les preuves qui ont esté données jusqu'à present de la predication de saint Thomas à la Chine, ne sont fondées que sur des conjectures, au lieu que ce monument dont on ne peut contester l'autorité, nous fait connoistre que la premiere connoissance que les Chinois ayent eu du Christianisme n'a esté que dans le VII. siécle, puis qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans l'antiquité Ecclesiastique. Il reste presentement à examiner quels pouvoient estre ces premiers Missionnaires, ce qui n'a pas en-

core esté suffisamment esclairci.

Les observations qui ont esté rapportées cy-dessus touchant les paroles Syriaques, prouvent d'abord que la Mission a esté faite par des Syriens : qu'ils estoient de la mesme Eglise que les derniers Ecclesiastiques qui eleverent ce monument, pour conserver la memoire de la predication de l'Evangile dans la Chine, puis que ceux-cy les appellent *leurs peres* : qu'ils estoient soumis au *Catholique*, & que celuy-cy s'appelloit *Hananiechuah*.

Cette premiere Mission a esté faite par des Syriens.

On ne peut pas revoquer en doute que les premiers Predicateurs n'ayent esté Syriens, puisque la date qui est comme le seau de l'Acte contenu dans l'Inscription, aussi-bien que les signatures, qui representent parfaitement ceux qui se dressent encore dans les Eglises d'Orient pour les choses dont il importe de conserver la memoire, est en langue Syriaque, qui est la langue sacrée employée dans les Offices & dans les Actes Ecclesiastiques. Si les Prestres, & les autres dont il est parlé dans le corps de l'Inscription estoient venus d'Egypte : la date, & leurs noms auroient esté escrits en Grec, ou en Cophte. Ils estoient de la mesme Eglise que les premiers Predicateurs, & soumis aux mesmes Patriarches, & on ne le peut contester, puis qu'ils regardoient les autres comme leurs peres.

Ce qui est prouvé par l'Acte.

Il y avoit des Syriens de differentes communions, comme il y en a eu jusqu'à present ; des Melchites ou Orthodoxes, des Nestoriens, & des Jacobites. Dés qu'on sçait de quelle secte estoit celuy qui est nommé comme Patriarche, on connoist certainement de quelle communion estoient les Ecclesiastiques qui le reconnois-

Differentes communions de Syriens, & ceux qui allerent à la Chine estoient Nestoriens.

ſoient pour leur Superieur. Le ſeul titre de *Catholique*, joint à celuy de *Patriarche*, eſt une preuve certaine que c'eſtoit le Catholique des Neſtoriens qui eſtoit Patriarche à leur égard, n'eſtant ſouſmis à aucun autre : d'autant plus que jamais Patriarche d'Antioche, ny d'Alexandrie ne s'eſt appellé *Catholique*. Mais la queſtion eſt entierement decidée par le teſmoignage de l'Egliſe Neſtorienne, qui reconnoiſt parmy ſes Patriarches ou Catholiques, un *Hananiechüah*, qui vivoit à peu prés dans le temps, auquel le Monument avoit eſté érigé. Parmy les noms qui rempliſſent les marges de la pierre, il s'en trouve pluſieurs compoſez de deux mots, ce qui eſt beaucoup plus ordinaire aux Syriens de Meſopotamie, & aux Neſtoriens, qu'à tous les autres : ce qui joint aux autres preuves confirme que ces Predicateurs eſtoient de leur communion. Ce qui le prouve encore davantage, eſt la maniere dont le myſtere de l'Incarnation eſt expliqué, puis qu'en developpant les enigmes du ſtyle Chinois, on reconnoiſt l'opinion de cette ſecte, qui n'admet l'union que dans l'inhabitation du Verbe, & la communication de ſa dignité & de ſa puiſſance infinie.

On ne trouve que dans l'Inſcription Chinoiſe ce qui eſt rapporté touchant le progrez du Chriſtianiſme.

L'Inſcription Syriaque ne nous apprend rien davantage : mais dans le diſcours Chinois il y a un plus grand detail du progrez de cette Miſſion. Il y eſt dit que cet Olopüen venu de *Tacin*, c'eſt à dire de Syrie ou de Judée, l'an qui repond au DCXXXVI. de J. C. ſous le regne de *Taï çum-ven* annonça la Loy du vray Dieu ; que ce Prince l'approuva, & commanda qu'elle fuſt publiée dans la Chine, & l'Edit de l'Empereur eſt rapporté ſommairement, daté de DCXXXIX. qu'en

mesme temps on bastit une Eglise dans la Ville Royale d'*Ininfan.* Que quelques années aprés en DCLI. sous l'Empereur *Cao-çun*, la Religion Chrestienne se respandit dans toutes les Provinces de la Chine. Que depuis en l'année DCXCIX. & en DCCXIII. les Bonzes, ou Prestres idolatres exciterent quelque tumulte contre les Chrestiens; mais qu'il fut appaisé par l'autorité de l'Empereur *Yven-çun-ci-tao.* Qu'en DCCXLVII. il vint un autre Prestre de *Tacin*, nommé *Kicho*; que l'Empereur *So-cum-ven-mi* avoit basti plusieurs Eglises en DCCLVII. que ses successeurs favoriserent pareillement le Christianisme, & qu'enfin cette pierre avoit esté élevée pour conserver la memoire de tous ces faits, la deuxiéme année de l'Empire de *Tam*, l'an DCCLXXXII. de Jesus-Christ. On peut voir les autres circonstances de cette Histoire dans la traduction que le P. Kircher a inserée dans sa *China illustrata*, les principales se reduisent à ce qui vient d'estre rapporté.

On dit sur cela que les histoires Chinoises ne parlent pas des affaires estrangeres.

Ce que le P. Couplet en a mis dans son abregé historique, est tiré de cette Inscription, & il a reconnu luy-mesme qu'il n'en estoit fait aucune mention dans les histoires Chinoises, parce que les Chinois n'y rapportent pas ce qui regarde les Estrangers. Cette raison peut souffrir quelques difficultez; puis qu'on y trouve l'Ambassade envoyée aux Indes pour chercher le Saint, qu'ils pretendoient avoir esté predit par Confucius, & qui eut un succez tout different, puis que ceux qui en estoient chargez, rapporterent le culte de *Foe*, l'idolatrie, & la Metempsycose. La connoissance du Christianisme & son establissement dans tout l'Empire, les Edits des

Empereurs pour le permettre, n'estoient pas des faits plus estrangers, que la nouvelle Religion de *Foë*. Tous enfin conviennent que l'histoire n'en parle point, non plus que celle des Patriarches Nestoriens. Ainsi on est reduit à suivre entierement ce qui se trouve dans le discours Chinois gravé sur la pierre, & principalement la date que les Traducteurs ont fixée à l'an DCXXXVI. de Jesus-Christ, pour l'entrée du premier Predicateur de l'Evangile, qui est *Olopüen*.

Il y a tout sujet de croire qu'Olopüen estoit Syrien, & de la mesme Eglise, que ceux qui firent l'Inscription.

Nous avons remarqué cy-devant, qu'on ne pouvoit reconnoistre par le moindre indice, ny par l'histoire, qui estoit cet *Olopüen*; & que selon toute apparence, ce nom estoit Chinois, & qu'il luy avoit esté donné dans le païs, comme on fait encore ordinairement: car ce nom n'est pas Syriaque, & il n'a aucun rapport à la langue. Ainsi tout ce qu'on peut tirer par des consequences certaines, est que ce Predicateur, & celuy dont il est parlé dans la suite de l'Inscription, estoient de la mesme Eglise que ceux qui éleverent ce Monument, puisque ces derniers les appellent *leurs peres*. Ils estoient donc sousmis aux Catholiques, ou Patriarches des Nestoriens predecesseurs de *Hananiechüa*, & par consequent de sa communion. Or il est certain que comme celuy cy estoit Nestorien, les autres l'estoient pareillement, puisque le titre de *Catholique*, joint à celuy de Patriarche, ne convenoit qu'à celuy des Nestoriens.

Suite des Patriarches des Nestoriens de ces temps-là.

Depuis l'année DCXXXVI. qui est la premiere Epoque, marquée dans l'Inscription Chinoise jusqu'à *Hananiechuah* second du nom, sous lequel elle fut faite en DCCLXXX. ou deux ans

aprés

aprés ſelon le calcul de ceux qui ont traduit le Chinois, on trouve dans l'hiſtoire des Neſtoriens, ces Catholiques *Jechouaiab, Mar Ama: Jechuaiab, Gregoire, Jean, Hananiechoüa*, un autre *Jean* intrus, *Selibazaka*: *Phiton*, *Mar-Aba*, *Surin*, ou Surenas, *Jacques*, & *Hananiechoüa* ſecond de ce nom. Ils tenoient leur ſiege dans les premiers temps à Seleucie & à Cteſiphonte, qui eſtoient conſiderées comme une meſme ville, & que les Arabes appellent *Modaïn*. Le premier de ceux qui viennent d'eſtre nommez, fut ordonné ſous le regne de Siroës le parricide, qui mourut vers l'an DCXXXIV. Ardechir qui luy ſucceda, ne regna qu'un an: & Bouran fille de Coſroës, qui ſelon les Hiſtoriens Perſans, reſtoit ſeule de la Maiſon Royale, monta ſur le throne. Les Neſtoriens diſent qu'elle envoya *Jechouaiab* en qualité d'Ambaſſadeur à l'Empereur des Grecs, avec de grands preſents; qu'il fut receu tres favorablement: qu'il donna ſa Confeſſion de Foy, & qu'il celebra la Liturgie en preſence de l'Empereur, qui communia de ſa main. Cette derniere circonſtance ne merite pas plus de creance, que pluſieurs autres ſemblables, qui ſe trouvent dans leur hiſtoire. Il eſt certain par le teſmoignage des Auteurs Grecs, & entre autres de Theophane, que cette Reine conſerva la paix avec les Empereurs Grecs, & qu'elle gouverna le Royaume tres ſagement. Ils l'appellent *Bouran*, comme les Neſtoriens dans leurs hiſtoires: les Perſans l'appellent *Touran* & *Touran-docht*: & ils donnent une ſuite de Rois & d'une Reine nommée *Arzemi-docht*, avant Iſdegerde, ſous lequel la Perſe fut conquiſe par les Mahome-

Emir. Cond. Leb. Tarich. Kozida. Teixeira. p. 208.

R

tans : au lieu que l'hiſtoire Neſtorienne le fait ſucceder immediatement à *Bouran*, ou *Touran-docht*, parce que les autres ne regnerent pas long-temps, ny paiſiblement. Cette hiſtoire des Rois de Perſe qui precederent la conqueſte de ce Royaume eſt fort confuſe, auſſi-bien dans les Hiſtoriens Perſans, que dans les Arabes, & meſme les exemplaires varient ſur le nom de cette Reine *Touran Docht* : que quelques-uns nomment *Bouran* comme l'hiſtoire des Neſtoriens. Car *Toüan*, eſt un nom en l'air, que Schiekard rapporte pour avoir mal leu : & tout ce qu'il dit dans ſon *Tarich Regum Perſiæ*, dont on a fait tant d'eloges, ſe reduit à rien, ou à de grandes inutilitez, ſi on en excepte ce qu'il a copié de Teixeira & du Jouchallin. On ne peut entrer dans une plus grande diſcuſſion ſur cette matiere ſans faire une longue digreſſion, qui meneroit trop loin.

Ce qu'on trouve dans l'hiſtoire des Neſtoriens touchant les derniers Rois de Perſe.

Nous nous reduirons donc à ce que l'hiſtoire de l'Egliſe Neſtorienne adjouſte, ſur le Patriarche *Jechouaiab*. Elle marque qu'il veſcut ſous le regne du dernier Roy Iſdegerde, juſqu'au Calife Omar fils d'Elkittab troiſiéme Calife, duquel il obtint un ample ſauvegarde, & une exemtion de tous impoſts pour luy & pour les ſiens. La meſme hiſtoire rapporte, qu'il envoya du vivant d'Iſdegerde, des preſents & des lettres à Mahomet, ou ſelon d'autres au General de l'armée des Arabes, pour luy demander ſa protection, ce qui penſa luy couſter la vie : mais il obtint ce qu'il ſouhaitoit. Omar commença ſon regne en qualité de Calife l'an treiziéme de l'Hegire, & *Modaïn* fut priſe l'an ſeiziéme : qui reſpondent aux années DCXXXIV. & DCXXXVI.

de J. C. Ainſi cette derniere année convient à la date que l'Inſcription Chinoiſe donne à l'arrivée d'*Olopüen* à la Chine, pourveu que le calcul de ceux qui l'ont traduite ſoit veritable. Cependant l'hiſtoire des Neſtoriens ne fait aucune mention d'Eccleſiaſtiques envoyez à la Chine, ny dans les autres Provinces de la Haute Aſie dans ce meſme temps ; & il eſt aſſez difficile de comprendre qu'au milieu des troubles dont la Perſe eſtoit alors agitée, & dans un auſſi grand changement que celuy qui arriva par la conqueſte de tout le Royaume par les Mahometans, le Catholique puſt envoyer une Miſſion à la Chine.

M. Muller a cru que des Chreſtiens, pour éviter la perſecution, avoient paſſé dans les Provinces voiſines, d'où ils avoient pû aller à la Chine ; & cette conjecture pourroit paroiſtre vray-ſemblable, ſi elle n'eſtoit pas deſtruite par l'hiſtoire, qui marque preciſément, que les Neſtoriens furent en paix depuis le regne de Siroës, & favoriſez par la Reine *Touran-Docht*, & que d'abord les Mahometans les traiterent encore plus favorablement. Mahomet les avoit recommandez à ſes Capitaines, & il leur avoit accordé des lettres de ſauvegarde confirmées par *Omar* troiſiéme Calife, que l'Auteur de l'hiſtoire aſſure eſtre encore conſervées, & qu'*Othman* & *Hali* les confirmerent. Il n'y avoit donc rien qui puſt obliger les Chreſtiens à ſortir du païs pour ſe ſauver ailleurs ; & encore moins les Neſtoriens qui eſtoient en beaucoup plus grand nombre que les autres, & nullement ſuſpects, parce qu'ils eſtoient proſcrits & chaſſez des Provinces ſoumiſes aux Empereurs Grecs. Ils avoient encore une recommandation plus particuliere au-

Que les Chreſtiens ne ſont pas ſortis de Perſe pour éviter la perſecution des Arabes.

prés des Mahometans, ayant fait les premieres demarches de soumission envers le faux Prophete, dont les Nestoriens seuls ont souvent fait l'éloge comme de l'*Extirpateur de l'idolatrie*, & leurs Theologiens n'ont pas eu honte de citer l'Alcoran, en parlant du Mystere de l'Incarnation. On void aussi dans l'histoire des Nestoriens que durant ces temps là & dans la suite, plusieurs Chrestiens de cette mesme communion avoient eu un tres grand credit à la Cour des Califes de Bagdad depuis le regne d'*Almamon*, à cause qu'il les employoit aux traductions qu'il faisoit faire des anciens Livres Grecs, en Arabe, & parce qu'entre eux il y en eut plusieurs qui excelloient dans la connoissance de la Medecine, comme Honain fils d'Isaac, & son fils: Jean fils de Massoüia, connu sous le nom de Mesve, Boctjechua, George & Gabriel dont parle Abulfarage, aussi bien que ceux qui ont escrit les vies des Medecins. Ainsi la conjecture de M. Muller est sans aucun fondement, d'autant plus que les Chrestiens ne pouvoient se retirer des Provinces soumises autrefois aux Rois de Perse, sans s'exposer à de plus grands perils, en allant s'establir parmi des nations barbares, & la pluspart sans Religion, comme estoient alors presque toutes celles, qui peuploient les païs au delà de l'Oxus jusqu'à la Chine.

Amrou f. Mathai. Elias Nisib.

On ne sçait rien de cette Mission que par l'Inscription de la pierre Chinoise.

Il faut donc se reduire à ce que nous apprend l'Inscription Chinoise, dont il ne paroist pas que l'autorité puisse estre contestée, quoy que l'histoire des Patriarches Nestoriens, ne fasse aucune mention de cette premiere entrée des Missionnaires Syriens dans la Chine. Car elle est d'ailleurs si imparfaite, qu'il ne faut pas

s'eſtonner qu'elle ne parle pas de faits qui regardent un païs ſi éloigné, puis qu'elle en omet pluſieurs autres connus d'ailleurs. Les autres hiſtoires tant imprimées que manuſcrites, ne ſont pas moins imparfaites, & l'averſion que les Orthodoxes ou Melchites, ainſi que les Jacobites, ont tousjours eu pour les Neſtoriens, fait qu'à peine ils les nomment : outre qu'ils ignoroient vray-ſemblablement ce qui ſe paſſoit dans une communion, avec laquelle ils n'avoient aucun commerce.

Ces Miſſionnaires eſtoient Neſtoriens.

Suppoſant donc veritable ce que contient l'Inſcription Chinoiſe, comme il y a raiſon de la recevoir, puiſque ce n'en eſt pas une ſuffiſante pour la rejetter, que de dire qu'elle contient des faits inconnus d'ailleurs, le Chriſtianiſme fut introduit à la Chine dans le cours du ſeptiéme ſiecle, & les premiers Miſſionnaires furent des Neſtoriens, de la meſme Egliſe que ceux qui erigerent le Monument cent quarante-ſix ans aprés, pour conſerver la memoire de cette premiere Miſſion. On ne peut pas douter que ſuivant la diſcipline commune à tous les Chreſtiens, les Catholiques ou Patriarches des Neſtoriens n'y eſtabliſſent la forme ordinaire de la Hierarchie, envoyant un ou pluſieurs Eveſques, ſans quoy cette Egliſe naiſſante n'auroit pû ſe conſerver durant ſi long-temps. Dans les ſignatures Syriaques on lit les noms d'un Eveſque ; d'un Choreveſque, de Preſtres & de Diacres, & il y a tout ſujet de croire que dés qu'il y eut un nombre ſuffiſant de Chinois convertis, on donna des Paſteurs aux nouveaux Chreſtiens. Quoy que l'Hiſtoire ny l'Inſcription ne donnent aucune lumiere ſur cet article, il y a neantmoins

une raison considerable, qui le rend presque certain.

Leur Notice marque une Metropole de la Chine.
De sacr. Ordin.

Nous avons une Notice des Metropoles de l'Eglise Nestorienne, qui ne peut estre regardée comme suspecte, puis que les six premieres, sont les mesmes qui sont marquées dans l'Office de l'Ordination du Catholique, donné au public par le P. Morin, comme les principales en dignité, & qu'il en est souvent parlé dans l'Histoire, ainsi que de la pluspart des autres. L'ordre dans lequel ces Metropoles sont disposées, paroist d'abord confus, & on pourroit croire, qu'elles ne sont pas nommées selon le rang qu'elles devoient tenir dans l'Eglise. Car le Metropolitain de Jerusalem est nommé le vingt-deuxiéme, quoy qu'il n'y en ait que vingt-quatre, ce qui est contraire à l'usage des autres Eglises, & aux Canons du Concile de Nicée, qui luy donnent un rang distingué, aprés les quatre Patriarches. Par cette raison il a esté consideré depuis plusieurs siecles comme le cinquiéme Patriarche dans l'Eglise Grecque & dans la Latine, quoy qu'il n'ait pas eu la mesme distinction dans l'Eglise Cophte d'Alexandrie. Mais il est aisé de reconnoistre que cette disposition des Metropoles de l'Eglise Nestorienne a esté faite non pas selon la dignité, mais selon l'antiquité de chacune. Or cette antiquité ne se tiroit pas sur la possession dans laquelle pouvoient estre ces villes Metropolitaines sous les Empereurs Chrestiens, puis qu'alors elles estoient peu connuës & sans Evesques, quelques unes mesme n'estoient pas basties.

Ils establirent une nouvelle hierarchie.

Les Nestoriens establirent donc une Hierarchie toute nouvelle, dont la Metropole generale

& comme Capitale de leur Patriarchat, fut Seleucie des Parthes, & Cteſiphonte, qui ont eſté regardées comme une meſme ville. Simeon que les Neſtoriens appellent Barſabaï, qui ſouffrit le martyre dans la grande perſecution de Sapor, & qu'ils mettent au nombre de leurs Catholiques, eſtoit, ſelon Sozomene, *Archeveſque de Seleucie & de Cteſiphonte, villes royales de Perſe.* Les Neſtoriens s'y eſtablirent, & acquirent une grande autorité ſous Coſroës Nuſchiroüan, qui les favoriſa, en haine des Empereurs Grecs, & contraignoit les autres Chreſtiens à entrer dans leur communion. Ils s'y maintinrent ſous les derniers Rois de Perſe, & cette autorité leur fut confirmée, comme il a eſté dit, par les premiers Califes. Comme ils ſçavoient, ainſi que tous les Chreſtiens le croyoient, qu'on ne pouvoit eſtre dans l'Egliſe, ſi on n'avoit une ſucceſſion Apoſtolique, c'eſt-à-dire que le principal ſiege Epiſcopal duquel les autres dependoient, n'euſt eſté fondé par quelqu'un des Apoſtres ou des Diſciples de Jeſus-Chriſt, n'ayant pas cette ſucceſſion, ils en chercherent une, qui eût quelque vrayſemblance. Ils commencerent donc à la fonder ſur les ſaints Eveſques de Seléucie, qu'ils entreprirent de faire paſſer comme predeceſſeurs de leurs Catholiques, n'ayant pour cela d'autre preuve que la poſſeſſion des meſmes Egliſes, dans laquelle ils avoient eſté eſtablis par des Princes infideles. Enſuite comme ſuivant la tradition des Egliſes de Meſopotamie, ſaint Thadée avoit annoncé l'Evangile à Edeſſe, dont ils avoient de meſme uſurpé l'Epiſcopat, & l'ancienne Eſcole de l'Eſcriture ſainte, d'où ils furent chaſſez par

Ἀρχιεπίσκοπος Σελευκείας, καὶ Κτησιφῶντος τῆς ἐν Περσίδι, βασιλευουσῶν πόλεων.

Soz. l. 2. c. 8.

Cedren. t. 1. p. 415.

Heraclius, & où ils furent restablis par les Arabes ; avec le sécours de plusieurs fables qui font le commencement de leur histoire, ils persuaderent à leurs peuples, que saint Thadée, avoit fondé l'Eglise de Seleucie & la dignité de Catholique. C'est ainsi qu'ils establirent leur siege Patriarchal à *Modaïn* qui estoit l'ancienne Seleucie, & lors que la ville fut en partie ruinée, & que le Calife Almansor eust basti Bagdad, ils l'y transfererent.

Establissement de leurs nouvelles Metropoles.

Les fondements de cette nouvelle Hierarchie ayant esté jettez dans la Perse, le premier Metropolitain qu'ils y establirent fut celuy de *Jondisabour*, ville bastie par le Roy de Perse *Sapor Ardschir*, & qui autrefois n'avoit pas mesme d'Evesque. Le second fut celuy de Nisibe, aprés qu'ils eurent chassé les Orthodoxes de la ville, & de l'Escole qui y estoit, ce qu'ils firent afin d'honorer leur secte, par la memoire de saint Jacques & de plusieurs autres Saints. Le troisiéme Metropolitain fut celuy de *Bassora* : Le quatriéme de *Hazza*, qui est l'ancienne *Arbelle*, appellée *Irbil* par les Arabes. Le cinquiéme celuy de *Bajermi* ou comme les Syriens prononcent *Beitgarmé* qui est l'ancienne *Martyropolis* : & le sixiéme celuy de *Holouan* : ville de l'Yrak à cinq journées de Bagdad : mais inconnuë dans l'antiquité. Ces six premieres Metropoles, qui n'ont ce rang que parmi les Nestoriens, estoient ou dans la Mesopotamie, ou dans l'*Yrak Agemi*, c'est à-dire *Persienne*, parce que c'estoit dans ces Provinces, qu'ils s'estoient d'abord respandus. Ils establirent ensuite un Metropolitain de Perse, c'est-à-dire du païs compris sous le nom de *Fars*, qui est la Perse

Abulf. n. 291.

proprement dite, parce qu'ils eurent la liberté de s'y eſtendre ſous les derniers Rois. Delà ils s'avancerent vers la Haute Aſie, & la neuviéme Metropole fut celle de *Merou*, dans le *Coraſſan*: enſuite la dixiéme, *Araet* qui eſt l'*Aria* des anciens: la onziéme, *Katarba* qui n'eſt gueres connuë. Enfin la douziéme eſt celle de la Chine, & la treiziéme celle des Indes.

Selon ce qui a eſté remarqué cy-devant, cet ordre de Metropoles, marque celuy de leur eſtabliſſement: & il s'enſuit, que celle de la Chine eſtant nommée dans la Notice avant celle des Indes, doit eſtre la plus ancienne. On pourra dire que ces deux n'en faiſoient qu'une, & on croira en avoir trouvé une preuve dans le Pere Trigaut, qui parlant des deux derniers Eveſques envoyez aux Indes par le Patriarche des Neſtoriens, dans le temps que D. Alexis de Meneſés travailla à la reforme des Egliſes de Malabar, dit qu'ils *s'appelloient Metropolitains des Indes & de la Chine*. Il eſt vray que dans les derniers ſiecles ces deux titres eſtoient reunis, mais autrefois ils eſtoient diſtinguez: & on trouve dans l'hiſtoire des Neſtoriens pluſieurs exemples de pareilles reunions de deux Eveſchez, meſme de deux Metropoles en une perſonne. Ainſi le Catholique *Chebariechoüa*, qui eſt le LXV. ordonné vers la fin de l'onziéme ſiecle, unit les Eveſchez de *Caſcar*, & de *Waſſit* en la perſonne du Preſtre Hormiſdas, natif de *Siraf*. Un autre nommé Eſtienne, fut ordonné Eveſque d'*Elsen* & de *Boüazige*. La Metropole de *Holoüan*, fut unie avec celle de *Raï*: *Hazza* ou *Arbel* & *Moſul*, deux des ſix principales eſtoient occupées par un meſme Metropolitain *Jabalaha*. Il y a

Elles eurent leur rang, ſelon l'antiquité de leur eſtabliſſement.

Govea hiſt. de Meneſ.

plusieurs semblables exemples qu'il seroit inutile de rapporter, & il y a deux raisons de cet abus assez ordinaire parmi les Nestoriens. La premiere est que nonobstant les anciens Canons qu'ils reçoivent de mesme que les autres Chrestiens, aucune autre Secte ne les a violez avec plus de hardiesse que les Nestoriens, pour ce qui regarde la translation des Evesques. La pluspart de leurs Catholiques ou Patriarches, estoient Evesques ou Metropolitains d'autres Eglises, & non seulement, cela n'empeschoit pas qu'ils ne fussent élus, mais ils recevoient une Ordination particuliere, semblable à celle des Evesques. L'Eglise Cofte d'Alexandrie n'est jamais tombée dans un tel abus, & jusqu'à ces derniers siecles, elle a observé de ne point elire pour Patriarche, celuy qui par son Ordination estoit attaché à une Eglise. Celle d'Antioche Jacobite, s'est maintenuë long-temps dans la mesme discipline, & deux Metropolitains aimerent mieux perdre la vie, que de consentir à l'élection d'Isaac Evesque de *Harran*, pour le siege Patriarchal d'Antioche. Les Grecs ont oublié il y a long-temps cette sainte regle, & nous n'avons rien sur cela à leur reprocher. Il s'est donc pû faire que les Patriarches Nestoriens, par l'opinion d'une pleine puissance qu'ils s'attribuoient, fissent ces unions d'Eveschez : mais il y a une seconde raison qui pourroit les excuser. C'est que comme leur Secte diminua considerablement dans le second & le troisiéme siecle du Mahometisme, par la liberté que les Melchites & les Jacobites obtinrent des Califes & des Sultans, pour leurs Eglises, il arriva qu'en plusieurs Villes où les Nestoriens avoient esté seuls Chrestiens durant long-

Elmac. p. 98.

temps, leur nombre ne ſe trouva pas ſuffiſant pour former une Egliſe Epiſcopale, ou Metropolitaine. Ainſi quelques-unes furent reunies aux plus voiſines, d'autres entierement eſteintes, comme fut dans la ſuite du temps la Metropole de la Chine, lorſque le Chriſtianiſme y fut eſteint, comme il l'eſtoit lorſque les Portugais y entrerent. Alors ce n'eſtoit plus qu'un titre, comme ceux que nous appellons, *in partibus infidelium.*

Les Patriarches Grecs d'Antioche, ont pretendu que leur juriſdiction s'eſtendoit dans tout l'Orient, & par cette raiſon il eſt dit dans la Notice de Nilus Doxapatrius, *que ſon autorité s'eſtendoit dans toute l'Aſie, l'Orient & les Indes, où il envoyoit un Catholique appellé de Romogyris.* Ce titre peut s'eſtre conſervé comme quelques autres, entre ceux du Patriarche Grec d'Antioche : mais il ne ſe trouve pas le moindre veſtige dans l'hiſtoire, au moins depuis le ſeptiéme ſiecle, de Catholiques ou Metropolitains, envoyez aux Indes par les Patriarches Orthodoxes ou Jacobites d'Antioche, & encore moins à la Chine, où de tout temps il n'y a point eu d'autres Chreſtiens que des Neſtoriens.

Les Patriarches d'Antioche n'ont pas envoyé de Miſſions à la Chine.

κατεῖχεν ἅπασαν τὴν ἀσίαν, καὶ ἀνατολὴν αὐτήν τε τὴν Ἰνδίαν ὅπου ἕως τῶν Καθολικὸν χειροτονῶν στέλλει τὸν καλούμενον Ῥωμογύρεως

Allat. l. 1. c. 9. p. 166.

Il y a donc ſujet de croire que ceux qui y allerent preſcher la Religion Chreſtienne, quoy qu'infectée de leurs erreurs, entrerent par les Provinces frontieres du Coraſſan, & qu'ils firent le voyage par terre. Car ces termes enigmatiques, *contemplando ventorum regulam, & à nubibus cæruleis directus*, ne prouvent pas que cet Olopüen y ſoit venu par mer, avec le ſecours de la bouſſole. Il faut d'autres preuves que celle de l'hiſtoire Chinoiſe, pour faire croire

Ces premiers Miſſionnaires entrerent à la Chine par terre.

qu'ils l'ont connuë, & quand les Chinois en auroient eu l'usage, les Syriens ne la connoissoient pas, comme la route qu'ils tenoient pour la navigation des Indes le demonstre certainement. De plus comme ils avoient de grands deserts à traverser, avant que d'arriver à la Chine, ils auroient pu s'en servir, pour dresser leur route, de mesme que font ceux qui ont de grands bois à traverser en Amerique, quand ils font quelque decouverte. Cela n'empesche pas que d'autes, qui sont peut-estre ceux dont il est parlé dans la suite de l'Inscription Chinoise, n'ayent pu venir par mer, selon la route de navigation que descrivent nos Auteurs; & il y a quelque apparence, que ce fut à peu prés dans le mesme temps, puisque la Metropole des Indes est nommée immediatement aprés celle de la Chine.

Durée du Christianisme à la Chine.

Nous pouvons donc juger sur l'autorité de l'Inscription, que le Christianisme qui y fut presché en DCXXXVI. y fut conservé jusqu'à la date qu'elle represente en Syriaque, c'est-à-dire jusqu'à l'année de J. C. DCCLXXX. & mesme long-temps aprés, puisque selon Abuzeïd Auteur de la seconde Relation dans la revolution generale qui arriva à la Chine, & à la prise de Canfu l'an de l'Hegire CCLXIV. de Jesus-Christ DCCCLXXVII. il y eut un grand nombre de Chrestiens massacrez. Il ne parle pas de ceux qui estoient dans les autres villes, ce qui fait croire qu'en celle-là qui estoit la principale eschelle, il n'y avoit que des Marchands.

Mais on apprend par un autre Auteur, que nous ne connoissons que par une note de la main de M. Golius, à la marge un endroit de ses notes sur Alfragan, que plus de cent ans aprés le

Catholique envoyoit des Ecclesiastiques à la Chine. Voicy la traduction. Abulferge rappor- «
te sur le tesmoignage d'un Moine de Nageran, «
ces propres paroles, qu'il revenoit de la Chine «
l'an CCCLXXXVII. c'est à-dire de Jesus-Christ «
DCCCCLXXXVII. où il avoit esté envoyé, il y «
avoit sept ans, ou environ par le Catholique avec «
cinq autres personnes, & que le nom de la ville «
où il avoit esté, estoit Tajouna. «

Il paroist par ce tesmoignage, que dans la fin du dixiéme siecle les Catholiques ou Patriarches Nestoriens, envoyoient encore des Ecclesiastiques à la Chine, comme avoient fait leurs predecesseurs. Mais depuis ce temps-là, on ne trouve rien dans les histoires de leur Eglise, ny dans les autres qui puisse donner aucune lumiere sur la suite de ces premiers establissements, de sorte qu'il y a toute apparence que le Christianisme estoit entierement peri en ce païs-là, sans qu'on en puisse découvrir la raison. Car on ne void pas qu'il y ait eu de persecution, comme fut la derniere du Japon, qui a esté une des plus cruelles, que l'Eglise ait jamais esprouvée, & les revolutions qui arriverent dans la Chine, lors que les Tartares en conquirent une partie sous Ginghizkhan & ses successeurs, ne pouvoient pas estre fatales aux Chrestiens. On sçait d'ailleurs que Ginghizkhan les favorisoit, que sa principale femme estoit fille d'Ungkhan qu'il dépoüilla de l'Empire, & qui estoit Chrestien, ainsi que plusieurs Hordes des Tartares qui luy estoient soumises. Ses successeurs ne furent pas moins favorables aux Chrestiens, & dans la vie de Jahabalaha, à laquelle finit l'histoire des Nestoriens, on trouve sur ce sujet des

On ne sçait plus rien des Chrestiens du païs depuis le 10. siecle.

circonſtances remarquables. Il y eſt rapporté que ce Catholique eſtoit originaire du Cataï; & qu'il avoit eſté envoyé par Abachakhan grand Empereur des Tartares pour viſiter les Saints Lieux de Jeruſalem, & pour mettre des robbes precieuſes ſur le ſaint Sepulcre, & les tremper dans le Jourdain : que depuis il avoit eſté fait Metropolitain de Tangut, par Denha ſon predeceſſeur, qui luy avoit donné une entiere autorité ſur les Hordes des Tartares Chreſtiens, & qu'enfin il avoit eſté éleu Catholique. Il tint le ſiege trente-ſept ans : & lors que les Tartares furent chaſſez de Bagdad, les Mahometans ruinerent une partie des Egliſes des Neſtoriens, ils augmenterent les anciens tributs, & les choſes changerent entierement de face.

Depuis ce temps-là, l'Hiſtoire ne nous apprend rien, & on eſt reduit à de ſimples conjectures. Cette revolution arriva un peu avant la mort de ce Catholique, qui mourut l'an MDCXXIX. des Seleucides, qui répond à l'an de Jeſus-Chriſt MCCCXVII. Aprés luy on ne trouve plus le nom d'aucun de ſes ſucceſſeurs, & il y a beaucoup d'apparence, que depuis ce temps-là, le Chriſtianiſme ſe deſtruiſit peu à peu dans la Chine faute de Paſteurs, ou par d'autres raiſons qui ſont inconnuës. Car lors que les Portugais entrerent à la Chine en MDXVII. ſous la conduite de Fernand Perez d'Andrade, qui arriva le premier à Canton, il ne ſe trouva aucun veſtige du Chriſtianiſme, & les premiers Miſſionnaires de cette Nation, auſſi-bien que les Caſtillans qui y paſſerent des Philippines, ne trouverent par tout que des Idolatres. Quelques croix, & d'autres marques

Barros. T. 3. l. 2. c. 6, 7. 8.

qui ont eſté trouvées enſuite, eſtant denuées d'inſcriptions & de dates, ne donnerent aucune lumiere ſur cette matiere, juſqu'en l'an MDCXXV. que celle dont il a eſté parlé cy-deſſus fut trouvée.

ECLAIRCISSEMENT TOUCHANT l'entrée des Mahometans dans la Chine.

PArmy le grand nombre de choſes curieuſes qui ſe trouvent dans les deux Relations que nous avons données au public, l'entrée des Mahometans dans la Chine avant le troiſiéme ſiecle de l'Hegire n'eſt pas la moins conſiderable. Tous les Auteurs qui ont eſcrit leur hiſtoire, n'ont parlé que fort obſcurément de leurs voyages vers cette partie de la Haute Aſie, & leurs plus fameux Geographes en ont eſcrit ſi diverſement qu'on ne peut croire qu'ils en fuſſent mieux informez que nous l'eſtions en Europe avant les navigations des deux derniers ſiecles. Abulfeda le plus exact de ces Geographes, ne parle de la Chine que ſur le rapport de quelques Marchands. Les autres ne rapportent que des fables, comme celles du voyage d'Alexandre à la Chine, ſon entretien avec l'Empereur, & quelques autres ſemblables. Ceux qui les ont copiées dans les derniers temps en ont adjouſté de nouvelles, qui n'ont ſervi qu'à obſcurcir cette matiere, & à nous convaincre de leur ignorance. Il ſemble que nos Auteurs ſoient les premiers, & preſque les ſeuls qui en ayent parlé avec quelque juſteſſe. Ils nous ont appris les premiers,

que les Mahometans avoient un establissement considerable dans le principal port de la Chine, qu'ils y avoient un *Cadi*, qui n'administroit pas seulement la justice, mais qui faisoit encore les fonctions spirituelles de la priere, & de la predication ordinaire des Mosquées. Enfin qu'il y en avoit un tres grand nombre d'establis dans la ville Imperiale avant la grande revolution, qui est rapportée dans la seconde partie de cette Relation.

Nos anciens Auteurs ont remarqué, qu'ils avoient trouvé dans ces vastes Provinces connuës autrefois sous le nom de *Catay*, des Mahometans establis depuis long temps: & les Relations des premiers Jesuites qui sont entrez dans la Chine, ont confirmé leur tesmoignage. Ils ont trouvé des Mahometans dans toutes les villes, & en assez grand nombre, pour faire connoistre que leur establissement à la Chine devoit estre fort ancien. Mais comme ny les premiers, ny les modernes ne nous apprennent aucunes circonstances de leur entrée dans le païs, ny quelle route ils peuvent avoir tenuë, cette question merite une recherche particuliere.

Si les Mahometans y sont entrez par terre.

Plusieurs croyent que les Mahometans sont d'abord entrez dans la Chine par terre, & que la route tenuë par quelques Voyageurs modernes, doit servir de regle pour connoistre celle que peuvent avoir prise les anciens. Ils appuyent leur conjecture sur ces exemples. Marco Polo entra dans la Chine par la Tartarie. Mandeville fit à peu prés la mesme route. Ginghizkhan premier Empereur des Mogols conquit une partie de la Chine, & il y entra par l'ancien *Mogolistan* ou *Turquestan*. On trouve la Relation escri-

te en Perſan , d'une Ambaſſade d'un Prince Tartare vers l'Empereur de la Chine, & l'Ambaſſadeur alla auſſi par terre. Au commencement de ce ſiecle Bento Goez Jeſuite, paſſa ainſi des Indes à Peking. Les Peres Grueber & d'Orville, ont fait depuis quelques années le meſme chemin, par lequel les Moſcovites ont auſſi envoyé des Ambaſſades : & meſme on aſſure que cette route, qui n'eſt pas neantmoins touſjours la meſme, eſt aſſez frequentée par les Caravanes des Marchands de la Haute Aſie. On trouve ces differentes routes marquées dans la Carte du Catay publiée par le P. Kircher, dans la *China illuſtrata* : & le P. Couplet en avoit une autre toute differente, dans laquelle il eſtoit bien difficile de ſe reconnoiſtre, quoy que les noms des lieux fuſſent eſcrits en Perſan.

Voyages de Thev. t. 4.

Ces raiſons tirées de l'Hiſtoire de pluſieurs voyages, prouvent qu'on peut aller par terre à la Chine, ce qui eſt hors de doute, mais elles ne ſemblent pas eſtablir certainement que la route tenuë par un petit nombre de Voyageurs, ait eſté autrefois celle des Caravanes & des Marchands, ce qui eſtoit neantmoins neceſſaire, afin qu'un ſi grand nombre de Mahometans, puſt facilement paſſer à la Chine. Car il eſt certain que ſelon la maniere ancienne de marcher par Caravanes, il eſtoit tres difficile aux Marchands de Perſe & de Meſopotamie d'y paſſer par terre, à moins que la route ne fuſt alors tres frequentée, & il paroiſt auſſi certain que non ſeulement alors elle ne l'eſtoit pas, mais qu'elle n'eſtoit conſiderée que comme un chemin de traverſe.

Pour mieux eſclaircir cette difficulté dont l'explication peut eſtre utile à la connoiſſance de

Il faut pour examiner cette

question, marquer les bornes de l'Empire Mahometan dans leur 3. siecle.

plusieurs points de l'histoire & de la Geographie Orientale, il est à propos d'expliquer d'abord jusqu'où s'estendoit l'Empire des Mahometans au troisiéme siecle de leur Hegire, & de marquer en mesme temps, les bornes que les Geographes Orientaux donnent aux Provinces de la Haute Asie, qui approchent plus de la frontiere de la Chine.

Mahomet s'estoit rendu maistre d'une partie de l'Arabie; son successeur Abubeker conquit le reste de cette Province, & la plus grande partie de la Syrie. L'Egypte fut aussi subjuguée pendant son regne, & ces conquestes furent suivies de plusieurs autres du costé de l'Occident, qui n'ont aucun rapport à nostre sujet. Les Mahometans avoient dans l'Asie deux puissants ennemis à combattre, les Romains & les Perses. Les Romains tenoient la plus grande partie de la Syrie en deça de l'Euphrate; les Perses estoient demeurez maistres de l'autre partie, & leur Empire s'estendoit fort loin dans la Haute Asie. Les premiers furent chassez de toute la Syrie durant l'Empire d'Heraclius, sous Omar, troisiéme Calife, qui se rendit maistre de Damas & de toute la Terre Sainte. L'Empire des Perses *Sassaniens* ou *Cosroides* finit presque en mesme temps, par la defaite d'Isdegerde fils de Chahriar dernier de ces Princes, qui aprés avoir esté chassé de toute l'Irak Persienne, se retira dans le Corassan, où il fut presque aussi-tost attaqué par le Roy de Turquestan, & enfin tué l'an XXXI. de l'Hegire, de J. C. DCLI. En ce mesme temps les Arabes se rendirent maistres de la plus grande partie du Corassan: & *Abdalla* fils d'*Amer* qui commandoit les Troupes de ce

costé-là, s'avança jusques à l'*Oxus*, ou fleuve de *Balch* avant la mort d'Isdegerde. *Elm. p. 31.*

Les Guerres civiles qui commencerent sous le Regne d'Hali cinquiéme Calife, & qui durerent jusqu'à l'establissement de la famille des Ommiades arresterent ces grands progrez. L'an LXXVI. de l'Hegire, de J. C. DCXCV. ils entrerent dans le *Tabaristan*. Ils firent aussi durant ce premier siecle quelques conquestes dans l'Armenie & dans le païs des Turcs, mais comme les Arabes donnoient ce nom indifferemment à plusieurs Provinces de la Haute Asie, qu'ils ne connoissoient pas, on ne peut sçavoir jusqu'où ils s'avancerent dans les premieres guerres contre les anciens peuples du Turquestan. *Elm. p. 70.*

Walid treisiéme Calife qui commença son regne l'an de l'Hegire LXXXVI. de J. C. DCCV. poussa fort loin les bornes de l'Empire Mahometan. *Catiba* un de ses Generaux conquit le *Maurelnahar* ou la Transoxiane, prit *Bochara*, & *Samarcand* Capitale du *Sogd*, ou *Sogdiane* des anciens, *Fargana* & plusieurs autres villes plus avancées, par delà lesquelles les Mahometans ne porterent leurs armes, que long-temps aprés. On trouve bien dans les histoires Orientales, que sous le Sultan *Melik-chah* troisiéme des *Seljoukides*, leur Empire s'estendoit jusqu'à *Caschgar*. Ce Royaume ne fut pas conquis sur les Califes, mais sur des Rois particuliers, qui non seulement n'obeïssoient pas aux Califes, mais qui n'estoient pas Mahometans. Car les Historiens remarquent que Michaël fils de Seljouk, fut le premier des Turcs qui embrassa le Mahometisme. *Elmac. Leb Tarik. Emir Cond. Abulfeda.*

On doit donc juger que dans le troisiéme siecle du Mahometisme, qui est le temps duquel

Du temps de nos Auteurs l'Empire Ma-

hometan s'estendoit jusqu'aux frontieres de la Chine.

parlent nos deux Auteurs, & celuy auquel ils ont vescu, les Mahometans pouvoient aller jusqu'aux extremitez du *Maurelnahar*, sans sortir de leur Empire, & qu'ainsi ils n'estoient pas fort éloignez des frontieres de la Chine. Il n'y a pas d'apparence neantmoins qu'ils fussent alors establis à *Caschgar*, mais depuis l'Empire des *Seljoukides* ils y firent une Colonie considerable, & selon Abulfeda, il sortit de cette ville un tres grand nombre de personnes recommandables par leur science.

Route par *Caschgar*.

Caschgar, selon les Geographes anciens & modernes, estoit le passage ordinaire de ceux qui alloient dans le *Turkestan*, ou à la Chine. Quelques Auteurs mettent cette ville dans le Turkestan, & d'autres avec plus de fondement escrivent qu'elle estoit Capitale d'un Royaume de mesme nom, habité par des Mahometans. Elle est, selon Abulfeda au 96. ou 95. c'est-à-dire au 105. ou 106. degré 30. minutes de longitude, & au 44. de latitude, & ainsi elle est beaucoup plus Orientale que *Samarkand*, qui selon le mesme Auteur est à 89. ou 88. degrez de longitude, & à 40. de latitude, c'est-à-dire, selon le calcul ordinaire à 98. ou 99 de longitude en adjoutant les dix degrez necessaires pour reduire le calcul particulier d'Abulfeda à celuy des autres Geographes. De cette maniere le chemin que les Arabes devoient tenir pour passer à la Chine, estoit de se rendre d'abord dans le *Corassan*, de là dans le *Maurelna-har*, de passer droit de *Samarcand*, ou de quelqu'une des autres villes de la Province, qui furent depuis ruinées par les Mogols, dans le *Tibet*, ou d'entrer dans le Royaume de *Caschgar* pour y joindre les

Caravanes. Ils passoient aussi quelquefois à *Gazna*, située à l'extremité du *Corassan*, où se faisoit un grand commerce, ou à *Cabul* ville plus Orientale que *Gazna*, & qui du temps d'Abulfeda estoit la derniere ville peuplée de Mahometans sur la frontiere du *Tocharistan*, ou *Turkestan*, & où les Negociants *Indous* & *Musulmans* s'assembloient ordinairement. Quand les Voyageurs estoient venus dans le *Tibet*, ils pouvoient entrer dans la Chine par la Province de *Xensi*, aprés avoir traversé le desert de sable. *Abulf. n. 523.*

Il estoit encore plus facile d'entrer à la Chine par terre, si le Royaume de *Samahan*, est le mesme que celuy de *Samarcand*, & qu'il s'estende jusqu'au desert de sable, ainsi que le Pere Martini l'a marqué dans sa carte. Ce n'est pas que la distance ne soit presque égale, parce que ces dernieres cartes approchant le *Samahan* jusqu'au desert, luy donnent par consequent une estenduë beaucoup plus grande, que celle qui est marquée par les Geographes Arabes. *Samarcand* est Capitale du *Sogd*, & cette ville ne peut pas estre si prés du Tibet, que quelques Voyageurs le supposent, comme entr'autres le Juif Benjamin, qui la met à quatre journées de la capitale de ce Royaume, d'où, selon les Geographes Orientaux, elle est éloignée de plus de dix degrez. Mais il est difficile de regler ses conjectures sur leur tesmoignage, parce qu'ils ont peu connu la veritable position de ces Provinces au delà du *Maurelnahar* & du païs de *Caschgar* & de *Cotan*. Ils ont compris sous le nom general de *Touran*, *Turkestan*, *Gog* & *Magog* ou *Catai* toutes les vastes Provinces situées vers le Nord, & à l'Orient de la frontiere de la Chine. Quelques-

Autre route par *Samarcand.*

Itiner. Benjam. p. 97.

uns ont donné une plus grande estenduë au Corassan, & y comprenant la plus grande partie du *Mawrelnahar* & du *Chouarzem*, ils ont establi le Corassan plus proche de la Chine, qu'il ne se trouve par le calcul exact des limites ordinaires de cette Province.

Ce que disent nos Auteurs sur ce sujet.

Nos Auteurs semblent avoir esté de ce sentiment, & un des derniers, en rapportant le voyage d'un homme venu de *Samarcand* à la Chine, dit qu'il y a deux mois de chemin de la frontiere de la Chine, au *Sogd* de *Samarcand*, qui est à peu prés la distance des extremitez du *Sogd*, jusqu'à *Sicou*, qui doit estre *Socheu* aux extremitez de la Province de *Xensi*. Ces deux villes, selon les Geographes Orientaux, sont à 28. degrez de distance, qui font quatre cent quatre-vingt lieuës Françoises à vingt par degré, lesquelles estant divisées par soixante font huit lieuës de chemin par jour, qui est à peu prés la journée d'un homme de pied, selon l'estimation des Geographes Arabes.

Cette route estoit tres difficile.

Cette route par terre, soit que les voyageurs la prissent par *Samarcand*, soit qu'ils la prissent par *Cabul*, par *Gazna*, ou par *Caschgar*, avoit de grandes difficultez dans le temps que nos Auteurs escrivoient, outre les incommoditez des païs qu'ils estoient obligez de traverser. Tout le negoce d'Orient estoit alors entre les mains des Marchands de Perse, de Bassora, & de toute la coste jusqu'à la Mer rouge, où se faisoit le grand commerce d'Egypte, & une partie de celuy de la Mer Mediterranée. Ils negocioient aux Indes par terre en plusieurs endroits, & particulierement à *Cabul*. Ce qu'ils tiroient de l'Arabie, de l'Egypte, de la Perse & des autres Provinces

voisines leur servoit à negocier avec les Marchands du *Turkestan* ou des Indes, & ils en tiroient du musc, des pierreries, des cristaux, des espiceries & des drogues. Mais il leur estoit tres difficile de passer plus loin, pour porter leur negoce jusqu'à la Chine, à cause du desert, dont le passage estoit tres perilleux ; & encore plus parce que dans les premiers temps du Mahometisme, les guerres continuelles entre les Arabes & tous les Princes du Turkestan, rendoient les chemins tres dangereux, pour les Marchands d'une nation ennemie. Les guerres civiles qui durerent presque tousjours, pendant les premiers siecles, & qui continuerent encore depuis dans le Corassan entre differents Princes Mahometans, & la tyrannie que les Gouverneurs des Provinces exerçoient en temps de paix, augmentoient encore ces difficultez.

Il ne paroist pas mesme qu'elles diminuassent dans les siecles suivans, puis que les Mahometans n'ont penetré dans les Provinces du Turkestan qui estoient frontieres du *Mawarelnahar* & du *Corassan* que plus de trois cents ans aprés les premiers voyages par mer, dont nous avons à parler.

Les Turcs embrasserent tard le Mahometisme.

Ces nations differentes & nombreuses que les Arabes comprennent sous le nom general de Turcs, embrasserent fort tard le Mahometisme, & les Mogols lors qu'ils se rendirent maistres de toute la Haute Asie sous la conduite de Ginghizkhan, estoient la pluspart sans Religion, ou ils en avoient une particuliere Ainsi ce ne fut que sous les successeurs de Gingizkhan que plusieurs Mogols se firent Mahometans : encore mesme la pluspart de ceux du *Kipjak*, demeurerent dans la Religion de leurs ancestres con-

tenuë dans les fameuses loix appellées *Taça-Ginghizkhan*, ainsi que la plusplart des Hordes des Tartares du desert, selon le tesmoignage de Cond-Emir, & mesme la Province entiere de *Sigestan*, comme le tesmoigne Abulfeda. Il estoit donc fort difficile que des Arabes se hazardassent à traverser des Provinces ennemies, ou habitées par des peuples de differente Religion, dont la plusplart avoient esté chassez du *Corassan* ou du *Mawrelnahar* par les armes des Califes. L'esperance d'un negoce avantageux ne pouvoit gueres y attirer les Arabes, parce que le grand commerce se faisoit alors, comme il s'est fait dans la suite, par la mer des Indes. On void aussi par le detail des marchandises rapporté dans les Auteurs Arabes, qu'il ne s'en tiroit pas une fort grande quantité de ces Provinces éloignées; que les drogues qui en venoient estoient apportées dans les villes Mahometanes par les Negociants Turcs ou Indiens, & que toute la pelleterie qui pouvoit estre le commerce le plus avantageux leur venoit de l'Armenie & du *Belad-el-Gebel*, ou mesme de la coste de Barbarie, où ils alloient querir des peaux de Tigres & de Leopards, dont ils faisoient un cas particulier, pour le caparaçons & les selles de leurs chevaux.

Abulfeda.

Les Mahometans n'entreprenoient pas ces voyages par curiosité.

La curiosité ne semble pas non plus avoir porté les Mahometans à faire ordinairement ces voyages, quoi qu'ils en fissent quelquefois de plus grands, pour aller ecouter leurs plus fameux Docteurs. Ces voyages leur tenoient lieu de cours de Theologie, & les elevoient à une maniere de Doctorat. On en a veu autrefois qui d'Espagne ou d'Afrique, passoient d'abord à la Mecque, delà à Bagdad, ensuite ils alloient

jusqu'à Balk, à Samarcand, & à Nisapour, pour escouter durant quelque temps les leçons des plus habiles Docteurs de ces Academies. Ebn-Chalican dans les vies des Hommes Illustres, rapporte plusieurs exemples de ces voyages, qui se faisoient assez facilement. Car ces pelerins trouvoient de ville en ville, & de Mosquée en Mosquée, des personnes qui les recevoient par charité, & mesme qui se faisoient honneur de les retirer dans leurs maisons. Les Mullas, & autres gens de Lettres leur faisoient un grand accueïl, plusieurs Princes avoient fait des fondations dont les revenus estoient destinez à l'entretien de ces Voyageurs; & quand avec la science de l'Alcoran, & de quantité d'histoires de Mahomet ils sçavoient un peu de Jurisprudence, & qu'ils avoient du genie pour la poësie Arabesque, ils estoient assurez d'estre receus par toute l'estenduë de l'Empire Mahometan, à peu prés de la maniere dont nos anciens *Trobadours*, estoient receus dans toutes les Cours des Princes de l'Europe.

Hist. des Poëtes Prov. de Nostradamus. Hist. Ms.

Ces raisons nous font croire que les premiers voyages des Arabes à la Chine, ont esté entrepris par des Marchands. Le chemin par lequel on peut y entrer par terre, a esté si peu frequenté dans les trois premiers siecles du Mahometisme, & mesme dans les suivants, que les histoires n'en fournissent presque aucun exemple. Il seroit neantmoins fort difficile à croire que cette route eust esté tenuë par les Caravanes, & que les Geographes n'en eussent eu aucune connoissance. Cependant Abulfeda & les autres meilleurs Geographes, ne semblent avoir connu que les principales villes maritimes de la Chine.

Les Arabes n'ont presque connu que les villes maritimes de la Chine.

n. 379.

Ils parlent rarement de celles qui sont sur la frontiere du Corassan, & ils n'en rapportent ordinairement que des fables. C'est de ces païs de *Gog* & *Magog* qu'ils ont tiré le sujet des Romans de leurs Heros fabuleux; c'est là qu'ils supposent que se trouvent une infinité de merveilles, la fontaine de vie, qu'Alexandre alla chercher, & quantité d'autres choses incroyables, qu'ils ont tirées du faux Callisthene, & de quelques autres Auteurs semblables.

Lors que ces fables se trouvent dans des Poëmes, ou dans des Romans, on peut croire que les Auteurs ne les employent que pour rendre plus agreables des ouvrages composez pour le seul divertissement des Lecteurs. Mais lors qu'ils les ont placez dans des ouvrages serieux, & qu'ils tiennent lieu de descriptions Geographiques, & de l'histoire du païs, on ne peut pas douter que les Auteurs n'ayent esté sur ce sujet dans une profonde ignorance, particulierement lors que les plus judicieux ne les osant rapporter, donnent assez à entendre qu'ils les tiennent fort suspectes. On doit faire le mesme jugement, sur ce que les meilleurs Auteurs rapportant des choses extraordinaires, mais veritables de ces mesmes païs, que les nouvelles descouvertes ont mises hors de doute, les donnent comme fort incertaines & ausquelles ils avoient eux-mesmes peine à adjouter foy.

Leur ignorance se prouve par leurs Geographes.

Cette ignorance du veritable estat de la Chine, particulierement du costé du desert, au delà de *Caschgar* & de la frontiere Occidentale du *Tibet*, se peut prouver par autant de Geographes Orientaux, qu'il s'en trouve dans les Bibliotheques. Elle n'a pas seulement duré pendant les

premiers siecles du Mahometisme, elle estoit encore la mesme au quatorziéme siecle du temps d'Abulfeda, quoi qu'il eust recueilli, non seulement ce qui se trouvoit dans les meilleurs Auteurs, mais qu'il eust cherché avec un extreme soin à connoistre par le recit des Voyageurs & par des Marchands, ce que les Livres ne pouvoient luy apprendre. Il semble qu'on ne pouvoit entrer dans la Chine par terre sans connoistre la grande muraille. Si un voyageur ou deux ont passé la frontiere, ils peuvent n'avoir pas connu l'estenduë ny la grandeur de cet ouvrage; mais si la route eust esté ordinaire, il estoit impossible que les voyageurs n'en fissent aucune mention. Cependant nous ne trouvons aucun Geographe Oriental ancien de plus de trois cents ans qui l'ait descrite, ny mesme qui paroisse l'avoir connuë. Ceux qui ont escrit l'histoire de Ginghizkhan, ne paroissent pas en avoir eu plus de connoissance. Il est vray que Golius dans ses Additions à l'Atlas Chinois, rapporte un passage d'Abulfeda, qui semble prouver que ce Prince avoit connu la muraille : mais ce passage ne se trouve pas dans les anciens exemplaires. Celuy que le Pere Kircher cite sous le nom de Nassireddin est le mesme, ce qui fait croire qu'il pourroit avoir esté adjousté par quelque Auteur moderne.

Les Geographes Orientaux connoissent peu les païs de la Haute Asie.

Non seulement les Geographes & les Historiens Orientaux ne connoissoient pas cette partie de la Haute Asie, mais ils parlent avec tant de confusion des païs qui sont plus au Nord, qu'on ne peut pas croire qu'ils en fussent bien informez. En effet ils comprennent tous les païs au delà du *Coüarzem* & du *Mawrelnahar* sous les noms ge-

neraux de *Touran*, de *Turkestan*, ou païs des Turcs, d'*Ygour*, de *Cataï*, de *Chacataï*, *Caracataï*, & quelques autres, sans donner à ces Provinces de limites certaines, ou bien ils les establissent en tant de differentes manieres, qu'il est difficile de les accorder. Ils sont dans la mesme ignorance, lors qu'ils veulent marquer les positions des Provinces de *Touran*, ou de l'ancien *Mogolistan*, qui furent le Theatre des grandes actions de Ginghizkhan. Les plus anciens avoient cru que tout ce vaste païs n'estoit habité que par des *Hordes* ou Tribus de Tartares Nomades, qui n'avoient aucunes villes. Cependant on trouve dans cette histoire des sieges qui durent plusieurs mois, & un tel carnage des habitans des villes conquises, qu'il est impossible de douter qu'elles ne fussent extremement peuplées. Ginghizkhan descendoit de Buzangir-khan, qui avoit esté un puissant Roy parmi ces Tartares. *Ungkhan*, que plusieurs Auteurs anciens & modernes ont cru estre le *Preste jan*, si fameux dans les histoires des derniers temps, estoit maistre d'un tres grand Royaume, dont neantmoins il n'est fait aucune mention dans les Geographes Arabes, qui escrivoient avant que les Tartares se fussent rendus maistres de toute la Haute Asie. Les Auteurs qui ont escrit depuis que les Tartares furent chassez de la Syrie & de la Mesopotamie, n'ont pas mesme profité de la communication qu'ils avoient euë avec eux, pendant prés de cent ans, pour s'instruire des païs, que leurs anciens Geographes n'avoient pas connus.

Barros. Decad. 3. l. 4. c. 1.

Le Mahometisme peu connu parmy les Tartares a-

On peut adjouter aux raisons precedentes celle qui est tirée du peu de connoissance du Mahometisme qui estoit parmi les Tartares du

Mogolistan, dans une partie du *Caschgar* & dans le *Tibet* avant Ginghiskhan. Les meilleurs Historiens, & particulierement Emir-Cond, Cond Emir, & plusieurs autres qui les ont suivis, remarquent, qu'avant Ginghizkan, les Tartares n'avoient aucune Religion, que celle qui est contenuë dans les *Yaça* ou anciennes coustumes de la Nation. L'indifference de ces Tartares sur la Religion, estoit telle que plusieurs des descendans de Ginghizkan se firent Chrestiens, quelques-uns embrasserent le Mahometisme, les autres suivirent la Religion du païs. On peut conclure de ce fait historique par une consequence presque certaine, que les Mahometans avoient eu jusqu'alors un commerce tres mediocre avec ces peuples de la Haute Asie. Car ils ont tousjours attiré plusieurs personnes à leur Religion, dans les endroits où ils ont esté establis, & dans ceux où ils ont eu la liberté du commerce. Par cette raison on en a trouvé un grand nombre sur toute la coste des Indes, & quoy que les conversions n'ayent pas esté fort nombreuses, l'establissement de quelques familles dans les principales villes de la coste, suffirent pour donner commencement à quelques petites colonies, qui dans la suite devinrent fort puissantes. C'est ainsi que sous le grand Empire des Seljoukides, lors que les Mahometans eurent commerce avec le Royaume de *Caschgar*, de *Cotan*, & quelques autres, ils y introduisirent peu à peu le Mahometisme, ce qui ne leur estoit pas fort difficile lors qu'ils se trouvoient soustenus par les forces du Corassan, du Mawrelnahar & des Estats voisins, dont les Sultans estoient maistres, & où quelques-uns establirent

vant Ginghizkhan.

leur Cour, comme Melikchah, Mahmoud son fils & quelques autres de cette famille.

Le commerce par ces païs-là commença à s'introduire depuis Ginghizkhan.

Il est vray que depuis la division de l'Empire de Ginghizkhan, & sous le Regne de Tamerlan, il commença à s'establir quelque commerce du Corassan à la Chine, par terre. Le negoce estoit le principal motif de ces voyages, & la curiosité en produisit quelques-uns. Les Marchands du Corassan qui negocioient sur la frontiere, se hazardoient quelquefois à traverser les deserts en Caravanes, & ces voyages ayant mal reussi à quelques-uns, les Princes Usbeques, & quelques *Myrzas* Tartares, dont la pluspart descendoient de Ginghizkhan, par *Tuli-Khan* son fils aisné, commencerent à envoyer des Ambassades à la Chine, afin de donner par ce moyen protection aux Marchands, dont le negoce tournoit presque entierement au profit de ces Princes. *Chahrok* fils de Tamerlan, envoya une pareille Ambassade à la Chine, à laquelle se joignirent les Ambassadeurs de divers autres Princes & plusieurs Marchands. La Relation se trouve en Persan, & la traduction en a esté donnée au public par M. Thevenot. Le Pere Martini tesmoigne que ces Ambassades viennent encore à la Chine tous les trois ans, parce qu'autrement les Chinois ne laisseroient pas entrer librement les Marchands dans leur Empire. Les Caravanes se joignent ordinairement à ces Ambassadeurs, qui selon le tesmoignage du P. Trigaut, viennent aussi de quelques autres Royaumes voisins, pour apporter des presents à l'Empereur de la Chine, par maniere de tribut. Ils trouvent ainsi le moyen de faire leur negoce, & les presents qu'ils reçoivent sont souvent plus

Tom. 4.

l. 5. *p.* 545.

considerables que ceux qu'ils ont apportez, parce que les Ministres Chinois font extremement valoir ces Ambassades supposées, pour flatter l'ambition de leur Empereur. Mais quand il seroit assuré que depuis quatre cents ans le commerce des Mahometans à la Chine par terre eût esté fort ordinaire, il ne s'ensuivroit pas neantmoins, que dans les trois premiers siecles de leur Empire, cette route eust esté assez frequentée, afin qu'il en passast un assez grand nombre pour faire des establissements considerables dans les principales villes.

Ces raisons & plusieurs autres qu'on pourroit adjouster, semblent prouver certainement que les Mahometans sont d'abord entrez par mer à la Chine. Il nous reste à examiner la route qu'ils ont tenuë, la maniere de leur navigation, le dessein de leurs voyages, & quel en a esté le succez.

Il est plus vrai-semblable que les Arabes sont allez à la Chine par mer.

Plusieurs supposent que les Arabes ont navigé avec le secours de la boussole avant que nous en eussions la connoissance: qu'ils sçavoient depuis plusieurs siecles prendre des hauteurs, graduer des cartes marines, & faire toutes les operations de nos plus habiles Pilotes. Il n'est pas difficile aprés cette supposition, de conclure que la navigation des grandes Indes leur estoit fort facile, & qu'ils la faisoient comme ils la font presentement. C'est la conclusion que tire un Auteur Moderne, de ce que les Sarrasins avoient connu l'usage de l'Astrolabe long-temps avant les Portugais. *Les Sarrasins*, dit il, *en avoient usé long-temps auparavant sur la Grande Mer Indique, pour les elevations du Soleil & des autres astres.* Et il dit sur le mesme sujet dans un autre Traité. *C'est aussi de ces mesmes peuples que nous*

Opinion de ceux qui croyent qu'ils ont eu avant nous l'usage de la boussole.

P. *Bergeron Traité des Navigations.* p. 173.

Traité des Sarrasins. p. 119.

tenons le grand usage de l'Astrolabe auquel ils ont donné tant de noms en leur Langue, & aux diverses pieces de cet instrument si utile & universel en l'Astronomie, & dont ils se sont si bien servis des premiers sur la Mer Mediterranée & sur le grand Ocean Indique, pour l'elevation du Soleil & des autres astres durant leurs grandes conquestes, navigations & descouvertes: ainsi que nous avons remarqué ailleurs. Et comment aussi leur Empire, Religion & Langue, se seroient-ils depuis si long-temps estendus si avant jusqu'aux Isles & terres Orientales les plus esloignées sans le moyen de la navigation, & quelque usage de la boussole, mesme en de si vastes & perilleuses mers? Cet Auteur, quoique trés judicieux, & plusieurs autres aprés luy, supposent ainsi ce qui est en question, & prouvent une chose trés incertaine, par une autre qui l'est encore davantage. Car si les Mahometans ont peuplé une partie de la coste des Indes Orientales, & de l'Afrique, il ne s'ensuit pas qu'ils y soient venus par mer, & s'ils sont entrez certainement par mer dans quelques païs, il est encore moins certain qu'ils ayent navigé par hauteurs; ni qu'ils ayent eu autant de connoissance de toutes les parties de la Marine, qu'il est necessaire pour entreprendre des navigations de long cours.

On n'en trouve rien dans leurs Livres.

Cependant nous ne trouvons dans les livres des Arabes aucune preuve de cet ancien usage de la Boussole, & quoique le nombre de leurs Auteurs soit presque infini, & que personne ne puisse s'assurer de les avoir tous veus, on peut dire neantmoins qu'il est impossible qu'une descouverte si utile & si merveilleuse, soit demeurée cachée dans quelques livres rares & peu

connus

connus, si elle a esté depuis plusieurs siecles entre les mains des Pilotes.

Il n'y a pas mesme de mot original, Arabe, Turc ni Persien, qui soit propre à signifier l'Astrolabe ni la Boussole. Les Arabes & les Turcs l'appellent communément *Bossola*, se servant du mot Italien, ce qui fait voir que la chose signifiée leur est estrangere, aussi bien que le mot. Celuy de *Kotubnema* est composé & moderne parmi les Persans. Leurs naturalistes qui ont escrit si amplement sur les vertus de la pierre d'aimant, & qui ont rapporté ce qu'ils en ont trouvé dans les anciens Aûteurs Grecs, n'ont point fait mention de la vertu de l'aiguille aimantée. On ne trouve non plus aucune observation ancienne des Arabes sur la variation de l'aiguille, ni sur l'usage qu'on en peut faire pour la navigation.

Les Pilotes Arabes, Turcs & Persans, preferent les boussoles faites en Europe, à celles qu'ils font eux-mesmes, & ils n'entendent encore que fort mediocrement l'art de frotter les aiguilles. Il est vray que depuis qu'ils ont esté instruits par nos Pilotes, ils s'en servent fort bien, & entreprennent mesme des navigations de long cours dans la mer des Indes avec assez de succez. Mais cela fait voir que si en moins de deux siecles, ils ont assez profité du commerce qu'ils ont eu avec les Francs, pour apprendre tous les usages de la boussole, & pour devenir habiles Pilotes, ils n'ont pu avoir la mesme connoissance plusieurs siecles auparavant, & demeurer dans l'ignorance de tous les principes de la navigation, dans laquelle on les a trouvez au temps des premieres descouvertes. Les plus anciens instruments de Mathematique propres à servir sur

mer, qui sont entre les mains des Arabes, ne peuvent pas estre une preuve assez forte, pour détruire ces conjectures. On en trouve quelques-uns qui sont assez bien travaillez, & particulierement de petits Astrolabes, que leurs plus habiles Pilotes portent dans leur sein. Il est vray qu'ils s'en servent il y a long temps, & c'est sur ce fondement que P. Bergeron conclud qu'ils ont navigé par hauteurs, & qu'ils ont mesme connu la boussole. Mais personne n'ignore l'extreme difference qu'il y a entre ces deux instruments, & que si l'Astrolabe peut servir à prendre hauteur, & à reconnoistre par l'observation des astres les endroits où on se trouve, il ne peut servir aux Pilotes pour dresser exactement leur route, sans le secours de la boussole.

S'ils ont eu la boussole des Chinois.

Il est inutile de supposer que les Arabes ont eu avant nous la connoissance de la boussole, parce qu'ils ont eu commerce avec les Chinois, depuis huit cents ans, & que les Chinois en avoient l'usage plusieurs siecles avant nous. On sçait bien qué le P. Martini rapporte que l'Empereur Ching qui regnoit MCXV. ans avant la Naissance de Nostre Seigneur, fit present d'une boussole à un Ambassadeur de Cochinchine. *Auditus benigne legatus adornansque jam reditum, donatus est a Cheveungo, machina summo artificio facta, qua sua sponte respiciens Austrum, irrequieta lege certum monstrabat iter sive terra illud, sive mari facientibus. Ea duabus syllabis* Chinan *appellabatur iisdem omnino quibus nunc Sinæ Magnesiam acum significant. Argumento haud dubio ejus usum illo jam tempore apud Sinas inventum ad alias inde nationes, mea quidem sententia transivisse. Hanc igitur machinam ducem secuti Cochinchinenses, unius*

Hist. Sinic. l. 4. p. 106.

anni spatio domum rediere. Il n'est pas necessaire de rechercher si le tesmoignage des Auteurs Chinois dont le P. Martini a tiré son histoire est incontestable, puisqu'on doit s'en rapporter à la foy de ce sçavant homme, à qui l'Europe est redevable des plus certaines connoissances qu'elle a de la Chine. Mais il paroist fort extraordinaire que les Chinois ayant la connoissance de la bouffole, en ayent fait si peu d'usage, qu'ils ayent presque tenu la mesme route dans leurs navigations que s'ils ne l'avoient pas connuë. La longueur du voyage des Cochinchinois en retournant de la Chine, donne lieu de douter que cette machine fût la mesme que la bouffole.

M. Chardin fameux voyageur, ayant esté consulté sur ce sujet, respondit en ces termes : *Je ne sçay si les Chinois ont trouvé chez eux-mesmes l'art de naviger & la bouffole, comme l'Imprimerie & l'artillerie, il faudroit consulter leurs Sçavants pour s'en asseurer. Quant à tous les autres peuples de l'Asie, je tiens fermement qu'ils nous doivent la connoissance de cet instrument merveilleux, & qu'ils l'ont tiré de l'Europe par le Canal des Arabes, long-temps avant les conquestes des Portugais. Ce qui le prouve est* I. *que leurs bouffoles sont comme les nostres, & qu'ils les achetent tant qu'ils peuvent des Europeans, n'osant guere se hasarder à frotter des aiguilles.* II. *C'est qu'il est certain que les anciens navigateurs n'alloient que terre à terre, ce que j'impute au manquement d'instrument, pour se conduire & pour se reconnoistre en pleine mer. Car on ne peut dire que ce qui les retenoit fut la crainte de se hasarder si loin, puisque les Arabes, les premiers Mariniers du monde, à mon avis, au moins pour les mers Orientales, ont tousjours esté*

Tesmoignage de M. Chardin.

de temps immemorial, depuis le fond de la Mer Rouge le long de la coste d'Afrique, jusques par de-là le Tropique du Capricorne par un espace de plus de 50. degrez, & que les Chinois ont tousjours eu commerce aux Isles de Java & de Sumatra, où il n'y a gueres moins de chemin à faire. Tant d'Isles inhabitées, & toutefois tres fecondes, tant de terres inconnues aux Peuples dont je parle, & descouvertes par les Europeans, sont une preuve que les anciens navigateurs n'avoient point l'art de cingler en pleine mer. Je ne puis me servir que de raisonnement & de conjecture en cette matiere, n'ayant trouvé personne en Perse & aux Indes, qui m'ait sceu marquer le temps auquel le compas y a esté premierement connu, quoique je m'en sois enquis à des plus sçavants hommes du Pays. J'ay esté des Indes en Perse en des vaisseaux Indiens, où il n'y avoit point d'autres Europeans que moy. Les Pilotes estoient tous Indiens, ils se servoient de la fleche & de l'arc, pour prendre hauteur. Ils ont ces instruments de nous & faits sur les nostres, sans autre difference qu'aux caracteres, qui sont Arabes. Je remarque en passant que les Arabes sont les meilleurs Pilotes de tous les peuples de l'Asie & de l'Afrique. Ni eux, ni les Pilotes Indiens ne se servent pas de cartes, aussi n'en ont-ils pas beaucoup affaire : ils en amassent toutesfois tirées sur les nostres, car pour eux ils ignorent totalement la perspective.

Il paroist donc plus vray-semblable que les Arabes dans les premiers siecles du Mahometisme, n'ont point connu la boussole, & qu'ils n'ont jamais navigé par hauteurs, avant qu'ils eussent appris des Europeens les preceptes de cet art. Il est certain par le tesmoignage de nos deux Au-

teurs, & par celui de tous les Geographes Orientaux, qui rapportent ſouvent des routes & des diſtances, que toutes leurs anciennes navigations ſe faiſoient terre à terre, ou que lorſqu'ils faiſoient canal, ce n'eſtoit pas dans un long eſpace, & c'eſtoit ce qui rendoit leurs navigations ſi longues & ſi difficiles. Ils partoient du Golfe Perſique, & de-là ils rangeoient toute la coſte, juſqu'à la pointe du Malabar, & aprés l'avoir doublé, ſoit qu'ils fiſſent canal juſques à l'Iſle d'*Andeman*, ſoit qu'ils paſſaſſent à quelque autre port du Golfe de *Bengale*, ils s'eloignoient tres peu de terre, particulierement lorſqu'ils approchoient des coſtes de la Chine.

Ils avoient grand ſoin de chercher des Iſles & des moüillages frequents, ce que nos Pilotes evitent preſentement autant qu'il leur eſt poſſible, puiſque cela ne ſert qu'à retarder leurs voyages, & à les expoſer à pluſieurs perils qu'ils ne courent pas en pleine mer. La conſtruction des vaiſſeaux de Siraf, qui eſt deſcrite par noſtre Auteur, fait auſſi voir qu'ils n'eſtoient pas propres à naviger en haute mer, puiſque n'eſtant conſtruits que de planches couſues, pour ainſi dire, avec des cordes de palmier, & n'ayant preſque point de fer, ils n'auroient pu reſiſter aux tourmentes que nos vaiſſeaux eſſuyent ſur la grande route des Indes.

Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi les deſcouvertes que les Arabes ont faites par mer en ſix ou ſept cens ans, ne ſont pas comparables à celles des Portugais, des Caſtillans, des Italiens, & en un mot de toutes les nations d'Europe, que les Orientaux ſurpaſſent communément en induſtrie, puiſque le defaut de la bouſſole eſt un

obstacle certain à toutes les grandes navigations.

Les Arabes peu exacts dans les calculs de leur route par mer.

On peut aisément conclure de tout ce qui a esté dit cy-dessus, que les Arabes ne cingloient pas en pleine mer, qu'ils ne dressoient leur route que par une estimation grossiere, & par l'observation des astres, que le peu de connoissance des vents & des moussons leur faisoit souvent faire de faux calculs sur le chemin qu'ils faisoient, ou sur la distance des places maritimes, ce qui paroist mesme par la mesure generale qu'ils ont de journées par mer, qui est tellement incertaine, qu'on ne la peut reduire à aucune supputation exacte. Qu'ainsi ils n'alloient que terre à terre, ou au moins qu'ils s'en eloignoient rarement jusqu'à la perdre de veuë, & qu'ainsi il ne faut pas leur attribuer la premiere descouverte de la veritable route des grandes Indes & de la Chine.

Raisons du peu de progrez dans l'art de naviger.

Si on examine les raisons ausquelles on peut attribuer ce defaut de science dans la navigation, il s'en trouve deux principales. La premiere est que les Arabes n'estant pas naturellement inventifs, comme il paroist par le peu de progrez qu'ils ont fait dans les sciences, au de là de ce qu'ils avoient appris par les livres Grecs traduits en leur langue, n'ont trouvé dans ces mesmes livres aucuns preceptes de l'art de naviger. Les Grecs, quoiqu'ils eussent de grandes flottes, ne sçavoient point cingler en haute mer, & selon l'opinion de plusieurs sçavants hommes, ils n'ont gueres navigé dans l'Ocean, mais seulement dans la mer Mediterranée. Les Carthaginois ne faisoient leurs navigations que terre à terre, & quand il seroit certain que Hannon auroit passé jusqu'au Cap de Bonne Esperance, & que la montagne *de la Table* est le Θεῶν ὄχημα,

ou *Char des Dieux* qu'il descouvrit, on ne peut croire que la navigation ait esté autrement faite que de baye en baye : ainsi que faisoient d'abord les Portugais. La forme des anciens vaisseaux n'estoit pas propre à la navigation de l'Ocean, puisque tous estoient à rames, qui non seulement sont inutiles, mais dangereuses dans les voyages de long cours. La description de la Grande Coste des Indes ou de la Mer Erythrée, que nous avons escrite par Arrien, & ce que nous trouvons dans Pline sur la route que tenoient les vaisseaux qui faisoient le commerce des Indes par la Mer Rouge, ne sert qu'à confirmer cette opinion. Car à l'exception de la navigation qui se faisoit à la *Taprobane*, ou *Ceylan*, par le vent nommé *Hyppalus*, c'est à dire, en observant la *Mousson*, il ne paroist pas qu'ils hasardassent alors de cingler en pleine mer, ni qu'ils sceussent calculer leur route. Ainsi les Arabes ne trouvoient rien dans les livres Grecs, qui leur pût apprendre un art si necessaire, & le peu de connoissance qu'ils avoient des Auteurs Latins, ne leur permettoit pas de profiter de ce que Pline & ceux qu'ils rapportent en avoient escrit. Car le livre qu'ils ont sous le nom de Pline a si peu de rapport à l'original, qu'à peine peut-on croire, qu'il ait jamais esté veu par l'Auteur qui l'a pretendu donner en Arabe. Les Arabes se contenterent donc de continuer la navigation selon qu'ils la trouverent establie depuis la Mer Rouge, jusqu'au *Malabar* & à *Ceylan*, & peu de temps aprés ils passerent plus loin que les Romains n'avoient fait, & d'Isle en Isle ils decouvrirent jusqu'à la coste de la Chine.

Hannon. Periplus. Ramus. Preface sur le Periplus. navig. Tom. I.

La seconde raison doit estre tirée de ce qu'au-

cun des premiers Califes, ny mesme les Sultans de differentes familles qui s'establirent en leur place, n'a cultivé la Marine, qu'aucun n'a eu de puissante armée navale; & qu'ainsi la navigation demeuroit à la discretion des Marchands.

Leurs Califes n'ont pas fait de grandes entreprises par mer.

Ces Princes negligeoient d'avoir de puissantes armées navales, parce qu'elles estoient inutiles pour leurs affaires, & que l'estendue & la richesse de leur Empire ne leur donnoit pas lieu de chercher à l'augmenter par de nouvelles conquestes au-delà des mers, ny de procurer à leurs sujets tous les avantages du commerce, par la protection qu'ils auroient donnée aux Marchands. Quelque temps aprés les premieres guerres d'Outremer, les Sultans d'Egypte & de Syrie commencerent à avoir quelques vaisseaux, & mesme ils remporterent souvent des avantages considerables par mer, sur les armées Chrestiennes. Mais il est aisé de comprendre que les forces navales n'auroient esté d'aucun usage dans les autres principales affaires & revolutions de ce grand Empire.

Ils avoient toutes choses en abondance & le trafic des Indes venoit à eux.

On peut ajouster que l'abondance generale de toutes les choses necessaires à la vie & mesme au luxe, estoit telle dans ces Provinces soumises aux Mahometans, qu'il leur estoit peu necessaire d'entreprendre des navigations perilleuses, pour les aller chercher sur les lieux. Les Indiens portoient par terre à *Cabul* & en quelques autres endroits, & par mer à *Bassora*, ou à *Siraf*, toutes les marchandises des Indes & de la Chine. Les pelleteries venoient en Syrie par les Provinces d'*Aderbijan*, par le *Curdistan* & par les autres plus Septentrionales. Ils en tiroient aussi une grande quantité de la coste de Barbarie, par la

Mer rouge, d'où il s'en faisoit un grand transport en Egypte. Ils avoient des mesmes endroits de l'or de lavage, & mesme ils en pouvoient tirer des mines de *Sofala* qui leur estoit apporté par les Negres negocians en Egypte par le desert, ou de port en port, jusqu'à la Mer rouge. Ils en tiroient aussi de *Ceylan* & des Indes, par le commerce des Marchands Indiens & Chinois qui leur portoient de la soye, des estoffes riches, & plusieurs autres ouvrages : des drogues & des espiceries. Avec cette quantité de marchandises, ils faisoient un grand negoce par le Caire avec les Venitiens, les Genois, les Catalans & les Grecs ; ainsi ils n'avoient aucun besoin de le porter jusqu'à la Chine. C'est pourquoy il est fort vray-semblable que les premiers Marchands qui y passerent, entreprirent ce voyage dans le desordre des guerres civiles, qui ayant reduit quantité de familles à la mendicité, les obligerent de chercher à subsister par le negoce lorsqu'ils se trouverent depourveus de toutes sortes d'autres moyens. Nostre Auteur remarque sur ce sujet que ce Voyageur, dont il rapporte un long entretien avec l'Empereur de la Chine, s'estoit engagé à faire ce voyage aprés que Bassora eut esté ruinée. Il y a aussi lieu de croire que les Marchands Syriens qui passerent à la Chine, & dont il sera parlé dans la suite, prirent cette resolution pour le mesme sujet.

De la navigation des Chinois.

Il reste encore à examiner si les Chinois ont navigé autrement que les Arabes, & quel a esté le terme de leur navigation. Ils sont venus, si on en croit quelques Auteurs, jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, & ils ont autrefois peuplé & conquis la grande Isle de S. Laurent. On pre-

tend aussi qu'ils se sont servis de la boussole long-temps avant nous : ainsi ils avoient le moyen d'entreprendre de grands voyages, d'autant plus que la structure de leurs vaisseaux fait voir qu'ils estoient plus sçavants dans l'architecture navale, que tous les autres Orientaux. Nous avons rapporté le tesmoignage du P. Martini touchant la connoissance trés ancienne qu'ils pretendent avoir de la boussole; & nos Auteurs tesmoignent que de leur temps les vaisseaux Chinois venoient jusques dans le Golfe Persique. Ainsi ils avoient navigé le long de toutes les Isles, & mesme ils avoient establi des Colonies dans quelques unes. Il en reste encore à *Malaca* & en d'autres endroits. On trouve dans quelques Auteurs qu'ils avoient conquis la *Cochinchine* & les Royaumes voisins jusqu'au *Pegu*, & d'autres assurent que ces Estats ont esté autrefois Tributaires de la Chine. Quoyque les meilleurs Auteurs tesmoignent que les Chinois envoyerent leurs armées par terre, il paroist neanmoins certain que long-temps avant les descouvertes des derniers siecles ils avoient des armées navales qui les rendoient maistres de toutes ces mers, & on croit qu'ils ont autrefois subjugué en cette maniere l'Empire du Japon. Mais comme il y a plus de douze cens ans que ces peuples, qui ne sont pas naturellement belliqueux, ont renoncé à toutes les entreprises qui pouvoient estendre les bornes de leur Empire ; quoyqu'ils ayent esté grands navigateurs, ils n'ont fait aucunes conquestes dans les Isles ny dans les Costes de la mer Orientale, & ils ont aussi peu permis aux Estrangers d'entrer dans la Chine sous pretexte de negocier. On dit communément que cette defense est pres-

que aussi ancienne que leur Empire, il paroist neanmoins par l'etablissement d'un si grand nombre de Mahometans, de Juifs, d'Indiens, & mesme par celuy des Chrestiens de Syrie, qui y entrerent vers la fin du huitieme siecle, que cette defense n'estoit pas exactement observée, comme on peut juger par toutes les circonstances rapportées dans les Relations de nos deux Auteurs.

Navarrete croit qu'ils n'ont pas esté plus loin que le Destroit de *Sincapura* ou celuy de *Sunda*, parce que leurs vaisseaux ne sont pas assez forts pour resister aux tourmentes de la grande mer des Indes. Il avance mesme qu'il n'y a pas lieu de croire qu'ils ayent navigé jusqu'à l'Isle de *Ceylan*, & encore moins jusqu'à l'Isle de S. Laurent, ainsi que l'ont cru d'abord plusieurs navigateurs Portugais. Il adjouste qu'ils n'avoient pas entrepris de si longs voyages dans le dessein de conquerir des Pays eloignez, puisque leur inclination ne les a jamais portez à entreprendre des conquestes ; que le commerce des metaux, des soyes & des principales drogues ne pouvoit pas estre le motif de leurs voyages, puisque la Chine fournit abondamment toutes ces choses ; & qu'enfin il ne paroist pas qu'ils eussent autrefois des arbalestes, ny d'autres instruments necessaires pour prendre des hauteurs, ny la science de graduer les cartes marines.

Le premier Auteur destruit en partie les conjectures de Navarrete, & il asseure que de son temps les vaisseaux Chinois venoient jusqu'à Siraf, mais qu'ils ne passoient pas plus loin à cause des tempestes & des grosses vagues, ausquelles leurs vaisseaux ne pouvoient resister ; & qu'ainsi ils n'osoient hazarder de passer jusqu'à Bassora ny

à la Mer rouge. Lorſque quelques Auteurs Portugais ont cru qu'ils avoient navigé juſqu'au Cap de Bonne Eſperance, ils ſe ſont fondez ſur des ſignes fort equivoques de reſſemblance de mœurs & de quelques couſtumes qu'on avoit remarquées parmi les Cafres & les peuples de la coſte Orientale d'Afrique, & qui ſembloient avoit rapport à ce qui avoit eſté obſervé parmi les Chinois. Cette queſtion eſt fort obſcure, & elle ne peut bien eſtre eſclaircie que par une connoiſſance plus exacte de l'hiſtoire de la Chine.

Il ſeroit auſſi fort extraordinaire que les Arabes euſſent connu depuis plus de huit cens ans toutes les mers des Indes, & qu'ils n'euſſent dreſſé aucunes cartes marines, pour fixer leurs decouvertes, & pour ſervir de regle à ceux de leur nation qui entreprendroient ces meſmes voyages. Il ne paroiſt pas neanmoins qu'ils en ayent dreſſé dans les premiers temps, & on peut avec beaucoup de raiſon croire qu'ils ſont redevables de cette connoiſſance aux Occidentaux, puiſqu'on trouve rarement aucune de leurs cartes, qui ſoit ancienne de plus de trois cens ans.

Des cartes marines & autres des Orientaux.

Ces cartes ſont aſſez rares, & les mieux deſſignées ſont tellement imparfaites, que les plus groſſieres de celles que nous trouvons dans nos anciens manuſcrits, ſurpaſſent les meilleures des Arabes & des Perſans. On n'y trouve ny le giſement des coſtes, ny le cours des rivieres, ny ordre, ny methode. Les meilleures ſont celles qui ne conſiſtent qu'à des quarts produits par l'interſection des paralleles & des meridiens, au milieu deſquels ils eſcrivent le nom des principales villes. Ils ont eux-meſmes reconnu leur ignorance en ce point, puiſque auſſi toſt que les

Européens ont fait imprimer des cartes, les Orientaux en ont esté fort curieux. Ils ont tasché à les accommoder à leur usage en mettant les noms en leurs langues, à costé des mots vulgaires.

On lit dans les Commentaires d'Alphonse d'Albuquerque qu'il trouva à Calecut un Pilote More qui avoit une carte fort exacte de toute la route des Indes; & il est croyable que les Arabes qui avoient par l'Egypte & par la Syrie un commerce continuel avec les Européens, avoient appris des Venitiens & des Genois qui estoient alors les plus grands Navigateurs de l'Europe, une partie des preceptes de l'art de naviger, dont ils avoient fait quelque usage dans leurs voyages des Indes & de la Chine. Mais ces exemples sont fort rares: car ils ont si peu profité de ces premieres lumieres qu'ils pouvoient avoir receues de nos Pilotes, que, depuis la descouverte des Indes, ils ont negligé leurs cartes pour se servir des nostres, qu'ils preferent à celles qu'ils pourroient avoir faites sur leurs propres observations.

Les Arabes n'ont fait aucune grande descouverte par mer.

La preuve de la science des Pilotes se tire des voyages de long cours, des descouvertes & de quelques navigations hazardeuses, semblables à celles des Portugais, des Anglois & des Hollandois, qui auroient paru incroyables aux Anciens. Les Arabes n'ont rien entrepris de semblable depuis le commencement de leur Empire. Leur passage en Afrique se fit par terre, sous les ordres du Gouverneur d'Egypte, qui envoya des troupes par le desert. Le trajet en Espagne estoit si facile, qu'il ne peut passer pour une navigation; encore mesme il paroist qu'ils se ser-

virent de vaisseaux Chrestiens. La conqueste de Mayorque, de Minorque, & d'Yuiça ne fut faite que long-temps aprés, lorsque les Arabes eurent appris par les renegats & par les esclaves, à conduire des vaisseaux. Toutes ces entreprises maritimes ne consistoient qu'à embarquer des troupes sur des vaisseaux plats, car ils en avoient peu de haut bord ; & à faire le debarquement fort à propos. Leurs navigations en Sicile, en Sardaigne & en Calabre avoient la mesme facilité. Leurs armées navales ne couroient pas alors les mers, les Corsaires estoient en petit nombre, & lorsque les Princes Chrestiens commencerent à armer de puissantes flottes, les Mahometans ne se trouverent pas en estat de leur resister. Ils perdirent mesme tous ces pays conquis en fort peu de temps, ce qui est une preuve certaine de la foiblesse de leurs armées navales.

Leur plus grand armement naval.

La plus considerable qu'ils ayent mis en mer avant le milieu du seizieme siecle où ils commencerent à estre redoutables sur la Mediterranée, fut celle que le Grand Seigneur envoya en MDXXXVI. sous le Commandement de Soliman Bacha, dans le dessein de chasser les Portugais de leurs conquestes des Indes. Cette flotte partit de *Suez* & vint jusqu'à *Diu*, dont Soliman Bacha forma le siege avec le succez malheureux qui est decrit fort au long dans les Histoires Portugaises. Mais ou · que ce voyage fut fait plus de quarante ans aprés la decouverte des Indes, il y avoit un si grand nombre de Matelots & de Pilotes Chrestiens sur la flotte, qu'on leur peut attribuer tout l'honneur de cette navigation.

Leurs Colo-

Les Colonies d'Arabes qui se sont trouvées dans

toutes les villes maritimes des Indes depuis les decouvertes des Portugais, ont donné sujet de croire qu'ils y estoient d'abord venus par mer, & qu'ils les avoient establies, à peu prés comme les Portugais ont conquis & peuplé une grande estenduë de pays, depuis le Cap *Boiador* jusqu'à la Chine. Mais il paroist certain que ces peuplades ont esté fort differentes. Les Arabes estoient establis à *Sofala* & à *Mosambique* avant la decouverte du Cap de Bonne-Esperance. Il avoit esté facile à ceux qui estoient en Afrique & en Egypte de passer jusques sur la coste orientale, où il s'est fait depuis plusieurs siecles un assez grand negoce. Ils avoient ainsi peuplé toute la coste de la mer rouge du costé de l'Egypte, parce que les Caravanes de cette grande Province y venoient ordinairement negocier avec les Marchands de Perse, qui leur apportoient toutes sortes de marchandises des Indes & de la Chine, & prenoient en eschange celles d'Egypte & de Chrestienté. Ils estoient maistres de l'Arabie, de la Perse & de toutes les Provinces qui s'estendent jusqu'à l'Indus, ainsi il leur estoit facile d'aller par terre de Royaume en Royaume jusqu'à la Chine. S'ils avoient eu de grandes flottes qui les eussent rendus maistres de la mer, il y a beaucoup d'apparence qu'ils auroient entrepris la conqueste du pays, de mesme qu'ils se sont emparez de tous ceux où ils ont pu faire passer des armées; mais on ne trouve pas dans leurs Histoires, ni mesme dans les Relations Portugaises que leurs establissements les plus considerables ayent eu une autre origine que le negoce ou la religion. C'est le negoce qui a establi quelques colonies d'Arabes à *Monbaça*, à *Qui-*

nies en Afrique & aux Indes.

loa, à *Mosambique* & en quelques autres lieux de la route des grandes Indes, les familles s'estant multipliées dans la suite, jusqu'à peupler une partie des villes maritimes. La Religion a donné l'origine à d'autres establissements, lorsque des Princes Idolatres ont esté attirez au Mahometisme par quelques Fakirs, qui entreprenoient souvent de semblables Missions dont nous parlerons dans la suite. Les Mahometans s'establirent sous ces deux pretextes en plusieurs ports considerables des Indes. Quoy qu'ils eussent du credit auprés des Princes, de grandes richesses & beaucoup de part au Gouvernement, ils n'estoient pas neanmoins considerez comme la nation dominante, parce qu'ils n'y estoient pas entrez par voye de conqueste.

Establissement des Mahometans sur la coste d'Afrique.

Il est difficile de descouvrir exactement l'origine de l'establissement des Mahometans dans toute la Coste d'Afrique depuis le Cap de Bonne Esperance, jusqu'à la Mer rouge. Ces Colonies ont eu des commencements fort obscurs, & fort differents de ceux qui ont soumis la plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique à leur Empire. Elles n'ont pas esté faites par l'ordre, ny par le secours des Princes, ny des Gouverneurs de Provinces, dont l'autorité estoit egale à celle des Rois tributaires, & ainsi les histoires n'en font aucune mention. On connoist mesme si peu le dedans de l'Afrique, qu'il est fort difficile de sçavoir la route que les premiers Mahometans ont tenue pour s'establir sur les costes, & nous devons le peu que nous sçavons de l'histoire de ces petits Royaumes, aux recherches du fameux Historien Jean de Barros qui en avoit trouvé quelques chroniques.

Les

Les Arabes avoient conquis l'Egypte dez le premier siecle de leur Hegire : quelques années aprés ils conquirent l'Afrique , & ils estoient maistres de l'Arabie & de tous les ports de la Mer rouge. Il y a donc sujet de croire que cette Nation inquiete, laborieuse & avare , s'estant d'abord avancée sur la coste pour negocier avec les Negres, connut qu'ils apportoient de l'or tiré des mines de *Sofala* & de *Monomotapa*, que l'yvoire se trouvoit en abondance dans le païs , & qu'il estoit facile d'en tirer de grandes richesses. Ce fut l'origine des premieres Colonies des Arabes , dont on ne peut marquer au juste le commencement. Il leur estoit facile de s'establir sur cette coste, parce que les Negres qui demeuroient dans le continent, n'avoient point de villes, & vivoient sous des huttes comme les Nomades. On croit que le premier establissement considerable fut à *Magadoxo* ville connue, quoyque fort obscurement par les Geographes Arabes, & qui devoit estre peuplée la premiere à cause de sa situation avantageuse.

Abulf Geog. Pers. Kasiini.

Villes qu'ils bastirent sur la coste.

Les Arabes *Bedüins* s'estoient avancez depuis les extremitez de l'Egypte, de la Nubie, & peut-estre mesme de la Barbarie , & ils avoient peuplé la partie orientale de la coste. Ils vivoient selon leur ancienne maniere, sous des tentes , conduisant leurs troupeaux , dont ils tiroient leur principale nourriture ; & ils faisoient cependant quelque commerce avec les Cafres. Mais la barbarie de ces Cafres les obligea de se retirer peu à peu sur la coste , & d'y bastir une ville dont les commencements sont fort inconnus. Ensuite les mesmes Arabes fortifiez par le secours de quelques autres qui pouvoient estre venus par

terre ou par mer, bastirent Brava, Monbaca & quelques autres villes de la coste, jusqu'à Quiloa.

Ces Colonies, selon le tesmoignage d'une histoire du païs citée par Barros, avoient esté establies vers l'an CCCXX. de l'Hegire, c'est-à-dire DCCCCXXXII. de JESUS-CHRIST. Environ l'an CCCC. de J. C. MIX. un Prince Persien cadet du Sultan de Chiraz, vint s'establir à Quiloa. Barros appelle Sultan *Hocen*, pere de ce Prince, Roy de Chiraz; mais dans le temps qu'il marque, il ne pouvoit estre que Khan, ou Prince tributaire de Chiraz soumis à *Sultaneddoulet* Sultan de la famille de *Boüia*, qui estoit maistre de toute la Perse & des principales Provinces Mahometanes de la haute Asie, depuis l'an CCCCIV. de l'Hegire, de J. C. MXIII. jusqu'en CCCCXI. de J. C. MXIX. & ceux de la mesme famille luy succederent jusqu'en l'an CCCCLXXXVIII. de J. C. MXCIV. Il dit aussi que ces Persans s'appelloient *Emozaydi*, c'est à-dire Sectateurs de *Zaid*, Chef d'une Secte contraire à celle des Arabes & des Africains, mais apparemment il faut lire *Imamzadé*, c'est à-dire qu'ils pretendoient estre descendus de Hali, par quelqu'un des *Imams* ou Pontifes de la Secte Persienne. La difference de ces deux Sectes fit que cette nouvelle Colonie de Persans s'alla establir au lieu, où depuis elle bastit *Quiloa*.

Dec. 1. l. 1.

Ceux de *Magadoxo* descouvrirent les premiers la traite de l'or qui se fait à *Sofala*; & un de leurs vaisseaux y fut porté par les courants. Ils n'en firent pas la descouverte de propos deliberé, quoyqu'ils en eussent connoissance, parce qu'ils n'osoient naviger vers le Cap des Courants, dont

Barr. D. 1. l. 8. c. 4.

la navigation, qui eſt encore fort difficile, l'eſtoit beaucoup davantage à ceux qui s'eloignoient de terre le moins qu'il leur eſtoit poſſible. Les Rois de *Quiloa* deſcouvrirent juſques-là toute la coſte, & ſe rendirent maiſtres de *Monbaça*, de *Melinde* & des Iſles de *Pemba*, *Zanzibar*, *Monfra*, *Comoro* & de quelques autres. Ils firent meſme paſſer des Colonies dans l'Iſle de S. Laurent, & leur principal eſtabliſſement fut celuy de *Sofala*. Ces avanturiers venus de Perſe, ou leurs deſcendants s'en eſtoient rendus maiſtres long-temps avant la deſcouverte des Indes par les Portugais. D'autres Colonies venues en differents temps de Perſe ou d'Arabie, avoient auſſi peuplé pluſieurs endroits de la coſte, & la pluſpart des villes eſtoient autant de Republiques ou de petits Royaumes, lorſque la deſcouverte en fut faite par Vaſco de Gama. Quelques-uns eſtoient *Sunnis*, c'eſt-à-dire de la Religion des Arabes, & les autres eſtoient *Imamis* ou de la Religion Perſienne, & ces differences de Religion, auſſi-bien que la jalouſie du commerce, exciterent entre eux de grandes guerres, dont il ne paroiſt pas que les autres Arabes euſſent connoiſſance, ny qu'ils y priſſent aucune part.

Ils obligerent les Cafres à ſe retirer dans le continent.

Les Mahometans s'eſtant ainſi rendus maiſtres de toute la coſte, juſqu'au *Cap des Courants*, obligerent les Cafres à ſe retirer plus avant dans les terres. Ces Cafres ne venoient gueres ſur la coſte, ſinon pour y chercher de l'ambre gris, que la mer y jettoit en certaines ſaiſons. Ils ne laiſſoient pas d'en trouver en tirant plus au Sud, & ils en faiſoient negoce avec les Mahometans, auſquels ils apportoient auſſi de l'yvoire, de l'or de lavage, & des peaux de ti-

gres, de leopards & de lions qu'ils tiroient du desert.

Ce qu'on sçait de l'origine des establissemens des Mahometans sur la coste des Indes.

Il paroist que dans le troisiéme siecle du Mahometisme les villes dont nous venons de parler n'estoient pas encore establies, & que le commerce se faisoit directement avec les Negres par les Marchands d'Egypte, de la Mer rouge & de la coste d'Arabie. Cette coste ne s'appelloit encore que le Pays des *Zingé*; & le nom de *Zanguebar*, qui luy fut donné depuis, semble devoir son origine à ces premiers navigateurs qui y aborderent de la coste de Perse. *Bar* en langue Indienne signifie *La coste*, ce qu'Abulfeda & d'autres Geographes Orientaux ont sceu & remarqué. Les Persans qui avoient connoissance du Malabar & quelques autres costes appellées ainsi parmi les Indiens, appellerent aussi celle du païs des Negres, *Zingebar* si on le prononce à la maniere des Arabes, & *Zinguebar* à la Persienne. Tout le reste de la coste en tirant au Nord, & ensuite à l'Est jusqu'au fleuve Indus, estoit soumis aux Mahometans. Depuis l'Indus jusqu'au Cap *Comorin*, les Portugais trouverent des Mores establis en plusieurs endroits, mais particulierement à *Calecut*. Barros rapporte que *Sarama Peyrimal* avoit esté attiré au Mahometisme, & qu'ayant devotion d'aller mourir à la Meque, il partagea le Malabar, dont il estoit maistre, entre ses parents & ses enfans, & qu'il donna *Calecut* à un de ses neveux, qui estoit son principal heritier, avec le titre de *Samorin*, c'est-à-dire, d'Empereur du Malabar.

D. 1. l. 9. c.

Leur premier establissement dans les Indes.

Les Mores estoient venus à *Coulam* pour y faire commerce, & ce Roy *Peyrimal* leur avoit donné *Calecut*, où ils avoient establi leurs prin-

cipaux magazins, non seulement du poivre & du gingembre, que le païs fournit en abondance, mais aussi de toutes les autres drogues & espiceries qui y estoient apportées des Isles & de l'extremité de l'Orient. Cet establissement, & la veneration que les *Samorins* successeurs de *Sarama Peyrimal* avoient pour les Mores, les rendirent fort puissans à *Calecut* & dans toute la coste, où ils s'allierent avec les principaux Indiens, qui tenoient à honneur de leur donner leurs filles en mariage. Ils se rendirent aussi fort puissants auprés des Princes establis en differents endroits de la coste, comme *Idalcan*, *Nizamaluco*, *Cotalmaluco*, *Madremaluco*, parce que, comme ils estoient continuellement en guerre, ils attiroient à leur service, autant qu'il leur estoit possible, les Mores, qui estoient alors les meilleurs soldats de toutes les Indes. La pluspart des *Patans* ou Rois des Indes estoient Idolatres, & le Mahometisme ne s'estoit pas encore respandu fort avant dans le païs, ce qui n'arriva qu'aprés la conqueste que le Roy *Ekbar* fit au commencement du dix-septieme siecle, de la pluspart de ces Estats.

fut par le commerce.

Aprés le Cap de Comorin, & de là en rangeant la coste jusqu'aux extremitez de l'Orient, comme aussi dans les Isles, les Portugais ne trouverent plus un si grand nombre de Mahometans. Ils estoient neanmoins establis à *Malaca*, dans plusieurs endroits de l'Isle de *Sumatra* & aux Moluques; mais il ne s'en trouvoit presque aucuns dans la pluspart des autres Royaumes. Ils estoient desja establis à la Chine, non seulement à *Canton* & dans les autres principaux ports, lorsque les Portugais y arriverent, mais selon le

tesmoignage de nos deux Auteurs, ils y estoient entrez avant l'an CCXXX. de l'Hegire.

Quatre manieres dont ils se sont establis aux Indes.

De tout ce qui a esté rapporté, nous trouvons que les Arabes ont fait leurs establissements en quatre manieres; par conqueste, par la descouverte, par le negoce, & par les missions. Ils se sont establis de la premiere maniere dans toutes les Provinces qui composent leur vaste Empire. Ils ont descouvert la coste d'Afrique jusqu'au Cap des Courants, en la maniere qui a esté dite, & leurs premiers establissements s'y firent sans beaucoup de peine, parce qu'ils avoient affaire à des Cafres nuds, mal armez, & qui ne pouvoient les empescher de s'establir dans les principaux endroits de la coste, qui alors estoit inhabitée. Les Colonies de *Magadoxo*, de *Brava*, & de *Quiloa* avoient quelque rapport aux nostres de ces derniers temps. Mais elles n'estoient pas difficiles à soustenir, à cause de la proximité de la Mer rouge, d'où les Arabes tiroient toutes sortes de secours. Ils se sont establis en tous les autres endroits par les deux dernieres manieres, & particulierement par le commerce. Ces voyages n'estoient pas si surs, ni si frequents, & par cette raison les Marchands estoient obligez de sejourner long-temps dans les principales eschelles; & ils y prenoient des femmes, leur Religion leur permettant d'en avoir plusieurs. Ces nouvelles familles en attiroient d'autres, & l'interest que les Princes trouvoient à attirer dans leurs ports le commerce de Perse, d'Arabie & en mesme temps celuy de l'Egypte & de l'Europe qui se faisoit par la Mer rouge, estoit cause que ces Marchands recevoient tout le bon traitement qu'ils pouvoient esperer. Les Princes Idolatres nourris dans

leurs anciennes ſuperſtitions, n'eſtoient pas fort difficiles en ce qui regarde la difference des Religions, & ils les recevoient toutes comme indifferentes. Ainſi ils permettoient ſans beaucoup de peine à leurs ſujets d'embraſſer le Mahometiſme qui leur paroiſſoit preferable aux autres, à cauſe de la protection que ces Arabes leur faiſoient eſperer des Sultans, dont la puiſſance eſtoit connuë juſqu'aux extremitez de l'Orient: Des Princes meſmes firent profeſſion du Mahometiſme dans des temps difficiles pour joindre à leur parti les Mores, qui dans les derniers temps, eſtoient tellement multipliez, qu'ils peuploient des villes entieres, ou une partie des plus conſiderables. Ainſi cette Religion, qui n'a rien de fort incommode, s'eſtablit peu à peu en divers endroits, & elle y devint encore plus puiſſante lorſque quelques-uns d'entre eux elevez aux premieres Charges dans les Cours de *Cambaye* & de *Guzarate*, y attirerent un plus grand nombre de ces Turcs d'Aſie appellez *Rumis*, & que meſme ils ſe rendirent maiſtres de quelques poſtes, comme *Melique Az*, qui fit un eſtabliſſement conſiderable à *Diu*, d'où il incommoda ſi longtemps les Portugais.

Leurs eſtabliſſements par le commerce & par la Religion.

Les Arabes s'eſtablirent par le negoce & par la Religion en quelques endroits du Malabar, de la maniere qui a eſté dite, & ils firent auſſi un eſtabliſſement fort conſiderable à *Malaca*. Ils y eſtoient venus d'abord comme Marchands, & leurs premieres Colonies eurent origine de quelques-uns qui demeurerent dans le païs, & qui attirerent pluſieurs Idolâtres à la Religion Mahometane. De *Malaca* ils paſſerent aux *Moluques*, & ayant attiré les Rois de *Tidore* & de

Ternate avec plusieurs autres à leur Religion, ils receurent de grandes faveurs de ces Princes, que l'interest du commerce, & la protection que ces Mores leur faisoient esperer, confirmoient dans le Mahometisme. Les Auteurs Portugais tesmoignent que leur establissement dans les Moluques se fit peu de temps avant la descouverte des Indes.

Celuy de la Chine ne fut pas semblable.

Ils estoient entrez à la Chine plus de cinq cens ans auparavant, & il paroist par le tesmoignage de nos deux Auteurs, qu'ils y estoient en tres grand nombre ; mais la severité des Loix de la Chine ne leur permettoit pas d'estendre leur Religion avec la mesme liberté, qu'ils firent ensuite dans toutes les Indes. Ainsi ils n'attirerent pas les Chinois au Mahometisme : ils obtinrent seulement la permission de le professer en toute liberté. Le grand nombre de ceux qui s'y trouvoient establis avant l'année ccc. de l'Hegire, suffisoit pour en peupler une partie des principales villes de la Chine, dans lesquelles les Portugais les ont trouvez.

De quelle maniere ils ont estendu leur Religion.

La matiere nous engage à dire quelque chose touchant la maniere dont les Mahometans ont estendu leur Religion jusqu'aux extremitez de l'Asie & de l'Afrique. Elle a esté fort differente de la maniere dont l'Evangile a esté presché par tout l'Univers, particulierement par les Apostres, dans les premiers siecles de l'Eglise. Les Disciples de Jesus-Christ estoient simples, doux, pauvres, patients & mesprisoient les richesses. Ils estoient tellement eloignez de toute sorte de violence, que plusieurs des premiers Chrestiens animez par le mesme esprit de douceur & de patience, quittoient les armes, & ne croyoient

pas pouvoir combattre, mesme contre les ennemis de l'Estat. Les Apostres & leurs Disciples preschoient simplement la doctrine qui leur avoit esté enseignée par JESUS-CHRIST: ils s'exposoient pour la soutenir à toute sorte de supplices ; ils prioient pour leurs persecuteurs, & ne rendoient jamais le mal pour le mal. Aucun d'eux n'amassoit des richesses, & tout ce que les Fideles mettoient entre leurs mains estoit distribué aux pauvres. L'Evangile a d'abord esté annoncé de cette maniere.

Commencement du Mahometisme.

Les premiers Arabes avoient des mœurs & des maximes fort differentes. Sans entrer dans le detail des qualitez personnelles de Mahomet leur Prophete, homme turbulent, ambitieux, & qui ne pouvoit imposer qu'à des Arabes brutaux & ignorants ; il suffit de representer fidelement quel estoit le caractere de ceux qu'ils regardent comme des Saints, & comme les principaux propagateurs de l'Alcoran. Toute leur Religion consistoit à faire exactement leurs prieres, à se laver, à donner quelques aumosnes, & à combattre pour l'establissement de leur Empire. Leurs predications estoient fort courtes, & lors qu'ils entroient dans un païs ils declaroient qu'ils estoient compagnons du Prophete, qu'ils venoient pour les exhorter à embrasser la Religion qu'il avoit annoncée, & pour les exterminer s'ils refusoient de le faire. Ce fut la maniere dont celuy qui conquit l'Afrique, parla d'abord aux Africains, & tous les autres propagateurs de cette malheureuse secte, s'y prirent de la mesme façon. Ainsi l'Alcoran fut estabi non seulement sur les ruines du Paganisme qui restoit en Arabie ; mais sur les ruines de tous les

Estats & des Religions, par le sang, par le pillage, & par toutes les cruautez imaginables.

Ils ne l'ont pas establi par la dispute, ni par l'instruction.

On ne trouve pas dans les histoires, que les Mahometans ayent employé d'autres moyens pour establir leur Religion. Il est bien vray que dans quelques livres, on trouve des disputes qu'ils ont eues avec les Chrestiens du septiesme siecle, dans lesquelles ils pretendent les avoir confondus. Ainsi nous lisons dans l'Histoire d'Hali escrite par Emir Cond, que ce Calife disputa avec un Religieux Chrestien, & qu'il luy prouva si bien par l'Evangile, que Mahomet estoit le Paraclet promis par Jesus-Christ, que ce Religieux embrassa le Mahometisme. Mais ces exemples quoique fort suspects, sont si rares, qu'on n'en peut tirer aucune consequence en faveur de ceux qui les citent, pour faire croire qu'ils ont autant attiré les peuples à leur croyance par la raison & par la conviction, que par la force & par leurs victoires. Nous trouvons dans les escrits des Chrestiens d'Orient les exemples, & mesme les actes de quantité de disputes sur la Religion; mais tousjours à l'avantage des Chrestiens. Aussi les Mahometans ne se servoient gueres de cette maniere d'attirer les hommes au Mahometisme, qui ne leur estoit pas avantageuse, ni conforme aux commencements de leur Religion.

Ils n'en parloient pas où ils n'estoient pas les plus forts.

Lorsqu'ils ne se ttouvoient pas en estat de l'establir par les armes, ainsi qu'ils avoient fait dans une partie de l'Asie & de l'Afrique, il ne paroist pas qu'ils y employassent d'autres moyens que la subtilité, la trahison & les raisons d'interest. Mais ils ne se hazardoient pas à condamner la Religion establie dans les pays où ils estoient estrangers : au contraire ils s'abstenoient

avec grand ſoin de tout ce qui pouvoit eſtre deſagreable à ceux dont ils craignoient la puiſſance. Ils n'avoient rien à craindre dans la pluſpart des Villes maritimes des Indes, parce que les Indous Idolatres ne ſont pas ordinairement jaloux des autres Religions, & qu'ils n'ont jamais eu pour maxime d'attirer les eſtrangers à leurs differentes ſectes. Les *Fakirs* ou Religieux Mahometans, ne ſe hazardoient pas volontiers à ces actions temeraires, qu'ils ont faites quelquefois par principe de religion, & ſi on examine le nombre de leurs Martyrs, on en trouve tres peu, ſi on en excepte ceux qui ſont morts les armes à la main, qu'ils honorent tous de ce nom. Il eſtoit auſſi fort rare dans les premiers temps que des *Derviſchs* ou *Fakirs*, entrepriſſent de grands voyages pour aller preſcher le Mahometiſme. Mais lorſque quelque Prince ſe trouvoit diſpoſé à l'embraſſer, alors ils en faiſoient venir quelques-uns, qui achevoient de les inſtruire, & les Portugais en trouverent un à *Tidore*, qui eſtoit venu à deſſein d'extirper les reſtes de l'Idolatrie dans ce Royaume. Il falloit meſme que les Mores trouvaſſent un intereſt preſent à eſtablir leur Religion dans le païs, avant que de l'entreprendre. Ils ſe rendoient par ce moyen maiſtres du commerce, ſous pretexte de defendre les Princes contre leurs ennemis : ils faiſoient venir des Mores en plus grand nombre, ce qui les rendoit ſi puiſſants, qu'ils devenoient ſouvent les maiſtres des ports, où ils avoient d'abord eſté receus comme Marchands. Quelquefois ſous pretexte de devotion, ils perſuadoient aux Princes & aux perſonnes les plus conſiderables, de faire le pelerinage de la Meque, ou d'y envoyer de

riches presens; & ils avoient par ce moyen tellement avancé leurs affaires dans les principaux ports des Indes, qu'à l'arrivée des Portugais, les Mores faisoient seuls tout le negoce d'Orient. Dans cet estat florissant de leurs affaires, il ne leur estoit pas difficile d'attirer plusieurs personnes à leur Religion, & sur tout un grand nombre d'esclaves & de Mestices, qui devenoient par ce moyen exempts de tributs, parce qu'ils joüissoient des mesmes avantages qui avoient d'abord esté accordez aux Mahometans, afin de les attirer dans les principales eschelles.

Ce sont là les moyens dont les Arabes se sont servis pour la propagation de l'Alcoran, qui s'est aussi fort estendu depuis que les Empereurs Mogols se sont rendus maistres des Royaumes de Cambaye, de Guzarate & de plusieurs autres où cette secte n'estoit pas entrée, & où elle estoit suspecte, foible, & hors d'estat de rien entreprendre.

Il est aisé de reconnoistre la difference de ces sortes de Missions avec celles des premiers Chrestiens, ausquelles quelques Auteurs modernes les ont osé comparer. Elles ne sont pas mesme comparables à celles des derniers temps.

Le P. Navarrette escrit que de son temps il y avoit environ cinq cens mille Mores à la Chine; & il croit qu'ils n'y estoient entrez que depuis environ 500. ans, & qu'ils s'estoient fort multipliez par les mariages: que plusieurs prenoient des degrez dans la secte des gens de lettres; mais que les autres les consideroient comme des apostats, de sorte qu'ils tenoient cette secte comme incompatible avec leur Religion.

Par ce qui a esté dit jusqu'icy, on void à peu

prés la maniere dont les Mahometans peuvent s'estre introduits à la Chine, & il paroist qu'ils n'y sont point entrez comme ailleurs, par voye de conqueste, mais principalement par le negoce; & que celui qui se faisoit par la haute Tartarie estoit le plus frequent & le plus facile. Ce qui empesche de connoistre plus exactement, quelle pouvoit estre cette route, est que non seulement nos Auteurs du moyen âge & les Grecs modernes, mais les Arabes & les Persans, ont compris sous le nom de Turcs & de Tartares, des Nations tres differentes de mœurs, de langues & de Religion, outre que les plus habiles Geographes n'ont jamais marqué les limites des païs où ils les plaçoient.

Le nom de Tartares comprend plusieurs Nations.

Abulfeda. Tacuti, Ebnhaukel, & les autres Geographes Arabes.

Ils disent la pluspart que le pays de *Chasch* est l'extremité des Provinces soumises aux Musulmans, & qui confine au Turquestan. Ensuite lorsqu'ils parlent du *Turkestan*, ou *Tocharistan*, qui est le mesme, ils ne s'accordent, qu'en disant que c'est une Province fort estenduë au de là de l'Oxus & du pays de *Balk*: & qui s'estend jusqu'au *Badakchan*, qui en est eloigné de treize journées. Ils mettent dans le *Tocharistan* un grand nombre de peuples, qu'ils comprennent tous sous le nom de Turcs. Voicy les principaux: ceux de *Bujak*, libres, tres barbares, dont le païs a douze journées d'estenduë. Les *Nejahis*, ou *Nogais*, qui habitent dans un grand païs d'un mois de chemin. Ceux de *Ferach* qui s'estendent dans un pareil espace, qui ont un Roy, & qui sont Mahometans, suivant la secte d'Hali, dont il pretend descendre, & qu'ils croyent estre le Dieu des Arabes. Ensuite ils parlent des Tartares proprement dits, qu'ils appellent *Tatar*,

cruels, brutaux, ſans loy & ſans religion, ſi ce n'eſt que la pluſpart adorent le Soleil: & qui ont une langue differente de toutes les autres: Ils parlent auſſi de ceux qu'ils appellent *Tagazgaz*, quoique ce nom ſoit eſcrit diverſement, à cauſe de la facilité de prendre une lettre pour une autre, dans une langue, où un ou deux points placez differemment, en changent la prononciation. D'autres appellez *Hakak*, libres, dont la pluſpart adorent les aſtres comme les anciens Arabes, & quelques uns eſtoient Chreſtiens: D'autres appellez *Hettis*, qui habitent un pays de vingt journées d'eſtenduë, plus polis & plus ſpirituels que les precedents. Ceux de *Harkir* de meſme, qui avoient un Roy fort reſpecté parmy eux, & devant lequel il ne paroiſſoit que des hommes âgez au moins de quarante ans. Les *Lerkanges*, les *Catlages*, & quelques-autres, ſont auſſi inconnus. Les *Caz* qui eſtoient Chreſtiens, & dont la Nation eſtoit fort puiſſante, qui avoit autrefois eſté ſoumiſe aux Sultans Seljoukides; mais qui eurent la guerre avec Sultan Sinjar fils de Melikhah, le defirent en bataille & le prirent, & aprés un an il eſchappa de priſon. Les Geographes parlent auſſi des *Behara* ou *Tehara*, qui tenoient un pays de quarante journées d'eſtenduë; & parmi leſquels il y avoit des Chreſtiens, des Juifs, des Mahometans, des Idolatres, & des Mages, ou Adorateurs du feu. Il s'en trouve encore beaucoup d'autres nommez dans les hiſtoires, comme les *Mogols*, les *Hiathelites*, les *Kipgiaks*, les *Alains*, les *Keris* & *Merkis*; enfin des Hordes fort nombreuſes, qui furent ſubjuguées par Ginghizkhan, & qui eſtoient autrefois ſoumiſes à Ung-Khan, qu'il defit.

Ce detail peut prouver qu'il eſt impoſſible de reconnoiſtre de quels peuples nos Auteurs, & meſme les Orientaux parlent, lorſqu'ils les deſignent par les noms generaux de Turcs, & de Tartares. Et ſi on a tant de peine à reconnoiſtre en Europe les Villes anciennes, & tant de peuples dont nous trouvons les noms dans les hiſtoires, elle eſt infiniment plus grande, quand il s'agit de deſcouvrir des villes & des païs, que les Anciens ne connoiſſoient que tres-imparfaitement, qui ont ſouvent changé de nom & de maiſtres, & qui ont eſté ravagez par des guerres continuelles.

Il y avoit des Chreſtiens parmy les Tartares.

Or, comme il a eſté remarqué, parmy ces peuples, tous compris ſous le nom General de Turcs & de Tartares, il y avoit un aſſez grand nombre de Chreſtiens, non ſeulement lorſque Ginghiſkhan eſtablit ſon grand Empire, mais longtemps avant cette Epoque. Car on trouve dans l'hiſtoire des Neſtoriens, que Timothée leur Catholique, qui ſucceda à Hananjechüa, celuy dont il eſt fait mention dans l'Inſcription Chinoiſe & Syriaque, & qui fut ordonné vers l'an DCCLXXVIII. de Jeſus-Chriſt, avoit eſcrit au Cakhan ou Empereur des Tartares, & à quelques autres Princes du Turkeſtan pour les exhorter à embraſſer la Foy Chreſtienne; ce qu'il fit avec deux cens mille de ſes ſujets. On ne peut pas douter que ces peuples ne fuſſent de veritables Tartares ou Turcs, puiſque le meſme Catholique fut conſulté par l'Eveſque qu'il envoya dans le païs, touchant la maniere dont il devoit leur faire obſerver le Careſme, & celebrer la Liturgie: parce qu'ils eſtoient accouſtumez à vivre de lait & de chair, & qu'ils n'a-

voient ni bled, ni vin. La responſe fut que durant le Careſme ils devoient s'abſtenir de chair; mais qu'ils pouvoient uſer de lait à leur ordinaire: & que pour la celebration de la Liturgie, ils devoient abſolument ſe pourvoir de pain & de vin. Depuis ce temps-là, on trouve dans les Notices Eccleſiaſtiques de l'Egliſe Neſtorienne, un Metropolitain de *Turkeſtan*, un de *Tengat*, un de *Cambalik* ou *Cambalu*, & *un de Caſchgar & de Noüakat*. Puiſqu'il y avoit des Metropolitains, il falloit qu'il y eût des Eveſques, & on en trouve un nommé *Mar Denha*, dans l'hiſtoire de Ginghizkhan. C'eſtoit ſon nom, avec le *Mar*, qui ſe donne aux Eveſques & aux Saints par honneur, & *Denha* eſt un nom propre, fort uſité parmi les Neſtoriens; non pour ſignifier une Ville, comme l'a crû l'Auteur de l'hiſtoire de Ginghizkhan. Les meilleurs Auteurs Arabes, conviennent que *Kabul*, qu'ils mettent dans une eſtenduë de pays, qu'ils appellent *Bamian*, dont la Ville capitale eſtoit à demi journée de *Balk*, eſtoit la derniere ville habitée par les Muſulmans, qui meſme eſtoient meſlez avec des Chreſtiens, des Juifs, des Mages ou Adorateurs du feu, & des Indiens Idolatres. Quoique les Mahometans fuſſent tres-puiſſants dans le Coraſſan, dans le Coüarzem, le Maurelnahar ou la Tranſoxiane, & qu'il y eût parmi les Turcs & Tartares, dont nous venons de parler, des peuples qui avoient embraſſé le Mahometiſme; comme le nombre en eſtoit petit, ils n'eſtoient pas en eſtat de pouſſer leurs colonies juſqu'à la Chine. Ainſi quoique dans le cours de pluſieurs ſiecles, quelques uns puiſſent y eſtre allez & s'y eſtablir, il y a neantmoins plus d'apparence qu'ils y ſont entrez par les

Hiſt. Neſt. Ar. MS.

Abulfar. p. 286.

Hiſt. de Gingh. p. 186.

Abulf. n. 522.

les Indes. On a remarqué les establissements qu'ils avoient faits sur la coste Orientale d'Afrique, & avant cela le commerce estoit ouvert de la Perse à la Chine, par la route que descrivent nos deux Auteurs. Mais ils avoient encore une autre facilité d'y penetrer par les conquestes que firent dans les Indes quelques Sultans *Gaznevis*, appellez ainsi à cause que le siege de leur Empire, qui dura cent cinquante-cinq ans, estoit à *Gazna*, ville que quelques Geographes font capitale d'une Province de mesme nom; les autres la mettent dans le pays de *Bamian*, d'autres dans le *Zabulistan* ou *Gour*. Car on ne peut trop avertir les Lecteurs qui ne se sont pas appliquez aux Langues Orientales, que les Geographes, mesme ceux qu'on louë pour leur exactitude, s'accordent rarement sur la division des Provinces. Le premier de ces Sultans fut Sebectekin, dont le fils Yemineddoulet Abulkacem Mahmoud, commença à regner l'an de l'Hegire CCCLXXXVII. de Jesus-Christ DCCCXVII. Les Historiens Arabes & Persans escrivent qu'il obligea plusieurs Indiens à embrasser le Mahometisme. On remarque entre autres choses, qu'il prit la Ville de *Soumnat*, qui estoit sur le bord de la mer; & où il y avoit une Idole, qu'il fit mettre en pieces. On void aussi que durant les guerres continuelles de ces Sultans & de quelques autres avec leurs voisins, quelques-uns, aprés avoir esté defaits, se sauvoient aux Indes. Ainsi elle se trouva remplie de Mahometans, sur tout aprés que divers Rois de l'Indoustan eurent embrassé leur Religion, dans le Malabar, à Malaca, aux Moluques, & dans la pluspart des Isles voisines: ce qu'on n'apprend que par les Auteurs Portugais; car

Condemir. Leb Tarich.

Leb Tarich. Condemir. Kazuini Abulfeda. Geogr. Pers.

Abulf. n. 531.

les Arabes n'en font aucune mention.

Ils sont entrez à la Chine par terre & par mer.

Ils sont donc entrez à la Chine par ces deux voyes, celle du Turkestan, & celle de la navigation de Siraf, telle que nos Auteurs la descrivent, & de laquelle presque aucun autre n'a parlé. Le Systeme de Bergeron & de quelques modernes qui l'ont suivi, n'est fondé que sur la fausse supposition qu'ils ont faite que les Arabes ont eu la connoissance & la pratique de la boussole, long-temps avant nous : & cette opinion s'est fortifiée par les Relations de la Chine de ces derniers temps, dans lesquelles on suppose que les Chinois avoient eu la mesme connoissance, ce qui n'a aucun fondement. Il paroist par le tesmoignage de nos deux Auteurs, que Siraf estoit le terme de la navigation des Chinois, & qu'ils faisoient la mesme route que les Arabes, allant presque tousjours terre à terre, & s'en éloignant le moins qu'il estoit possible. Ainsi ce grand nombre de Mahometans qui se trouva à Canfu, lors que la ville fut saccagée, s'y estoit multiplié par les Marchands venus de Perse & de Syrie, par mer ou par terre, & qui avoient le libre exercice de leur Religion, comme les Juifs, les Chrestiens & les Indiens.

Ils n'ont pas respandu leur Religion à la Chine.

Il est remarquable, que les Mahometans, n'ont jamais entrepris à la Chine d'y repandre leur Religion, comme ils avoient fait ailleurs, soit que les loix du païs le defendissent, soit que les Chinois ne fussen pas si faciles à persuader, que le furent dans la suite les Rois & les peuples des Isles voisines qui faisoient profession du Mahometisme, avant que les Portugais entrassent dans les Indes. Les Missionnaires Mahometans ont tousjours esté fort ra-

tres, & parmy ce grand nombre de Saints de leur secte, dont ils ont de longues, & ennuyeuses histoires, il ne s'en trouve pas un seul qui ait exposé sa vie pour la propagation du Mahometisme. Cette malheureuse secte ne s'est establie que par la violence, le carnage & les horreurs de la guerre, & c'est ainsi qu'elle s'est respanduë dans tous les païs que conquirent Mahomet & ses premiers successeurs. Yemineddoulet-Mahmoud fils de Sebectekin la porta ainsi dans la partie des Indes qu'il conquit, & elle se respandit ensuite insensiblement dans le païs, sur tout depuis que les Empereurs Mogols descendants de Tamerlan, en firent profession publique. Cela n'a pas empesché neantmoins, qu'il ne soit resté un tres grand nombre d'Idolatres dans l'Indostan, & il y a encore de nos jours plusieurs Rajas ou Princes Indiens, qui font profession de leur ancienne Religion. La plusspart des Patans ou nobles, les Banianes ou Marchands & le petit peuple, sont encore dans leur mesme superstition.

Nombre des Mahometans à la Chine.

Suivant les dernieres Relations, il y a dans la Chine un grand nombre de Mahometans, & Navarrette escrit, que de son temps on en comptoit plus de cinq cens mille, ce qui s'accorde assez au rapport qu'en ont fait nos Missionnaires François. Ceux-cy assurent que ces Mahometans Chinois ne prennent point de degrez, comme font les autres gens de lettres, pour parvenir aux Charges, & cela par principe de Religion, ne croyant pas pouvoir pratiquer les Ceremonies Chinoises, sur lesquelles il y a eu tant de contestations, & qui aprés un examen de prés de soixante & dix ans, ont esté enfin condamnées

par le Saint Siege. On apprend aussi de plusieurs
Trig. l. 1. c. 11. Relations, que les Mahometans qui prennent des degrez, sont considerez par les autres comme des Apostats, de sorte que la pluspart de ceux-là renoncent à la Religion Mahometane, & n'en retiennent que l'aversion qu'ils ont par habitude pour la chair de porc.

ECLAIRCISSEMENT
TOUCHANT
ės Juifs qui ont esté trouvez à la Chine.

LEs Auteurs de la Relation de la Chine remarquent, que dans la desolation generale du païs, particulierement à la prise de Cumdan, il y eut un grand nombre de Chrestiens, de Juifs, de Mahometans & de Farsis massacrez. Dans les éclaircissements precedents, on a rapporté ce qu'on a pû trouver de plus vray-semblable sur l'entrée du Christianisme & du Mahometisme dans la Chine. Il n'est pas si facile de marquer de mesme, comment les Juifs y sont entrez; car l'histoire du païs ne nous en apprend rien, parce que les Chinois ne parlent pas ordinairement des affaires estrangeres, & en effet selon le tesmoignage des plus sçavants Jesuites, il ne s'en trouve rien dans leurs Historiens. Cependant on ne peut pas douter qu'il n'y en ait un tres grand nombre dans la Chine, aprés ce qu'en ont dit les Auteurs des deux Relations, d'autant plus qu'il y en a encore dans plusieurs Provinces, & principalement dans les Villes de commerce.

Le P. Mathieu Ricci, dont l'ouvrage contient

les premieres connoiſſances certaines que nous avons eüeës de la Chine, a laiſſé dans ſes memoires, ſur leſquels le P. Trigaut a compoſé ſon ouvrage, *De Chriſtiana expeditione apud Sinas*, un fait conſiderable ſur ce ſujet. Un Juif de la Ville de *Caiſamfu* capitale de la Province de *Honan*, eſtant venu à *Peking*, pour y prendre des degrez, eut la curioſité de le voir, ſur ce qu'il avoit appris que cet eſtranger & ſes compagnons adoroient un ſeul Dieu, & n'eſtoient pas engagez dans les ſuperſtitions des Idolatres du païs, ni Mahometans. Le P. Ricci le mena à la Chapelle où il y avoit un tableau de la ſainte Vierge, tenant l'Enfant Jeſus, & Saint Jean auprés de luy. Ce Juif s'imagina que c'eſtoit Rebecca, Jacob & Eſaü, & crut les reconnoiſtre. Il fit un pareil jugement de la repreſentation des quatre Evangeliſtes. Le Pere lui fit enſuite diverſes queſtions, & reconnut par ſes reſponſes qu'il faiſoit profeſſion de l'ancienne Loy: qu'il ſe reconnoiſſoit pour Iſraëlite, & non pas pour Juif. Cela fit juger au P. Ricci qu'il pouvoit eſtre deſcendant des dix Tribus emmenées autrefois en captivité, & reſpanduës dans les extremitez de l'Orient. Le Pere luy fit voir la Bible de Philippe II. de l'impreſſion de Plantin, & ce Juif reconnut les caracteres hebreux, mais il ne les put lire. *Trig. l.1.c. 11.*

On apprit auſſi de lui que dans la meſme Ville, il y avoit dix ou douze familles de Juifs, qui avoient une Synagogue aſſez belle, & qu'ils avoient rebaſtie depuis peu, avec aſſez de deſpenſe. Qu'on y conſervoit depuis cinq ou ſix cens ans, le Pentateuque eſcrit ſur des volumes en forme de rouleaux, qu'ils avoient en grande veneration: qu'il y avoit à *Hamcheu* capitale de

la Province de *Chequiang* un plus grand nombre d'Israëlites & une Synagogue ; qu'en d'autres Provinces, il s'en trouvoit aussi, mais que comme ils n'avoient pas de Synagogues, leur nombre estoit fort diminué. Qu'en disant quelques mots Hebreux, il les prononçoit autrement que nous, comme *Hierosoloim* & *Moscia* : qu'il y avoit parmi ceux de sa nation des hommes qui entendoient la Langue Hebraïque, entre autres un de ses freres: que pour luy, s'estant appliqué dés sa jeunesse à l'estude des Lettres Chinoises, il avoit negligé l'autre : qu'il avoüoit de bonne foy que par cette raison, il avoit esté jugé presque indigne d'entrer dans la Synagogue, par celuy qui en estoit le chef : mais qu'il ne s'en mettoit pas en peine, pourveu qu'il parvînt au degré de Docteur.

Il auroit esté à souhaiter que le P. Ricci ou quelque autre Missionnaire eût eu plus de connoissance de la Langue Hebraïque: car ils auroient pu reconnoistre par la lecture de leurs livres, la difference de ces exemplaires qui devoient estre anciens, & de ceux qui sont presentement entre les mains des Juifs. M. Bernier croyoit qu'il pouvoit y en avoir eu dans le Royaume de *Kaschemir* : & il cite des Lettres que le Pere Busée Jesuite, qui estoit à *Dehli*, avoit receuës d'un Jesuite Alleman, escrites de Pekin, *qui marquoient qu'il y en avoit veu qui avoient conservé le Judaïsme & le Vieux Testament : qui ne sçavoient rien de la mort de* Jesus-Christ, *& qu'ils avoient mesme voulu faire le Jesuite leur Kakin, pourveu qu'il s'abstînt de manger du porc.* Ce Jesuite estoit le P. Adam Schall, qui a vescu plus de cinquante ans à la Chine en grande consideration, estant

Voyage. Tom. 2. p. 316. Ed. de Holl.

Mandarin du premier Ordre, & President du Tribunal des Mathematiques. Il auroit pû par le long sejour qu'il a fait dans le païs, par son credit & par sa capacité, aussi bien que ses successeurs dans les mesmes emplois, decouvrir quelque chose de plus, touchant les Juifs qui sont establis à la Chine : mais ils ne nous en ont rien appris. Il paroist seulement par le peu qu'en a dit le P. Trigaut, que le nombre n'en estoit pas fort grand, & que mesme il estoit considerablement diminué, parce que plusieurs pour parvenir aux Charges, embrassoient la Religion du païs. Ce qu'il y a de remarquable, est que les autres Juifs separoient de leur communion ceux qui s'appliquoient aux estudes Chinoises, qui estoient necessaires pour obtenir des degrez, en quoy on reconnoist qu'ils ne croyoient pas que les ceremonies, pratiquées parmi les lettrez, fussent exemptes d'idolatrie. Les Mahometans dont le nombre est beaucoup plus grand, en ont jugé de mesme, & ne prennent point de degrez sans renoncer au Mahometisme.

La pensée du P. Ricci, touchant ces Israëlites de *Caifamfu*, qu'ils pouvoient estre des restes des dix tribus transportées par Salmanasar, est assez vray-semblable. Le Juif Benjamin marque dans son voyage qu'il y en avoit dans le pais de *Nisapour*, qui pretendoient estre les descendants des Tribus de Dan, de Zabulon, d'Ascher & de Nephtali. Mais il faudroit sçavoir plusieurs circonstances, que nous ignorons, pour juger si cette pensée a quelque fondement, ou si c'est une simple conjecture. Il seroit necessaire d'avoir veu leurs livres, de sçavoir ceux qu'ils reçoivent, & ceux qu'ils ne connoissent pas. Car des Israë-

Itin. Benjam. p. 97.

lites de ces dix Tribus, ne pouvoient pas avoir entre les mains, ni reconnoistre comme inspirez de Dieu, les livres des Prophetes, qui ont reproché si fortement l'Idolatrie aux Rois & au peuple d'Israël: ni ce qui a esté escrit durant ou depuis la captivité. Ainsi ce que dit le P. Trigaut de ce Juif, qu'il racontoit les histoires d'Ester & de Judith, fait voir qu'il avoit connoissance de tous les livres de la Sainte Escriture, ce qui n'auroit pas esté possible, s'il n'avoit eu commerce avec les autres Juifs.

Il ne faut pas que la citation de l'histoire de Judith, rende suspect le tesmoignage du P. Ricci, parce que ce livre n'est pas dans le Canon Hebreu. Les Juifs en avoient quelque connoissance, comme il paroist par des passages rapportez par M. de Voisin dans sa sçavante Preface sur le *Pugio fidei*, & par les traductions Hebraïques qui en ont esté imprimées. Mais de plus les Juifs de Perse en ont une version en Persan, qui pouvoit avoir esté portée à ceux de la Chine.

Le P. Ricci envoya ensuite un de leurs Freres Jesuites, Chinois de naissance, dans la ville de *Caïmfamfu*, pour s'informer de la verité de ce que ce Juif avoit dit, & il trouva les choses conformes à son tesmoignage. Il fit copier le commencement & la fin des livres que ces Juifs avoient dans leur Synagogue; & lorsqu'on eut comparé ces copies avec le Pentateuque hebreu, on trouva une entiere conformité dans les passages & dans les characteres, sinon, dit le P. Trigaut, que selon l'ancienne coustume, ceux de ces Juifs n'avoient pas de points. La conformité des characteres est une preuve tres certaine, que ces livres n'estoient pas de la premiere antiquité; & l'observation qu'on y adjouste,

qu'ils estoient escrits sans points, la prouve encore moins. Car encore presentement les Pentateuques escrits sur de grands rouleaux de parchemin, dont les Juifs se servent dans les Synagogues, sont sans points. Ainsi on ne peut sur des indices aussi legers, juger si les Juifs sont entrez dans la Chine, peu de temps aprés la transmigration des dix Tribus, ou s'ils y sont venus ensuite, de la mesme maniere que les Chrestiens, & les Mahometans: & c'est ce qui paroist plus vray semblable. Car sans entrer dans un grand detail, il est aisé de reconnoistre par toutes les histoires, que depuis la derniere dispersion des Juifs, aprés la prise de Jerusalem, il n'y a presque pas eu de païs, où il ne s'en soit trouvé un grand nombre, outre ceux qui estoient establis en Egypte & en Perse, avant ce temps-là.

Avant le Mahometisme, il y en avoit des peuples entiers en Arabie, comme on le prouve par plusieurs passages de l'Alcoran, où il en est parlé. On a la dispute de Gregentius Evesque des Sarrasins, avec un Juif nommé *Herbanus*, & par l'histoire de sa vie rapportée dans les Menologes des Grecs & d'autres Auteurs, on apprend qu'il avoit esté envoyé au Roy d'Ethiopie *Elesbaan*, qui estoit alors en guerre avec *Dunaan* Juif, Roy des Homerites, grand persecuteur des Chrestiens, que les Arabes appellent *Dunaas*. Il est impossible de tirer quelque esclaircissement des Auteurs Mahometans sur de pareilles matieres, puisque tout ce qu'ils ont d'histoires des temps qui ont precedé leur Prophete, est un ramas de fables grossieres, qui n'ont aucune autorité. Ainsi il faut se borner aux temps qui en approchent, & à ce qu'on peut apprendre des Historiens qui ont escrit depuis l'establissement de leur Empire.

Pocok spec. Hist. Ar. p. 33.

Les Juifs furent persecutez par les Empereurs Chrestiens, principalement par Heraclius qui en fit tuer un trés grand nombre parce que selon les Arabes il avoit eu une prediction, par laquelle il estoit averti de se garder d'une Nation circoncise, de laquelle il avoit tout à craindre: & qu'il crut qu'elle avoit rapport aux Juifs, ne pouvant pas penser aux Arabes dont plusieurs estoient circoncis, comme furent ensuite ceux qui suivirent Mahomet, car tous les Arabes ne l'estoient pas. Cela obligea un grand nombre de Juifs à se retirer dans les Estats soumis aux Rois de Perse, où il y en avoit desja d'establis, dez le temps de la premiere captivité; & on void par les histoires, qu'ils exciterent souvent ces Princes Infideles à persecuter les Chrestiens. Ils eurent ensuite plus de liberté sous les Mahometans qui ne les troubloient point dans l'exercice de leur Religion, ce qui fit qu'ils se multiplierent beaucoup dans toutes les Provinces d'Orient. Lorsque la ville de Bagdad eut esté bastie par le Calife *Almansor*, & qu'elle fut devenue la Capitale de l'Empire Mahometan, les Juifs s'y establirent, & ils y devinrent fort riches & fort puissants.

Ils y reussirent par divers moyens : plusieurs d'entre eux cultiverent les sciences, particulierement la Philosophie, l'Astronomie & la Medecine: d'autres s'attacherent au commerce, dans lequel la Nation a tousjours esté fort industrieuse; ils entrerent aussi dans les finances comme Receveurs & Doüaniers. Enfin ils devinrent si nombreux & si puissants, qu'à l'exemple des Chrestiens qui avoient obtenu la liberté d'avoir leurs Patriarches, ils obtinrent des privileges

presque semblables pour un Chef de leur Nation qu'ils appelloient ראש הגולה *Rosch Haggola*, ou *Haggalout*, dont les Arabes ont fait *Ras jalout*, c'est à dire *Prince des exilez*, qui avoit sur tous les Juifs la mesme jurisdiction, que les Patriarches sur les Chrestiens.

C'est ce que Rabbi Benjamin descrit fort amplement dans son voyage, mais avec trop d'exaggeration selon la maniere des Juifs, en disant qu'il avoit une entiere autorité & une espece de principauté sur ceux de sa Nation. Quelques Juifs ont pretendu trouver dans cette principauté imaginaire de ces Chefs de leur Nation, dequoy eluder le sens veritable de la Prophetie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda.* Constantin l'Empereur dans sa Preface sur la Traduction du voyage de Benjamin, en rapporte quelques passages, & il les refute solidement: car outre que tous leurs Auteurs conviennent que depuis la ruine du second Temple, ils n'ont eu aucun Prince de la race de David qui les ait gouvernez, le tesmoignage des voyageurs anciens & modernes, confirme cette verité d'une maniere incontestable. Ainsi les Juifs faute de preuves, ont embrassé & fait valoir les premiers bruits qui se sont respandus en divers temps, de quelques Princes Juifs qu'on pretendoit avoir trouvez dans des païs fort eloignez. *Itin. Benjam. p. 71.*

Un des plus singuliers exemples qu'on en ait veu dans les derniers siecles, fut aprés les premieres nouvelles qui vinrent en Portugal de la descouverte qui avoit esté faite du *Prestejan*, ou Roy d'Ethiopie. La relation de ceux qui y avoient esté employez, marquoit que ce Prince estoit de la race de Salomon, que tous ses Sujets estoient

circoncis, qu'ils observoient le Sabbat, qu'ils s'abstenoient de la chair de porc, & qu'ils avoient diverses autres coustumes Judaïques. Comme parmi ceux qui furent choisis pour cette descouverte il y avoit deux Juifs, qui ne manquerent pas d'exaggerer à ceux de leur Nation toutes ces circonstances, il n'en fallut pas davantage, pour leur persuader qu'il y avoit un Roy Juif en Afrique, & ils en tirerent toutes les consequences favorables à leurs prejugez. Ainsi, le Rabbin Isaac Abarbanel, qui estoit alors à Lisbone, se servit en quelques endroits de ses Commentaires sur les Prophetes, des premieres relations des Portugais sur le grand nombre de Juifs qu'ils avoient trouvé dans les Indes. Ceux de Constantinople y firent imprimer une Traduction Espagnole d'une pretenduë lettre du Precejan, en caracteres hebreux, & elle se respandit par tout en diverses langues. Mais on ne fut pas longtemps à reconnoistre la fausseté de cette opinion des Juifs, lorsque les Portugais estant entrez dans le pays, trouverent que si les Ethiopiens avoient plusieurs pratiques Judaïques, dont quelques Auteurs modernes ont tasché inutilement de les justifier, ils estoient neantmoins Chrestiens.

Mais independemment de cette principauté imaginaire, il est certain que les Juifs sont respandus il y a plusieurs siecles dans tout l'Orient. La Perse en estoit remplie : & ils avoient une grande Synagogue à *Modain*, qui est l'ancienne Seleucie des Parthes, des ruines de laquelle *Bagdad* fut bastie en partie : & alors les Juifs se transporterent à cette nouvelle Ville, où ils devinrent puissants ; & ils obtinrent des Ca-

lifes, des Privileges, qui ne differoient gueres de ceux des Chreſtiens. Entre autres ils obtinrent celuy d'avoir un Chef qui eſtoit celuy que les Arabes appellent *Raſeljalout*, duquel Benjamin, & Abraham Zacut Auteur du *Juchaſſin*, & d'autres parlent fort au long. Quelques Sçavants de noſtre temps ont voulu rendre ſuſpect ce que ces Juifs diſent, touchant la ceremonie de l'inſtallation de ce Magiſtrat de leur Nation, mais elle eſt veritable : & elle ne doit pas eſtre regardée comme une marque meſme legere de ſouveraineté. Nous voyons dans les hiſtoires des Chreſtiens Orientaux, que l'uſage ordinaire des Princes Mahometans à l'eſgard des Chreſtiens, eſtoit de leur laiſſer l'election libre de leurs Patriarches. Mais celuy qui eſtoit elû, ne pouvoit eſtre mis en poſſeſſion de cette dignité, qu'elle n'euſt eſté approuvée par le Prince. Il y avoit meſme des Canons qui defendoient aux Eveſques, de ſacrer, ou d'inthroniſer, celuy qui avoit eſté eleu Patriarche, à moins que l'election n'euſt eſté confirmée par des lettres en forme publique, ce que ces Chreſtiens avoient ordonné tres-ſagement, afin d'eviter de plus grands inconvenients, pareils à ceux qui ſont arrivez pluſieurs fois, par l'ambition & la jalouſie de quelques particuliers. C'eſt pourquoy avant que d'ordonner ou d'inſtaller un nouveau Patriarche, outre la permiſſion pour l'elire, on le menoit ordinairement devant le Sultan, ou devant le Gouverneur du païs, & quand l'election avoit eſté confirmée, le nouveau Patriarche eſtoit conduit en grande ceremonie à l'Egliſe, ou dans la maiſon Patriarchale.

Il y a beaucoup d'exemples de cette couſtume

dans l'histoire d'Egypte, & dans celle des Catholiques ou Patriarches des Nestoriens, où on n'en trouve aucun de semblables ceremonies pratiquées à l'esgard du Chef des Juifs. Mais il paroist assez vray-semblable, que comme ils estoient riches & souvent fort puissants, à la Cour de ces Princes Mahometans, où tout s'obtenoit par argent, ils ayent autrefois obtenu d'eux, qu'on leur rendît à peu prés les mesmes honneurs qu'aux Patriarches des Chrestiens. En effet si on examine le recit qu'en fait Abraham de Salamanque & quelques autres Juifs; comme Benjamin, & d'autres plus modernes, il se trouvera qu'ils sont presque les mesmes. Car il n'y a pas lieu de supposer que ces recits soient fabuleux, & ils ne prouvent point que ces *Chefs des Exilez* eussent aucune autorité souveraine sur ceux de leur Nation, & mesme leurs meilleurs Escrivains avoüent de bonne foy qu'ils n'en avoient aucune, sinon pour la police & la discipline. Ainsi elle n'estoit gueres plus grande que celle des Chefs des Synagogues, ou de ceux qui composoient le *Synedrium*, dans les derniers temps, & elle estoit fort inferieure à celle que les Patriarches avoient sur les Chrestiens de chaque communion, lorsque les Princes avoient approuvé leur election.

La principale difference entre les Patriarches des Chrestiens & ce Chef des Juifs, est que les premiers avoient une autorité sur tous ceux de leurs Eglises dans l'estenduë de leur Patriarchat, & il ne paroist pas que l'autre en eût une pareille. Car ce qu'Abraham de Salamanque & Benjamin disent, qu'à Bagdad il estoit appellé dans les acclamations publiques de son entrée

Fils de David, outre qu'on en peut douter sur des tesmoignages aussi suspects, est une preuve tres foible pour establir l'idée de quelque puissance Souveraine, restée dans la maison de David. Car outre que de l'aveu mesme des Juifs, la confusion est tres grande dans leurs Genealogies, il n'y a presque point eu de païs, où il ne se soit trouvé des familles qui pretendoient en descendre. Le fameux Isaac Abarbanel estoit de ce nombre, & il a eu soin de marquer qu'une des branches de la Maison de David estoit passée en Portugal, & que c'estoit la sienne. Cela leur donnoit de la consideration parmy les Juifs, mais sans la moindre autorité.

Comment. in Zachar. c. 12. p. 293.

Il n'est donc pas necessaire de recourir à leurs fables, qui sont presentement assez reconnuës, pour chercher l'origine de l'establissement des Juifs dans tout l'Orient, & ensuite à la Chine. Il est fort vray-semblable qu'il en soit resté dans la Haute Asie, qui descendoient des dix Tribus, transportées par Salmanasar. Isaac Abarbanel cite des lettres, qu'on avoit receuës des Indes, de quelques-uns des Juifs qui y estoient, & qui pretendoient en descendre. Mais on ne peut douter que par le commerce qu'ils ont eu avec les autres, ils ne se soient conformez à eux : de sorte que quand il y auroit quelque tradition ou coustume particuliere, conservée parmi les premiers, ce meslange suffiroit pour empescher de les reconnoistre. On trouve en effet que presque tous les Juifs d'Orient, dont il est parlé dans les histoires, estoient conformes aux autres dans l'observation de la Loy, & dans la lecture des livres sacrez, à l'exception de certaines choses, dont il sera parlé dans la suite.

Il est certain par le tesmoignage de presque tous les Auteurs dont nous avons connoissance, Chrestiens, Mahometans & voyageurs anciens ou modernes, qu'il s'est trouvé des Juifs dans la *Perse*, dans le *Corassan*, dans le *Maurelnahar*, & dans les Provinces les plus eloignées & les plus voisines de la Chine, & de mesme dans l'Afrique, pour ne pas parler de l'Egypte, où il y en a tousjours eu un tres grand nombre. Antoine Tenreyro Gentilhomme Portugais, qui le premier fit le voyage des Indes en Europe par terre, dont la relation a esté imprimée à Conimbre en MDLX. en trouva à *Lar*, & en d'autres villes de Perse sur sa route. Abulfeda marque en divers endroits qu'il y en avoit un grand nombre dans les Indes, sur tout à *Calayaté* & à *Cingala*; de mesme qu'à *Coulam*, selon M. Polo, *Nuveiri* parle de ceux de *Modaïn*, comme estant tres puissants, de sorte mesme que l'an DLXXIII. de l'Hegire, de JESUS-CHRIST MCLXXVII. ils eurent de grandes disputes avec les Mahometans. Il y avoit à Cochin une Juiverie, où selon le tesmoignage de Diogo de Couto, on parloit l'ancien langage; & il s'en trouvoit un grand nombre dans tout le Malabar, où quelques lieux en estoient entierement peuplez.

L. 3. c. 22. Nuveiri MS. Ar. Tom. 3.

Decad. 12. p. 134.

Il est encore certain que depuis plusieurs siecles il y en a eu un tres grand nombre dans la Perse, & dans toutes les Provinces qui en ont autrefois dependu, ou qui en dependent presentement, & dans toutes celles où la langue Persienne est en usage, comme elle est, presque par tout l'Empire du Grand Mogol. On en a une preuve incontestable dans les Traductions de l'Escriture-Sainte en cette langue faites par les Juifs, dont il

il n'y a eu rien d'imprimé, que celle du Pentateuque, qui fut imprimée à Constantinople en MDLI. en caractères Hebreux. Mais il y en a dans les Bibliotheques de presque tous les livres de la Bible, entre autres dans celle de Monsieur Colbert. La traduction imprimée a esté faite suivant l'opinion des Juifs, par un Rabbi Jacob natif de *Tous*, ville fameuse dans le *Corassan*. Il s'en trouve une autre, qui n'est pas moins bonne : & celle-cy, de mesme que celles des autres livres sacrez, est escrite en caracteres Hebreux : le Verset du texte original precedant celuy de la version, de la maniere dont les Paraphrases Chaldaïques sont disposées dans les manuscrits. La version des Pseaumes que fit copier à Ormuz en MDCI. le sçavant Jean-Baptiste Vecchietti Gentilhomme Florentin, que j'ay parmy mes livres en caracteres Persans, a esté prise sur trois exemplaires tres anciens, escrits en lettres Hebraïques, dont les differentes leçons, sont mises entre les lignes de celle qui sert de texte. C'est ce que Vecchietti a eu soin de marquer à la fin du Livre, & il adjouste que cette version est d'autant plus recommandable, qu'on y trouve plusieurs mots anciens employez par *Fardoussi*, *Azraki*, & d'autres Poëtes, mais qui ne sont plus en usage, ce qui fait voir son antiquité.

Ce qui la prouve encore plus, est que dans les exemplaires escrits en lettres Hebraïques, on ne trouve pas toutes les corrections & diversitez que les Massoretes ont introduites dans le texte Hebreu, qui est entre les mains des Juifs, & il y a beaucoup moins de ces differentes leçons qu'ils appellent *Keri* & *Ketib*, ce que j'ay

remarqué particulierement dans les Livres Sapientiaux, dont j'ay un manuscrit : aussi-bien que dans Esther.

De plus les mesmes Juifs de Perse, ont dans leur langue des Livres que les autres ne reçoivent point, comme la Prophetie de Baruch, l'histoire de Tobie, & des additions à Daniel, qui ne sont pas dans l'Hebreu. On peut faire sur cela diverses conjectures, mais on n'en peut rien tirer de certain, non plus que de ce que les Auteurs citez cy-dessus, ont rapporté de ces Juifs des Indes & de la Chine, & de leurs Livres, puisque le peu qu'on en rapporte ne suffit pas pour juger de leur antiquité. Car celle des traductions Persanes dont nous venons de parler, quoy que fort grande, ne l'est pas neantmoins assez, pour determiner, qu'elle precede la revision des Livres sacrez par les Massoretes. C'est ce qui se prouve incontestablement, par la traduction des Pseaumes. Quoy qu'il y ait quelques endroits, où il paroist qu'ils ont leu autrement que les Massoretes, il y en a entre autres deux importants où ils les ont suivis. Le premier est dans le Pseaume 21. ou 22. selon les Juifs, verset 18. où les Juifs au lieu du mot כארו, *foderunt*, comme ont leu les Septante & les Traducteurs Latins, ont leu כארי *sicut Leo.* Le Persan a leu de mesme. Dans le Pseaume 144. ou 145. qui est Abecedaire, le verset 14. manque dans l'Hebreu, & il se trouve dans les Septante, dans la Vulgate & dans la Version Syriaque qui est tres ancienne : mais il n'est pas dans la Persienne. Comme la Syriaque qui est faite sur le texte Hebreu, le represente, & qu'il n'y a pas le moindre indice qu'elle ait esté re-

formée ſur la Grecque, il paroiſt certain qu'il a eſté anciennement dans le texte Hebreu. Car il n'y a aucune raiſon vray ſemblable, que dans un Pſeaume dont les verſets ſont diſpoſez ſelon l'ordre des lettres de l'alphabet, il en manque une, ſans qu'on en puiſſe deviner la cauſe : puis qu'on ne void rien de ſemblable dans les autres qui ſont ainſi diſpoſez. Quelque grande donc que puiſſe eſtre l'antiquité des livres Hebreux qui eſtoient entre les mains de ces Juifs de Perſe, & des Provinces plus éloignées de la Haute Aſie, où la langue Perſienne eſtoit en uſage, cette antiquité ne pouvoit eſtre telle, qu'elle remontaſt juſqu'à la tranſmigration des dix Tribus, ny meſme juſqu'au temps de la diſperſion aprés la ruine de Jeruſalem, puis que leurs livres ſont conformes dans des endroits auſſi eſſentiels, que ceux qui ont eſté marquez, avec ceux qui ont eſté reveus par les Maſſoretes.

Il eſt donc plus vray-ſemblable, que les Juifs ſe ſont reſpandus à la Chine comme par tout ailleurs, & qu'ils l'ont pu faire plus facilement, s'il eſt vray, comme le dit Benjamin, qu'il y en avoit prés de cinquante mille à Samarcand, d'où ils pouvoient paſſer à la Chine.

ECLAIRCISSEMENTS SUR LES SCIENCES des Chinois.

Jugement de l'Auteur Arabe sur la science des Chinois,

CE que le Voyageur Mahometan dit dans la premiere Relation, que les Chinois n'ont aucune connoissance des sciences, paroistra si extraordinaire, que cela seul peut suffire pour rendre son tesmoignage suspect, aprés tant d'eloges que les derniers Voyageurs ont donné aux Philosophes, & à la Philosophie de la Chine. D'abord il peut venir dans l'esprit, que des Marchands peu instruits, n'ayent pas connu ce qu'on a découvert dans la suite, & qu'ainsi on ne doit pas les escouter sur ce qui n'estoit pas à leur portée : au lieu que des hommes sçavants & esclairez en ont jugé tout autrement. Ce ne sont pas les Missionnaires seuls, qui pourroient estre soupçonnez d'avoir parlé trop avantageusement de l'esprit & de la science des Chinois, dans la pensée qu'ils ont euë de trouver dans les livres de Confucius des veritez capables de disposer ces peuples à recevoir la Religion Chrestienne.

fort contraire à Vossius.

Monsieur Isaac Vossius, homme d'une grande erudition, a porté ces loüanges plus loin que personne n'avoit fait avant luy. * *Si quelqu'un,*

* Si quis omnium quæ sunt, vel olim fuere gentium, præclara simul conferat inventa quantumvis ea multa, & memoratu digna censeantur, tanta tamen & talia non erunt, quin longe inveniantur plura & meliora quæ à solis reperta fuere Seribus, quos Lusitani perperam Sinas appellaverant. *Is. Voss. de Magnit. Sin. urb. cap.* 14.

dit-il, *ramassoit ensemble tout ce que toutes les Nations qui sont ou qui ont esté, ont inventé de plus beau, quoy qu'elles ayent inventé plusieurs choses tres remarquables, toutes ensemble ne seront ny meilleures, ny en plus grand nombre, que celles qui ont esté inventées par les* Seres *que les Portugais ont mal à propos appellez Chinoïs.* C'est là le jugement d'un homme qui n'avoit jamais esté à la Chine, qui ne connoissoit ny la langue, ny les livres du païs, que par des traductions, dont il n'estoit pas capable de juger, & qui, selon le tesmoignage de quelques personnes qui l'ont connu, croyoit tout ce qu'on luy pouvoit dire, de vray ou de faux, sur la Chine & sur les Chinois. Or les Arabes, Auteurs de ces deux Relations estoient allez à la Chine, ils avoient connoissance de la langue, & par consequent ils estoient plus capables de juger de la science des Chinois, que M. Vossius, dont la prevention estoit excessive. Il reste à sçavoir si alors les Arabes connoissoient assez ce qui passe pour sciences parmy les hommes, afin de ne se pas tromper, lors qu'ils disoient qu'elles estoient inconnuës aux Chinois.

Dans le temps de nos Auteurs la Philosophie estoit fort connuë parmi les Arabes.

Le premier voyage dont nous donnons la Relation, fut fait l'an CCXXXVII. de l'Ere Mahometane, qui respond à l'an de J. C. DCCCLI. & DCCCLII. Avant ce temps-là, les Arabes avoient commencé à estudier la Philosophie, l'Astronomie, la Geometrie, la Medecine, & l'Histoire naturelle dans les livres des Grecs, traduits en Arabe durant le regne du Calife Almamon septiéme des Abbassides, mort l'an CCXVIII. de l'Hegire, de JESUS CHRIST DCCCXXXIII. aprés avoir regné vingt ans &

Elmac. p. 139. *Ebn Chalican. Leb. Tarich. &c.*

quelques mois, outre qu'il y en avoit desja de plus anciennes traductions. C'est donc des sciences contenuës dans ces livres que nos Arabes ont parlé &, lors qu'ils ont dit qu'elles estoient inconnuës aux Chinois, ils n'ont rien avancé qui n'ait esté confirmé par l'experience des siecles suivants, & il n'est pas difficile de le prouver.

Quelle est la Philosophie des Chinois.

La Philosophie, ainsi qu'elle a esté definie par les plus grands Hommes de l'antiquité, est l'estude & la connoissance des choses divines & humaines, de leurs causes & de leurs effets. On nous avoit autrefois annoncé de grandes merveilles de la Philosophie Chinoise, contenuë dans les ouvrages de Confucius & de Mencius ; les traductions qui en ont esté données au public, suffisent pour en juger.

Leur Metaphysique.

A commencer par la Metaphysique, quelle peut estre celle d'une Nation qui n'a aucune idée du souverain Estre, & qui n'a pas mesme de nom, pour signifier Dieu ? Avant les contestations, qui ont occupé si long-temps la Cour de Rome, il n'y avoit aucune difficulté sur cet article, puis que le Pere Martini luy-mesme, dit, * *C'est une chose estonnante que parmy les Chinois aucun n'a parlé du premier & souverain Auteur de toutes choses : car dans cette langue si abondante, il n'y a pas mesme de nom pour signifier Dieu. Ils se servent neantmoins souvent du mot de* Xangti, *pour signifier celuy qui gouverne sou-*

* De summo ac primo rerum authore mirum apud omnes silentium. Quippe in tam copiosa lingua, ne nomen quidem Deus habet. Sæpe tamen utuntur voce Xangti, qua summum Cœli Terræque gubernatorem indigitant. *Mart. Hist. Sin. l.* 1.

verainement le Ciel & la Terre. On trouve une preuve bien certaine d'un fait aussi important dans l'Inscription Chinoise & Syriaque découverte en MDCXXV. & qui est imprimée dans la *China illustrata.* Car les Syriens qui la laisserent à la posterité, comme un monument de leur Mission, ayant esté alors durant cent quarante-six ans dans le païs, ne pouvoient pas ignorer la langue : & s'ils y avoient trouvé quelque mot qui signifiast l'*Estre souverain*, ils s'en seroient servi, plustost que du mot Syriaque *Aloho.* Ils firent donc la mesme chose que les Espagnols ont esté obligez depuis de faire en Amerique, en se servant du mot de *Dios*, pour instruire les Americains, qui n'avoient aucune idée du souverain Estre, ny de mot pour le signifier. Tout ce qui a esté allegué depuis, dans la suite de cette longue dispute, pour faire croire que quelques mots qui se trouvent dans les livres Chinois, peuvent signifier *Dieu*, a esté tellement refuté qu'on n'y doit avoir aucun égard. Toutes les expressions figurées tirées du Ciel, & du Soleil, sous lesquelles on veut trouver des sens mysterieux, & les rapporter au souverain Estre, ne prouvent rien à l'égard des Chinois, puis qu'elles estoient familieres aux Americains, mesme aux Iroquois les plus barbares, qui certainement n'avoient aucune connoissance de Dieu. On pourroit escouter quelque bon Missionnaire, qui n'ayant point leu les anciens Auteurs, se seroit laissé surprendre par de semblables expressions, croyant que les Payens, n'auroient jamais rien dit ou pensé de semblable. Mais il est difficile de comprendre qu'un homme d'une aussi grande lecture que M. Vos-

sius, ait pu croire que les Pythagoriciens, les Platoniciens, Aristote, & presque tous les autres Philosophes Grecs, si on excepte les Epicuriens, n'ayent pas parlé de Dieu plus clairement & plus prés de la verité, que Confucius & tous les Chinois.

Leurs opinions sur l'Origine du monde.

Pour ce qui regarde l'origine du monde, le P. Martini nous apprend, qu'ils avoient sur cela diverses opinions, toutes bizarres, fausses ou receuës d'ailleurs; les uns croyant qu'il estoit eternel, les autres qu'il s'estoit formé par hazard. Peut-on dire avec quelque raison que les anciens Grecs & Latins, mesme sans autre lumiere que celle de la raison, n'ayent pas pensé plus juste sur cette matiere? Il est à remarquer que M. Vossius n'exclud point de sa decision generale, les Auteurs sacrez, ny mesme Moïse, qui en peu de mots nous a plus appris de veritez sur l'origine du monde, que tous les Philosophes. On peut donc juger, quelle doit estre la Philosophie d'une nation qui n'a eu aucune idée du souverain Estre, & qui n'en a point d'autre sur la creation du monde, que le chaos des Poëtes, & quelque chose d'approchant des atomes de Democrite, & d'Epicure.

Leurs deux principes.

Hist. Sin. p. 14.

Les deux principes que le P. Martini appelle *Yn* & *Yang*, & dont il dit que l'un est *caché, & imparfait*, l'autre *manifeste & parfait*, sont ceux que les Manichéens admettoient, l'un bon & l'autre mauvais; car cette opinion a esté de tout temps fort repanduë dans les Indes, & dans tout l'Orient, soit que Manés en fust l'Auteur; soit qu'il l'eust apportée des Indes & de la Chine, comme l'ont escrit quelques Historiens Persans.

La fable d'un œuf, dont naquit *Puoncu* leur premier homme, & dont toutes choses furent formées, selon la pensée de quelques autres, a esté connuë par les anciens Grecs, & Egyptiens: si elle vient originairement des Chinois, elle ne fait pas grand honneur à leurs Philosophes. Car elle est venuë dans l'esprit des Iroquois, qui suivant le rapport qu'en ont fait plusieurs personnes dignes de foy, croyent, qu'autrefois, un œuf tomba du Ciel vers le Lac des Hurons; qu'en tombant, il se cassa, & que du blanc naquirent les hommes, & du jaune les castors. Les autres opinions touchant l'origine du monde, que rapportent divers Auteurs, & que les derniers ont tasché d'embellir par des explications allegoriques, ne sont point originales, puis qu'elles ont esté connuës des anciens Grecs, & des Egyptiens. Les uns ny les autres, ne les ont pas receuës des Chinois, avec lesquels ils n'ont jamais eu de commerce, puis qu'aucun de ces Philosophes qui alloient aux extremitez du monde pour chercher à s'instruire, n'est allé à la Chine: au lieu que plusieurs sont allez en Egypte, en Chaldée, en Perse, & aux Indes, pour consulter les Sages de ces païs-là. Il est donc fort vray-semblable, que la pluspart de ces opinions qu'on attribuë aux anciens Philosophes Chinois, leur sont venuës des Indes, & de la Perse, parce qu'ils ont eu plus de commerce avec ces païs là; & que le culte superstitieux, qui est presque general dans la Chine, au moins parmy les Bonzes & parmy le peuple, leur est venu des Indes, comme l'avouënt ceux qui en parlent avec les plus grands éloges.

Fable de l'Oeuf.

Spizel. de Re liter. Sin. sect. 10.

La table des combinaisons des lignes au nom-

De leur table

de combinaiſons. bre de ſoixante quatre, eſt un enigme aſſez inutile, & duquel on peut tirer quels ſens on voudra ; mais outre qu'il n'apprend rien, il eſt aiſé de reconnoiſtre que c'eſt une mauvaiſe copie de quelques fragments du Timée, & d'autres eſcrits des Pythagoriciens. C'eſt ce que le Pere Martini a reconnu de bonne foy en parlant du livre qu'ils appellent Yexing, *qui eſt*, dit il, *entierement employé à expliquer ces figures ; & ils l'eſtiment beaucoup, parce qu'ils ſont perſuadez qu'il contient pluſieurs grands ſecrets. Il me paroiſt*, pourſuit-il, *que c'eſt une eſpece de Philoſophie myſtique aſſez ſemblable à celle des Pythagoriciens, quoyque celle-là ſoit plus ancienne de pluſieurs ſiecles, comme ayant commencé du temps de Fohi.* a

Cette antiquité n'eſtant fondée que ſur le teſmoignage des Chinois, eſt fort douteuſe ; mais quand elle ſeroit auſſi grande que le pretendent ces derniers Eſcrivains, il faut convenir qu'elle ne peut pas donner d'autorité à un ſyſteme auſſi frivole que celuy-là. Lorſqu'enſuite on trouve que les Philoſophes Chinois pretendent tirer de ces lignes combinées, non ſeulement les principes de la Phyſique, mais les regles de la Morale, on a peine à croire que ceux qui debitent de pareilles viſions, le faſſent ſerieuſement. Ce qui ſe trouve ailleurs touchant les diverſes penſées des Chinois ſur la Phyſique, n'eſt gueres plus raiſonnable, & on ne peut avoir aucune eſtime

(*a*) Habent Sinæ librum *Yexing* dictum qui totus in iſtis figuris explicandis eſt, magni apud eos pretii ob res arcanas, quas in illis latere ſibi perſuadent. Mihi quædam Philoſophia myſtica videtur eſſe, Pythagoricæque perſimilis : etſi multis ſæculis prior : quippe quæ initium habuit à Fohio. *Mart. Hiſt. p.* 16.

de l'esprit & du jugement de ceux qui establissent comme ils font, cinq elements, le bois, le metail, l'eau, la terre & le feu.

Il faut donc demeurer d'accord que pour ce qui regarde la Metaphysique & la Physique, ce que les Chinois peuvent avoir de meilleur n'est pas comparable à ce qu'ont pensé les anciens Philosophes, Grecs ou Barbares : que mesme leurs fables ne sont pas originales, puisqu'elles se trouvent ailleurs, & qu'il est plus vraysemblable que cette merveilleuse doctrine est passée à la Chine, par le commerce avec les Indiens, & les Persans.

Metempsycose.

Mart. Hist. Trigaut. Spizel.

On le reconnoist assez clairement par l'opinion de la Metempsycose qui estoit fort commune, & qui l'est encore parmi les Chinois. Ils n'ont aucune idée juste de l'immortalité de l'ame, & une grande partie de leurs ceremonies funebres, fait voir clairement qu'ils n'ont aucun systeme de doctrine sur un article aussi important, & qui est le fondement de toute Religion.

Genies.

Les Anges tutelaires qu'ils honorent avec de grandes superstitions, ne sont autres que des Genies bons ou mauvais, touchant lesquels on trouve un nombre infini de fables dans les livres Arabes & Persans. Le P. Martini dit que les Chinois les appellent *Tchin*, & c'est le mesme nom que leur donnent les Arabes, les *Genies* des Latins, & les Demons ou Esprits divisez en plusieurs classes, dont Jamblique, Porphyre, Plotin, Eunapius & d'autres ont escrit tant de puerilitez indignes de la Philosophie, & fort eloignées de la veritable Religion.

Les Chinois ont admiré

Enfin ces grands Philosophes Chinois estoient si nouveaux en matiere de Philosophie, qu'ils

nos abregez de Philosophie.

admirerent des abregez de celle de l'Escole, entre autres celle des Professeurs de Conimbre, lors qu'elle leur fut traduite par des Missionnaires. Ce n'estoit pas neanmoins des hommes du commun qui admiroient ces ouvrages, mais des lettrez, qui devant avoir connoissance des livres de *Mencius* & de *Confucius*, reconnoissoient que leur Philosophie estoit fort imparfaite, en comparaison de celle-là. Que n'auroient ils donc pas pensé s'ils avoient esté informez des grandes veritez qui se trouvent respanduës dans les escrits des anciens Pythagoriciens, dans ceux de Platon & d'Aristote mesme, qui sont plus clairement & plus utilement expliquées, que le petit nombre de celles qui sont respanduës dans les livres Chinois, qu'on n'entend que par des paraphrases aussi obscures que le texte, & qu'il est souvent difficile d'accorder ensemble. Car le P. Intorcetta, le P. Martini, le P. Rougemont, le P. Couplet & d'autres ont donné des traductions de quelques traitez de Confucius & des livres classiques, dans lesquelles il faut continuellement aider à la lettre, & on y trouve des differences considerables entre elles, & ce qui est cité par Navarrette & par d'autres Missionnaires.

Capacité des Chinois dans la Medecine.

M. Vossius ne s'estend pas beaucoup sur les descouvertes des Chinois dans la Physique, à quoy il auroit trouvé sans doute de grandes difficultez, c'est pourquoy il n'en parle point; mais il s'estend avec excez, sur leur capacité dans la Medecine, particulierement sur les observations du pouls, pretendant que Galien qui en a traité fort au long, n'avoit rien trouvé de semblable. *Les Chinois*, dit-il, *ne se contentent pas de taster le pouls en un seul endroit, ils le tastent en plusieurs*

endroits, & assez long-temps; ensuite de quoy ils jugent si sainement de la maladie, qu'ils disent tous les symptomes qui ont precedé, avec une tres grande justesse. Le P. Grueber en est tesmoin, ayant rapporté à Messieurs Lorenzo Magalotti & Carlo Dati, que pareille chose luy estoit arrivée; mais il adjousta que les remedes qui luy furent ensuite ordonnez par le Medecin Chinois, estoient si peu convenables au mal, qu'il perdit bien tost l'estime qu'il avoit conceuë de la Medecine Chinoise. Ce traité de la maniere d'observer le pouls a esté traduit en Latin, & c'estoit sur la lecture que M. Vossius en avoit faite, qu'il a fait de si grands eloges des Medecins Chinois. De tres habiles Medecins qui avoient examiné ce mesme traité, n'en faisoient pas beaucoup de cas, & ils ne croyoient pas que ces observations fussent d'une grande utilité. Mais quand elles seroient aussi utiles qu'on le suppose, on ne peut disconvenir que la connoissance du pouls n'est qu'une mediocre partie de la Medecine; & jusqu'à present on n'a rien veu qui donne lieu de croire que les Chinois ayent raisonné plus juste sur les principes de l'Art que n'a fait Hippocrate, ny qu'ils les ayent mieux expliquez que Galien & les autres Medecins Grecs & Arabes.

Relat. Voyag. de M. Thev. T. 4.

On dit que les Chinois font des cures merveilleuses avec des simples; cela peut estre vray, quoyque le Pere Grueber & d'autres ne parlent pas si avantageusement de leur maniere de traiter les malades. Mais en cela, ils ne surpassent pas les sauvages d'Amerique les plus barbares qui font des cures estonnantes, soit pour des blessures, soit pour des maladies. On ne trouve pas non plus que les Chinois ayent fait aucunes des-

Science des Chinois dans la connoissance des simples.

couvertes considerables dans la Botanique, & encore moins dans la Chymie: & s'il y en a quelque chose dans leurs livres, avant que d'en tirer des consequences semblables à celles que M. Vossius en tire, il faudroit estre asseuré que ces livres sont anciens, & qu'ils n'ont pas esté retouchez par les Missionnaires, comme ceux qui regardent l'Astronomie dont il est temps de parler.

De l'Astronomie des Chinois.

C'est sur ce point-là que les modernes se sont le plus estendus, pretendant que les Tables astronomiques des Chinois, leur Cycle de soixante années & les observations marquées dans leur histoire, prouvent incontestablement qu'ils ont surpassé toutes les autres Nations dans la connoissance de l'Astronomie. Cette opinion s'est fort augmentée de nos jours, lorsque le P. Couplet apporta de la Chine les Tables Astronomiques Chinoises, dont on avoit oüi parler, mais qui n'avoient jamais esté veuës en Europe. Le premier examen qui en fut fait par M. Cassini & par M. l'Abbé Picard, leur fit connoistre qu'elles estoient si conformes, jusqu'à une minute, aux Tables de Tycho-Brahé, qu'ils en conceurent quelque defiance. Ils en parlerent au P. Couplet qui, estant un homme fort sincere, avoüa de bonne foy, que comme l'exactitude des Tables de Tycho Brahé estoit reconnue par tous les Astronomes, ses Confreres avoient reformé les Tables Chinoises sur ces premieres; ce que je luy ay aussi ouy dire à luy mesme.

Chronologie suivant les Cycles Chinois.

Le mesme Pere fit imprimer à Paris en M. DCLXXXVII. son Abregé de la Chronologie Chinoise avec les Cycles & quelques observations Astronomiques, particulierement celle de

la conjonction de cinq planetes dans la conſtellation que les Chinois appellent *Xe*. M. Caſſini ayant calculé exactement ce Phenomene, y trouva une erreur de calcul de cinq cents ans : & une pareille dans l'obſervation d'un Solſtice d'hyver faite ſelon le P. Martini l'an MMCCCXLII. avant la naiſſance de J. C. C'eſt ce qu'on peut voir par le Memoire que M. de la Loubere fit imprimer en MDCXCI. à la fin de ſa Relation de Siam, où on trouve ce jugement de M. Caſſini touchant les Tables Aſtronomiques des Chinois. *Cet accord des nombres de ces Tables Chinoiſes avec celles de Tycho, à peu prés dans la meſme minute, nous donne lieu de juger que ces Tables ont eſté calculées par les Peres Jeſuites, qui, depuis un ſiecle ſont allez à la Chine, & non par les Chinois. Car quelle apparence y a-t'il que, ſans eſtre tirées des Tables de Tycho, elles y fuſſent ſi conformes? Nos Aſtronomes de ce ſiecle ont de la peine à s'accorder dans la meſme minute, dans le lieu des eſtoiles fixes, & l'on ſçait qu'entre le Catalogue de Tycho, & celuy du Landgrave de Heſſe, faits en meſme temps par d'excellens Aſtronomes, il y a une difference de pluſieurs minutes. C'eſt pourquoy il n'eſt pas vray-ſemblable que ces obſervations des Chinois s'accordent preſque tousjours avec les obſervations de Tycho, dans la meſme minute.* Le jugement de ce grand homme peut regler celuy qu'on doit faire de ces Tables Aſtronomiques, ſur l'autorité deſquelles on veut elever les Aſtronomes Chinois au deſſus de tous les Anciens & des Modernes.

Voy. de Siam. T. 2. p. 390.

On peut joindre à cette deciſion d'un des plus habiles Aſtronomes de noſtre ſiecle, un raiſonnement tres ſenſible, & que tout le monde peut

Ignorance des Chinois dans la diſpo-

sition du Calendrier.

entendre. C'est premierement que ces Mandarins Presidents du Tribunal des Mathematiques, chargez de dresser le Calendrier, y reussissoient si mal, que nonobstant leur credit & leurs intrigues, il en fallut commettre le soin aux Missionnaires, qui leur estoient odieux comme Estrangers, & comme Predicateurs d'une nouvelle Religion. Les Chinois avoient commencé à estre redressez par le P. Mathieu Ricci, & peu d'années aprés ils n'en estoient pas devenus plus habiles, en sorte que le P. Adam Schall fut encore obligé de reformer leurs calculs, & devint malgré eux, President du Tribunal des Mathematiques & Mandarin du premier Ordre, comme ensuite les PP. Verbiest & Grimaldi. Il est encore à remarquer que ces Missionnaires, & la pluspart des autres qui les ont suivis, n'estoient pas Mathematiciens de profession, ny connus pour tels en Europe : & cependant ils se trouverent capables de reconnoistre & de confondre l'ignorance de ces Astronomes Chinois, qui avoient un si grand interest à soustenir l'honneur de leur nation, & à conserver leur autorité. Les plus raisonnables furent ceux, qui reconnoissant leur incapacité, estudierent sous la conduite des Missionnaires, les Elements d'Euclide, la Sphere de Clavius & quelques semblables Traitez, & ils les lurent avec admiration ; ce qui ne pouvoit arriver qu'à des personnes qui n'avoient qu'une teinture tres legere des Mathematiques.

De l'antiquité de l'Astronomie Chinoise.

Il reste à examiner le point le plus important qui regarde l'antiquité de l'Astronomie Chinoise, & c'est celuy que font valoir davantage ceux qui ont entrepris d'elever les Chinois au dessus de toutes les autres Nations qui sont,

ou

ou qui ont eſté. C'eſt le fameux Cycle de ſoixante années, ſuivant lequel le P. Martini & le P. Couplet ont diſpoſé les principaux faits de l'Hiſtoire de la Chine & la ſucceſſion des Empereurs. Le P. Martini eſt le premier qui en ait donné une aſſez exacte connoiſſance, & le P. Couplet l'a ſuivi dans ſa Chronologie abregée. On a une preuve certaine de la verité de ce Cycle par le Traité fait ſous les ordres d'Ulugbeg Prince Tartare fort ſçavant dans l'Aſtronomie, & qui avoit employé de tres habiles Mathematiciens pour dreſſer des Tables Aſtronomiques, qui ſe trouvent en pluſieurs Bibliotheques. Jean Greaves ſçavant Anglois, qui, avec une grande connoiſſance des Langues Orientales, eſtoit excellent Mathematicien, fit imprimer en MDCL. un Traité de ce meſme Prince, des differentes Epoques & de leurs calculs. Celle des Chinois y eſt rapportée ſous le nom de *Cataiens* & *Ygouriens*, qui comprend egalement les Chinois & les Tartares reſpandus dans le vaſte continent de la haute Aſie. Golius l'ayant examiné avec le P. Martini, a fait voir que les noms Cataïens eſtoient Chinois. Cette meſme methode du Cycle ſexagenaire eſt en uſage à Siam & dans les païs voiſins, ſuivant les dernieres Relations, & elle y avoit apparemment eſté portée de la Chine.

Epocha celebr. Gravii.

Il y a eu differentes periodes de pluſieurs années parmi les Grecs ; mais comme il ne paroiſt pas qu'elles ayent eſté connuës par les Arabes, ny par les Perſans, ou par les Tartares, qui les auroient pu communiquer aux Chinois, ce ſeroit une temerité de leur conteſter l'honneur d'avoir inventé celle dont il eſt queſtion. Mais

il y a sur ce sujet deux remarques tres importantes à faire.

La Chronologie suivant les Cycles Chinois est fautive.

La premiere est que de la maniere dont le P. Martini & le P. Couplet ont establi la Chronologie Chinoise selon ces Cycles de soixante années, il faut que les Chinois ou eux, se soient trompez, puisque, comme il a esté dit cy-dessus, il s'y est trouvé deux parachronismes de plus de cinq cents ans; ce qui fait juger qu'on en pourroit trouver d'autres, si quelque habile homme se donnoit la fatigue d'examiner toutes les Eclipses & les conjonctions des Planetes qui y sont marquées, comme M. Cassini avoit examiné la premiere. Aprés cela mesme il resteroit encore une autre difficulté, puis qu'aprés l'aveu sincere qu'ont fait ceux qui nous ont donné ces Tables, qu'ils les avoient rectifiées sur celles de Tycho; on ne peut sçavoir si ce sont les observations Chinoises qu'on nous donne, ou celles de ce grand Astronome.

On n'en peut fixer le commencement.

La seconde remarque n'est pas moins importante. On donne cette Chronologie fondée sur les Cycles, comme une preuve de la justesse de l'Astronomie des Chinois, & comme un caractere certain de la verité de leur Histoire. Il faut donc, pour que cela soit vray, fixer le temps où ils commencent, par une epoque certaine, comme sont la pluspart de celles, d'où on commence à compter les années des autres qui ont esté, ou qui sont encore en usage; comme celles d'Alexandre, d'Isdegerde, de Diocletien, de l'Hegire, & de Geladeddin-Melikschah. Ceux qui ont reduit l'Histoire Chinoise selon les Cycles, fixent leur commencement à MMDCXCVII. ans avant la naissance de J. C. Selon le Texte Hebreu &

la Vulgate, il n'y a que MMCCCXXIX. ans depuis le Deluge jusqu'à Jesus-Christ, & c'est pour suppléer à cet inconvenient, que ceux qui soustiennent l'antiquité de l'Histoire Chinoise, ont recours à la Version des Septante. Ils conviennent que tout ce que les Annales de la Chine contiennent au dessus du temps de *Fohi*, est fabuleux, & personne n'en peut disconvenir. Ainsi ils n'osent luy attribuer l'establissement du Cycle sexagenaire, mais ils le rapportent au regne de *Hoamti* MMDCXCVII. ans avant J. C. On ne comprendra pas aisément qu'un Cycle aussi composé que celuy là, puisse avoir esté si-tost trouvé, ou mis en sa perfection, comme l'a dit le P. (*a*) Couplet: au lieu que le P. Martini dit que cet Empereur l'inventa (*b*). Cette contrarieté de deux Auteurs qui avoient le mesme dessein, & qui travailloient sur les mesmes livres dans des circonstances essentielles, rend fort suspect le tesmoignage de l'Histoire Chinoise dont ils nous font de si grands eloges. De quelque maniere qu'on entende ce fait historique, il sera tousjours sujet à de grandes difficultez.

Difficulté d'accorder la Chronologie Chinoise avec l'Escriture sainte.

La premiere & la principale consiste à l'accorder avec l'Escriture sainte, mesme en suivant la traduction des Septante; & ce n'est pas seulement pour ce qui regarde des calculs chronologiques, mais pour des choses plus importantes. Car si on croit les histoires Chinoises, on ne peut reconnoistre l'universalité du Deluge, &

(*a*) Usus opera Tanao Cyclum sexagenarium perficit.

(*b*) Et ab hoc demum Imperatore tametsi bini illum antecesserunt, Sinæ cyclum suum sexaginta annis descriptum inchoant, quippe ab eo ipso inventum. *Mart. Hist. p.* 25.

elles attribuent pluſieurs inventions aux premiers Empereurs de la Chine, que l'Eſcriture ſainte attribue à d'autres. C'eſt ce qu'ont remarqué quelques Auteurs du dernier ſiecle, particulierement les Proteſtants qui ne reconnoiſſent que le Texte Hebreu, & qui en cela ſont d'accord avec des Catholiques qui n'admettent l'autorité des livres ſacrez que ſelon la Vulgate. L'un & l'autre Texte ſont aſſurement plus anciens que les hiſtoires Chinoiſes, telles qu'on les a: puis qu'il ne s'en trouve que des copies imprimées: & quelque antiquité que les Chinois donnent à l'invention de l'Imprimerie, il n'y a point de papier qui puiſſe durer mille ou douze cents ans. Ils n'ont point de livres dec ette antiquité; & quand il s'eſt trouvé quelque inſcription ancienne, ils ne l'ont pas entenduë, comme on peut le connoiſtre par une que rapporte le P. Rougemont.

Ces Cycles ne peuvent pas avoir l'antiquité qu'on leur donne.

On aura donc tousjours beaucoup de peine à comprendre comment les Chinois MMDCXCVII. ans avant J. C. ayent pu imaginer un Cycle auſſi composé que celuy-là; & encore moins comment ils ont pu l'apprendre aux autres, dans un temps où ils n'avoient qu'une connoiſſance tres imparfaite de l'arithmetique, inventée, à ce que dit le P. Martini, ſous le meſme *Hoamti*, & qui conſiſtoit à la machine dont il donne la figure. En effet quoyque ce Cycle paroiſſe ſi exact & ſi detaillé, on reconnoiſt qu'il eſtoit tres fautif, puis que cinq cents ans aprés l'eſtabliſſement qui en fut fait par *Hoamti*, les Aſtronomes Chinois ne purent predire une eclipſe qui arriva ſous l'Empereur *Choukang*, qui pour cela les fit mourir. Il eſt auſſi à remarquer que les Hiſtoires ne s'accordent pas ſur le temps de

Hiſt. Sin. p. 21.

cette eclipſe, ce qui fait voir l'inſuffiſance de ces calculs. On trouve pluſieurs ſemblables exemples, & ils ont eſté frequents en ces derniers ſiecles, puis que ce qui donna un grand credit aux Miſſionnaires Jeſuites, fut qu'ils predirent exactement celles qui arriverent de leur temps, & que les Chinois ſe tromperent dans leur calcul.

La ſeconde obſervation qu'on doit faire ſur ce Cycle, eſt que ceux qui l'ont fait plus particulierement connoiſtre en Europe, & qui ont entrepris de fixer la Chronologie Chinoiſe ſelon ce Cycle repeté pluſieurs fois, en ont eſtabli le commencement au regne de *Hoamti* MMDCXCVII ans avant Jeſus-Chriſt, ou vingt-huit ans aprés, c'eſt-à-dire MMDCLXX. ans avant Jeſus-Chriſt, lors qu'un grand Mathematicien appellé *Tanao*, l'eut rectifié. Outre qu'en fixant les premieres années de cet ancien Cycle ſexagenaire à l'une de ces deux epoques, on trouve les difficultez qui ont eſté marquées, en ce qu'on ne peut les accorder avec la ſainte Eſcriture, il en reſte encore une autre ; c'eſt qu'avant le P. Martini, perſonne n'avoit reduit le commencement de ces periodes ſexagenaires à un pareil point, que les Chinois ne connoiſſent pas, mais qui eſt entierement de l'invention des Européens. Car les premiers Voyageurs, qui ſont entrez dans la Chine les deux derniers ſiecles, trouverent que les Chinois comptoient depuis le commencement du monde juſqu'en MDXCIV. huit cents quatre-vingt mille ſoixante & trois ans, & quelques autres meſme augmentoient conſiderablement ce nombre prodigieux d'années. Cependant il n'eſt pas comparable à celuy que rappor-

Le commencement qu'on leur donne ne s'accorde pas avec ce qu'on ſçait d'ailleurs.

Scal. de Em en temp.

Epocha celebr. p. 50.

te Ulugbeg, qui a parlé avec plus de juſteſſe qu'aucun autre de ces Cycles Chinois. Il dit donc qu'en l'an de l'Hegire DCCCXLVII. qui reſpond à celuy de J. C. MCCCCXLIV. les Cataïens ou Chinois, comptoient quatre-vingt-huit millions, ſix cents trente-neuf mille huit cents ſoixante ans, depuis le commencement du monde, ce qui ſurpaſſe infiniment les calculs immenſes des anciens Chaldéens & des Egyptiens, qui ont eſté rejettez avec raiſon comme fabuleux par Ciceron & par d'autres Auteurs, mais qui ont eſté approuvez par les libertins, & par l'Auteur du ſyſteme des Preadamites.

Les Tables dans l'eſtat où elles ont eſté données ſont pluſtoſt l'ouvrage des Européens que des Chinois,

Il eſt vray que ceux qui ont donné de noſtre temps des abregez de l'Hiſtoire de la Chine, ont avoüé qu'elle eſtoit fabuleuſe dans tous les temps qui precedoient le regne de *Hoamti*; mais que depuis on la devoit regarder comme veritable, ce qu'ils prouvent principalement par la ſuite reglée de ces Cycles, ſelon laquelle ils comptent les années des Empereurs ſuivants, juſqu'à ce temps-cy. Ils ne peuvent nier neanmoins que cette diſpoſition des Cycles ne ſoit leur ouvrage, & non pas celuy des Chinois. Le commencement en eſt fabuleux, & ne merite pas plus de creance que ce qu'on trouve dans les anciens Auteurs Grecs & Latins, touchant les obſervations Aſtronomiques que les Babyloniens pretendoient avoir depuis quatre cents ſoixante & dix mille ans. Au moins lors qu'on examine celles qui ne pouvoient eſtre ſuſpectes, comme les eclipſes marquées par Ptolomée, ſuivant les memoires que Calliſthene avoit tirez ſur les lieux, elles ſe trouvent juſtes. Mais les principales de celles qui ſont marquées dans les Tables

ne laiſſent pas d'eſtre fautives.

Simpl. in l. 2. de Cælo. com. 46.

Chinoises, quoyque reformées sur celles de Tycho, se trouvent fausses. C'est le jugement qu'en a fait M. Cassini le plus grand Astronome de nostre siecle, dont il est bon de rapporter les paroles comme un jugement decisif en pareille matiere. *L'année Chinoise*, dit il, *a eu plusieurs fois besoin d'estre reformée, pour remettre son commencement au mesme terme, dans lequel neanmoins les Relations modernes ne sont d'accord qu'à dix degrez prés ; le P. Martini le marquant au quinziéme degré d'Aquilarius, & le P. Couplet au cinquiéme du mesme signe, comme si le terme eut reculé de dix degrez depuis le temps du P. Martini. Il est indubitable qu'une grande partie des eclipses & des autres conjonctions que les Chinois donnent comme observées, ne peuvent pas estre arrivées au temps qu'ils pretendent, selon le Calendrier reglé de la maniere dont il l'est presentement, comme nous avons trouvé par le calcul d'un grand nombre de ces eclipses, & mesme par le seul examen des intervalles qui sont marquez entre les unes & les autres. Car plusieurs de ces intervalles sont trop longs, ou trop courts, pour pouvoir estre terminez par des eclipses, qui n'arrivent que quand le soleil est proche d'un des nœuds de la lune, où il n'auroit pu retourner aux temps marquez, si les années Chinoises avoient esté reglées dans les siecles passez, comme elles le sont presentement.* Le P. Martini a neanmoins fait un si grand fond sur cette premiere observation, qu'il fait une espece de serment, *sancte assevero*, qu'il l'a trouvée dans les livres Chinois, telle qu'il la rapporte ; & il en estoit tellement persuadé, qu'il demande ce que nos Européens peuvent y respondre. M. Cassini a respondu pour toute l'Euro-

Voy. de Siam. T. 2. p.

Mart. p. 33.

pe que cette observation estoit fausse, & ainsi toutes les consequences qu'on en pourroit tirer le sont egalement.

Consequence qu'on en doit tirer.

On peut juger aprés cela si c'est avec raison que M. Vossius a pu estendre jusqu'à l'Astronomie, la loüange excessive qu'il a donnée aux Chinois, d'avoir seuls inventé plus de choses utiles à la vie, dans les Sciences & dans les arts, que n'ont fait toutes les autres nations du monde. Car puisqu'on ne connoist leurs observations que par les Tables; que ceux qui les ont données en Latin, les ont reformées sur celles de Tycho: que les conjonctions des planetes, & les Eclipses qui y sont marquées se trouvent fausses: & qu'avec le secours de ces mesmes Tables, quoique rectifiées, ils n'ont pu depuis plus de cent cinquante ans, calculer un Calendrier, ou predire une eclipse, ils sont en cela fort inferieurs, non seulement aux grands Astronomes qui ont paru dans ces derniers temps, mais aux plus mediocres, tels qu'estoient la pluspart de ceux qui les ont redressez.

On ne peut comparer les Astronomes Chinois aux Grecs ni aux Arabes.

Almag. l. 4. Petav. de Doct. Temp. l.

On les doit donc encore moins comparer, ou les preferer aux Grecs, dont les observations Astronomiques se trouvent justes, & où on ne remarque pas des Anachronismes de cinq cents ans, ni des Eclipses imaginaires, puisque celles que rapporte Ptolemée, ont esté reconnuës fort exactes, aprés le calcul qu'en ont fait nos Astronomes. Les Chinois ne peuvent pas mesme estre comparez aux Arabes & aux Persans, qui ayant appris dans les livres Grecs les veritables principes des Mathematiques, en avoient si bien profité, que dés le temps que nos deux Arabes allerent à la Chine, il y avoit parmi eux

d'habiles Geometres & des Astronomes, dont les Tables & les Observations ont servi de regle à toute l'Europe, durant quelques siecles. Car quoy qu'il y ait eu de tout temps des hommes qui avoient quelque capacité dans l'Astronomie ; comme ont esté la plus part de ceux qui ont donné des regles pour le Calendrier Ecclesiastique, en Occident, en Asie, & en Egypte ; cependant c'estoit alors à quoy se bornoient toutes leurs estudes, & il n'y avoit point de Tables Astronomiques en Europe avant celles que le Roy Alfonse de Castille & de Leon, fit dresser vers l'an MCCLXX. Il se servit pour cet ouvrage de plusieurs Juifs tres habiles, comme ont remarqué les Historiens & les Auteurs qui en ont parlé. Mais ils n'ont pas averti que ces Juifs avoient suivi les tables faites long temps auparavant par les Mathematiciens Arabes, dont les plus anciennes estoient celles qui furent dressées par ordre du Calife Almamon, septiéme des Abbassides, qui fit traduire la plus part des livres Grecs en Arabe.

Des Astronomes Arabes & Persans.

Tous les Auteurs parlent de ce travail avec eloge, & depuis son temps, les Arabes & les Persans eurent de tres habiles Mathematiciens. Ils observoient eux mesmes, & ils rectifioient par leurs observations les tables d'Almamon, sous lequel trois Astronomes fameux, appellez les *Enfans de Mouça*, firent dans les campagnes de *Sinjar*, appellées *Sennaar* dans l'Escriture Sainte, cette fameuse Observation touchant la mesure de la terre, qu'ils reïtererent à *Cufa*. Il y eut peu de temps aprés de sçavants Astronomes, entre autres Abuabdalla Muhamed fils de Jaber, qui calcula des tables Astronomiques fort exac-

Ebn Chalican.

tes; ce que firent auſſi pluſieurs autres, juſqu'au temps de Gelaleddin Melixſchah troiſiéme Sultan de la race des Seljouxides, qui fit faire de nouvelles obſervations pour regler l'Epoque appellée *Melikeenne* ou *Gelaleenne*. Les Juifs d'Eſpagne, qui ſçavoient preſque tous l'Arabe, à cauſe qu'il eſtoit commun dans le pays, durant que les Mores eſtoient maiſtres de Cordouë, de Grenade, & de pluſieurs autres villes conſiderables, avoient traduit en Hebreu, les livres & les tables Aſtronomiques de ces Mathematiciens Arabes, ainſi que la pluſpart des autres qui avoient rapport à toutes les Sciences, ce qui leur donnoit beaucoup de reputation & de credit. Il y eut enſuite un grand nombre de tres Sçavants Aſtronomes parmy les Mahometans, & *Ulugbeg* Prince Tartare, ayant fait faire des Obſervations fort exactes à *Samarcand*, fit enſuite dreſſer les tables appellées *Ilekaniennes*, dont les plus habiles Aſtronomes de noſtre ſiecle ont reconnu & loüé l'exactitude. Il ne leur eſt pas arrivé comme aux Chinois de ſe tromper dans leurs calculs, de marquer de fauſſes eclipſes, & de ne pouvoir fixer le commencement de leurs années, quoique, comme ils la comptent par mois lunaires, le calcul en ſoit plus difficile que celuy des Cycles Chinois. Il paroiſt meſme par ce qu'en rapporte Ulugbeg, qu'il en a mieux entendu la compoſition, que n'ont fait leurs Mandarins des Mathematiques. Il ne faut donc pas s'eſtonner, ſi les voyageurs Mahometans, qui venoient de Bagdad, où les Califes faiſoient leur reſidence ordinaire, ſçachant combien ces ſciences eſtoient cultivées dans leur pays, & ne trouvant rien de ſemblable à la Chine, ont dit que

Grav. Epoch. celebr. p. 38. Præf. in tab. Geogr. Olugbeg. Hyde Præf. in tabul. ſtell. fix.

les Chinois n'avoient aucune connoissance des Sciences.

On pourroit faire un long denombrement des Mathematiciens Arabes ou Persans depuis Almamon, jusqu'à ces derniers temps ; & comme leurs ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, on reconnoist qu'ils estoient parfaitement instruits de toutes les parties des Mathematiques. Ils avoient traduit Euclide dés les premiers temps, & leurs commentaires font connoistre qu'ils l'entendoient fort bien. Ils ont de mesme traduit, Archimede, Theodose, Apollonius Pergeus, & presque tous les autres Auteurs les plus difficiles, & il paroist par les demonstrations & par les figures, qu'ils les entendoient parfaitement, & qu'ils faisoient avec la plus grande justesse des calculs tres difficiles. Ainsi on doit avoüer qu'en cette science ils estoient fort superieurs aux Chinois, dont on nous dit tant de merveilles, qui toutes roulent sur le tesmoignage non pas de plusieurs siecles, ni de personnes non suspectes, ni de simples Historiens, mais de quelques Europeens prevenus, Traducteurs & Reformateurs, comme ils l'avouënt, de livres, qu'on ne peut entendre. Si les Chinois avoient esté mediocres Geometres, les Elements d'Euclide ne leur auroient pas paru nouveaux : s'ils avoient sceu les principes de l'Arithmetique, ils auroient quitté il y a long temps leur petite machine, avec laquelle il est bien difficile de comprendre qu'ils pussent calculer leurs cycles avec autant de justesse qu'ont fait les Astronomes Persans, qui les ont connus, ou qu'a fait Greaves, qui les a calculez dans les tables qu'il a données des Epoques Orientales.

Les Arabes avoient une grande connoissance des Mathematiques.

Les Chinois ignorent les arts qui dependent des Mathematiques.

Si on examine les arts qui dependent des Mathematiques, on reconnoistra aisément que les Chinois non seulement sont inferieurs aux Grecs & aux Modernes ; mais qu'ils ont entierement ignoré l'optique, les proportions, & tout ce qui est necessaire pour la peinture, la sculpture, l'architecture, & generalement tout ce qui sert à perfectionner les beaux arts. On ne croid pas que personne puisse comparer les bastiments Chinois, mesme les arcs de triomphe, & la fameuse Tour de porcelaine, à ce qui reste d'anciens edifices dans la Grece & dans l'Italie. Si on veut remonter plus haut, les ruines de *Chilminar*, que plusieurs supposent estre celles de l'ancienne Persepolis, conservent des monuments plus anciens de la capacité de ceux qui les construisirent, que tout ce qu'on void à la Chine. Mais si on trouve que c'est aller trop loin que de comparer les Architectes Chinois aux Grecs, aux Romains, & aux anciens Persans, qu'on les compare aux Americains, on les trouvera fort inferieurs. Car ce que les Auteurs dignes de foy, ont rapporté des edifices construits par les Mexicains & par les Ingas du Perou, fait voir que ces peuples surpassoient de beaucoup les Chinois en industrie ; puisqu'il est difficile de comprendre que n'ayant point l'usage du fer, ils ayent pû executer de si grands ouvrages. Comme ces peuples n'ont jamais eu cette grande opinion d'eux-mesmes qu'ont les Chinois, & qu'ils n'ont point fait de difficulté d'apprendre ce qu'ils ne sçavoient pas, ils se sont en tres peu de temps perfectionnez dans tous les arts ; comme on le peut voir avec detail dans le recit qu'en a fait M. de Palafox. C'est ce qu'on ne peut dire des

Chinois qui depuis cent cinquante ans, n'ont pu apprendre à faire un Cadran, ni à bien deſſigner une figure. Nous aurons encore lieu de parler des arts, il reſte à parler d'une des principales parties de leur Philoſophie, qui eſt la Morale.

L'Indien de M. de Palafox. V. de M. Thevenot. t. 4.

Morale des Chinois.

Cet article eſt un de ceux ſur lequel les Auteurs qui ont eſcrit depuis un ſiecle, ſe ſont fort eſtendus, loüant particulierement les grandes veritez de Morale, qui ſe trouvent dans les ouvrages de Confucius, le plus fameux des Philoſophes Chinois, honoré par les lettrez comme un Saint, & que pluſieurs comparent, ou preferent meſme aux plus grands genies de l'antiquité. On ne l'avoit connu durant long temps que par des ſentences detachées, que le P. Martini & quelques autres avoient rapportées; mais en MDCLXXXIII. le P. Couplet donna une traduction des ouvrages de ce Philoſophe, ou pluſtoſt une paraphraſe ſans laquelle il auroit eſté impoſſible d'y trouver un ſens raiſonnable. Quand on les examine avec attention, on reconnoiſt qu'il eſt difficile de donner une idée plus juſte de cette Philoſophie, que celle que M. Lorenzo Magalotti, & Carlo Dati, Florentins, tres ſçavants hommes, & d'un eſprit excellent, en donnerent dans la Relation qu'ils firent d'une longue conference qu'ils eurent ſur les particularitez de la Chine, avec les PP. Grueber & d'Orville Jeſuites, qui en revenoient. *E una ſpecie di Filoſophia morale, alterata pero con certi ingredienti di Theologia Scolaſtica.* Ce ſont des veritez fort communes, qui n'appartiennent pas plus aux Chinois qu'à toutes les autres Nations, qui ont tant ſoit peu raiſonné: & ſi elles ſont expliquées

plus amplement par les Interpretes & les Commentateurs, elles aboutiſſent ordinairement à des ſuperſtitions & à des ceremonies frivoles. C'eſt ce qu'il ſeroit aiſé de faire voir ſenſiblement, ſi on entreprenoit d'examiner les principales, meſme celles qui paroiſſent les plus merveilleuſes, ce qui demanderoit un ouvrage entier; ainſi il ſuffira de faire quelques reflexions importantes ſur cette morale.

Veritez de morale de Confucius, ce qu'on en doit juger.

Perſonne ne peut nier, que tout ce qu'il y a de grandes veritez dans les ouvrages de Confucius, ne ſoit marqué plus clairement & plus ſimplement dans la Sainte Eſcriture. Ceux qui le loüent avec plus d'excez, ne voudroient pas convenir qu'il en euſt tiré ſes lumieres, ce qui paroiſt aſſez; puiſque s'il avoit eu la moindre connoiſſance des veritez revelées aux Patriarches & au peuple de Dieu, il n'auroit pas alteré celles qu'on luy attribue, par de grandes ab ſurditez. On pourroit neantmoins ſuppoſer qu'il n'eſt pas impoſſible que ces petits rayons de lumiere ne ſoient paſſez à la Chine par le commerce des autres Nations, puiſque l'antiquité fort ſuperieure des livres ſacrez, eſt auſſi certaine, que celle des hiſtoires Chinoiſes eſt douteuſe. Mais il y a ſur cela quelque choſe de plus precis, qui donne ſujet de croire, que la plus grande partie de ces veritez, dont on fait honneur aux Chinois & à Confucius, ne ſont pas originales, & qu'elles leur eſtoient venuës d'ailleurs.

La pluſpart ſe trouvent dans les anciens Gnomiques.

Il n'y en a preſque aucune de celles qui regardent la Morale, qui ne ſe trouve dans les anciens Gnomiques, dans les vers d'or de Pythagore, dans les Sentences attribuées aux ſept Sages, &

dans divers fragments des Pythagoriciens. Or il est certain que les Arabes ont traduit en leur Langue la plusspart de ces anciens recueils de sentences : qu'ils ont esté ensuite traduits en Persan : ainsi il s'est pu faire qu'ils soient passez à la Chine; & que les Chinois suivant la vanité excessive de la Nation, se soient attribué ce qui leur estoit estranger. Car il ne paroist par aucun tesmoignage d'Auteurs serieux ou fabuleux, que les Arabes ou les Persans, ayent rien pris des Chinois, pas mesme des fables. Dans celles qui sont meslées de Morale, comme *Calila ve Damna*, & quelques autres semblables, les personages serieux qu'ils introduisent, pour leur faire dire des sentences, sont des *Bramines*; ou anciens Brachmanes des Indes. Ils ont divers Romans en vers & en prose, qui contiennent le voyage d'Alexandre à la fontaine de vie, qui selon eux devoit estre ou à la Chine, ou dans les Provinces voisines. Ils y font intervenir des Philosophes, mais ce sont tousjours des Brachmanes Indiens, & jamais des Chinois. Un livre plus serieux, qu'ils ont tiré des Grecs du moyen âge, & qu'ils estiment beaucoup, est une espece de Dialogue d'Alexandre avec des Philosophes, qui disent chacun leur Sentence, & ce sont des Indiens qui parlent. Il n'est donc pas impossible, que ce que les Chinois peuvent avoir de bon dans leurs livres, & qui est commun à toutes les Nations policées, leur soit venu par le commerce avec les Arabes & les Persans, puisqu'on void facilement, que cela s'est pu faire, & qu'on reconnoist une grande difference entre ces premieres & grandes veritez, dont on veut les regarder comme Auteurs, & les consequences qu'ils

en ont tirées pour les regles de la vie. C'est ce qu'il faut examiner plus en detail.

Mart. p. 148.

En quoy consiste leur morale.

Les Chinois, dit le P. Martini, *ont estudié & estudient encore avec grand soin, à se perfectionner dans la connoissance du Ciel, de l'homme & de la terre. C'est pourquoy ils traitent fort au long de la nature des esprits bons & mauvais, des principes des choses naturelles, de leur production & de leur corruption, du mouvement des astres, de la varieté des saisons, & de plusieurs autres choses.* Ce qui a esté dit cy-devant, touchant l'estude du ciel, si on la prend pour l'Astronomie, fait assez voir qu'ils y ont bien perdu leur temps. Mais ce n'est pas là le sens de ces paroles : & par le *Ciel*, ils n'entendent point le vray Dieu, puisqu'ils n'en ont aucune idée, ni aucun nom pour l'exprimer. Ce qu'ils disent de la nature des esprits bons & mauvais, est la source des superstitions grossieres, qu'ils pratiquent dans leurs festes & dans leurs sacrifices aux genies des montagnes, des eaux, des villes; comme ont fait autrefois les anciens Payens. Ceux qui ont donné des extraits de leurs plus fameux Auteurs, ont esté fort courts sur cette matiere, comprenant bien, selon toute apparence, que si elle estoit expliquée, on y reconnoistroit aisément des opinions semblables à ceux des anciens Manicheens, ou de ceux que les Arabes appellent *Tanoüis*, parce qu'ils establissoient deux principes esgaux, l'un bon & l'autre mauvais. Mais au lieu de cela, quelques-uns ont cru trouver de quoy les loüer, de ce qu'ils connoissoient & respectoient les Anges Gardiens.

Ce que les Chinois en-

La science de l'homme, selon le mesme Auteur, *comprend la Morale, la pieté envers Dieu,*

envers

envers les parents, & envers tous les hommes, & envers soy-mesme. Si on croid le P. Martini, par la pieté recommandée dans les livres de Confucius, les Chinois entendent, *L'amour de Dieu, de ses parents, de soy-mesme & de tous les hommes.* Mais comment les Chinois auroient-ils pu donner des preceptes de l'amour de Dieu, dont mesme à present ils n'ont aucune idée, ni de nom pour signifier cet Estre Souverain, qu'on est obligé d'adorer & d'aimer dez qu'on le reconnoist auteur de toutes choses & de tous les biens, Le mesme Auteur tasche à la verité de trouver dans les mots de *Thien* & de *Xamti*, quelque ressemblance avec l'idée que nous avons de Dieu. Cette question a esté agitée de nos jours avec toute l'exactitude possible, & decidée contre l'opinion du P. Martini. Mais long-temps avant le dernier jugement rendu à Rome sur cette affaire, Navarrete & d'autres Missionaires avoient soustenu, que les Chinois n'entendoient pas ces mots dans les sens que leur donnoit le P. Martini, & qu'ils n'avoient aucune idée du vray Dieu, ni de nom pour le signifier.

Il s'ensuit donc que cette *Pieté envers Dieu*, n'est pas ce que pretend le P. Martini; mais ce que pratiquent les Chinois. Or ce qu'ils pratiquent, sont des sacrifices à leur maniere, addressez au Ciel, aux Genies & à leurs anciens Heros, Confucius, Laossu, Foë ou *Fohi*, un de leurs premiers Empereurs, duquel neantmoins leur histoire ne rapporte que des fables. Voilà en quoy consiste la premiere & la principale partie de la pieté des Chinois, où il n'y a pas le moindre vestige d'un veritable culte du vray Dieu en quoy consiste la Religion. Outre les

preuves certaines qu'on en a par les Relations les plus sinceres, on en trouve de parlantes dans les images qui sont dans leurs livres. Car on y void une figure elevée au dessus de tout, qui est celle de *Fohi* : & fort au dessous, *Confucius* & *Laossu*. *Fohi*, selon les Chinois, estoit un de leurs anciens Empereurs : selon les Indiens, c'estoit un de leurs dieux. Les deux autres estoient leurs Saints, & leurs grands Philosophes : & les Chinois offrent des fleurs, des parfums, des bestes & d'autres offrandes devant ces figures. Voilà en quoy consiste la pieté des sçavants Chinois. Car l'idolatrie du peuple est plus simple & plus grossiere : & si celle des premiers est plus polie & plus raffinée, elle n'en est pas moins criminelle ni moins superstitieuse. Enfin il ne sera pas inutile de remarquer, que ce premier precepte de pieté Chinoise, est compris dans le commencement des vers de Pythagore.

Chin. illustr. p.

Pieté envers les parents.

La pieté envers les parents, en leur rendant durant leur vie le respect & l'obéïssance, que les enfants leur doivent, n'est pas une verité descouverte par les Chinois, puisqu'elle est ordonnée & pratiquée par les Nations les plus barbares. Ce qui leur est particulier consiste dans les honneurs funebres qu'ils rendent à leur memoire, & qu'ils ont portez jusqu'à la plus grande superstition. Cependant non seulement les loix sacrées, données au peuple de Dieu, mais celles qui ont esté publiées par les plus sages Legislateurs, ont mis des bornes à ces honneurs. On ne trouvera pas mesme que les Nations engagées dans l'Idolatrie, les ayent poussez aussi loin que les Chinois, puisque ce qui se pratiquoit dans les ceremonies qu'ils appelloient *Inferiæ*, les li-

bations, & d'autres ſuperſtitions ſemblables, n'alloient pas juſqu'à demander aux morts, les biens & les graces que leur demandent les Chinois. Ces pratiques egalement ſuperſticieuſes & frivoles ; n'ont jamais eſté approuvées par les ſages Legiſlateurs, ni par les Philoſophes. Si elles ſont regardées comme un acte de Religion, une telle Religion ne peut eſtre que fauſſe, & les opinions qui ont produit de ſemblables pratiques, ne le ſont pas moins. On les pouvoit excuſer dans ceux qui croyoient l'ame immortelle; comme la pluſpart des anciens Payens : mais elles ſont inexcuſables dans les Chinois, qui ſuivant le teſmoignage des meilleurs Auteurs, ne croyent rien de ſemblable, quoiqu'ils s'imaginent groſſierement que l'eſprit de Confucius, & ceux de leurs anceſtres viennent ſe repoſer ſur des tablettes, qu'ils mettent ſur un Autel, à leur honneur. Les Iroquois qui croyent qu'il y a un païs des ames, où celles de leurs anceſtres vont à la chaſſe des ames des caſtors, ne ſont gueres plus deraiſonables que ces Philoſophes Chinois, dont on nous dit tant de merveilles. Enfin rien n'eſt plus ridicule que de vouloir faire paſſer de ſemblables ſuperſtitions ; comme le fruit de la meditation de pluſieurs grands Philoſophes, & comme fondées ſur les premiers principes de la Sageſſe.

Ces ceremonies eſtoient peu convenables à des Philoſophes.

Les anciens Grecs & Romains eſtoient plongez dans les plus groſſieres ſuperſtitions : & les Philoſophes ne les approuvoient pas : mais la pluſpart ne ſe hazardoient pas à les combattre ouvertement. Ils laiſſoient les peuples dans la la pratique de leurs ſacrifices, de leurs feſtes, & de toutes les ceremonies de leur Religion.

Les Legislateurs les plus sages souffroient aussi ces erreurs populaires. Neantmoins lorsqu'ils ordonnoient quelques sacrifices ou d'autres ceremonies qui avoient rapport à la Religion, ils ne les establissoient pas sur des raisonnements Philosophiques : mais sur des oracles & des revelations, que les Philosophes ont tousjours mesprisées, excepté ceux des derniers temps, qui pour se maintenir dans l'estime des peuples, & les eloigner davantage du Christianisme, porterent la superstition jusqu'à l'excez. Si donc on suppose, comme on le doit faire sur le tesmoignage de toutes les Relations, que Confucius & les autres Sages de la Chine ont enseigné toutes les ceremonies ridicules qui se pratiquent parmi les Chinois, & qu'ils les ayent considerées comme une partie de la morale & de la pieté, on est obligé de convenir qu'ils ne meritoient pas le nom de Philosophes.

La Philosophie Chinoise est sans methode.

Si on cherche quelque ordre, ou une methode Geometrique dans la Philosophie Chinoise, on aura beaucoup de peine à la trouver. Car le Pere Martini luy-mesme, qui donne les plus belles couleurs à tout ce que disent & pratiquent les Chinois, ayant expliqué ce qu'ils entendent par la pieté, en donne ensuite une autre espece. Il dit, qu'*Ils reconnoissent trois vertus principales, la prudence, la pieté, & la force ou magnanimité. Que la prudence apprend à connoistre les differentes coustumes & ceremonies; que la force les met en usage; & que par la pieté nous sommes joints & attachez à ces autres vertus.* C'est-à-dire, qu'un Chinois est prudent, lorsqu'il sçait tout le detail de leurs ennuyeuses ceremonies : qu'il est magnanime lorsqu'il les pra-

tique, & qu'en cela il fait paroistre sa pieté.

Les ceremonies civiles sont selon eux partie de la vertu.

Il n'y a qu'à examiner en quoy consistent ces ceremonies, pour estre convaincu, que ceux qui ont pu s'imaginer qu'elles puissent avoir aucun rapport à la *vertu*, n'avoient pas la moindre idée des vertus morales. Le detail de ces ceremonies est quelque chose de si bizarre, qu'il ne se trouve rien de pareil parmi les Nations les plus polissées & les plus attachées au ceremonial. Elles sont si peu conformes à la simplicité des premiers siecles, que ce charactere seul suffit pour prouver qu'elles ne sont pas aussi anciennes, que s'imaginent les Chinois. La maniere d'inviter à un festin, d'y aller, de recevoir les conviez, de les faire servir : d'aller à des obseques, de faire des visites, de les recevoir, qui consiste en une infinité de circonstances, est la science d'un Maistre de Chambre, ou d'un Doyen d'estafiers, non pas celle d'un Philosophe.

Autres vertus selon les Chinois.

Mais il est bon de remarquer, ce que les Chinois entendent par les autres vertus, ausquelles on parvient par cette pieté de ceremonies & de bienseances. *Ce sont*, disent-ils, *la justice, la fidelité envers ses amis, & celle par laquelle nous mesurons l'esprit des autres.* Il ne faut pas s'estonner, si ceux qui n'avoient rien appris de meilleur aprés plusieurs années d'estude, admiroient la Philosophie de Conimbre : ni si les Arabes qui pouvoient avoir leu en leur langue les Morales d'Aristote, parloient avec tant de mespris de la science des Chinois. Ce seroit bien perdre son temps, que d'examiner en detail des definitions & des divisions aussi absurdes, & rien ne l'est davantage que de faire une vertu, de ce qu'ils appellent *Mesurer l'esprit des autres*. Si ces

paroles enigmatiques signifient quelque chose, c'est le talent de penetrer dans la pensée d'autruy, de juger de ses bonnes ou mauvaises intentions, de connoistre sa capacité, & de former un jugement de prudence, suivant lequel on doit regler sa conduite. Mais ce n'est pas avoir la premiere idée de la vertu que de l'attacher à un tel charactere, puisqu'un homme fin, penetrant, defiant, artificieux, fourbe, descouvrira souvent avec plus de facilité les sentiments d'un autre, que ne fera un homme de bien, simple, droit & sans artifice.

Quelques belles Sentences ne prouvent pas leur capacité.

Mais enfin, disent les admirateurs de Confucius, & des Philosophes Chinois, on ne peut nier que dans leurs escrits, il ne se trouve de grandes veritez, comme entre autres celle cy: *Quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris.* On en convient, quoiqu'on pust croire sans temerité que cette maxime & quelques autres semblables, leur sont venuës d'ailleurs, en la maniere qui a esté marquée cy-dessus. Mais ce seroit pousser le soupçon au de-là des bornes de toute raison, que de contester, que des veritez qui sont venuës naturellement dans l'esprit à toutes les Nations, n'ayent pas esté connuës par les Chinois. Le peu d'usage qu'ils en ont fait, pour en decouvrir d'autres tres importantes, est une preuve bien certaine de la petitesse de leur genie, & de la verité du jugement que les Arabes ont fait d'eux en disant qu'ils n'avoient aucune connoissance des sciences, & que tout ce qu'ils sçavoient, ils l'avoient appris des Indiens.

Prevention des Chinois sur la Chymie.

Mais quand les Chinois auroient les plus belles regles de Morale, il ne paroist pas qu'ils en ayent beaucoup profité pour la conduite de leur

vie. La cruauté des peres qui vendent, ou qui tuent leurs enfants: cette quantité prodigieuse d'Eunuques, qu'ils font pour les rendre propres au service de la Cour: l'orgueil & la cruauté des Mandarins; leur peu de justice, la fureur avec laquelle les Chinois se defont eux-mesmes, leurs debauches, leur luxe, & quantité d'autres defauts enormes que le P. Ricci a remarquez, sont autant de preuves de leur ignorance des regles les plus communes de la Morale. On y peut adjouster l'entestement avec lequel la plusspart des gens riches recherchent la pierre philosophale, & le breuvage de l'immortalité, *Mart. p.* 35[illegible] ce qui marque un derangement d'esprit extraordinaire, qui regne neantmoins parmi eux, depuis plus de deux mille ans. Il ne sera peut-estre pas inutile de remarquer en passant, que la prevention des Chinois pour la Chymie, rend leurs antiquitez fort suspectes. Car nonobstant les origines fabuleuses que les Chymistes ont inventées, pour faire croire que leur art a eu pour Auteurs les Patriarches, & les anciens Sages des premiers siecles, il est tres certain qu'on n'en avoit jamais oüi parler avant le troisiéme siecle depuis la Naissance de Jesus-Christ. La plusspart des Sçavants ont cru, que l'etymologie du mot de Chymie se devoit tirer de la langue Grecque; mais il n'en vient pas, non seulement parce qu'il ne se trouve pas dans les Auteurs anciens, mais parce qu'il s'escrit avec une H. & qu'il devroit s'escrire avec un Υ, s'il venoit du Grec, dont ils veulent le faire deriver. Tous conviennent que les premiers livres de cet art frivole, qui ayent esté connus, se sont trouvez d'abord en Egypte, & plusieurs Auteurs

marquent que ce fut sous l'Empire de Diocletien. Κημι signifie l'Egypte dans la langue du païs, où on le prononce *Kimi*, les Arabes qui ne sont pas moins infatuez de cet art que tous les autres Orientaux, en ont formé le mot de *Chimia*. Il y a donc beaucoup d'apparence, que c'est par leur commerce que les Chinois en ont eu connoissance, puisque, comme on dira ailleurs, on ne peut faire aucun fond sur leurs histoires. Les Grecs modernes ont un grand nombre de livres sur cette matiere, & ils leur donnent des titres magnifiques pour les faire croire fort anciens. Les Arabes & les Persans les ont traduits, & les attribuent à Hermés, à Pythagore, à Aristote, & à d'autres grands hommes de l'antiquité. Mais il ne se trouve aucun de ces Escrivains Arabes (& ils ne sont pas grands Critiques) qui ait fait honneur aux Chinois d'avoir contribué à l'invention, ou à la perfection de cet art, qu'ils estiment tant.

De leur politique.

Aprés la Morale vient la Politique, comme une de ses plus nobles parties. On ne peut assez s'estonner que des hommes sçavants dans l'antiquité, comme estoient plusieurs Auteurs qui ont fait de si grands éloges de la science des Chinois, ayent rapporté avec emphase des sentences de Confucius & de Mencius, qui ne sont que des pensées tres communes, dont les plus sensées ne sont pas comparables à celles dont les livres Grecs & Latins sont remplis, pour ne pas parler de l'Escriture sainte, qui contient plus de veritez sur la Politique, qu'il n'y en a dans tous les Auteurs profanes. Mais quand les Philosophes Chinois auroient dit quelques belles sentences, il ne paroist pas qu'elles ayent beaucoup

Mart. p. 176.

servi à former de grands Princes & d'habiles Ministres, à establir de sages Loix, ny à rendre les peuples heureux. Il y a plusieurs siecles qu'il a esté dit, que les peuples seroient heureux, si les Rois estoient Philosophes, ou si les Philosophes regnoient. On peut dire sans exaggeration, que s'il y a jamais eu païs, où les Philosophes ayent regné, c'est à la Chine. Car les Mandarins qui sont tous hommes de Lettres, & par consequent Philosophes, disciples & sectateurs de Confucius, ont depuis plusieurs siecles occupé toutes les grandes Charges, civiles ou militaires, les Gouvernements & les Tribunaux. Cependant si on examine l'histoire de cet Empire, embellie autant qu'il a esté possible par des hommes d'esprit, on ne trouvera pas aisément que ces Sages ayent esté d'une grande ressource, dans les revolutions qui y sont arrivées, ny qu'ils ayent donné des exemples de fidelité & de courage, telles que nous en trouvons dans l'histoire de toutes les autres nations. Cela s'est remarqué plus particulierement dans la derniere revolution, lors que les Tartares conquirent la Chine, & qu'ils y establirent la famille qui y regne presentement. Tous les defauts qui ont esté considerez, comme la cause de la ruine des plus grands Empires en Orient, le pouvoir despotique, le luxe des Princes enfermez dans un Palais avec des femmes & des Eunuques, la negligence pour les affaires publiques, le mespris de l'art militaire, & la mollesse, se trouvent dans le Gouvernement de la Chine. Les Tartares sans Philosophie se sont rendus maistres de ce grand Empire en fort peu de temps, lors qu'ils l'ont attaqué; & quand ils ont pris les

mœurs Chinois, ils se sont trouvez dans la suite exposez aux mesmes disgraces que leurs predecesseurs.

Ils n'ont aucuns principes de Morale.

Enfin il est difficile de comprendre comment on peut admirer une Morale & une Politique, qui n'ont aucuns principes, mais qui consistent en des Sentences vulgaires, & en des exemples tirez de l'histoire, & sans aucun examen des actions & des passions humaines, de leurs motifs & de leur fin, puis qu'il est certain que les Chinois n'ont aucune opinion fixe sur l'immortalité de l'ame, & que presque tous conviennent que la recompense des bons, & la punition des meschants se fait en cette vie, sur eux, ou sur leur posterité. On ne peut plus se laisser surprendre par les expressions dont les Auteurs modernes ont abusé, voulant que ce que les Chinois disent du Ciel s'entende du veritable Dieu : puisque ceux mesmes qui les interpretent si favorablement, conviennent qu'ils n'en ont aucune idée. Il faut faire le mesme jugement de toutes leurs superstitions pour honorer les Genies, qui ne sont rien moins que des Anges Gardiens : & il est encore plus absurde de vouloir faire passer Confucius pour un homme inspiré de Dieu, & qui a preveu la naissance de Jesus-Christ, parce que de son temps des Chasseurs avoient tué un animal rare, qui avoit quelque rapport à un agneau. Les saints Patriarches & les vrais Prophetes prevoyoient & attendoient avec joye l'advenement de Jesus-Christ. *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum, vidit & gavisus est* : & Jacob disoit dans ce mesme esprit, *Salutare tuum expectabo Domine.* Mais Confucius, sur la nouvelle qu'il eut de ce que cet animal avoit esté

Mart. p. 149.

tué, se mit à pleurer amerement, en disant, que sa Doctrine tiroit à la fin, & ces paroles marquent assez qu'elle estoit fort éloignée de celle que Jesus-Christ devoit annoncer. Le P. Martini qui rapporte cette histoire & la signification mystique de la mort de cet animal, l'a fait dire à un Chinois Philosophe converti au Christianisme, ne voulant pas par prudence, s'en rendre garant. Mais si luy ou d'autres ont cru que de tels moyens fussent propres à conduire les Chinois à la connoissance de la Religion, d'autres ont cru, & croiront avec plus de vraysemblance, que cette condescendance est plus propre à les entretenir dans leurs anciennes erreurs. Il seroit bien estrange que Dieu auteur & inspirateur de toute verité, & des moyens de luy rendre un culte veritable, les eust revelées dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament à des hommes simples, sans le ministere d'aucuns Philosophes, & qu'à cette regle generale de la providence, il y eût eu une exception particuliere pour la Chine. Il est encore plus indigne de la Majesté de Dieu, de supposer quelque inspiration dans des hommes qui n'ont eu aucune idée de son Estre souverain, ny de leur ame, ny de l'origine des choses, & qui se sont nourris durant deux mille ans d'opinions fausses & frivoles. Aussi des Mahometans avec la seule connoissance que leur donnoit leur Religion d'un Dieu Tout-puissant, Createur du Ciel & de la Terre, Auteur de tous biens, Juge des vivants & des morts, punissant les vices & recompensant les bonnes œuvres, ne pouvoient parler des Chinois qu'avec le mespris qui paroist dans la Relation de nos deux Voya-

geurs, & qui eſtoit fort ancien parmy les Arabes. Car dans leurs hiſtoires, ils rapportent cette parole de Muça qui conquit l'Eſpagne. *Quand la ſageſſe, ou la ſcience, fut envoyée aux hommes, elle fut diſtribuée en differentes parties de leurs corps ſuivant la difference des Nations. Elle demeura dans la teſte des Grecs, dans les mains des Chinois, & dans la langue des Arabes.*

Ebn. Chaliean.

Des inventions qu'on leur attribuë.

On trouve dans le Dialogue de l'Empereur de la Chine avec un Arabe dans la ſeconde Relation, que cette opinion de la ſcience des Grecs, eſtoit parvenuë juſqu'à luy, & qu'il en convenoit en quelque maniere. Les Arabes ont eſté de tout temps prevenus juſqu'à lexcez, de la beauté de leur langue & de leur éloquence : mais ils cedoient aux Grecs l'honneur d'avoir excellé dans la Philoſophie & dans les Sciences, & ils ne reconnoiſſoient dans les Chinois, que de l'induſtrie dans les arts mechaniques. M. Voſſius & les Auteurs de ces derniers temps n'ont pas oublié de les loüer avec excez ſur cet article, & de leur attribuer l'invention de pluſieurs choſes curieuſes & utiles, ce qui n'eſt pas neantmoins ſans conteſtation. Car on ne conviendra pas aiſément qu'ils ſoient inventeurs de la Bouſſole, ny de l'art de naviger. L'antiquité de l'Imprimerie parmy eux, n'eſt fondée que ſur le teſmoignage de leurs hiſtoires qui ſont tres ſuſpectes, de meſme que ce qu'on leur attribuë l'invention de l'Artillerie & de la poudre à canon, la conſtruction des Spheres & des Globes celeſtes, & de pluſieurs inſtruments de Mathematique. Par tout ailleurs, les arts ſe ſont perfectionnez avec le temps; & ſi leur premiere invention eſtoit auſſi ancienne, qu'on le ſuppoſe, il ſeroit eſtonnant

Mart. p. 44.

que ſi on excepte le vernis & la porcelaine, toutes les autres qu'on leur attribuë, ſoient demeurées ſi imparfaites. Car les Miſſionnaires nous apprennent qu'ils firent faire des inſtruments de Mathematique pour les obſervations, parce que ceux des Chinois eſtoient fort defectueux. Quoy qu'ils entendiſſent, à ce qu'on pretend, l'art de fondre des canons, le P. Adam Schall & le P. Martini conduiſirent les fontes, qui furent faites de leur temps, & nonobſtant ce qu'on dit communement, que la defenſe ſevere de rien innover contre les anciens uſages, & de rien recevoir des Eſtrangers, les a empeſchez de perfectionner les arts qu'ils ont inventez; ces Eſtrangers les ont inſtruits d'une infinité de choſes, qui eſtoient ignorées dans le païs. Il faut donc reſtraindre les loüanges des Chinois, à ce qu'ils ont veritablement inventé & cultivé, ſans les eſtendre à des inventions qui ne leur appartiennent pas, & qui ne ſervent qu'à troubler l'hiſtoire, à faire douter de l'autorité des Livres ſacrez, & à entretenir l'orgueïl d'une Nation qui en eſt remplie.

Des lettres & de la langue Chinoiſe.

L'invention des Lettres a touſjours eſté regardée comme une des plus merveilleuſes, & des plus utiles, en ſorte que pluſieurs Anciens ont cru qu'elle venoit d'inſpiration divine, paroiſſant en quelque maniere, au deſſus des forces de l'eſprit humain. Les Hebreux & enſuite les Grecs & les Latins avec vingt-deux ou trente figures, ont exprimé un nombre infini de mots. Les Chinois au contraire ont multiplié les figures juſqu'à une telle quantité, qu'on en compte plus de ſoixante mille, & la vie de l'homme ſuffit à peine pour les connoiſtre, quoy qu'il

leur manque quelques lettres comme *R.* & d'autres. Ceux qui ont traité cette matiere sans prevention, sont convenus que c'estoit là un grand defaut, & il est aisé de le reconnoistre. Car un mesme mot & un mesme verbe recevant un grand nombre de modifications, de temps & de nombres, se reconnoist tousjours, parce que les figures qui le characterisent ne varient pas, non plus que celles qui marquent les differentes variations des temps, & des modes. Cependant, c'est une des choses que M. Vossius veut que nous admirions davantage. Car il pretend que par cette multiplication infinie de figures, ils ont fait que leur langue n'a receu aucune variation, durant trois ou quatre mille ans, & qu'ainsi ils avoient conservé à la posterité toutes les decouvertes que leurs anciens Sages avoient faites dans les sciences & dans les beaux arts, comme aussi l'histoire de leur Empire. Ces belles & grandes paroles imposent d'abord, sur tout estant avancées avec l'air d'autorité que prenoit M. Vossius, parlant des choses qu'il sçavoit le moins : cependant en les examinant en detail, ce qu'elles signifient est entierement faux. Car il suppose d'abord, que les characteres Chinois ont tousjours esté tels qu'ils sont à present ; secondement que les Chinois les entendent aussi facilement, qu'un Grec auroit entendu une inscription ancienne, ou un Juif la Bible Hebraïque, ce qui n'est pas vray. Il pouvoit apprendre du P. Martini, que les anciens characteres Chinois estoient fort differents des modernes, & qu'ils ressembloient fort aux characteres Egyptiens gravez sur les Obelisques qui sont à Rome. Il adjouste qu'il avoit un ancien livre escrit

Mart. p. 23.

en six differentes sortes de ces anciens characteres, que les Chinois estimoient & admiroient à cause de son antiquité. Il ne dit pas qu'ils les entendissent, & il y a bien des raisons de croire qu'ils ne les entendoient pas mieux, que l'inscription rapportée par le P. Rougemont, qui avouë de bonne foy, que personne ne l'a put expliquer. Ces characteres leur estoient donc inconnus, & par consequent la langue avoit changé: ce qui renverse tout le raisonnement de Monsieur Vossius.

Mais quand il suppose que les livres Chinois sont d'une si grande antiquité, il avance un fait decisif, sans en donner aucunes preuves. Il n'en pouvoit donner de luy mesme, puis qu'il ne sçavoit pas la langue; & il ne parloit que sur le tesmoignage du P. Martini & des autres. Ils ont dit à la verité, que l'histoire de la Chine estoit fort ancienne, & ils ne semblent pas permettre d'en douter: mais ils n'ont jamais dit qu'il y eust des livres si anciens. Ils ont mesme fourni un argument tres considerable contre cette pretenduë antiquité, puis qu'ils marquent en plusieurs endroits qu'il n'y a que des livres imprimez, & quoy qu'ils ne s'accordent pas sur le temps auquel l'Imprimerie a esté inventée, aucun neantmoins n'a escrit que ce fust dés les premiers temps de l'Empire, mais quelques siecles avant qu'elle fust connuë en Europe. Tous conviennent aussi que le papier de la Chine delié comme il est, & ne pouvant souffrir l'impression que d'un costé, ne peut pas durer autant que le nostre, ou que le parchemin, dont les Chinois ne se servent pas. L'histoire rapporte que *Mart. p. 239.* deux cents ans, ou un peu plus, avant J.C. l'Em-

pereur *Ching* fit brusler tous les livres, & que ceux de Confucius & de Mencius furent conservez par une vieille, qui les colla contre une muraille, d'où on les detacha ensuite, & qu'on y trouva quelques endroits gastez par l'humidité. Ces livres estoient escrits sur de l'escorce, parce que le papier ordinaire n'estoit pas encore

Id. p. 334.

inventé. On ne void pas que ceux qui depuis plus de six vingts ans, ont fait des descriptions si exactes de la Chine, & qui en ont parcouru toutes les Provinces avec autorité, ayent decouvert de semblables livres escrits sur de l'escorce, quoy qu'il s'en trouve parmy nous en plusieurs Bibliotheques, ny d'inscriptions sur les pierres ou sur les metaux, dont l'antiquité fust incontestable, comme est celle des Tables Eugubines, de tant d'inscriptions Etrusques, & des Medailles Puniques, pour ne pas parler des Obelisques, chargez de longues inscriptions, plus intelligibles que ne sont les characteres Chinois : & on voudra nous faire croire que ces mesmes characteres sont beaucoup plus parfaits, parce qu'ils ont tousjours esté entendus, & cela dans le temps mesme, où on convient que personne n'entend les anciens, qu'il n'en reste presque aucun vestige : que ceux qui sont en usage sont sujets à de perpetuelles equivoques, & qu'il faut plusieurs années pour en connoistre une partie.

L'escriture Chinoise est tres defectueuse.

Si on examine l'escriture & la langue Chinoise selon les regles generales de l'art de parler, & d'exprimer la parole par des signes, il n'y en a jamais eu de plus defectueuse. Car si on trouve des defauts dans les characteres Hebreux, Arabes & Persiens, qui sont les mesmes, à l'exception

ption de quelques lettres, parce qu'ils ne repreſentent pas la pluſpart des voyelles, qui ſont exprimées par d'autres figures particulieres, ce defaut n'eſt rien en comparaiſon de l'eſcriture Chinoiſe, qui ne peut s'entendre qu'aprés une longue & ennuyeuſe eſtude de pluſieurs années. Jamais on ne trouvera dans aucun Auteur ancien, que des Grecs ou des Latins parlant entre eux, fuſſent obligez de prendre la plume pour ſe faire entendre, comme les Chinois ſont obligez de s'aider de leur pinceau. C'eſt ce que le Pere Trigaut marque expreſſément ſuivant les Memoires du P. Ricci. Aprés avoir dit que chaque mot a ſon charactere hieroglyphique, & qu'il y a autant de lettres que de mots: qu'il y en a ſoixante dix ou quatre-vingt mille: que celuy qui en ſçait dix mille, en ſçait autant qu'il eſt neceſſaire pour eſcrire, puis qu'il n'y a peut-eſtre perſonne dans tout l'Empire qui les connoiſſe tous, il continuë ainſi. * *Le ſon de ces caracteres eſt ordinairement le meſme, quoy que la figure en ſoit differente, & que la ſignification ne ſoit pas la meſme. C'eſt ce qui fait qu'il n'y a pas de*

* Horum etiam characterum, ut plurimum, idem eſt ſonus, figura non eadem, imo etiam ſignificatio non una: unde fit ut aliud nullum idioma æquivocum æque reperiatur, neque à loquentis ore ſcriptio ulla excipi poteſt, ab audientibus exſcribenda: nec liber unus ab audientibus cum prælegitur intelligi, niſi librum eumdem præ oculis habeant, ut æquivocos vocum ſonos, quos aurium judicio minime diſtinguunt, oculorum fide figuras intuentium internoſcant. Imo etiam inter loquendum non raro evenit, ut alter alterius conceptum, accurate alioqui proferentis & polite loquentis, minime aſſequatur, ipſe non repetere ſolum cogatur, ſed etiam ſcribere. *Trig. l. 1. c. 5.*

langue, plus remplie d'equivoques, qu'on ne peut escrire ce qu'on entend prononcer à un autre, ny entendre un livre dont quelqu'un fait la lecture, si on n'a ce mesme livre devant les yeux, pour reconnoistre les equivoques, que l'oreille ne peut distinguer. Il arrive mesme quelquefois, qu'on n'entendra pas le discours d'un homme qui parlera exactement & poliment, de sorte qu'il est obligé, non seulement de repeter ce qu'il a dit, mais de l'escrire.

Grand defaut de cette langue.

Ce defaut est si grand & s'estend si loin, qu'on peut dire qu'il renferme tous les autres, & qu'il n'y a eu aucune langue policée dont l'escriture ait esté plus imparfaite & plus defectueuse. On dit communement que les caracteres Chinois sont au nombre de soixante & dix, ou de quatre-vingt mille; M. Vossius veut que cette multiplicité soit regardée comme une marque de la richesse de leur langue, & elle prouve tout le contraire. Car la langue Greque, par exemple, si on comptoit generalement tous les mots, en fourniroit plus de cinq cent mille, & peut-estre un bien plus grand nombre, si on y comprenoit les variations qu'ils reçoivent par les differentes Dialectes, & qu'on y joignit le vulgaire, de mesme que dans le Chinois on comprend l'ancien & le moderne. Si on y adjoustoit toutes les inflexions que reçoivent les noms & les verbes qui ont un caractere particulier dans la langue Chinoise, le nombre en seroit infini, & surpasseroit de beaucoup celuy des caracteres Chinois. On peut dire la mesme chose du Latin, & encore plus de l'Arabe, du Persan, de l'Armenien & de la pluspart des langues Orientales.

Cependant comme les Chinois se sont fait

un point d'honneur de ne rien apprendre des Estrangers, ceux qui dans les derniers temps ont esté assez raisonnables pour se mettre sous la conduite des Missionnaires, ont esté obligez d'apprendre, ou de former un nombre infini de nouveaux mots, & par consequent de nouveaux caracteres; sans cela il n'est pas aisé de comprendre comment ils eussent pu entendre la Philosophie de Conimbre, & l'abregé des Mathematiques de Clavius, sa Sphere, sa Gnomonique, l'Architecture militaire, la maniere de composer & de toucher le clavecin, ny d'autres Traitez dont le P. Kircher a donné un ample catalogue. Cela supposé, on est obligé de reconnoistre que la langue Chinoise est tres imparfaite, tant pour la prononciation, que pour l'escriture, & que les anciens Hebreux, les Pheniciens, les Grecs & les Latins qui receurent d'eux la connoissance & l'usage des lettres, porterent d'abord cette invention admirable à un degré de perfection dont les Chinois sont encore fort eloignez. Car les autres Nations avec moins de trente figures ont exprimé presque toutes les modifications de la langue, & plusieurs mesme que les Chinois ne connoissent pas; au lieu que ceux-cy avec un nombre infini de caracteres n'ont pu parvenir à fixer la prononciation, ny le sens des mots dont leur langue est composée.

L'experience de plusieurs siecles a fait connoistre qu'il est impossible de fixer la prononciation, & qu'il y arrive des changements imperceptibles par la suite des temps. Ainsi on void que la langue Greque estoit prononcée autrement par les Anciens, que par les Modernes, sans qu'on puisse reconnoistre le temps ni les causes

Le changement de prononciation n'a pas empesché d'entendre les autres langues.

du changement. On ne peut pas douter que les anciens Grecs ne prononçassent le B comme les Latins; & cependant il y a plusieurs siecles qu'ils ont esté obligez de se servir de μπ pour exprimer la valeur de cette lettre, sur tout dans les noms estrangers. Le mesme changement est arrivé dans la langue Latine dont on devine plustost, qu'on ne sçait l'ancienne prononciation; & les differentes manieres dont les mots Hebreux sont exprimez par les Interpretes Grecs, & ensuite par les Massoretes, font voir qu'il est arrivé un pareil changement dans la langue Hebraïque. Cela n'a pas empesché neanmoins que tous ceux qui ont sceu la langue Greque, n'ayent entendu les anciennes inscriptions & les anciens livres, comme les Latins ont entendu ceux qui estoient en leur langue, & les Juifs les livres sacrez, quoyqu'il y eût dans toutes ces langues de grandes variations sur la prononciation.

Les Nations Barbares, comme les Goths & les Saxons, qui n'avoient point de propres caracteres, ayant adopté ceux des Grecs & des Latins, ont, avec leur secours, exprimé plusieurs sons inconnus dans les langues Greque & Latine, ce qu'on n'a pu faire avec les caracteres Chinois. Par ce defaut de quelques lettres on a esté fort long-temps à sçavoir que le païs de *Samahan* dont les Chinois parlent comme estant frontiere de leur païs, estoit *Samarcand.* Si depuis quelque temps les Missionnaires ont trouvé le moyen de composer un Alphabet & un Syllabaire semblable aux nostres; ils sont tres loüables, d'avoir trouvé ce moyen de suppléer ce qui manquoit à celuy des Chinois, mais ils ont donné en mesme temps une preuve incontestable de sa defectuosité.

On n'a rien à dire sur l'eloquence & sur la poësie Chinoise, puis que pour en juger, il faut posseder la langue dans un degré eminent. Les Relations du P. Martini & des autres, en font de grands eloges, & le premier dit que l'Empereur *Ys* qui selon luy regnoit DCCCCXXXIX. ans avant J. C. excita par sa mauvaise conduite les Poëtes contre luy, & il dit ensuite : *Il reste encore plusieurs poësies de leur composition; car l'art poëtique est fort ancien à la Chine, & y a diverses sortes de vers, de differentes mesures, qui consistent en un certain nombre de lettres, & de cinq mots rangez par ordre.* (*a*) Il est assez difficile de sçavoir ce que signifient les dernieres paroles, & il est inutile de le rechercher. Mais on a beaucoup de peine à comprendre quelle peut estre une poesie toute de monosyllabes, qui par cette raison ne doit avoir que peu ou point d'harmonie: ny si elle se soustient par la richesse & par la noblesse des expressions. Il faut s'en rapporter au jugement & au tesmoignage des maistres de la langue, d'autant plus qu'il n'y a jamais eu de Nation, mesme Barbare, qui n'ait eu ses Poëtes, & qui n'ait preferé sa Poësie à celle de toutes les autres. Les Americains ont la leur, aussi bien que les Barbares d'Afrique, les anciens Gaulois, les Saxons, les Goths, & generalement tous les peuples dont on a eu connoissance, quoy qu'infiniment inferieurs aux Chinois pour la politesse. Il ne faut pas s'estonner de cette prevention pour ce qui regarde sa Patrie, puis que de nos jours

Poësie des Chinois.

Hist. p. III.

(*a*) Multa existunt etiamnum ex eorum carminibus, nam & ars poëtica est apud Sinas antiquissima, & varia vario metro carmina complectitur. Ea omnia legitimo litterarum numero constant, & quinque vocum ordine.

des Sçavants du Nord ont fait les plus grands eloges de la Poësie Runnique, Islandoise & autres semblables. M. Ludolf, par un amour singulier pour la langue Ethiopienne, a de mesme admiré des vers Ethiopiens, Gafatiques & Amhariques, comme nos ancestres admiroient la prose rimée & mal mesurée de leurs Romanciers.

Les Arabes n'ont pas parlé de la Poësie Chinoise, estant tres prevenus de la leur.

Il n'y pas sujet de s'estonner que nos Voyageurs Arabes n'ayent fait aucune mention de la poësie Chinoise, que peut-estre ils n'ont pas connue. Mais s'ils en avoient eu connoissance, ils auroient esté plus difficiles à louer les Chinois sur cet article, que sur leur Philosophie. Car les Arabes, outre l'opinion qu'ils ont de leur eloquence, dans laquelle ils croyent estre superieurs à toutes les Nations, en ont encore une plus grande de leur poësie. Il est vray que si on en juge par le nombre de leurs Poëtes & de leurs poësies, aucune ne peut se comparer avec eux. Car si on ramassoit tous les poëmes Arabes que nous connoissons, on en composeroit une bibliotheque de plusieurs milliers de volumes: Ce n'est pas par la connoissance qu'ils ont eüe des Poëtes Grecs, que leur est venu ce genie poëtique, comme ils ont pris du goust pour la Philosophie d'Aristote, pour les Mathematiques, la Medecine & les autres Sciences, puis qu'ils ne paroissent pas avoir connu aucun des anciens Poëtes, quoyque selon quelques Auteurs, Homere ait esté autrefois traduit en Syriaque. Les Arabes ne l'ont pas connu, & ils en ont parlé rarement, mais comme d'un ancien Philosophe, & non pas comme d'un Poëte. Ce genie estoit commun dans la Nation long-temps avant le Mahometisme; ils parloient en vers dans leurs assemblées, dans leurs

Abulfar.

Emir Cond.

visites de ceremonie, mesme dans les combats, & il restoit encore dans les premiers siecles de leur Empire un nombre infini de Poëmes, qui avoient esté faits par les anciens Arabes du temps qu'ils appelloient d'ignorance, outre certains plus estimez qui estoient deposez dans le temple de la Meque. Quelques exemples tirez de l'Histoire suffiront pour en juger : l'an de l'Ere Mahometane CLV. qui respond à celuy de Jesus-Christ DCCLXXI. les Historiens marquent la mort d'un fameux Sçavant, nommé Abulhacen Ahmed, surnommé Roüaia, qui fut honoré & recompensé magnifiquement par les Califes Hischam fils d'Abdelmelik, Yezid & Walid, car il vescut quatre vingt quinze ans, à cause de sa grande capacité dans la langue Arabesque, & sur tout dans l'intelligence des anciens Poëtes. Il se vantoit de pouvoir reciter cent Poëmes entiers sur chaque lettre de l'alphabet, outre un tres grand nombre de vers des anciens Poëtes avant Mahomet. Un autre sçavoit par cœur vingt-quatre mille distiques de ces mesmes Poëtes, c'estoit l'Emir Asama mort en DLXXXIV. Jafar fils d'Abdalla mort en CCCLXXXIV. en pouvoit reciter cent mille. Toutes les Histoires les plus serieuses sont remplies de vers, & cependant leurs regles ne sont pas moins difficiles que celles des Grecs & des Latins, qu'ils ne paroissoient pas avoir connües, non plus que celles de la Poësie Chinoise. Quand les Chinois n'auroient pas cette fecondité d'expressions & de pensées, qui fait tout le merite de la Poësie Arabe, Persienne & Turquesque, car les principes ordinaires de l'art poëtique n'y entrent point, ils n'en seroient pas moins estimables, & tout ce

Hist. d'Egypte de Tagri Verdi. Ebn Chal.

Abulfed.

Hist. d'Egypt.

qui a esté dit touchant leurs Sciences n'est pas pour diminuer l'estime qu'on peut avoir legitimement de leurs estudes, mais pour la reduire aux justes bornes de la verité.

Consequences dangereuses des loüanges excessives des antiquitez Chinoises.

Les Escrivains du dernier siecle s'en sont un peu trop eloignez, en preferant quelques legeres estincelles de raison, & certaines veritez enveloppées d'enigmes, à celles qui ont esté descouvertes par les autres Nations; & en excusant les defauts essentiels de leur Philosophie. Ces louanges excessives pourroient estre indifferentes, si les consequences n'en estoient pas trop perilleuses. La plus grande consiste dans les difficultez qu'elles font naistre sur l'autorité des livres sacrez, laquelle, independemment de la Religion, ne peut estre mise en parallele avec les histoires Chinoises. Il est vray que ceux qui les font le plus valoir, les abandonnent sur cet article : mais reconnoissant & establissant autant qu'il leur est possible la verité de ces Histoires, les responses qu'ils font aux difficultez sont beaucoup plus foibles que les objections, & donnent des armes aux impies & aux libertins. On en a veu un exemple de nos jours dans l'Auteur du Systeme des Preadamites. Cet homme que ceux qui l'ont connnu, sçavoient estre tres ignorant, puis qu'il entendoit à peine le Latin, ayant d'abord formé son Systeme sur des passages de l'Escriture interpretez à sa maniere, grand questionneur s'il en fut jamais, ayant appris de quelques hommes plus sçavants que luy, ce qu'on disoit de la grande antiquité des Chinois, & estant confirmé par l'histoire du P. Martini, qui parut presque en mesme temps, s'en servit comme d'une preuve considerable, non seulement de ce qu'il

avoit imaginé, mais aussi de ce nombre infini d'années des Assyriens, des Babyloniens & des Egyptiens, que les Payens mesmes avoient rejetté comme fabuleux. Il trouva des gens qui luy fournirent les Memoires employez dans sa seconde Dissertation, où cette matiere est traitée plus amplement; & il n'est que trop vray que plusieurs s'y sont laissez surprendre, non pas pour devenir Preadamites, mais pour se former d'autres idées aussi dangereuses, & qui tendent au renversement de toute Religion. Car ces pretenduës antiquitez Chinoises diminuent insensiblement le mespris que non seulement les Chrestiens, mais les Philosophes avoient eu des traditions des Egyptiens & des Babyloniens. On apprend d'ailleurs que les Persans ont de pareilles Histoires, qui remontent beaucoup plus haut que celle des livres sacrez: des esprits legers & d'une erudition mediocre, ou d'autres qui croyent tout sçavoir, parce qu'ils ont beaucoup leu, ne reçoivent pas absolument toutes ces fables, mais ils supposent qu'elles sont fondées sur quelque verité. Ils cherchent cette verité dans leur imagination, & ils ne la trouvent point, parce qu'elle n'est point hors de ce que nous sçavons de l'origine des choses, par la revelation conservée parmi le peuple de Dieu, & marquée dans la sainte Escriture. Tout ce qui y est contraire, non seulement doit estre suspect, mais rejetté comme faux, autant par raison que par religion. Car on ne peut disconvenir qu'il n'y a pas de livre qui ait l'antiquité de ceux de Moïse, mesme ceux des Chinois, puis que selon leurs histoires ils furent tous bruslez environ deux cens ans avant J. C. & qu'on n'en sauva qu'un tres petit nombre.

On n'en a pas tiré d'avantage pour leur conversion.

L'avantage que les Missionnaires ont cru pouvoir tirer en flattant les Chinois, & en leur laissant croire que les plus grandes veritez se trouvoient dans les livres de leurs Philosophes, n'a pas tousjours esté tel qu'on l'avoit esperé, & cette complaisance a souvent servi plustost à augmenter l'orgueil excessif de ces peuples, qu'à les disposer à recevoir humblement la simplicité de l'Evangile. Les Atheniens avoient bien pour le moins autant d'esprit que les Chinois, & on ne croid pas que personne puisse estre assez prevenu, pour preferer les livres de Confucius à ceux de Platon ou d'Aristote: ny les Traitez Chinois de Medecine & de Physique, à ceux d'Hippocrate, de Dioscoride, de Theophraste, de Galien & de plusieurs autres. S. Paul leur annonçant l'Evangile, n'entreprit par de leur prouver qu'ils connoissoient le vray Dieu, mais il leur declara qu'ils l'ignoroient, & qu'il leur estoit inconnu. Il auroit cependant pu leur prouver que leurs anciens Poëtes & leurs plus grands Philosophes avoient reconnu un Estre souverain, avec plus de facilité, que ceux qui ont entrepris de prouver que *Thien* & *Xamti* estoient ce souverain Estre. Car au moins les anciens Philosophes, & mesme le commun du peuple avoient une idée confuse de Dieu, qui subsistoit tousjours, nonobstant les fables dont ils l'avoient enveloppée. Mais cette matiere a esté traitée de nos jours avec un si grand detail, qu'on ne peut rien dire qui n'ait esté dit. Ce que les premiers Auteurs des Relations & des histoires de la Chine avoient cité comme tiré des livres Chinois, avoit esté receu & cru sans contestation par plusieurs Sçavants, parce qu'il falloit que ceux qui ignoroient

la langue & les livres du païs, s'en rapportaſſent à ceux qui en avoient fait une eſtude particuliere. D'autres qui ont fait depuis les meſmes eſtudes dans les livres Chinois, ont fortement combattu ce que les premiers avoient avancé. La queſtion eſtoit tres ſerieuſe entre des Miſſionnaires, puis qu'elle avoit des conſequences tres importantes pour la predication de l'Evangile, & pour l'inſtruction des Neophytes. Parmi les Sçavants elle ne parut que comme une curioſité tres utile, pour la connoiſſance de ces païs eloignez, c'eſt pourquoy M. Golius & M. Voſſius, qui eurent de frequentes conferences avec le P. Martini durant le ſejour qu'il fit en Hollande pour l'impreſſion de ſon Atlas Chinois, ne firent aucune difficulté de croire tout ce qu'ils luy entendirent conter de la Chine. Golius en profita pour ce qui regardoit la Geographie & l'explication des Cycles, que Gravius avoit donnez, en traduiſant les Tables d'Ulugbeg Voſſius qui donnoit volontiers dans le merveilleux, ne s'en tint pas à ce qu'il avoit appris du P. Martini; il alla beaucoup plus loin, & il eſtablit comme un fait certain l'antiquité des hiſtoires Chinoiſes au deſſus de celle des livres de Moïſe, ce que jamais les Miſſionaires n'ont avancé, & c'eſt une objection qu'ils ont refutée, quoique par des raiſons aſſez foibles, puiſqu'il eſtoit difficile de la deſtruire, en ſuppoſant que les Hiſtoires Chinoiſes eſtoient auſſi anciennes qu'ils le pretendent. Voſſius ne s'eſt pas embaraſſé des conſequences que les libertins en pouvoient tirer, & il a decidé ſans balancer que les livres des Chinois eſtoient auſſi anciens qu'ils le pretendent Il affectoit, contre la couſtume des Sçavants, de citer

fort peu, sur tout quand il avancoit quelque nouveau paradoxe, quoyque ce soit en pareilles occasions qu'il faut citer ses tesmoins, ce qu'il n'auroit pu faire sur un point aussi important, puisqu'il ne pouvoit alleguer d'autre tesmoignage que celuy du P. Martini, qui donna en MDCL. sa premiere Decade de l'Histoire de la Chine. Mais cet Auteur avoüe luy-mesme que les Chinois faisoient remonter leurs Histoires beaucoup plus haut; & quand il reconnoist qu'on ne les pouvoit regarder que comme des fables; il dit vray par rapport à nous, non pas par rapport aux Chinois, qui les reçoivent toutes egalement, à moins qu'ils n'ayent esté detrompez par les Missionaires. Avant cela, ceux qui estoient allez à la Chine les premiers, avoient rapporté quelque sommaire de leurs antiquitez, tiré des livres qu'ils citent, & dont on reconnoist d'abord la fausseté. Cela suffisoit pour faire douter egalement des unes & des autres, & personne ne pouvoit former un jugement decisif sur cette matiere, sans sçavoir la langue, & sans connoistre les livres: connoissance que n'avoit pas M. Vossius. Il n'a donc formé son jugement que sur ce qu'il avoit appris du P. Martini touchant l'antiquité & l'authenticité des Histoires Chinoises, mais qui n'a jamais dit qu'elles fussent plus anciennes que les livres de Moïse. Au contraire il a tasché de faire voir qu'en se servant de la Chronologie des Septante, on pouvoit accorder ces Histoires avec la sainte Escriture, de quoy M. Vossius ne paroist pas s'estre mis en peine. Cependant cette consequence va si loin qu'elle renverse toute la Religion, & c'est ce qui nous a obligé de traiter un peu au long cette matiere, afin que per-

ſonne ne ſe laiſſe prevenir par l'autorité d'un Sçavant qui n'eſtoit pas capable d'en juger, puis que dez le commencement de ſa Diſſertation, il commet une faute auſſi groſſiere, que celle qu'il avance ſur le nom de *Sina*, en diſant que ce ſont les Portugais qui ont ainſi appellé les peuples, qu'il veut qu'on appelle *Seres*. Car les deux Voyageurs Arabes ſe ſervent du nom de *Sin*, & ils eſcrivoient dans le neuvieme ſiecle; & les Portugais n'ont abordé à la Chine que dans le ſeizieme. Ils ont appellé *Sin* les peuples de ce grand Empire, parce que les Perſans & les Tartares les appelloient ainſi long-temps avant que les flotes Portugaiſes fuſſent paſſées aux Indes

TABLE
DES MATIERES.

sur

V

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A tous ceux qui ces presentes Lettres verront, Salut. Le Sieur EUSEBE RENAUDOT, Prieur de Frossay & de Chasteaufort, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, nous a fait remonstrer, qu'il a composé plusieurs Ouvrages tirez des Auteurs Orientaux, qui pourroient estre utiles au Public, pour esclaircir differents points de la Religion Catholique, & pour en faire voir la conformité avec l'Eglise d'Occident ; Que la plusparт de ces Ouvrages sont dez à present en estat d'estre imprimez, & qu'il travaille actuellement à d'autres Ouvrages sur de semblables matieres, pour l'impression desquels il nous a fait supplier de luy accorder nos Lettres de Privilege. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Renaudot, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, les Livres qu'il a composez, soit en Latin ou en François, avec des Notes ou Commentaires, & intitulez *Perpetuité de la Foy de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, tomes quatre & cinquiéme ; Dissertationes variæ de Fide, Moribus & institutis Ecclesiarum Orientalium ; Synopsis Historiæ Patriarcharum Alexandrinorum à Divo Marco ad annum millesimum ducentesimum quinquagesimum ; Synopsis Historiæ Patriarcharum Ecclesiæ Nestorianæ ad annum millesimum trecentesimum ; Liturgiæ Coptitarum ex Cōpticis & Arabicis exemplaribus Latinè versæ cum Commentariis ; Liturgiæ Syrorum Latinè versæ cum Commentariis ; Tractatus de Ecclesia Æthiopica ; Officia varia Sacramentalia Coptitarum, Syrorum & Latinè conversa cum Notis ; Dosithei Patriarchæ Hierosolymitani Enchiridion Græco Latinum ; Alia Græcorum Opuscula Latinè versa ; Histoire de Saladin Sultan d'Egypte & de Syrie, tirée d'Auteurs Orientaux ; Voyage ancien fait à la Chine par deux Ma-*

hometans, traduit sur un Manuscrit Arabe avec des Notes; & tels autres Ouvrages qu'il a composez ou qu'il composera ou traduira dans la suite, avec des Notes & Commentaires, soit en Latin, en François, ou autre langue; & ce conjointement ou séparément, en telle forme, marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, & de les faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de quinze années consecutives, à compter du jour & date de nos presentes Lettres Patentes seulement. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent estre, d'en introduire d'impression estrangere dans aucun lieu de nostre obéïssance, & à tous Imprimeurs, d'imprimer, faire imprimer, mesme sur des copies imprimées ou manuscrites, vendre, faire vendre ou debiter, ny contrefaire en aucune maniere, en tout ny en partie, sans la permission expresse & par escrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous despens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long dans trois mois de leur date sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglements de la Librairie, & qu'il en sera mis deux exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre amé & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ny empeschement. Voulons que la copie des Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit adjoustée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution des Presentes tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est nostre plaisir. DONNE' à Versailles le dernier jour de May l'an de grace mil sept cent onze, & de nostre Regne le soixante neuviéme. Par le Roy en son Conseil, CHAPPUSEAU, avec paraphe, & scellé du grand sceau de cire jaune.

J'ay cedé au Sieur JEAN BAPTISTE COIGNARD, pour tout le temps porté par le present Privilege, le droit pour l'impression du Livre intitulé *Voyage ancien fait à la Chine par deux Mahometans, &c.* suivant les conditions dont nous sommes convenus. Fait à Paris le 18. Juillet 1718. E. RENAUDOT.

Registré sur le Registre No. 3. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page* 178. No. 187. *conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrest du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 7. *Juin* 1711.

